

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DE LA BIBLE

sous la direction de

Jacques BRIEND

et

Michel QUESNEL

Professeur d'Écriture sainte
à l'Institut catholique de Paris

Professeur d'Écriture sainte
à l'Institut catholique de Paris

Directeur honoraire

Henri CAZELLES

PUBLICATION FAISANT PARTIE DU PROGRAMME DE RECHERCHES
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES
CENTRE D'ÉTUDE DES RELIGIONS DU LIVRE
(LABORATOIRE ASSOCIÉ AU C.N.R.S.)

Fascicule 73

SUMER — SUSE

LETOUZEY & ANÉ, ÉDITEURS

87, boulevard Raspail - PARIS-VI^e

2002

grand dieu de tout Sumer, le dieu Enlil. On peut donc bien, dès lors, parler d'un peuple.

Qui sont les héritiers de ce peuple ? Ceux, naturellement qui ont vécu après eux sur la même terre. Mais on a vu la difficulté de distinguer, dès une très haute époque, ce qui appartenait à la tradition sumérienne de ce qui appartenait à la tradition akkadienne. On a vu aussi (X) que les scribes akkadiens avaient désappris de recopier des œuvres appartenant à un corpus sumérien qui avait sombré pour plusieurs millénaires (sauf des textes liturgiques en usage dans les temples). Dans ces conditions, les héritiers des Sumériens, pour leur littérature, ne seraient-ils pas ceux et celles qui, aujourd'hui après un peu plus d'un siècle de labeur, ont ressuscité cette littérature et l'ont reçue comme un magnifique cadeau venu des temps anciens ? Mais ce n'est pas seulement à la littérature des Sumériens que nous avons accès ; si, comme il a été dit, l'âme d'un peuple est dans sa langue, c'est désormais l'âme sumérienne qui nous est accessible.

Addendum

Il y a près de cinq ans que le chapitre ci-dessus a été rédigé. Depuis, rien n'est venu, semble-t-il, bouleverser l'état de la question. Pour d'utiles compléments, on notera toutefois les travaux suivants : 1) Josef Bauer, Robert K. Englund, Manfred Krebernik, *Mesopotamien. Späturuk-Zeit und Frühdynastische Zeit*, OBO 160/1, Fribourg-en-Br. 1998 (Pascal Attinger et Marcus Wäfler édés). Il s'agit d'une synthèse en 627 p. (avec index détaillés) sur ce qu'apportent les sources écrites d'Uruk tardif, de Fara, d'Abu-Salabikh et de Lagash présargonique. 2) Julian Reade, « Sumerian Origins », dans I.L. Finkel et M.J. Geller (édés.), *Sumerian Gods and their Representations*, Cuneiform Monographs 7, Styx Publications, Groningen 1997, p. 221-227.

On complètera ce qui est dit plus haut sur KI.EN.GI par : Horst Steible, Fatma Yıldız, « KI'ENGI aus der Sicht von Shuruppak. Eine frühdynastische Regio nach Fara-zeitlichen Urkunden », *Istanbul Mitteilungen* 43, 1993, p. 17-26. Cette étude met en évidence le lien entre d'une part les villes d'Uruk, Adab, Nippur, Lagash, Shuruppak et Umma, et d'autre part la notion exprimée par le mot KIENGI.

M.-J. SEUX.

SUSE

Sommaire

- A. Le cadre géographique, M.-J. Steve, F. Vallat et H. Gasche.
- B. La topographie de Suse, *idem*.
- C. Les noms de Suse, *idem*.
- D. Le cadre stratigraphique et chronologique, *idem*.
- E. La découverte de Suse : les données archéologiques, *idem*.
- F. Suse dans l'histoire, *idem*.
- G. Les religions à Suse – G.1. La religion suso-élamite, F. Vallat. – G.2. Le zoroastrisme à Suse, M.-J. Steve. – G.3. Suse et le Judaïsme de la déportation orientale, M.-J. Steve. – G.4. Le christianisme à Suse et en Susiane, C. et F. Jullien.
- H. Bibliographie

A. LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

A.1. LE RELIEF

Si un observateur se place dans les monts Zagros, la Susiane sera perçue comme un prolongement de la plaine

alluviale mésopotamienne ; à l'inverse, si l'observateur se trouve en Basse Mésopotamie, il percevra cette même Susiane comme la première marche d'un obstacle qui la sépare des ressources indispensables des hauts plateaux d'Iran. Ce premier constat reflète à sa manière toute l'ambiguïté du parcours historique de Suse et de sa région.

Mais les limites de la Susiane ne se laissent pas déterminer facilement. Par commodité plus que par conviction, on considère le plus souvent que ce terroir est enserré entre la plaine deltaïque et les marais de Basse Mésopotamie d'une part, les monts Zagros et la rive Nord du golfe Persique d'autre part. Ce territoire immense est coupé, du nord-ouest au sud-est, par une ride anticlinale, connue, à hauteur de Suse, sous le nom de Kuh-e Muštak et qui se confond avec la ligne où la plaque arabique plonge et continue de glisser sous la plaque iranienne (Ehlers 1980, carte 1), phénomène qui est à l'origine de la formation du Zagros (cf. Sanlaville 1990, p. 5).

De part et d'autre de ce plissement on distingue deux régions bien différentes, mais qui ont en commun une tectonique active depuis le Pliocène final (Lees et Falcon 1952, p. 27-33 ; mais voir aussi Larsen 1975). Au nord-est du Kuh-e Muštak, jusqu'au front montagneux du Zagros, on trouve une plaine bien irriguée, mais entrecoupée par trois autres rides plus ou moins parallèles : l'anticlinal dit du Chaour, celui de Haft Tépé et celui de Dizfûl ; c'est le « Haut Khuzistan » de Trichet (1989, p. 8) dont l'altitude oscille entre 25 m au nord d'Ahwaz et quelque 100 m aux alentours de Dizfûl. Ces terres fertiles seraient occupées par l'homme depuis la seconde moitié du VIII^e millénaire (Tchogha Bonut, cf. Alizadeh 1996-1997). La pluviosité y est évaluée entre 250 et 400 mm par an ce qui est déjà mieux que les 250 mm, au plus, mesurés dans la région située au sud-ouest du Kuh-e Muštak et qui comprend en grande partie la plaine deltaïque du Kārûn, prolongée par une zone estuarienne. C'est le « Bas Khuzistan » de Trichet (1989, p. 8) dont une partie importante paraît avoir été submergée par les eaux du Golfe, selon l'hypothèse d'un ancien rivage (voir maintenant Sanlaville 1989 et 1990). Cette plaine deltaïque ne semble occupée qu'à partir des Sassanides (Adams 1962, p. 110).

A.2. LE RÉSEAU HYDROGRAPHIQUE

On se contentera ici de survoler quelques aspects du « Haut Khuzistan », qui constitue l'environnement plus rapproché de Suse ; son réseau hydrographique, dense et pérenne, comprend, d'ouest en est, la Karkheh, le Chaour (le plus problématique de ces cours d'eau), l'Âb-e Diz et le Kārûn ; beaucoup plus au sud-est et fort éloignés de Suse se trouvent le Jarrahi et le Zoreh.

La pente moyenne de cette plaine est sensiblement plus forte que celle du « Bas Khuzistan » et, surtout, de la Basse Mésopotamie voisine. Les cours d'eau du « Haut Khuzistan » sont ainsi incisés dans le paysage et leurs tracés ont peu varié au cours des siècles ; c'est l'inverse de ce qui se passe en Basse Mésopotamie où le déplacement permanent des fleuves a créé des conditions beaucoup plus complexes pour la reconstitution de l'environnement ancien.

L'Âb-e Diz et le Kārûn traversent les trois anticlinaux du Chaour, de Haft Tépé et de Dizfûl, mais les interruptions dans la ride du Kuh-e Muštak – limite entre le « Haut » et le « Bas Khuzistan » – permettent aujourd'hui à la Karkheh de rejoindre les marais d'al Hawizeh et au Kārûn (augmenté des eaux de l'Âb-e Diz) de poursuivre vers le Shatt el-Arab ainsi qu'au Jarrahi et au Zoreh de se jeter dans le Golfe.

La Karkheh, l'Ab-e Diz et le Kārūn – plus proches de Suse – évoluent chacun depuis longtemps dans leur propre chenal ; quant au Chaour, son cours serpente dans le large chenal de la Karkheh, le long de son front oriental.

Les photographies aériennes de la fin des années 1940 montrent clairement que le Chaour est un cours d'eau mineur qui prend sa source à hauteur d'Ivan-e Kerkha, à une vingtaine de km seulement au nord de Suse. Son débit est alors rapidement augmenté par des canaux dérivés de la Karkheh. Arrivé à Suse, il contourne la ville par l'ouest et poursuit son cours sur une quarantaine de km avant d'obliquer vers le sud-est où il s'engage entre les rides anticlinales de « Haft Tépé » et du « Chaour ».

Ce faible cours d'eau ne peut pas être confondu avec ce que les anciens appelaient la « rivière de Suse » qui, en réalité, était la Kerkha, l'Ulaï du livre de Strabon (viii, 2) déjà attesté dans un texte de Šutruk-Nahhunte (Scheil 1911, p. 17-18). C'est l'Eulaios des Grecs qui le dénommèrent ainsi par assonance avec l'une de leurs rivières de Macédoine.

Nous n'allons pas proposer d'identifier le nom ancien du Chaour comme le fait, par exemple, Hansman (1967, p. 31) qui suggère, d'après les récits de Strabon et de Quinte Curce, d'y voir le Choaspès. Ce problème est plus complexe qu'il n'y paraît et il faudrait d'abord essayer de déterminer les effets de l'instabilité géomorphologique dans cette région. Instabilité qui, d'après les couvertures aériennes dont on peut disposer actuellement, pourrait bien être à l'origine des variations encore mal connues du cours des cours anciens de la Karkheh. Et ce sont ces variations qui expliqueront l'imprécision, voire l'incohérence, de certains auteurs de l'antiquité.

B. LA TOPOGRAPHIE DE SUSE

Les ruines couvrent cinq collines : l'« Acropole » (la « Citadelle » de Loftus et de Dieulafoy), l'« Apadana » (le « Palais » de Loftus, appelé aussi, parfois, le Memnionium), la « Ville Royale » (la « Grande Plate-forme » de Loftus où Dieulafoy imaginait les appartements royaux achéménides), la « Ville des Artisans » et le « Tépé du Chaour ». La surface totale est évaluée entre 250 et 300 ha, car la véritable extension de la « Ville des Artisans », la plus grande des collines susiennes, n'a jamais été établie ; si l'on excepte l'époque islamique, peut-être aussi la fin de celle des Sassanides, tous ces secteurs n'ont jamais été habités en même temps.

L'Acropole culminait à 38 m au-dessus de la plaine (MDP 1, p. 50), mais à 35 m seulement si l'on se réfère au lever de Babin (Dieulafoy 1893, plan II). Quoiqu'il en soit, cette masse n'impressionna pas le géologue et préhistorien qu'était J. de Morgan qui programma, sans hésitation, de la sacrifier à la science... à coup de tranchées transversales de 5 m de large et d'autant de profondeur. Il n'y parvint heureusement pas, mais les cicatrices de ces travaux et celles, plus nombreuses encore, des fouilles de R. de Mecquenem marquent toujours la topographie des lieux.

Suse était déjà destiné à ce type de chirurgie : lorsque Darius I décida d'y faire construire son palais, le cœur du site – c.-à-d. l'Acropole, l'Apadana et la Ville Royale d'aujourd'hui – fut remodelé par des travaux de terrassements gigantesques dont les grandes lignes se retrouvent jusque dans la morphologie actuelle, mais il s'agissait là de travaux pour une capitale d'empire.

Le premier plan de Suse fut levé en 1850 par H.A. Churchill et W.K. Loftus (1971, après p. 340).

Quelque 30 ans plus tard, un attaché de la mission Dieulafoy, Ch. Babin, dressa un plan plus précis des trois principales collines, avec courbes de niveau et indication des fouilles, mais aussi, en surcharge, avec une reconstitution, sans fondement réel, de l'appareil défensif achéménide imaginé par Marcel Dieulafoy. Au sortir de la Seconde Guerre, R. Ghirshman confia à l'un de ses architectes, A. Jullien, la tâche ingrate d'un nouveau lever des quatre collines de Suse avec reports des fouilles anciennes, mais aussi de leurs déblais qui masquent à bien des endroits le relief originel (MDP xxxvi, plan 1).

B.1. ÉLÉMENTS DE TOPOGRAPHIE HISTORIQUE

Aucune prospection détaillée de la surface du site n'a été réalisée au cours d'un siècle d'activité archéologique, mais le nombre important de chantiers ouverts permet d'établir les premiers éléments d'une occupation de Suse aux différentes époques de son histoire (fig. 4). On notera, à toutes les époques, la présence d'un blanc entre les trois collines occidentales du site où aucun vestige archéologique n'a jamais été attesté.

Suse I (fig. 4a)

Les vestiges les plus anciens du site ne sont attestés qu'à l'Acropole et à l'Apadana ; les premiers occupants de Suse se sont donc installés, comme ceux des autres villages plus anciens de la région, sur la rive orientale du chenal de la Karkheh.

Suse II (fig. 4b)

La ville semble se développer vers le sud-est avec la découverte, au Donjon, de « tablettes proto-élamites » – sans autres précisions – et de quelques maigres indices de céramique d'Uruk.

Proto-élamite et Paléo-élamite I-II (fig. 4c)

La population commence son expansion dans le sud de la Ville Royale, probablement le long de la Karkheh ou d'une dérivation.

Paléo-élamite III (fig. 4d)

Au cours de l'époque des sukkalmah, l'occupation se déploie sur les trois collines occidentales.

Méso-élamite (fig. 4e)

D'après les informations recueillies dans le chantier Ville Royale A de Ghirshman, il semblerait qu'on assiste, sous les Kidinuides (Méso-élamite I), à un repli de l'occupation vers le centre de la Ville Royale ; à l'Apadana, les structures dégagées par Mecquenem à l'est du palais de Darius ont suggéré à Vallat (1999a), à partir des textes de Kutir-Nahhunte et Šilhak-Inšušinak, d'y voir un temple qui aurait fait partie du complexe palatial élamite.

Néo-élamite (fig. 4f)

À l'exception probable de l'Acropole, la densité de l'habitat est faible en apparence, mais les nombreuses tombes dégagées au nord de la Ville Royale suggèrent que les installations proprement dites ont disparu plus tard, lors du remodelage de certains secteurs de Suse par les Achéménides. En revanche, on constate l'installation, vers la fin du VII^e s., d'un clan iranien sur la Ville des Artisans (= Village perse-achéménide).

Achéménide (fig. 4g)

Avec Darius I, Suse devient l'une des capitales de l'empire achéménide. À part la Ville des Artisans – où subsistent toujours les vestiges du « Village Perse » – et de l'Acropole qui, semble-t-il, continue à être occupée, les deux grands secteurs de la Ville Royale et de l'Apadana sont remodelés de fond en comble par le programme des constructions royales inaugurées par Darius I. Le complexe palatial débordera, à l'époque d'Artaxerxès II, à l'ouest du Chaour.

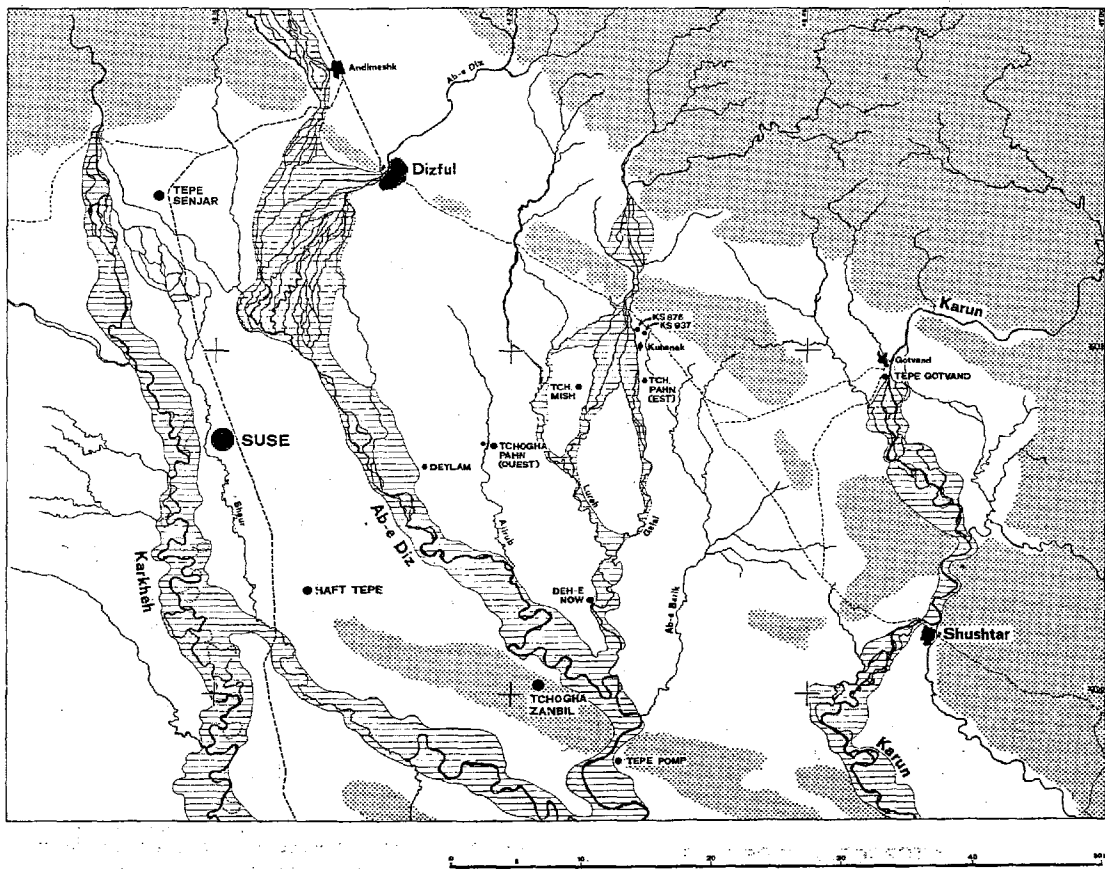


Fig. 1. Suse et le nord du « Haut Khuzistan ».

Hellénistique/parthe (fig. 4h)

Au cours de l'époque hellénistique, Suse se repeuple progressivement et une partie de sa population paraît s'installer sur le tell de la « Ville des Artisans », mais les vestiges de l'époque parthe se limitent essentiellement à des tombes.

Sassanide (fig. 4i)

Cette époque marque un affaiblissement de l'occupation : Suse n'est plus capitale d'empire depuis longtemps. Avant les conquêtes de l'Islam, cependant, on observe les prémices d'un renouveau.

Islamique (fig. 4j)

Le renouveau amorcé vers la fin de l'époque précédente s'accélère avec la conquête de Suse par les Arabes, dont le peuplement déborde alors largement sur la « Ville des Artisans ».

C. LES NOMS DE SUSE

Suse est certainement l'une de ces villes les plus anciennes de l'histoire dont le nom a perduré jusqu'à nos jours. Sur la fondation mythique de la ville par Memnon (ou Tithônos son père) chez les Grecs (par ex. Hérodote, v, § 54 ; vii, § 151 ; Strabon, XV, iii, 2), voir Dossin (1972).

On ne trouvera pas ici les mentions d'une ville de Suse, ou de Susiens, en dehors du site proprement dit (cf. par ex. Dandamayev 1986 ; Giovinazzo 1989).

C.1. FIN DE L'ÉPOQUE PROTO-ÉLAMITE (FIN DE SUSE III)

Le nom de la ville de Suse et de son dieu éponyme ^dŠušinak, « le Susien », se confondent (cf. *MDP* II, p. 59-61). Le sumérogramme MÜŠ.EREN^{ki} cependant n'est pas attesté dans les textes élamites pour désigner la ville où le nom du dieu est toujours écrit syllabiquement ^dIn-šu-ši-na-ak (et ses variantes) et signifie alors « le seigneur de Suse ».

Šušina/Sušin :

– Šu-šin-na : Eanatum, roi de Lagaš : I R vii, 3', « il vainquit Suse » ; cf. *RGTC* I, 154 ; *IRSA*, IC5a, p. 55.

– gu-šušina, MÜŠ.EREN^{ki} : *DP* 370 I 1 ; 371 IV 2. C'est la première fois qu'est attesté le sumérogramme MÜŠ.EREN (le pays du cèdre : MÜŠ = mātu > māt erēni ; voir Falkenstein 1959, Index : MÜŠ/MÜŠ). Dénomination encore identique dans le Cylindre de Cyrus II, à la ligne 30 (Eilers 1971, p. 162).

C.2. FIN DE L'ÉPOQUE PALÉO-ÉLAMITE I (CA 2200-2000) (AWAN II / AGADÉ)

Šušin (anc. accad. Šuši) / Šušina, MÜŠ.EREN^{ki} :

– Šu-sin^{ki} : inscriptions de Sargon, Rimuš ; Epirmupi ensi Šu-sin (*MDP* XIV, p. 5, n° 1 et p. 76-77, n° 17, tablette).

– Ilišmani ensi MÜŠ.EREN^{ki} : *RTC* 122 : 11-12 ; cf. Lambert 1979, p. 14-15.

– Šušina^{ki} : *ITT* II, 4379, 4700 ; Cylindre de Gudéa : A XV ; PUZUR-Inšušinak ensi Šušina^{ki} : *MDP* VI, p. 7, ligne 3 ;



Fig. 2. Vue aérienne prise d'une altitude de 7 000 m. On notera, à droite, les différentes collines de Suse et, plus à gauche, le chenal de la Karkheh avec ses nombreux méandres fossiles et le cours plus calme du Chaour.

MDP XIV, p. 18, ligne 4 et Pl. III : 2 ; cf. *IRSA*, p. 124-127 ; *RGTC I*, 154-155.

– Šušun : en composition dans le nom du 5^e roi d'Awan : *Šu-šu-un-ta-ra-na* : MDP XXIII, p. IV ; Zadok 1984, p. 57.

C.3. L'ÉPOQUE PALÉO-ÉLAMITE II (CA 2015-1880) (SIMAŠKI/UR III)

– Šušum/n / Šušina (MÜŠ.EREN)^{ki} : cf. *RGTC II*, 187-191.
– *Šu-šu-um* : Lafont 1986, p. 75-76 : « jusqu'à l'époque paléo-babylonienne, le nom de la ville de Suse a sans doute été compris sous la forme Šušum et que c'est de cette façon qu'il faut lire l'idéogramme MÜŠ.EREN^{ki}... Šušim et son avatar Šušin... ne représenteraient alors que

la forme génitive akkadienne de ce mot ». La forme Šušun, plus tard Šušan, la plus fréquente dans les textes élamites, va dans le même sens.

– ŠE.NÁM = MÜŠ.ERIN = *Šu-šum*, Steinkeller 1984, p. 139-141.

– *Šu-ú-šu-um*, *OECT IV*, 153, II 11.

– MÜŠ.EREN^{šú-šú ki}, *MSL XI*, 18, 24'.

C.4. L'ÉPOQUE PALÉO-ÉLAMITE III (CA 1880-1450) (EPARTIDES / SUKKALMAH)

C.4.1. Sources élamites

– Šušen, *Šu-še-ni-ip*, « les Susiens » (MDP xxxi, p. 151-165 ; *EKI*, n° 3, A+B).

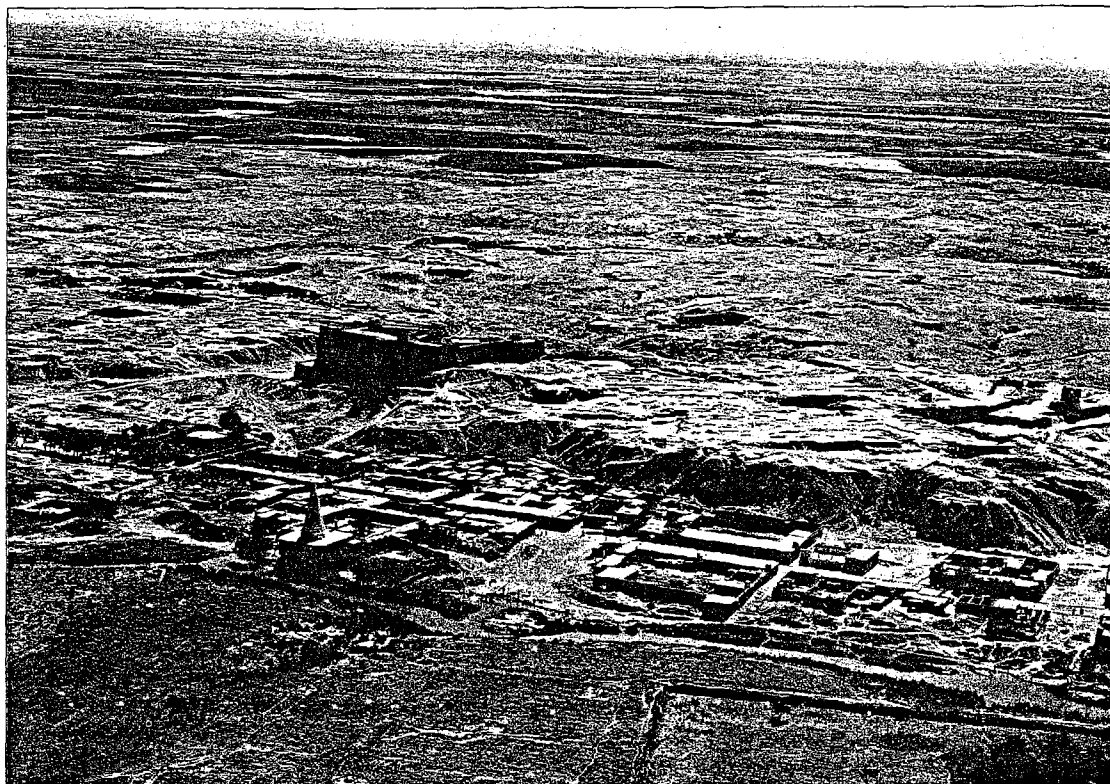


Fig. 3. Vue aérienne rapprochée du site en 1947. Devant le tell de l'Acropole et le "château de la Délégation" se trouve le Chaour et le village moderne. À gauche du château: le tell de l'Apadana; au-dessus du château, sur la Ville Royale: le chantier A de R. Ghirshman.

C.4.2. Sources suméro-accadiennes

Cf. *RGTC* III, 230; *IRSA*, p. 256-264, IV O; *MDP*, *passim*.

- MŪŠ/MŪŠ.EREN^{ki}, MŪŠ.EREN (cf. *RGTC* XI, 270).
- Šuši(m), Šušu, Susā: Šu-ši-im, ma-ri Šu-ši-im^{ki}; uryŠu-ši; URU^{ki}Šu-ši.
- Šu-ši-im: *MDP* XXVIII, n° 396: 2; n° 397: 2; *MDP* XXII, n° 160: 36, etc.
- Šuši: Šu-ši: *MDP* XXII, n° 10: 5; XXIII, n° 284: 1 (Sirtuh); *MDP* XXIV, n° 382: 11.
- Šu-ū-ši^{ki}: dans le NP Bēl-Šuši (*MDP* XXII, n° 77, rev. 5).
- Šušu: Šu-šu: dans les NP Šu-šu-li-pi-ir (*MDP* XXII, n° 91: 15); Šu-šu-tāb (*MDP* XXIII, n° 310: 4); Šu-šu-ma-lu (*MDP* XXIV, n° 353: 38), etc.
- Susā: Su-sa-a^{ki}: Bottéro 1957, n° 210: 21; Charpin et Durand 1983, p. 89, n° 210: 20, et Durand 1986, p. 125 (= *ARM* IX, n° 288, ligne 7) et n. 50.

C.5. L'ÉPOQUE MÉSO-ÉLAMITE (CA 1450-1050)

À l'époque méso-élamite, dans les titulatures accadiennes, Suse précède toujours Anšan alors que dans les textes élamites c'est l'inverse (Vallat 1997c).

C.5.1. Méso-élamite I. Les Kidinuides, ca 1450-1400

(sur ces rois, voir Steve *et al.* 1980, p. 92-100 et 78).

Textes en langue accadienne seulement.

- Šuši est toujours écrit Šu-ši. Ces souverains, qui succèdent aux sukkalmah, s'en distinguent par leur nouvelle

titulature: «Rois de Suse et d'Anzan». Après Kidinū l'ordre de succession est incertain.

Kidinū: sceau-cylindre; Steve *et al.* 1980, p. 94, 139 et Pl. 4: 1.

MŪŠ.EREN.EŠŠANA.DINGIR.MEŠ = Inšušinak-šar-ilāni qu'il faut probablement lire Inšušinak-sunkir-nappir (d'après une brique inscrite de Suse, *MDP* II, p. 120-121, Pl. 25: 2 et 3; Steve *et al.* 1980, p. 95).

Tan-Ruhuratir II: sceau-cylindre, in Porada 1971, p. 32, fig. 6 (transl. et trad. de E. Reiner). Steve *et al.* 1980, p. 95, 140, Pl. 4: 2.

Salla: *Sal-la*, souverain possible; dans les textes d'Izeh/Mālamir ce personnage paraît avoir la même position sociale que Tepti-aḫar (*MDP* IV, p. 169-194; repris en *MDP* XXII, table de concordance p. 179). Steve *et al.* 1980, p. 96.

Tepti-aḫar: brique inscrite de Suse (*MDP* IV, p. 167 et Pl. 18: 3); mentionné aussi à Izeh/Mālamir (*MDP* IV, n° 15: 15 = *MDP* XXII, p. 89, n° 76). Voir surtout les textes de Haft Tépé (Reiner 1973, copie Pl. 11 et 12 [lignes 2, 7, 34, 45]; Herrero 1976, nom de Suse: empreinte n° 7: 2).

C.5.2. Méso-élamite II. Dynastie des Ighalkides et famille des Šutrukides, ca 1400-1050 (cf. *EKI*, Glossar, p. 218a-219b; *RGTC* XI, 265-270)

Sources élamites

- Šušun: Šu-šu-un (variante Šu-šu, *MDP* XLI, n° 7) dans la titulature des Ighalkides et des deux premiers

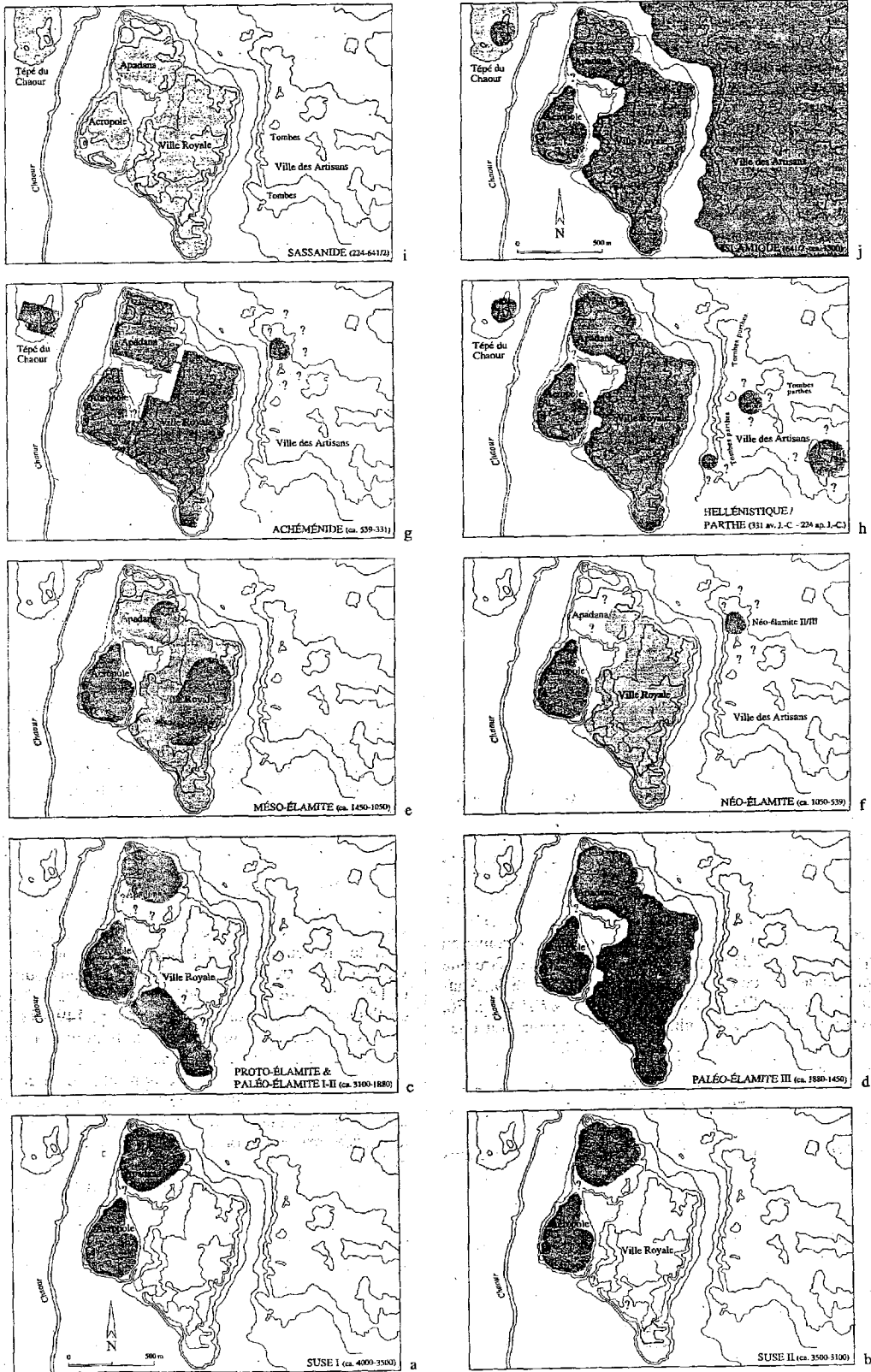


Fig. 4. Suse : évolution de l'occupation du site par périodes. Les secteurs à densité d'occupation supposée plus faible sont en gris clair.

Šutrukides ; dans le groupe *An-za-an Šu-šu-un-ka* et *Šu-šu-un-qa* (*ka*) chez les Šutrukides.

– (AŠ)Šušun : cf. *EKI*, n° 21 : III. Šutruk-Nahhunte. Voir Vallat 1978, p. 98 et *RGTC* xi, 268-269.

– Šušen : *Šu-še-en-ki*, *AŠŠu-še-en*, *Šu-še-en-ni*, *Šu-ù-še-en*, *Šu-še-ni* ; Šušen désigne très vraisemblablement la province de Susiane, par rapport à la ville de Suse (Vallat 1980, p. 4). À cette époque la dénomination Šušen est attestée uniquement dans les textes de la dynastie des Šutrukides (*EKI*, nos 218-219 ; *RGTC* xi, 267).

Sources en langue accadienne

– *Šu-ši* : brique d'Igi-halki en provenance de Deh-e Now (*MDP* LIII, p. 12, fig. 3 et 4, ligne 2 ou n° 2 : 2) ; noter l'orthographe du nom de la ville et, dans la titulature, la suite « Suse et Anzan », comme à la période des Kidinuides. Attar-kittah : masses d'armes de Tchogha Zanbil (*MDP* XLI, p. 112-113, n° VI) ; « Suse et Anzan » comme ci-dessus. Humban-umena (*MDP* LIII, p. 14, n° 4 : 3, sur agate) ; mais toujours Suse en tête de la titulature. Untaš-Napiriša (*MDP* XXVIII, p. 29, n° 16 : I = *MDP* XXXII, p. 13-14, n° I, *MDP* XLI, p. 111-112, n° v).

– *Šu-šu* (var. *MDP* XLI, n° 2A et n° 7) : comme dans les textes élamites, on a maintenant la suite « Anzan et Suse », qu'on trouve déjà au début de la période des sukkalmah (*Atta-hušu*), *MDP* XXVIII, p. 7-8, n° 4 : 2).

– MŠ.EREN^{ki} : Kurigalzu I (*MDP* XXVIII, p. 11-12, n° 9 : 4).

– Šāša : *Ša-a-ša* (Kurigalzu I/II ?) ; il est peu probable qu'il s'agisse d'une forme parallèle de Šuši(m) (cf. Brinkman 1976, p. 223, Q.2.63 ; *IRSA*, p. 144, IIIA2s ; *RGTC* v, 245).

Domaine hittite

– *uruŠu-u-sa-az*, *uruŠu-šu-hé* ? Cf. *RGTC* vi, 370.

C.6. L'ÉPOQUE NÉO-ÉLAMITE (CA 1050-539)

C.6.1. Textes élamites

Fin du Néo-élamite II (ca 650-585)

– Šušun, *AŠŠu-šu-un*. Šutur-Nahhunte (fils de Humban-umena III) : *MDP* III, p. 90, n° 57 : 2, Pl. 19 = *MDP* v, p. 93 n° 57bis ; *EKI*, n° 71 : 2. Hallutaš-Inšušinak (fils de Humban-tabra II) : *MDP* III, p. 100-101, n° 62, Pl. 22 : 2 à 9 ; aux nos 4 et 6 : 1, *AŠŠu-šu-un* = *MDP* v, p. 93, n° 62bis ; *EKI*, n° 77, Pl. 18-21, de a à o. Graphies hapax : *AŠŠu-šu-uh* (*MDP* III, Pl. 22, 8 : 1 = *EKI*, Pl. 20, n. 1), *AŠŠu-šu-un-uh* (*MDP* v, Pl. 17 : 4 = *EKI*, Pl. 21 : o). La finale *-un-uh* se retrouve en *MDP* LIII, p. 50, n° 25 : 4 (cette finale en *-h* est peut-être une forme amuïe du locatif *-k*, cf. Vallat 1996, p. 387). Attahamiti-Inšušinak (fils de Hutran-tepti II) : *MDP* XI, p. 76, n° 100 : 5, fig. 12. Texte plus complet et reconstruit chez Pézard 1924, n° 5, ligne 6, Pl. 1 et *EKI*, n° 87.

Néo-élamite III (ca 585-539)

– Šušun, *AŠŠu-šu-un*. Šilhak-Inšušinak II, fils de Ummannu (*MDP* XI, p. 78, n° 101 : 3, fig. 14 = *EKI*, n° 78, Pl. 21).

En *MDP* IX, toujours *AŠŠu-šu-un* (détail des références dans *RGTC* xi, 269).

C.6.2. Textes accadiens (*RGTC* VIII, 298, 1)

– Šušān, Šuši. Assurbanipal (668-627), Annales, Rm III, 41, V, 22, 49, 84, 128 : *uruŠu-ša-an*. *uruŠu-ša-an* : Aynard 1957, p. 40, col. II, 64 ; p. 46, col. III, 71 ; etc. Forme du gentilice (?) in K 2632 : *uruŠu-ša-nu-ú-a* (Bezold, Cat., 460). Néo-babylonien : *kurŠu-ša-an* (Wiseman 1956, p. 50-51, B.M. 25127, 16) ; *ibid.*, 17 : *uruŠu-ša-an* = Grayson 1975, p. 88, Chronique 2 : 17 (Nabopolassar). *kurŠu-ša-ana* (Ungnad 1959-60, p. 79). *Šu-ši*^{ki} : VAB IV, 276 (Nabuchodonosor).

C.7. L'ÉPOQUE ACHÉMÉNIDE (CA 539-331)

C.7.1. Textes élamites

PFT, Glossary ; *PTT*, Vocabulary ; Kent 1953 ; *MDP* XXI et XXIV (DSe, DSf ; pour DSz, cf. Vallat 1970, p. 149-160) ; voir *RGTC* xi, 265-267, 269 où l'on trouvera les références détaillées aux publications signalées ci-dessus.

– Šušān : *Šu-šā-an* (DSz 30), *AŠŠu-šā*, (*AŠ*)*Šu-šā-an*, *Šu-šā-an*^{ki}, *AŠŠu-šā*, *Šu-šā-in*.

– Šušūn : *AŠŠu-šu-un*, *AŠŠu-šu-in*, *AŠŠu-šā-in*.

C.7.2. Textes accadiens

– MŠ.EREN^{ki} : Cylindre de Cyrus II : ligne 30 (Eilers 1971, p. 162).

– Šušān, *Šu-šā-an*^{ki} dans les versions accadiennes de DSe : 34, DSf : 16, 24, 38 et dans la tablette n° 4 (l. 24) du « Village perse-achéménide » de Suse (*MDP* XXXVI, p. 84-85). En *MDP* XI, p. 101, n° 308 : 8, *AŠŠu-šā-an* (texte du type de Persépolis [*PFT*, p. 25]).

– *kurŠušān*, *kurŠu-šā-an*, dans les archives des Murašū (*PBS* II-1, 128 : 18).

– *uru[Šu-šā-an]* : Grayson 1975 (Chronique 9), p. 114 : 3 (Artaxerxès III).

C.7.3. Textes vieux-perses

– Čušā-, au loc. sg. *Ču-šā-a-y-a* (Čušāyā) : DSf : 22, 34, 56 ; DSo : 3-4 (Kent 1953, p. 188b).

C.7.4. Divers

– Araméen : *šwšn* (Šušān), Suse ; cf. Driver 1957/1965, p. 32, L 9 I. *šwšnky* (Šušānkaye) : Esd IV, 9 (aram.), « les gens de Suse », < iran. *čušānaka.

– Hébreu : *šwšan*, Suse. Dans Ne I, 1, la ville est appelée *Šušān ha bīrāh*, « ville forte, citadelle ».

– Grec : chez les auteurs grecs contemporains, on trouve chez Eschyle (*Les Perses* 16) : Σούσων, chez Hérodote (III, 91) : ἀπὸ Σούσων (gén.) et (v, 52) : Σούσα πόλις ; chez Ctésias (*Diodore* II, XXII, 3) : τῆς ἀκρας τὰ ἐν Σούσοις. Allusion à la « citadelle », (cf. ci-dessus, hébr., et plus tard à Jérusalem : I M I, 33). Xénophon, *Anab.* II, IV, 25 : ἀπὸ Σούσων, III, v, 15 : ἐπὶ Σούσᾶ ; *Cyrop.* V, I, 2 : τοῦ Σουσίου, VIII, VI, 22 : ἐν Σούσοις.

C.8. L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE (331- CA 139)

Vers 305 av. J.-C., refondation de Suse par Séleucus I, sous le nom de Séleucie de l'Eulaios (d'après le nom élamite du fleuve Ulā/Ulaī, qui coulait à proximité de la ville). On a l'attestation, à Suse même (Haussoulhier 1923, p. 187-193 = *SEG* VII, 2 ; *MDP* XX, p. 81-82, n° 3, Décret de l'année 176 [d'après Robert 1936, p. 149-152, il s'agit d'un « acte d'affranchissement »]), du nouveau nom de la ville ἐν Σελευκ[είαι δὲ τῆι πρὸς τῶι] Εὐλαίωι (*MDP* XX, p. 81, n° 3, lignes 3 et 4). Ce nom était déjà connu, dès 1900, dans une inscription de Magnésie du Méandre (ca 205 av. J.-C.), mais la localisation demeurait inconnue ; identifiée par Haussoulhier en 1913 (cf. *MDP* XXXVIII, p. 280, n. 13).

Le nom ancien de la cité a subsisté chez les indigènes. Dans le livre d'Esther, rédigé en fin de cette période, on ne trouve pas le nom de Séleucie, mais *Šušān ha bīrāh*, « Suse la citadelle » (Est hébreu, I, 2, 5 et III, 15). Dans la traduction grecque – datée du milieu du III^e s. av. J.-C. – on a seulement, en I, 2, ἐν Σούσοις τῆι πόλει et, en III, 15, εἰς Σουσαν (sic). Le texte des LXX du livre de Néhémie (= Esdras II) ne traduit pas, mais transcrit en grec l'hébreu *ha bīrāh* ; ἐν Σουσαν ἀβιρα (I, 1). Polybe (*Hist.* V, XLVIII, 13), auteur grec contemporain de la rédaction du livre d'Esther, à propos de l'attaque de Molon, général séleucide dissident, contre la citadelle (221 av. J.-C.), écrit : πρὸς Σούσᾶ.

C.9. L'ÉPOQUE PARTHE (CA 139 AV. J.-C. - 224 AP. J.-C.)

L'abandon du nom grec Séleucie de l'Eulaios et le retour à l'ancien nom est attesté officiellement vers 30 av. J.-C., sous l'arsacide Phraate IV: Φράατα τῶ ἐν Σούσοις (cf. *MDP* XXXVIII, p. 409-413). Ainsi, après une seconde refondation (métonomiasie), on retrouve l'ancien nom (τῶ Σούσα) qui a persisté « dans l'usage local comme dans celui des historiens » (Robert 1960, p. 168 et n. 1).

La lecture du nom de Suse par J. Harmatta (1981, p. 189-217 et fig. 13-14) dans l'inscription du relief de Hung-i Naurūzi/Azdar: *kbnškr šwš* PHTA = « Kabnaskirès satrape de Suse (Šuš) » d'une part, et de l'autre *mrdt mlkyn mlk* = « Mithridate roi des rois », peut bien être retenue également comme « le plus ancien document de l'écriture parthe » et de l'emploi des hétérogrammes dans cette écriture (Schmitt 1998, p. 168). En revanche, le nom parthe figure sur la stèle d'Artaban IV (lu d'abord Artaban V) découverte à Suse (Ghirshman 1950). Texte revu par Henning 1952, p. 176: *hwsk šwš/hštrp*, « Hwāsak satrape de Suse ».

Le roi parthe Artaban II, en 21 ap. J.-C., adressera aux Macédoniens de la garnison de Suse – ἐν Σούσοις – une lettre en langue grecque (Cumont 1932; *SEG* VII, 1).

Les écrivains de langue grecque emploient tous le mot (τῶ) Σούσα, qui est un pluriel (aux cas obliques, Σούσων, Σούσοις). Cf. Xénophon, *Anab.* II, IV, 25; III, V, 15; *Cyrop.* VI, III, 35; VIII, VI, 22; Polybe, *Hist.* V, XLVIII, 13; Strabon, I, III, 1; XV, III, 1-4; XVI, I, 5, 17; Diodore de Sicile, I, XLVI, 4; II, XXII, 3 qui mentionne la citadelle (ἀκρᾶ) qui est à Suse; Fl. Josèphe, *Ant. Jud.* XI, LXI, 2, 7; Ptolémée, *Géogr.* VI, III § 5; Plutarque, *Vies, Alexandre le Grand* IX, LXX, 1 et *Artaxerxès* XV, VII, 3; Arrien, *Anab.* III, XVI, 6-7; VII, IV, 4, 9, 8 et X, 7; *Indica* XXXVI, 4; « Oracles sibyllins » IV, 96.

Parmi les auteurs latins: *Sūsā* (gén. *Sūsōrum*), cf. Quinte-Curce plus loin (*HN*, VI, *Hist.* V, II, 8; Pline, *HN* VI, XXXI, 135), avec cette précision: *amnis Eulaeus... circumit arcem Susorum*.

Dans la Bible, le livre de Daniel, daté d'environ 165 av. J.-C., Suse est mentionnée, dans le texte hébreu (VIII, 2) comme « place forte »: *Šūšan ha bīrāh* (cf. ci-dessus, Esther). Le texte grec des LXX, passablement corrompu, traduit simplement par « ville »: ἐν Σούσοις τῆ πόλει; la version de Théodotion est plus fidèle à l'hébreu: ἐν Σούσοις τῆ βάρει.

C.10. L'ÉPOQUE SASSANIDE (224-641/642)

Ce sont surtout les sources chrétiennes, rédigées pour la plupart en langue syriaque, qui nous renseignent sur le nom de la ville de Suse: Šuš, orthographe la plus fréquente, héritée de la période parthe.

Voir, entre autres: *Actes de Māri* (Abbeloos 1885, p. 120); *Actes des martyrs de Perse* (Hoffmann 1880, p. 87, n. 789); évêques de Šuš, signalés dans les synodes nestoriens (Douqa ou Zūqa, synodes de 410 et 420, cf. Chabot 1902, *passim*). Cf. plus loin, à G.4.

Chez les auteurs de langue grecque de cette période on a toujours: τῶ Σούσα (cf. Marcien d'Héraklée, *Périples* I 20, 27 [*GGM* I, 529]).

Marquart (1901, p. 137 et 144, n. 5) signale, dans la *Géographie de Moïse de Khoren*, II, 31, en arménien, plusieurs orthographes de Suse apparemment, « dans le pays des Elyméens, c'est-à-dire le Hūzistān »: *Šōšanik*, *Šōsan*, *Šōš* (pour *Šōš* il y a vraisemblablement confusion avec une ville de la région de Baṣra, cf. Hoffmann 1880, p. 224).

On a cru longtemps que Šāpūr II (309-379), à la suite d'une révolte de certains éléments de la ville, avait détruit

Suse (vers 340), refondée ailleurs sous le nom de *Ērān-ḫwarra-Šāpūr*; erreur résultant de la confusion entre le nom de la province et celui de cette nouvelle capitale: Karkā d-Lāḡān des sources syriaques = site d'Ivan-e Kerkha. La ville de Suse ravagée a bien été refondée, mais sous le nom de *Šūš ī ēr-kar*, « Suse faite iranienne » (cf. Gyselen et Gasche 1994, p. 22-23).

C.11. L'ÉPOQUE ISLAMIQUE (VII-IX^e s.)

Le nom de Suse n'a pas varié jusqu'à nos jours dans les textes et la pratique des langues perse et arabe, sinon qu'il est passé de l'orthographe *Sūs*, prépondérante dans les débuts, à celui de *Šūš*, de tradition araméenne (cf. Schwarz 1969, p. 358-363 et Index, p. 84).

Au moment de l'invasion arabe l'auteur chrétien anonyme de la « Chronique Anonyme » cite à la fois *Šūš* et *Šūšan birtah* (« la citadelle de Suse »), réminiscence biblique (cf. Guidi 1903, I, 35, texte syr.). Au IX^e s. on trouvera encore chez un autre chrétien de langue syriaque, Thomas de Margā: « *Šōšan* la ville forte » (cf. Budge 1893, I, 238: 21).

D. LE CADRE STRATIGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

La chronologie et la géographie, selon Anatole France, sont les deux yeux de l'histoire. Mais la chronologie enferme depuis toujours archéologues et historiens dans un véritable carcan; cependant, plus que toute autre discipline, elle appartient à un monde en mouvement et nous impose une grande souplesse dans l'interprétation des différentes composantes de l'histoire.

La chronologie des époques achéménide et postérieures est suffisamment assurée pour qu'on ne s'y arrête pas. En revanche, pour les périodes antérieures à l'époque achéménide les sources indigènes ne permettent pas d'élaborer un cadre chronologique. Un certain nombre de souverains élamites peuvent cependant être situés approximativement dans le temps grâce à des synchronismes d'une part avec des dynastes assyriens et kassites (entre environ 600 et 1400 av. J.-C.), et d'autre part avec des souverains de la première dynastie de Babylone, de celles d'Isin I, de Larsa, d'Ur III et d'Agadé (entre 1499 = chute de Babylone et environ 2200 av. J.-C. = début du règne de Sargon I).

Toutes les dates mentionnées pour le second millénaire et la fin du troisième, reprises de Gasche *et al.* (1998 et 1998a), montrent qu'il faut abaisser de 96 ans les règnes des rois de Babylone I, de Larsa et d'Isin I par rapport à la chronologie dite moyenne et de 94 ans ceux des rois de la troisième dynastie d'Ur (1911-2018); nous suivrons également Hallo (1957-1971) pour situer la fin de la dynastie d'Agadé à une époque proche du début de celle d'Ur III (cf. aussi Vallat 1997a). Les raisons qui justifient le choix d'une chronologie ultra courte sont exposées dans le chapitre 2 de Gasche *et al.* (1998). L'argumentation repose sur la convergence des données archéologiques et textuelles que les recherches astronomiques ont permis de vérifier avec une précision qui exclut le recours au hasard.

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur la chronologie des dynasties élamites des premier et second millénaires; on trouvera les sources sur le tableau des synchronismes ci-après.

Il est plus délicat de localiser dans le temps le début de la seconde dynastie d'Awān; si le synchronisme avec Sargon I suggère les alentours de 2200 pour le règne de Luḫhi-iššan – huitième roi de la lignée selon la liste de *MDP* XXIII (p. IV) – on ne peut qu'émettre l'hypothèse que

les sept premiers rois awanites devaient avoir régné à partir d'environ 2400. Quant à la mort de leur dernier représentant - Puzur-Inšušinak, contemporain d'Ur-Nammu (Wilcke 1987, p. 108-111) - il faut l'envisager vers 2015.

Pour les périodes plus anciennes, le cadre chronographique ne peut être esquissé qu'à l'aide de techniques de datation physiques ou par des recoupements avec d'autres dépôts archéologiques déjà situés dans le temps grâce à ces mêmes techniques. Dans le contexte susien, le cadre repose essentiellement sur quelques mesures ¹⁴C. On connaît les pièges qui vont de pair avec l'interprétation des résultats : du phénomène aussi élémentaire que la contamination, ancienne ou récente, aux problèmes aussi complexes qu'engendrent les différentes calibrations. Par ailleurs, tout résultat ¹⁴C donne une date pour la mort de l'être vivant dont provient l'échantillon ; si des ossements humains sont mesurés, on obtiendra une date pour le décès de l'individu en question et, dans les cas simples, une date pour sa tombe et un jalon pour la couche à partir de laquelle elle fut creusée. Mais les informations ¹⁴C ne sont pas toujours aussi pertinentes. En effet, un laps de temps important peut séparer l'abattage d'un arbre, par exemple, et l'incorporation de son bois dans le contexte archéologique, en particulier lorsqu'il s'agit de grandes poutres qui, de plus, peuvent avoir été réutilisées plusieurs fois. Tout ce qui vient d'être dit, qui concerne le bois, vaut également pour la dendrochronologie, toujours tributaire du ¹⁴C, du moins pour le moment. Mais un « tu as » vaut mieux que deux « tu auras » et les dates ainsi obtenues permettent au moins d'ébaucher une chronologie, même si, inévitablement, elle devra être adaptée lors d'ajustements ultérieurs.

Les périodes de Suse antérieures à la seconde dynastie d'Awan rejoignent ainsi le schéma traditionnel qui fixe le début de Suse I vers 4000 av. J.-C. ; on se reportera aux tableaux 2a à c.

E. LA DÉCOUVERTE DE SUSE : LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

(Cf. Parrot 1946, p. 170-176 ; de Mecquenem 1980 ; Harper, Aruz et Tallon (éd.), 1992 ; Chevalier (éd.) 1997).

L'exploration et les fouilles du site de Suse ont une très longue histoire qui rivalise avec celle des grandes cités mésopotamiennes comme Uruk, Nippur, Babylone ou Ninive. Seules les guerres qui firent rage en Europe ont interrompu les travaux des archéologues, qui retrouvaient la pelle et la pioche à peine les hostilités terminées.

Dès la fin du ^{xiii} s., le rabbin navarrais Benjamin de Tudèle avait « visité » le site de Suse. Il faudra cependant attendre le début du ^{xix} s. pour que les explorateurs remplacent les voyageurs curieux d'antiquités ; c'est ainsi que le capitaine Montheit et « son compagnon le capitaine Macdonald Kinneir » signalent, en 1809, une « pierre noire » qui, selon le dessin reproduit par Loftus (1971, p. 417-423), n'est autre qu'un *kudurru* probablement importé de Babylonie. Un peu plus tard, entre 1817 et 1820, R. Ker Porter visite Suse tandis qu'en 1836, le grand H.C. Rawlinson, encore jeune officier, mentionne des fragments de colonnes et une inscription d'un « roi de Susra » ; intéressé par cette découverte, il obtint même, en 1851, un crédit de 500 livres du Parlement britannique, mais il ignorait qu'il avait été devancé par Loftus (Dyson 1968, p. 21).

La visite de A.H. Layard à Suse : 1841-1842

Même s'il n'a pas remué la terre de Suse, le futur fouilleur de Ninive et de Nimrud mérite de figurer parmi les explorateurs modernes qui ont révélé l'importance

de ses ruines. Parti en 1839, il est déjà en 1840 en Perse où il copie les inscriptions rupestres élamites de Izeh/Mālamir ; en 1841-1842 on le trouve dans la plaine du Hūzistān et c'est au cours de cette période qu'il est à pied d'œuvre sur les collines susiennes. Il s'inquiète de cette fameuse « pierre noire » du « Tombeau de Daniel », décrite par Kinneir (1813) et par Sir W.G. Ouseley un peu plus tard (1819), mais qui avait déjà disparu avant le passage de Rawlinson. Sur le « great mound » qui domine le Tombeau de sa masse imposante - l'Acropole - Layard découvre une grande « dalle de marbre » de 2,75 x 0,60 m environ avec inscription cunéiforme qu'il copie ; une autre est trop lourde pour être retournée. Il remarque que le tell est jonché de fragments de poteries et de briques émaillées (Layard 1894, p. 353-356), mais il ne s'attardera pas sur les ruines de Suse, ses guides, inquiets, l'ayant averti qu'une attaque des Beni Lam était imminente.

Les travaux de W.F. Williams et W.K. Loftus : 1851-1854 (cf. Curtis 1993)

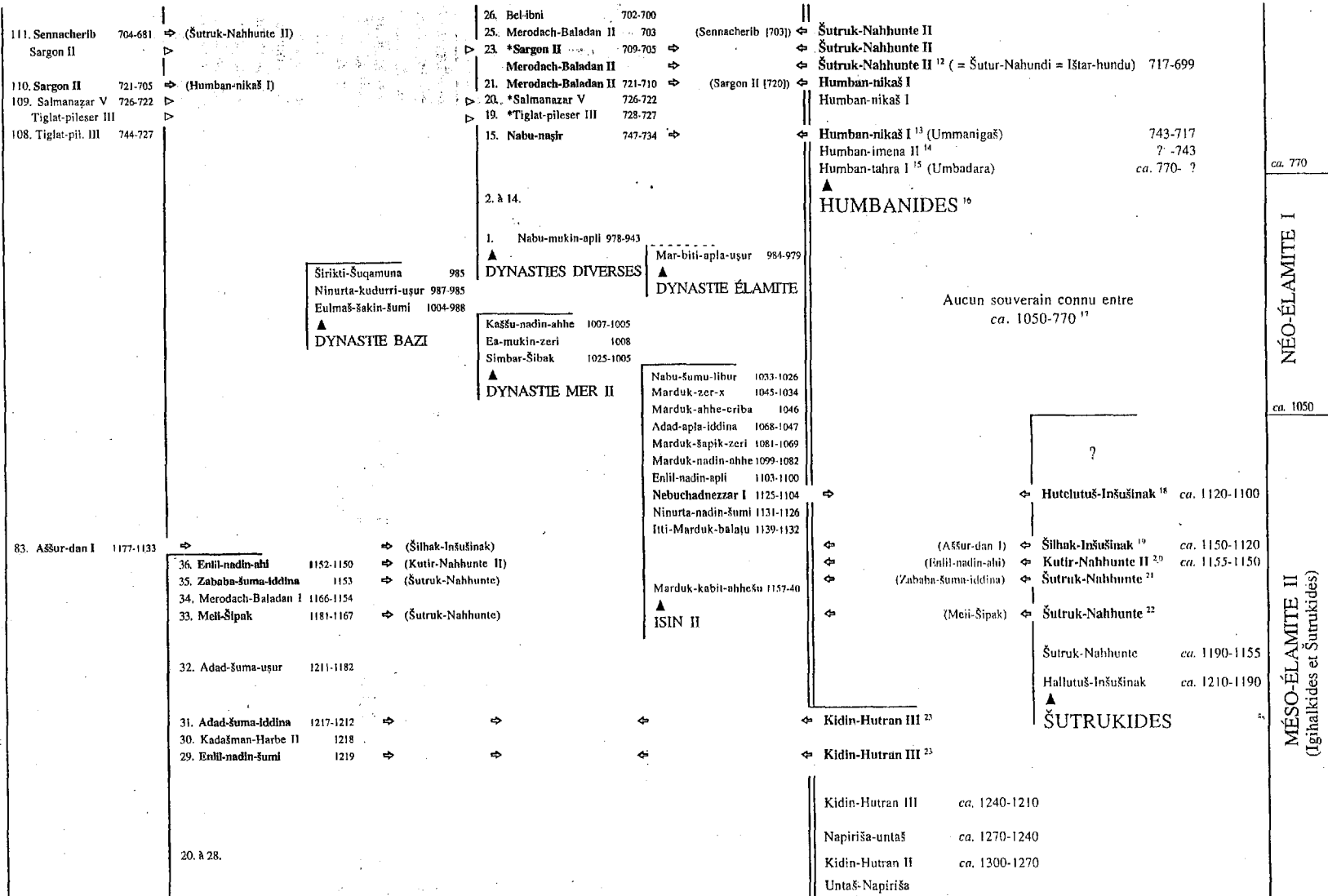
C'est à l'occasion d'une Mission anglo-russe, chargée de délimiter les frontières entre la Perse et la Turquie, que commence l'histoire des fouilles de Suse. Passés de Mésopotamie au Hūzistān en 1850, le chef de la délégation britannique, le général W.F. Williams, et le géologue de la Mission, W.K. Loftus, projettent d'explorer le vaste champ de ruines de Suse. Cette année-là, le plan du site est dressé, pour la première fois, par H.A. Churchill et le lieutenant Glascott (voir Loftus 1971, face p. 340). Mais les fouilles ne commenceront qu'en 1851 et se poursuivront jusqu'en 1854, dirigées d'abord par Williams, puis par Loftus. Au cours de deux campagnes (1851-1852 et 1853-1854), les fouilles, bien que sommairement, ont distingué et caractérisé les quatre grands tells qui constituent les linéaments du site, et orienté ainsi les recherches futures : « Shushan the Palace » (Apadana), en premier, puis « Citadel » (Acropole), « Great platform » (Ville Royale) et, enfin, « Ruins of City » (Ville des Artisans), dont les deux tranchées n'ont donné aucun résultat. Au sud de la Ville Royale, il localise un édifice achéménide détruit où l'une des bases de colonne portait l'inscription trilingue d'Artaxerxès II (A²Sb) ; sur une autre base, l'inscription dite de Pythagoras (p. 402-403).

Marcel et Jane Dieulafoy à Suse : 1885-1886 (cf. M. Dieulafoy 1885 ; 1887 ; 1893 et 1913 ; J. Dieulafoy 1887 et 1888)

Marcel Dieulafoy, qui avait entrepris dès 1881 un voyage à travers le Moyen-Orient et qui publiera, de 1884 à 1889, cinq volumes sur *L'Art antique de la Perse*, était préparé à entreprendre des fouilles à Suse pour lesquelles il avait obtenu des crédits de la Direction des Musées nationaux. Notices biographiques : Calmard 1995, p. 398-399.

- *Première Campagne (mars-mai 1885)*. Les fouilles, procédant par tranchées abordent trois secteurs : Tumulus n° 1 (= Apadana ; mise au jour des briques émaillées de la « Frise aux lions »), Tumulus n° 2 (Ville Royale), Citadelle (Acropole).

- *Seconde Campagne (1886)*. Tumulus n° 2 (Ville Royale). À l'est d'une chaussée de briques crues traversant une partie du tell, existence présumée d'une porte d'enceinte qui se perd dans les ravissements. Cf. M. Dieulafoy 1893, p. 233, fig. 126 ; J. Dieulafoy 1888, plan, p. 87, Tranchée P. - Apadana : le plan du palais se dessine. Découverte de la « Frise des Archers » (M. Dieulafoy 1893, p. 280-285). - Ayadana : édifice dégagé à 4 km au NE des tells de Suse, dont il ne reste plus rien à l'exception de bases de colonnes à proximité de la gare du chemin



379

SUSE

380

NÉO-ÉLAMITE I

ca. 1050

MÉSO-ÉLAMITE II
(Ighalkides et Šutrukides)

Aucun souverain connu entre
ca. 1050-770¹⁷

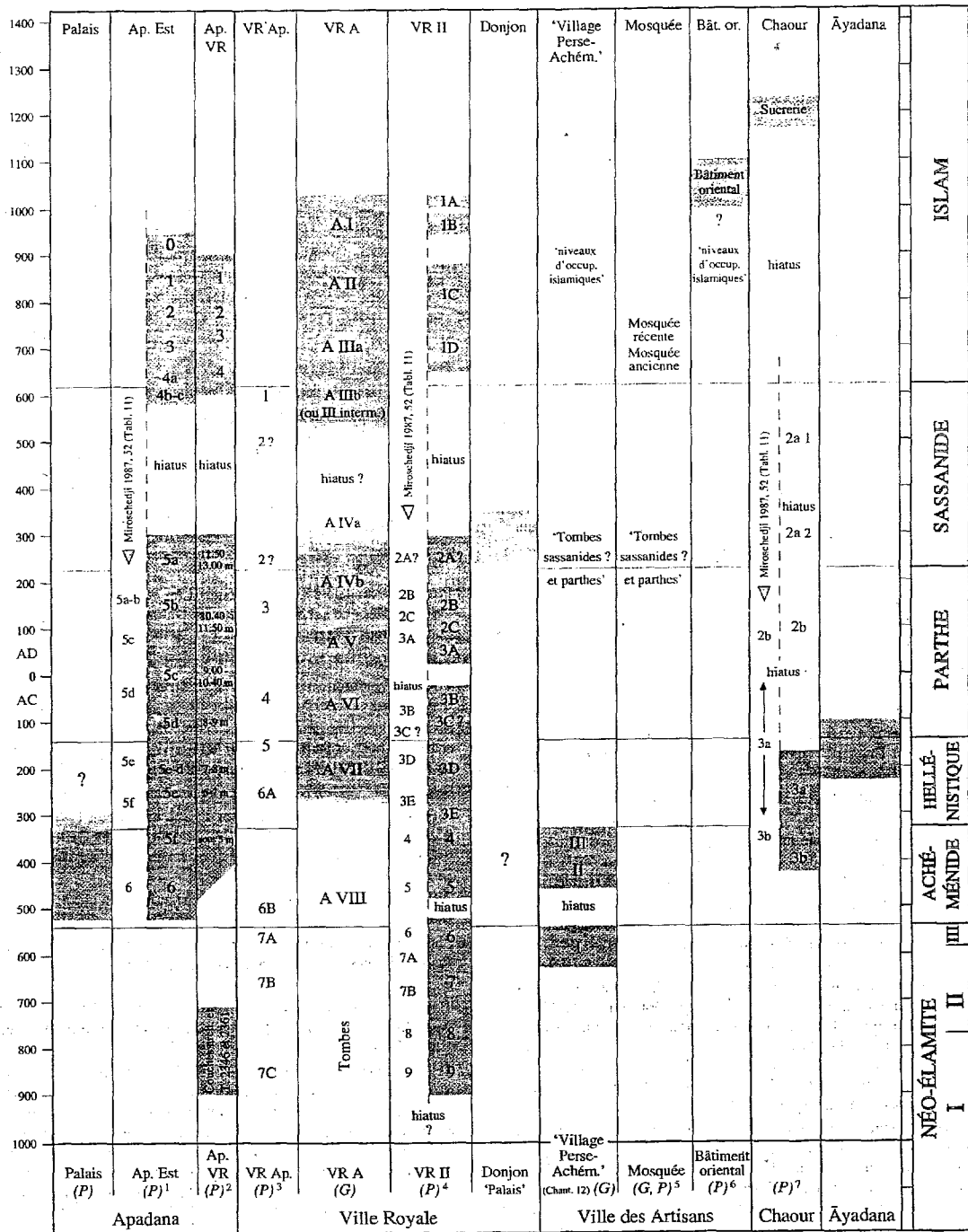
?

<p>39. Šamši-Adad I 1710-1679 →</p> <p>Hammurabi 1696-1654 Sin-muballit 1716-1697 (Siruk-tuh) Apil-Sin 1734-1717</p> <p>Sabium 1748-1735</p> <p>Sumulael 1784-1749</p> <p>Sumuabum 1798-1785</p> <p>▲ BABYLONE I</p>	<p>Rim-Sin I</p> <p>Rinī-Sin I 1726-1667</p> <p>Warad-Sin 1739-1727</p> <p>Silli-Adad 1740</p> <p>Sin-iqišam 1745-1741</p> <p>Sin-eribam 1747-1746</p> <p>Sin-iddinam 1754-1748</p> <p>Nur-Adad 1770-1755</p> <p>Sumuel (Atta-hušu) 1799-1771</p> <p>Abisare 1810-1800</p> <p>Gungunum 1837-1811 →</p> <p>Zabaya 1846-1838</p> <p>Samium 1881-1847</p> <p>Emišum 1909-1882</p> <p>Naplanum 1930-1910</p> <p>▲ LARSA</p>	<p>Damī-ilišu 1720-1698</p> <p>Sin-magir 1731-1721</p> <p>Urduka 1735-1732</p> <p>Ier-piša 1739-1736</p> <p>Zambiya 1742-1740 →</p> <p>Enfil-bani 1766-1743</p> <p>Irra-imitti 1773-1767</p> <p>Lipit-Enlil 1778-1774</p> <p>Bur-Sin 1799-1779</p> <p>Ur-Ninurta 1827-1800</p> <p>Lipit-Ištar 1838-1828</p> <p>Išme-Dagan 1857-1839</p> <p>Iddin-Dagan 1878-1858</p> <p>Šu-ilišu 1888-1879</p> <p>Išbi-Erra →</p> <p>Išbi-Erra 1921-1889</p> <p>▲ ISIN I</p>	<p>(Šamši-Adad I) ← Siruk-tuh³⁰</p> <p>← Siruk-tuh³¹</p> <p>[Atta-hušu]</p> <p>(Sumuabum) →</p> <p>(Gungunum) →</p> <p>[Atta-hušu]³²</p> <p>Kuk-Našur I³³</p> <p>Kuk-Kirmaš</p> <p>Pala-iššan</p> <p>Silhaha</p> <p>Ebarat II</p> <p>▲ EPARTIDES³⁴</p> <p>Išbi-Sin →</p> <p>Išbi-Sin 1934-1911</p> <p>Šu-Sin 1943-1935</p> <p>Amar-Sin 1952-1944</p> <p>Šulgi 2000-1955</p> <p>Ur-Nammu 2018-2001 →</p> <p>▲ UR III</p> <p>Šu-Turul ca. 2020</p> <p>à</p> <p>Igigi ca. 2058</p> <p>Šar-kali-šarri ca. 2083-2059</p> <p>Naram-Sin ca. 2120-2084</p> <p>Maništušu ca. 2135-2121</p> <p>Rimuš ca. 2144-2136</p> <p>Sargon ca. 2200-2145</p> <p>▲ AGADÉ</p>	<p>← Siruk-tuh³⁰</p> <p>← Siruk-tuh³¹</p> <p>[Atta-hušu]</p> <p>[Atta-hušu]³²</p> <p>Kuk-Našur I³³</p> <p>Kuk-Kirmaš</p> <p>Pala-iššan</p> <p>Silhaha</p> <p>Ebarat II</p> <p>ca. 1880- ? = Ebarat II</p> <p>Tan-Ruhuratir³⁴</p> <p>Idadu I</p> <p>Kindattu³⁵</p> <p>Lurak(?)-lubhan</p> <p>Tazitta II</p> <p>Ebarat I³⁷</p> <p>Tazitta I³⁷</p> <p>Girname³⁷</p> <p>?³⁸</p> <p>▲ SIMAŠKI</p> <p>Ur-Nammu 2018-2001 →</p> <p>Puzur-Inšušinak⁴⁰ ? - ca. 2015</p> <p>Hita</p> <p>Hielu ?</p> <p>Hišep-ratep⁴¹</p> <p>Luhhi-iššan⁴¹</p> <p>Kikku-sime-temti</p> <p>Napil-huš</p> <p>Šušun-tarana</p> <p>Hišur</p> <p>Ukku-tahiš</p> <p>Tata ?</p> <p>Pieli ?</p> <p>▲ AWAN II</p>	<p>Idadu-temti</p> <p>Idadu-napir</p> <p>? - ca. 1790</p> <p>Idadu II</p> <p>Ebarat II</p> <p>Tan-Ruhuratir³⁴</p> <p>Idadu I</p> <p>Kindattu³⁵</p> <p>Lurak(?)-lubhan</p> <p>Tazitta II</p> <p>Ebarat I³⁷</p> <p>Tazitta I³⁷</p> <p>Girname³⁷</p> <p>?³⁸</p> <p>ca. 1880</p> <p>ca. 1960- ?</p>	<p>PALÉO-ÉLAMITE III (Epartides [sukkalmah])</p> <p>ca. 1880</p> <p>PAL-ÉLAM. II (Simaški/Ur III)</p> <p>ca. 2015</p> <p>PALÉO-ÉLAMITE IB (Awan II/Agadé)</p> <p>ca. 2400</p>
	<p>ASSYRIE</p>	<p>BABYLONIE</p>	<p>ÉLAM</p>	<p>SUSE</p>		

Tableau 1. Synchronismes des dynasties achéménide et élamites avec les souverains mésopotamiens (fin).

Tableau 1. Synchronismes des dynasties achéménide et élamites avec les souverains mésopotamiens. Notes

- Šū-Sin ⇔ Iabrat I : synchronisme.
Les dates des souverains mésopotamiens sont reprises de Gasche *et al.* 1998 et 1998a.
Les numéros introduits devant certains souverains mésopotamiens sont repris de Brinkman 1977, 339-340.
Toutes les dates proposées pour les souverains élamites sont approximatives.
- * Les souverains dont le nom est précédé d'un astérisque ont régné simultanément en Assyrie et en Babylonie.
- Pour l'ensemble de cette période, voir maintenant Briant 1996. Pour la succession des premiers Achéménides, d'Achéménès à Darius, cf. Vallat 1997. Il importe de noter que les premiers Achéménides, d'Achéménès à Cyrus II, sont partiellement contemporains du Néo-élamite III.
 - Ces trois souverains ne règnent plus que sur Suse et ses environs ; ils sont contemporains de Šutur-Nahhunte à Malamir, de Huban-Šuturuk à Gissat, des rois de Samati, de Zari, de Parsa, de la ville d'Anšan (Vallat 1996) et de Zamin (Vallat 1998b).
 - L'ordre des règnes de Šutur-Nahhunte, Hallutaš-Inšušinak et Attahamiti-Inšušinak n'est pas assuré et comme ils sont inconnus des sources assyro-babyloniennes, aucun élément ne permet d'établir un synchronisme quelconque (Vallat 1996).
 - Les six derniers rois élamites, de Te-umman à Huban-haltaš III, sont mentionnés dans les annales d'Assurbanipal (cf. par exemple Streck 1916, Piepkorn 1933, Aynard 1957 ; Borger 1996). Notons qu'Assurbanipal cite encore deux usurpateurs, Humban-habua – qui a quitté sa ville de Bubilū devant l'avancée assyrienne – et Pa'e qui a fui en Assyrie (respect. Streck 1916, 44-45 et 60-63).
 - Tammaritu I, le troisième fils d'Urtak, n'a pas régné sur l'ensemble élamite. Il a été fait roi " roi de Hidalu " par Assurbanipal (Piepkorn 1933, 70-71, VI 6-9 ; Borger 1996, 104, B VI 6-9 et 226, B § 35).
 - Urtak succède à son frère Huban-haltaš II (Grayson 1975, 84, I, IV 13) et meurt après une attaque surprise contre la Babylonie (Piepkorn 1933, 56-61, IV 18-86 ; Borger 1996, 94-96, B IV 18-86 et 222-223, B §§ 28-30).
 - Huban-haltaš II a exécuté Nabu-zer-kitti-ilišir qui venait lui demander asile en Élam peu après l'assassinat de Sennacherib en 681 (Grayson 1975, 82, I, III 40-42).
 - Huban-haltaš I meurt après un règne de 8 ans (Grayson 1975, 81, I, III, I 27-31).
 - Huban-imena III est monté sur le trône la première année de Mušezib-Marduk (Grayson 1975, 80, I, III, 13-14. L'année suivante (691), il rassemble une coalition pour affronter l'armée assyrienne à Halule sur le Tigre et en 689 il meurt paralysé (Grayson 1975, 80, I, III 15-21 et 25).
 - Une rébellion interne a écourté le règne de Kudur-Nahhunte qui a duré moins de 3 mois selon une source (Luckenbill 1924, 39-41, IV 54 - V 16), 10 mois selon une autre (Grayson 1975, 74, I, III 9-16).
 - Hallūšu, après avoir éliminé son frère lors de la première année d'Ašur-nadin-šumi (699), prend le pouvoir (Grayson 1975, 77-78, I, II 32-35). En 694, en réponse à une attaque de Sennacherib, il prend Sippar et Babylone d'où il emmène prisonnier en Élam Aššur-nadin-šumi qu'il remplace par Nergal-ušešib sur le trône de Babylone (Grayson 1975, 78, I, II, 36-44). Il meurt dans une révolte après 6 ans de règne (Grayson 1975, 79, I, III, 6-8).
 - Šutruk-Nahhunte, appelé Šutur-Nahundi par les Assyriens (par ex. Lie 1929) et Ištar-hundu par les Babyloniens (par ex. Grayson 1975, Chronique 1), a succédé à son oncle Huban-nikaš en 717, au cours de la 5^e année de Merodach-Baladan (Grayson 1975, 74-75, I, I, 38-40). En 710, il s'enfuit devant l'avancée des troupes de Sargon (Lie 1929, 50-55 ; Fuchs 1993, 148-154 et 328-331) et en 703, il envoie une aide militaire à Merodach-Baladan qui s'oppose à Sennacherib près de Kish et de Kutha (Luckenbill 1924, 48-52). Il est éliminé par son frère Hallūšu la première année d'Aššur-nadin-šumi, en 699 (Grayson 1975, 77, I, II, 32-33).
 - D'après la Chronique, Huban-nikaš est monté sur le trône en 743 lors de la 5^e année de Nahu-našir (Grayson 1975, 71, I, I, 9-10), il a livré bataille à Sargon II près de Der en 720, au cours de la 2^e année de Merodach-Baladan (Grayson 1975, 73, I, I, 33-35) et il est mort au cours de la 5^e année (717) de ce même souverain (Grayson 1975, 74, I, I, 38-39).
 - Humban-imena II est connu comme père de Šutruk-Nahhunte II (EKI 72 et 73). En EKI 72, il est également mentionné à la suite de Hutelutuš-Inšušinak et de Šilhina-hamru-Lagamar.
 - L'existence de Huban-tahra I n'est assurée que par Assurbanipal qui dit avoir pris 32 statues parmi lesquelles celle " d'Ummanigaš fils d'Umbadara " (Aynard 1957, 54-55, V 36) mais il n'est pas certain qu'il a régné.
 - À l'exception de Šutruk-Nahhunte II (717-699), aucun souverain mentionné dans les inscriptions assyro-babyloniennes n'a laissé de document à Suse ou en Élam.
 - Notons cependant que les textes de Malyan mentionnent deux personnages qualifiés de " rois ", Šutruk-[x] et Akšir-KIMIN, mais comme ils ne portent pas le titre de " roi d'Anšan et de Suse ", il s'agit vraisemblablement de potentats locaux (cf. Stolper 1984, 6-7).
 - Frame 1995, 33-35 (B.2.4.11 col. i 40-41).
 - Cameron (1936, 119) a suggéré un synchronisme avec Aššur-dan I.
 - Frame 1995, 19-21 (B.2.4.6 : 2'-13') ; Steve et Vallat 1989, 228.
 - Frame 1995, 19-21 (B.2.4.6 : 2'-13').
 - A épousé une fille de Meli-Šipak, cf. Steve et Vallat 1989.
 - Voir maintenant Steve et Vallat 1989, 228 et n. 31.
 - A épousé une fille de Burna-Buriaš II (Van Dijk 1986 ; Steve et Vallat 1989).
 - A épousé une fille ou une sœur de Kurigalzu I (Van Dijk 1986 ; Steve et Vallat 1989).
 - Séquence établie par Steve et al. (1980, 78, 92-98) sur la base de critères paléographiques.
 - Ungnad 1909, 1-8.
 - Pour un texte daté du règne de Zimri-Lim et qui mentionne Kudu-zuluš en tant que sukhal de Suse, voir Durand 1986, 121.
 - Durand 1986, 111-115.
 - Læssøe 1965.
 - Pour un synchronisme possible entre Siruk-tuh, Ipiq-Adad II (roi d'Ešnunna) et Zambīya, voir Vallat 1996a, 313-314.
 - Pour des synchronismes possibles entre Atta-hušu et Gungunum et entre Atta-hušu et Sumuabum, voir le résumé de la situation dans Vallat 1996a, 310-311. Atta-hušu n'est jamais attesté comme sukkalmah.
 - Selon Vallat (1997e), Kuk-Našur I a également exercé le sukkalmahat.
 - A épousé une fille de Bilalama, roi d'Ešnunna (Scheil 1900, 80, Pl. 15 : 6 ; 1902, 9, Pl. 1 : 6 ; 1913, 24-25) dont le règne était, semble-t-il, partiellement contemporain avec ceux de Šuilišu et d'Iddin-Dagan (Jacobsen 1940, 149).
 - À l'exception d'Atta-hušu et de Kudu-zuluš I, seuls les souverains qui ont exercé le sukkalmahat sont signalés.
 - Pour un synchronisme entre Ibbi-Sin et Išbi-Erra, voir, par ex., Jacobsen 1953 ; Edzard 1957, 24-25 et, en dernier lieu, Gasche *et al.* 1998, 81-83.
Pour le synchronisme entre Kindattu et Ibbi-Sin/Išbi-Erra, voir Van Dijk 1978. Pour un synchronisme possible entre Imazu – un fils de Kindattu – et une fille d'Iddin-Dagan, voir Vallat 1996c.
 - Selon Stolper 1982, Girmame, Tazitta I et Iabrat I étaient partiellement contemporains. Des synchronismes sont également attestés entre Girmame et Šulgi 44 (Steinkeller 1988, 201), entre Girmame et Šū-Sin 6 (Jacobsen 1939a, n° 7), entre Tazitta I et Amar-Sin 8 (Keiser 1971, 477), entre Tazitta I et Šū-Sin 2 (Jacobsen 1939a, n° 7), entre Iabrat I et Šulgi 42 (Sigrist 1995, n° 48) et entre Iabrat I et Šū-Sin 6 (Jacobsen 1939a, n° 7). Pour une succession des souverains de Simaški, voir Scheil 1932, IV-V.
 - Entre la disparition de Puzur-Inšušinak, dernier roi de la dynastie d'Awan, de la scène politique vers 2018-2015 et la première attestation de Girmame, le premier roi simaškéen en 1958 (Šulgi 42 : Sigrist 1995, n° 48), un hiatus apparaît dans l'histoire élamite car Girmame qui est encore documenté en 1937 (Šū-Sin 6 : Jacobsen 1939, n° 7) aurait régné près de 80 ans !
 - Vallat 1997a.
 - Wilcke 1987, 108-111.
 - FAOS 7, 180, C 7 BSe ; 188, C 13 BSG ; 206, C 6 : 25. Commentaire : Vallat 1999a.



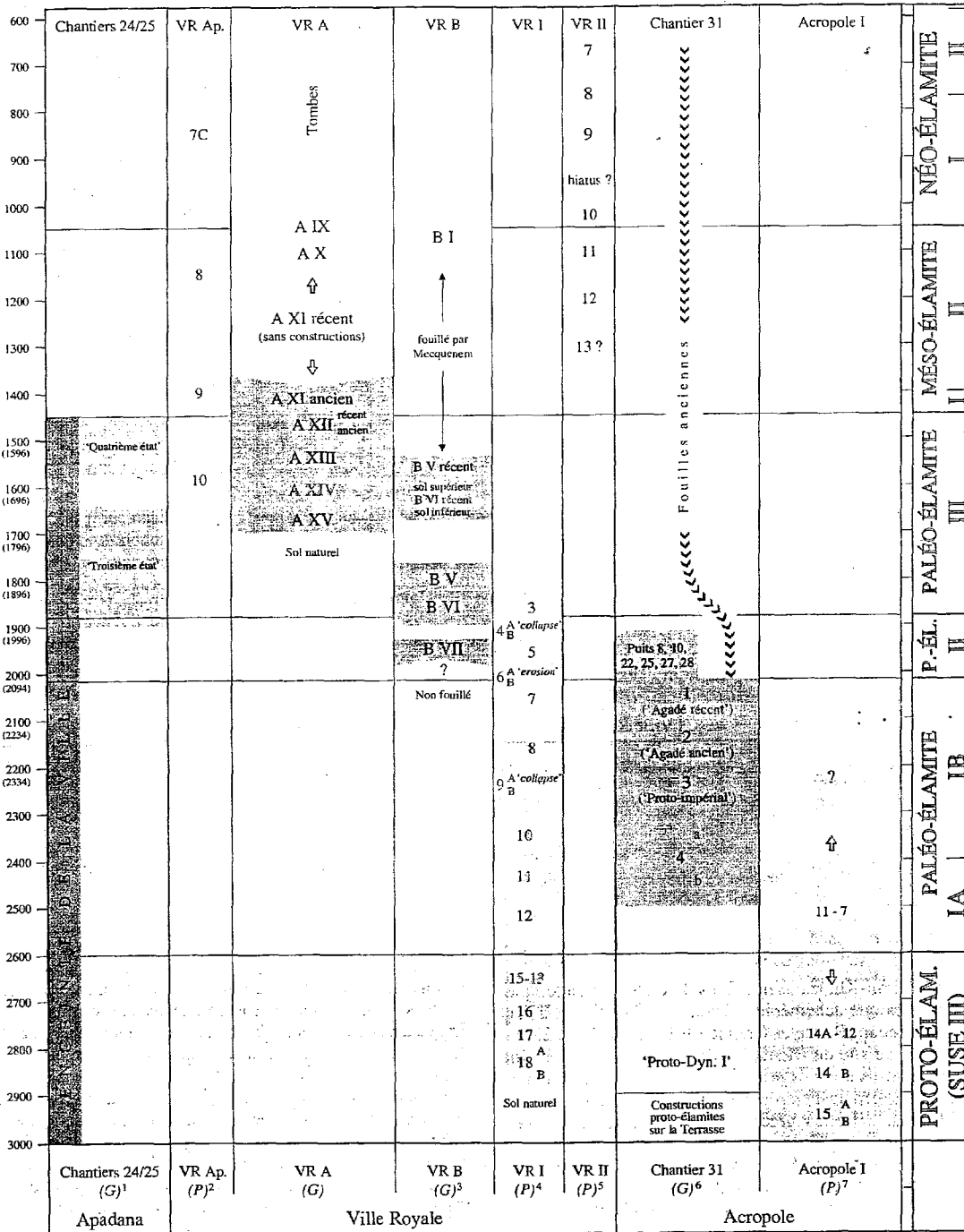
Ap. Est : Chantier 'Apadana Est'
 Ap. VR : Chantier 'Apadana Ville Royale'
 VR A : Chantier 'Ville Royale A'
 VR Ap. : Chantier 'Ville Royale Apadana'
 VR II : Chantier 'Ville Royale II'

(G) Fouilles sous la direction de R. Ghirshman
 (P) Fouilles sous la direction de J. Perrot

¹ D'après Kervran 1984c, 211 ; Bouchariat 1987, Tabl. 27, 28.
² D'après Hardy-Guilbert 1984, 144 ; Bouchariat 1985, fig. 1 ; Miroshedji 1981a, 144.
³ Bouchariat 1987, Tabl. 27 (Niv. 3 à 6B) ; Miroshedji 1987, Tabl. 11 ; 1981, Tabl. 2 ; 1981a, 145-146.
⁴ Kervran 1987 ; Bouchariat 1987, Tabl. 27 (Niv. 2A? à 5).

⁵ Ghirshman 1947-48 ; Kervran 1984b, 94.
⁶ Kervran 1984b, 95.
⁷ Kervran 1979, 177 ; Bouchariat 1987, Tabl. 27.

Tableau 2a. Suse : stratigraphie comparée des principaux chantiers ouverts après 1946 ainsi que du 'Palais du Donjon' et de l'Āyadana. (On notera le décalage des propositions de Miroshedji pour les chantiers Ap. Est, VR II et Chaour)



1038 = Tranchée 1038
 VR A : Chantier 'Ville Royale A'
 VR Ap. : Chantier 'Ville Royale Apadana'
 VR B : Chantier 'Ville Royale B'
 VR I : Chantier 'Ville Royale I'
 VR II : Chantier 'Ville Royale II'

(G) Fouilles sous la direction de R. Ghirshman
 (P) Fouilles sous la direction de J. Perrot
 1500 à 2200 : dates selon la nouvelle chronologie courte proposée dans Gasche et al. 1998
 (1596) Date corresp. de la chronologie moyenne

¹ Steve et Gasche 1990.
² Miroshedji 1981, 40 (Tabl. 2) : 1981a, 145.
³ Ghirshman 1968a.
⁴ D'après Carter 1980, 35 (Tabl. 1). Voir aussi Meyer 1983-84.

⁵ Miroshedji 1981, 40 (Tabl. 2).
⁶ Steve et Gasche 1971, 205.
⁷ Le Brun 1978.

Tableau 2b. Suse : stratigraphie comparée des principaux chantiers ouverts après 1946.

2600	Chantier 24	Chantier 25	1038	VR I	Chantier 31	Acropole 2	Acropole 1	PROTO-ÉLAM. (SUSE III)
2700				16			14A - 12	
2800				17			14 B	
2900				18 A	*Proto-Dyn. I*		15 A	
3000				18 B	Constructions proto-élamites sur la Haute Terrasse ('Djemdet Nasr')		15 B	
3100				Sol naturel			16 A	
3200							16 B	
3300							16 C	
3400							- Signes d'écriture	
3500							- Tabl. à notation num.	
3600							- Bulle et tablette à notation numérique	
3700								
3800								
3900								
4000								
	Chantier 24 (G) ¹	Chantier 25 (G) ¹	1038 (P) ²	VR I (P) ³	Chantier 31 (G) ⁴	Acropole II (P) ⁵	Acropole I (P) ⁶	SUSE II (URUK)
	Apadana			Ville Royale				SUSE I

1038 = Tranchée 1038

VR I : Chantier 'Ville Royale I'

(G) Fouilles sous la direction de R. Ghirshman

(P) Fouilles sous la direction de J. Perrot

¹ Steve et Gasche 1990.² Miroshedji 1976.³ D'après Carter 1980, 35 (Tabl. 1). Voir aussi Meyer 1983-84, 141.⁴ Steve et Gasche 1971.⁵ Canal 1978a.

(En gras, 'équivalences possibles' selon Canal 1978, 173)

⁶ Le Brun 1978.

(En gras, 'équivalences possibles' selon Canal 1978, 173)

Tableau 2c. Suse : stratigraphie comparée des principaux chantiers ouverts après 1946.

de fer Téhéran-Khorramšahr. Considéré comme un temple du feu d'époque achéménide (*ibid.*, p. 411-416, fig. 264). Voir maintenant Boyce et Grenet 1991, p. 38-39, n. 22.

Le plan du site de Dieulafoy, dressé par Charles Babin, couvre les trois collines principales (Acropole, Apadana et Ville Royale), mais il présente un relief plus précis que celui de Williams / Loftus grâce, entre autres, au dessin des courbes de niveau (M. Dieulafoy 1893, p. 424, fig. 265).

Le bilan de ces deux campagnes est résumé par M. Dieulafoy (1893, p. 419-422). La fouille n'a guère touché que les couches récentes : 1. période islamique ; 2. sassanide ; 3. parthe ; 4. séleuco-parthe ; 5. achéménide récent (à partir d'Artaxerxès II, 404-359) ; 6. achéménide ancien (à partir de Darius I, 521-486) ; 7. néo- et méso-élamite. Ces articulations stratigraphiques se retrouveront dans les travaux ultérieurs.

Les fouilles de J. de Morgan : 1897-1912

De 1889 à 1891, Morgan est chargé d'une Mission d'exploration générale en Perse. Au passage, il visite Suse en 1891. « C'est de ces pays », dira-t-il (1905, p. 6), « que nous

devons attendre la solution du grand problème des origines ». Secondant ces vues, René de Balloy, ministre de France à Téhéran, obtint du shah Našir al-Dīn, le monopole des recherches archéologiques dans tout l'empire perse, en 1894. Et c'est le ministre de l'Instruction Publique, Alfred Rambaud, et X. Charmes, chargé de mission, qui fondèrent la Délégation en Perse. Une nouvelle convention sera signée à Paris en 1900, accordant à la France le monopole exclusif et perpétuel de pratiquer des fouilles dans toute l'étendue de l'Empire persan, ainsi que la totalité des objets découverts en Susiane, une contrepartie de la valeur en poids de tous les métaux précieux devant être reversée à la Perse. Rambaud demanda en 1897 à Jacques de Morgan qui était alors directeur général des Antiquités d'Égypte, de devenir le chef de la Délégation en Perse ; les travaux commencèrent ainsi le 18 décembre 1897. Dès le début collaborèrent à la mission V. Scheil, comme assyriologue, G. Jéquier comme archéologue et linguiste, J.-E. Gautier comme archéologue, assyriologue et historien, et G. Lampré, secrétaire de la Délégation. Les résultats de ces travaux furent régulièrement publiés dans la collection des Mémoires de la Délégation en Perse (= MDP). Par la suite,

d'autres collaborateurs rejoignent la mission : R. de Mecquenem, P. Toscanne, M. Pézard, L.-Ch. Watelin, P. Chenevier et M. Pillet. Enfin, le peintre G. Bondoux sera attaché à l'expédition en 1902-1903.

Les travaux des années 1897-1898 (croquis des travaux en MDP I, p. 52, fig. 8)

Acropole : Premier coup de pioche : 18 déc. 1897. Les résultats des fouilles – de 1897 à 1912 – seront publiés dans les *Mémoires de la Délégation en Perse* (= MDP) : 14 tomes dont 5 sont consacrés aux « Recherches archéologiques » (MDP I, VII, VIII, XII et XIII). Les 9 tomes qui complètent la série sont presque entièrement l'œuvre du Père V. Scheil, O.P., associé à la Mission dès l'origine avec « la charge de tous les textes découverts au cours des fouilles ».

J. de Morgan envisageait de découper le tell en sept tranches qui devaient correspondre à toutes les périodes de l'histoire de Suse (MDP I, plan II et MDP XIII, p. 23, fig. 113 qui illustre une coupe théorique du tell de l'Acropole). Jusqu'en 1907-1908 l'essentiel des travaux va se concentrer sur l'Acropole.

Les travaux des années 1898-1899

Acropole : 1^{er} niveau : sur toutes les tranchées les 5 premiers mètres sont décapés. 2^e niveau : au centre du tell les tranchées principales 7, 7a et 15 sont élargies. 3^e niveau : les 15 m en profondeur sont atteints dans les Tranchées 7 et 15.

Dans une tranchée au SE du tell, mise au jour d'un **petit sanctuaire en briques émaillées**, de plan carré, construit par Šutruk-Nannunte II (717-699). Plan en MDP VIII, p. 35, fig. 66 et commentaire en MDP V, n° 84 et Pl. 10.

Quelques-unes des découvertes les plus remarquables, en provenance de l'Acropole, sont groupées, selon leur lieu de trouvaille, en MDP I, p. 104, sous la fig. 167, et sur le plan du 2^e niveau (1897-1898) ainsi qu'en MDP XII, face à la p. 72 (**Stèle de Naram-Sin**, **Obélisque de Maništušu**, **Stèle à la fileuse**, ...). Morgan a donné, en MDP I, p. 141-182, une « Description des objets d'Art » des deux premières campagnes, avec un Appendice (p. 183-190 et Pl. 17-22), sur la « céramique archaïque » (Suse I et Protodynastique) recueillie dans les couches profondes.

Les travaux des années 1899 à 1902 (MDP IV ; VI ; VII, p. 9-41 et MDP VIII)

Acropole : couches récentes (période séleucide) : en 1901, découverte de l'« **Offrande à Apollon Didyméen** » (MDP VII, 155-165) ; **sarcophage de la période achéménide en bronze avec riche mobilier funéraire** (MDP VIII, p. 34-58, Pl. II-VI ; Tallon 1992). Dans les couches plus anciennes (MDP VII) : fragment de stèle d'Untaş-Napiriša, mais aussi des **tablettes proto-élamites** (MDP VI). En janvier 1902, G. Jéquier découvre, à 12 m environ sous le sommet du tell, le « **Code de Hammurabi** » (cf. MDP VII, p. 28-29, Pl. V) ; il sera publié dans le courant de la même année par le P.V. Scheil (MDP IV, p. 11-162).

Les travaux des années 1902-1904 (MDP VII ; VIII ; XII)

Acropole : Suite des travaux sur l'Acropole. Les fouilles dégagent le complexe religieux des temples de Nin-hursag et Inšušinak (voir, en MDP XII, le plan général du 2^e niveau, face à la p. 72).

En 1903, découverte de la **statue de la reine Napir-Asu**, épouse d'Untaş-Napiriša (MDP VIII, 245-250 et Pl. XV-XVI).

Le premier janvier 1904, R. de Mecquenem inaugure sa première campagne à Suse et découvre, sous le temple d'Inšušinak, un amoncellement assez hétéroclite, dit « offrandes de fondation » : **statuette en bronze de Sulgi**, objets divers en or, lapis-lazuli, cornaline (MDP VII, p. 61-130, Pl. XI-XXIII).

Les travaux des années 1904-1908 (MDP XI, XII et XIV)

Acropole : De 1904 à 1907 décapage des « niveaux I et II ». Travaux entre 20 et 25 m sous le sommet. Dans le secteur Nord du temple de Nin-hursag, J.-E. Gautier exhume, à faible profondeur, le plateau de bronze à scène rituelle dit « **sit šamši** » que l'inscription attribue à Šilhak-Inšušinak (MDP XI, p. 58-59, Pl. 11 : 1). Pour la localisation, voir MDP XII, plan du 2^e niveau face à la p. 72, temple de Nin-hursag, haut-relief en bronze (n° 5).

1906-1907 : au sud du temple de Nin-hursag, découverte d'une grande **statue de pierre** dite « de Narundi » dont la tête se trouvait parmi les « offrandes de fondations » (cf. ci-dessus) ; inscription en **élamite linéaire** et en accadien (cf. MDP XIV, p. 17-19 et Pl. 3).

1907-1908 : sur l'Acropole, le sol naturel est atteint à 28 m sous la surface. À la base, une tranchée ouverte au sud-est du tell met au jour une « **nécropole** », explorée sur 250 m² ; le nombre des corps est alors évalué à 1 000.

Apadana : Tranchée au sud-est de la salle hypostyle ; canalisations et **inscription grecque**.

Ville des Artisans : Premiers sondages signalés.

Les travaux des années 1908-1911

Acropole : Suite de la fouille en profondeur. Le secteur de la « **nécropole** » d'où provient, pour la plus grande part, la célèbre « **céramique peinte archaïque** », est agrandi (cf. MDP XIII, p. 1-25 et fig. 113 = coupe du tell de l'Acropole).

Toujours dans le secteur du temple de Nin-hursag, découverte, en 1909, de fragments d'une **statue de Puzur-Inšušinak** avec double inscription en **élamite linéaire** et en accadien (MDP XIV, p. 7-16, Pl. 1-2).

Apadana : 1909-1910 ; travaux au sud de la salle hypostyle et à l'emplacement des cours occidentale et centrale du palais (cf. Mecquenem 1910, p. 45-47).

Les travaux de 1912

Les travaux sont dirigés par Mecquenem et connus par un « **Rapport de Mission** » (Archives Nationales F17 17246, cf. Martinez-Sève 1996a, I, 28).

Acropole : Entre 10 et 15 m de prof., nombreuses **tablettes proto-élamites** (chantiers A à F) ; dans le chantier I [i], **céramique peinte** comme dans la « **nécropole** ».

Apadana : Découverte de la « **Charte de fondation** » du palais de Darius (MDP XXI, p. 3-34, n° 1, Pl. 1-11).

Ville Royale : Le « **Rapport** » Mecquenem signale la mise au jour d'une douzaine de tablettes. Sur la bordure orientale du tell une « **enceinte** » est suivie sur une quarantaine de mètres.

Les fouilles de R. de Mecquenem : 1913-1939

Depuis 1908, c'est Mecquenem qui dirige les fouilles sur le terrain ; en 1912, suite à la démission de J. de Morgan, il est chargé de la direction des fouilles de Suse. La « **Délégation** » devient la « **Mission Archéologique de Susiane** ». Les méthodes de travail ne changent guère, mais les opérations se déplacent de préférence sur l'Apadana et la Ville Royale.

La documentation est assez disparate ; il est malaisé de suivre le déroulement chronologique des fouilles. Pour cette longue période on ne dispose guère que d'aperçus globaux groupant plusieurs campagnes et pour rendre compte des fouilles le moyen le moins fastidieux consiste à privilégier la topographie plutôt que la chronologie. La Première Guerre mondiale a interrompu les travaux ; ils ne reprendront qu'en 1920.

– *Acropole : chantier 1 (Nord-Ouest)*. MDP XXV, p. 179-188. Sondage en profondeur commencé en 1913, repris en 1920-1921.

- *Acropole : chantier 2 (Sud-Est)*. MDP xxv, p. 188-206, fig. 20 (coupe) et MDP xxix, p. 5-34. Point de départ (0 m), dans le « II^e niveau » ; vases peints, poterie du « II^e style » (= Proto-dynastique / Suse IV [?]) ; coupe à incrustations en pâte blanche. À 4 m plus bas : **tablettes proto-élamites**, vases en aragonite, en albâtre ; bulles à empreintes de cachets.

- *Acropole : chantier du centre*. MDP xxix, p. 34. Reprise, sans résultat appréciable, des fouilles effectuées en 1909-1910 dans le secteur au sud du temple de Nin-hursag. Au niveau des 14 m, on ne signale qu'un massif de « terre pilée » truffé de clous décoratifs ; il s'agit probablement d'une partie du « massif de briques crues » situé au centre du tell, qui sera reconnu plus tard comme la « Haute Terrasse ».

- *Acropole : Nécropole*. Campagne 1936-1937 : travaux dans le secteur de la « nécropole » dite de Suse I.

- *Apadana* (Mecquenem 1922, p. 109-140 ; 1924, p. 108-118 ; MDP xx, p. 105-112 (les travaux sont décrits à propos d'une étude sur la céramique) ; MDP xxix, p. 34-41 et MDP xxx, p. 1-119) :

L'objectif principal est de « déblayer » les palais des rois achéménides ; subsidiairement, explorer une « nécropole » élamite. Ce programme sera poursuivi jusqu'en 1935. En 1947, Mecquenem présente une récapitulation des travaux effectués sur l'Apadana et une reconstitution du Palais (MDP xxx, 8-9, plan I ; restitution : plan II aux p. 24-25).

- *Ville Royale* (MDP xxv, p. 206-237 (fouilles de 1929 à 1933) ; MDP xxix, p. 69-137 (fouilles de 1933 à 1939) ; pour la situation des chantiers, voir MDP xxv, p. 178, fig. 34.

En 1913, premières recherches sur le tell de la Ville Royale et projet de fouilles sur la « Ville des Artisans ». La prospection se poursuit en 1914 par plusieurs sondages en vue de l'implantation de futurs chantiers qui seront ouverts en 1924 et 1925 et poursuivis jusqu'en 1928.

Campagne 1930-1931 : trouvaille d'un **trésor monétaire sassanide** (MDP xxv, p. 68-76 ; voir maintenant Gyselen 1979).

- *Fouilles du « Donjon » 1929-1933*. MDP xxv, p. 222-236 ; p. 226, fig. 73 (coupe). Dégagement de l'« enceinte achéménide », avec chemise de drainage en gravier ; réfections à l'époque sassanide. Vestiges mêlés des périodes séleucide, parthe et sassanide. Fin 1932 : dégagement d'une construction sassanide : salle à colonnes remployant des débris de monuments plus anciens ; reliefs en provenance d'un palais achéménide d'Artaxerxès II (?). Redécouverte de la base de colonne avec l'inscription grecque de **Pythagoras**. Tombeaux élamites entre les massifs des fondations. La fouille descend à 7, 50 m sous les dallages du palais (tombe des II^e et III^e mill.). - 1933-1939. MDP xxix, p. 69-137 (plan du « Palais » à la fig. 60). Dans l'isthme qui joint le Donjon à la Ville Royale, sous des tombes arabes, **trésor monétaire** des rois de Characène, graffito grec sur tesson. En 1939, découverte d'une tête en marbre blanc, peut-être de la reine Musa, femme de Phraate II (MDP xxix, p. 69-70 et Pl. 9 ; Cumont 1939).

- *Ville des Artisans* : Fouilles de 1932-1933 : tessères et médailles trouvés dans des sondages pratiqués au sud-ouest du tépé (MDP xxv, p. 239-244, croquis de situation à la p. 178, fig. 1).

Fouilles de 1933-1939. Deux chantiers sont ouverts au nord-ouest de la Ville des Artisans : 1) grand édifice d'époque arabe, non fouillé, mais à identifier avec la mosquée dégagée plus tard par Ghirshman (1947-1948) et Rougeulle (1984) ; 2) en bordure du tell, tombes en fosses, fragments de sarcophages parthes et caveaux souterrains (MDP xxix, p. 137-138).

Les travaux de R. Ghirshman : 1946-1967 (fig. 5)

Entre le départ à la retraite de R. de Mecquenem en 1939, et la reprise des chantiers en 1946 par R. Ghirshman, l'activité de la « Mission de Susiane », toujours sous la direction de R. de Mecquenem et de G. Contenau, se poursuit, en marge des fouilles proprement dites, par la préparation des volumes MDP xxxi à xxxiv ; voir aussi Le Breton 1957.

Ghirshman arrive à Suse, en 1946, avec son expérience des fouilles de Tépé Giyan (1935), Tépé Sialk (1938-1939) et Bishapur (2 campagnes en 1935 et 1936 et 4 autres de 1938 à 1941). D'emblée il va ouvrir, pour la première fois sur le site, un « chantier stratigraphique » dans le secteur Nord-Est du tell de la Ville Royale. Ce choix allait se révéler heureux : de 1946 à 1966 quinze couches superposées furent mises au jour.

Pour établir le bilan de ces 22 ans de présence à Suse ou en Susiane, il faut se référer par priorité aux 16 tomes des MDP dont Ghirshman a été le maître d'œuvre (MDP xxxvi à XLVII, L, LII, LIII et LVII). Autres sources : les Notes et le Journal des fouilles ; des comptes rendus ou autres articles paraissent, dès 1947, essentiellement dans les revues suivantes : *CRAIB, RA, RAr, Syria, ArAs*. Pour une mise au point des vestiges du II^e millénaire, voir maintenant Steve *et al.* 1980. Les lettres A et B désignent les deux principales fouilles de la Ville Royale ; par commodité, les autres chantiers ou sondages portent des chiffres arabes (voir fig. 5).

Ville Royale, chantier A :

- Les couches I à III regroupent les installations islamiques de ce secteur Nord de la Ville Royale entre le VII^e et le début (?) du XI^e siècle. À signaler, dans la couche II (VIII^e-IX^e s.), un important **trésor monétaire** abbasside (Miles 1960).

- La couche IV doit être attribuée au Parthe final. On y trouve une grande résidence - construite probablement au III^e s. - à salle hypostyle donnant sur une cour et aux murs décorés de scènes de chasse. Le fouilleur en attribue la destruction à Šāpūr II, à la suite d'une révolte de la ville (vers 350). Après la répression, abandon : mention d'une importante « couche stérile » qui matérialise une époque sans constructions dans le secteur.

- Les couches V à VII, essentiellement des fondations, couvrent les époques parthe et hellénistique sans qu'il soit possible d'y distinguer les constructions de ces différentes phases d'occupation.

- Couche VIII. Le seul vestige qui puisse être attribué à cette couche est la fondation d'une plausible chaussée achéménide située dans l'alignement du bâtiment dénommé plus tard « Propylées » (cf. Steve et Gasche 1990, p. 31-32).

- Avec les couches IX et X les fouilles atteignent, en gros, le Méséo-élamite final. Les modestes constructions de A X sont séparées des installations du A XI par une forte accumulation de débris dans lesquels on n'a pu déceler aucune structure ; il a été proposé récemment de réunir ces dépôts dans une couche XI récent (Gasche *et al.* 1998, p. 24-26) rabattant dans le XI ancien les vestiges d'architecture fouillés dans cette couche.

- En XI ancien (Méséo-élamite I) le tissu urbain et le plan des constructions préfigurent ceux des couches sous-jacentes. À relever la découverte d'une cachette contenant les **tablettes littéraires** publiées en MDP LVII et attribuées au milieu du second millénaire.

- C'est dans les couches XII ancien à XV qu'ont été mises au jour les seules installations correctement fouillées de l'époque des sukkalmah (Paléo-élamite III). À signaler en XII récent la trouvaille d'une tablette avec l'empreinte du sceau d'un certain Kidinū, roi de « Suse et d'Anzan », qui marque la fin de la longue dynastie des sukkalmah. En

XII ancien, archive d'Attaru-uktuh, notable susien contemporain du dernier sukkalmah connu, Kuk-Našur III. Grandes résidences en XII, XIII et XIV avec salles à quatre pilastres à l'arrière des cours, cheminées, salles d'eau avec commodités ; on notera l'absence de tombes sous ces résidences, mais l'apparition, à partir de la couche XII, de tombes situées sous certaines maisons aux dimensions plus modestes et contenant des têtes-portraits en terre crue polychrome.

Sol naturel reconnu sous la couche XV aux alentours des 10 m au-dessus du plan d'eau du Chaour. Un trait qui souligne l'originalité de cette première ville du chantier A est la présence d'une sorte de sanctuaire : une « cella » avec autel de briques crues (Ghirshman 1967, fig. 13-15).

Ville Royale, chantier B :

— Après le chantier A, qui a atteint le sol naturel en XV, les travaux se sont transportés dans le sud de la Ville Royale où une succession de terrassements des fouilles antérieures permettait d'opérer la jonction entre cette couche A XV et les vestiges d'Agadé encore présents sur le tell de l'Acropole. Une première couche (B I) est contemporaine de A IX-X et donc trop récente. Sur un palier inférieur on trouvera la jonction recherchée. En B VI : empreinte du sceau-cylindre de Mekubi, fille de Bilaiama d'Esnuanna, épouse de Tan-Ruhurati. La couche B VII est bien datée par des tablettes d'Ur III : Šū-Sîn, Ibbi-Sîn (1^{re} année). Tombes en pleine terre ou sous sarcophage en baignoire : riche mobilier funéraire, vases en « mastic de bitume », poignards ou pointes de javeline en bronze, bijoux en argent.

— Parmi les autres travaux sur la Ville Royale on peut noter la découverte fortuite du bas-relief d'Artaban IV dans le chantier 18 (Ghirshman 1949). Au chantier 28, situé au nord-est du complexe d'Attaru-uktuh, dégagement d'une partie du mur de terrasse achéménide : 27 m d'épaisseur, sur l'arasement du rempart élamite (Ghirshman 1965, fig. 22-23).

Apadana :

— 17 chantiers-sondages ouverts sur des secteurs épargnés par les travaux antérieurs.

Ville des Artisans :

— 1947-1948. Plusieurs sondages font apparaître des couches d'époque islamique au-dessus d'une nécropole parthe.

— Le numéro 4 est celui de la Mosquée (Ghirshman 1947-1948).

— Chantier 12a. Sondage stratigraphique : couches islamiques, nécropole parthe ; agrandi par la suite, il révélera ce que Ghirshman devait appeler le « Village perse-achéménide » (Ghirshman 1954).

— Chantier 12 : fouille du « Village perse-achéménide ». Installations islamiques, nécropole parthe et trois niveaux d'occupation du VII^e au début du IV^e s. avant notre ère. Découverte de trois tablettes économiques en élamite (type MDP IX) ; une tablette en accadien datée de la 18^e année d'Artaxerxès (II ?) ; céramique, figurines, objets et armes en métal, pierre ou os (MDP xxxvi, Pl. 10 à 53). Voir aussi la nouvelle interprétation de ces dernières fouilles par Stronach (1974) qui rajeunit notablement les couches II et III (fin achéménide, cf. p. 245).

— Chantier 22 : bordure Sud-Ouest du tell ; époques islamique, parthe, séleucide (?). Tombes parthes et sassanides.

Acropole :

— 1954 : chantier 23 (Dyson 1966). Contrôle stratigraphique des couches profondes.

— 1963 : chantier 29 (ouvert par J. Perrot). Tranchée de reconnaissance au centre-Ouest du tell.

— 1965-67. Chantier 31. Sondage en vue de préparer les futures recherches au centre du tell (cf. Ghirshman 1966a, p. 13-15 ; *ibid.* 1968a, p. 10-12 ; Steve et Gasche 1971, p. 9-24).

Les travaux de M.-J. Steve à l'Acropole, chantier 31 : 1967-1968 (fig. 5)

Les fouilles au centre du tell de l'Acropole, commencées en 1965, se poursuivent après le départ à la retraite de R. Ghirshman.

Le premier sondage (1965) avait mis au jour une portion d'enceinte, plusieurs fois remaniée, qui se révélera comme une section de la face Nord de la Haute Terrasse qui occupait le centre du tell. À partir de cette constatation, les travaux vont se concentrer sur cette Terrasse, mais aussi sur les installations importantes situées sur ses abords Nord et Est.

La Haute Terrasse

Ce qui apparaissait jusqu'alors comme un massif informe de « briques et de terre pilée » au centre du tell, se révéla comme une énorme structure qui dominera la vie religieuse de Suse tout au long de son histoire depuis les origines. La façade dégagée sur le front Nord mesurait au moins 62 m. En retrait de cette façade, on rencontrait d'abord des vestiges de la période d'Uruk récent et, au-delà, un sol qui a livré du matériel de Suse I. Ces témoins, insolites à ce niveau, ont incité les fouilleurs à pénétrer plus avant vers le centre du massif où, sous une chape de briques d'Uruk récent, ils purent déceler deux phases d'occupation de l'époque de Suse I (A₁ et A₂). Ces résultats donnaient pour la première fois une image plus concrète des vestiges qui occupaient le centre de l'Acropole au début de son histoire.

Les abords Nord et Est de la Haute Terrasse

Les bâtiments encore en place dans les secteurs Nord et Est du chantier, plus récents, se trouvaient pratiquement au même niveau que les vestiges les plus anciens dégagés sur la Terrasse ; cette situation qui apparut étrange était due au décapage des fouilles anciennes de Morgan et Mécquenem, arrêtées au même niveau, au centre de l'Acropole. Parmi ces bâtiments, de proportions importantes, il faut signaler une base de greniers qui s'appuyait contre la face est de la Terrasse.

Les travaux de J. Perrot 1968-1979 (fig. 6)

À la fin de 1968 Jean Perrot, que ses travaux antérieurs avaient préparé aux méthodes de la recherche pluridisciplinaire, sera à la tête de la Délégation Française en Iran jusqu'en 1979. Les équipes sont désormais plus nombreuses et, à l'exception notable du tell de l'Apadana, les fouilles tenteront surtout d'éclaircir les points demeurés jusqu'alors obscurs. Les travaux vont se répartir sur des secteurs qui englobent l'ensemble du site de Suse : Acropole, Apadana, Ville Royale, Ville des artisans, rive droite du Chaour (voir fig. 6). Cependant, l'ouverture plus ou moins simultanée de tous ces chantiers, confiés à des chercheurs différents, a l'inconvénient d'estomper une vision globale. Les divergences que l'on peut déceler d'un tableau chronologique à l'autre contribuent par ailleurs à donner l'impression d'un manque de cohérence entre les résultats des divers champs de fouilles.

Ces résultats sont publiés dans les *Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran (CDAFI)*, sans périodicité fixe et, occasionnellement, dans la revue *Paléorient*.

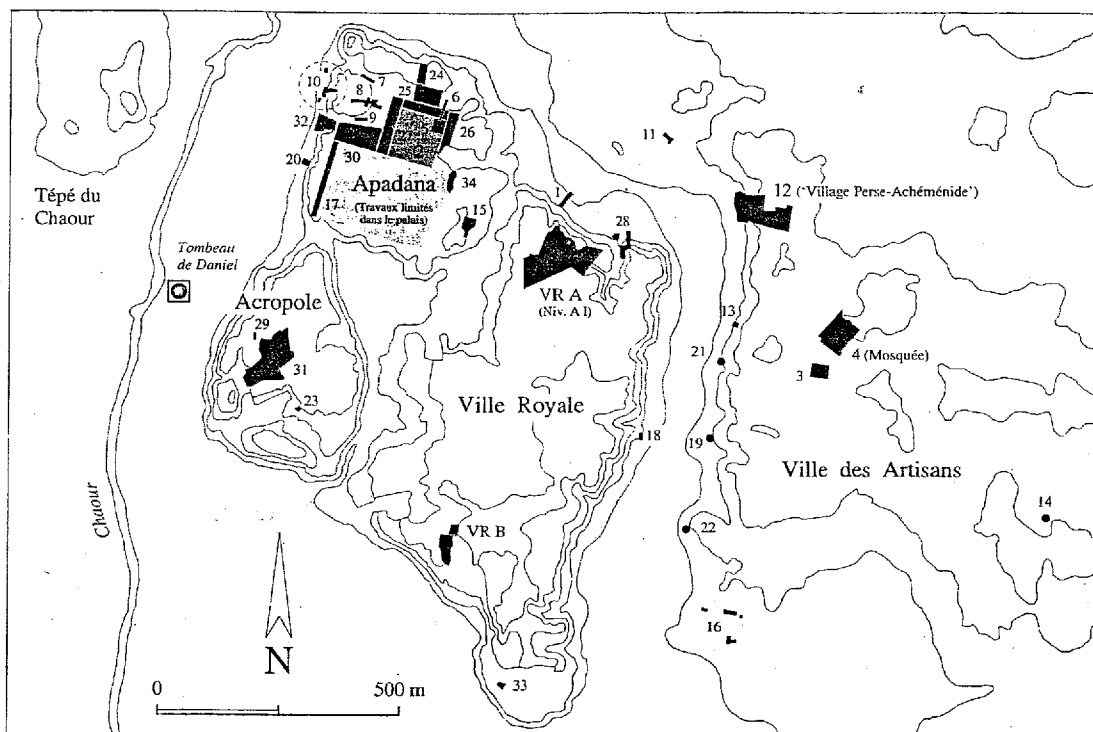


Fig. 5. Suse : les principaux secteurs fouillés entre 1946 et 1967 sous la direction de R. Ghirshman (d'après Steve *et al.* 1980, 110, fig. 14). Le chantier 31 (Acropole) a été fouillé sous la direction de M.-J. Steve.

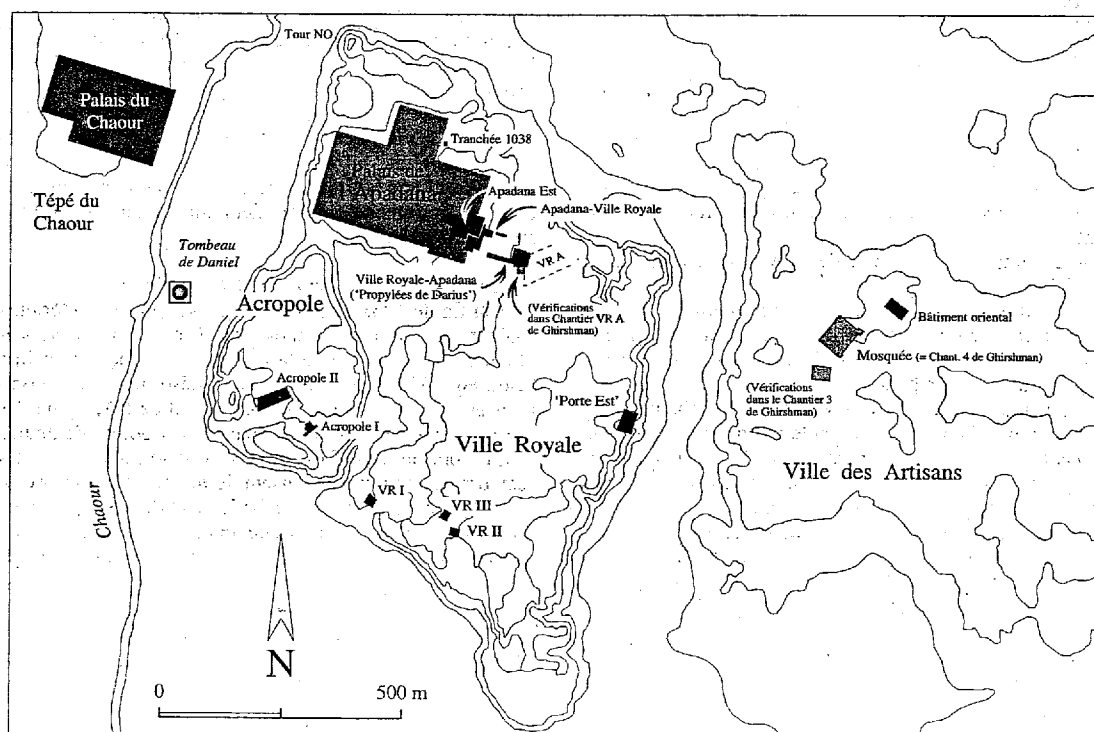


Fig. 6. Suse : les principaux secteurs fouillés entre 1969 et 1979 sous la direction de J. Perrot.

Acropole :

- *Chantier Acropole I* : à dater de 1969, Alain Le Brun (1971, 1978 et 1978a) a mis sur pied une stratigraphie de référence pour les couches anciennes de Suse. Du sommet jusqu'au fond d'une ancienne tranchée de Morgan, 27 couches archéologiques ont été répertoriées. Une partie de ces couches constitue une séquence ininterrompue pour les trois périodes : Suse III (couches 12 à 16), Suse II (couches 17 à 22) et Suse I (couches 23 à 27). Dans la couche 18 : des bulles à calculi et des notations numériques sur la surface de la bulle, on passe aux tablettes à notation numérique, et de l'emploi du cachet au sceau-cylindre. Ce processus aboutit à l'apparition de l'écriture proprement dite dans les tablettes de la couche 16. Avec la couche 27 est atteint le sol naturel à environ 10, 50 m au-dessus du plan d'eau du Chaour.

- *Acropole II* : Ce chantier restitue le développement architectonique de la Haute Terrasse, imposante structure qui fera de Suse l'une des grandes cités de l'histoire. À la base de son chantier, Denis Canal a également rencontré une structure qu'il rapproche de la « nécropole » de Morgan.

Deux états de la Haute Terrasse sont reconnus, le socle du premier étant suivi sur une longueur de 80 m. Dans la couche 9, traces de destruction violente ; une victime parmi les décombres (loc. 158). Puis, effondrement du parement de la façade qui met fin aux installations de la couche 8. Au cours de la couche 7, la Terrasse est reconstruite.

Apadana ; recherches et restaurations (1971 à 1975) :

- Dégagement de la salle hypostyle et de certaines salles du palais. Fondations de briques cuites liées au bitume, coffrages et remplissage de gravier (cf. *CDAFI II*, p. 13-60, 23 Pl.). Découverte des tables de fondation (Perrot 1971). Segments de colonnes remployés comme bases de mats, en avant de la façade Nord de la cour orientale. Travaux sur le pourtour de cette cour et à l'entrée de l'appartement royal, désigné dans les textes par l'idéogramme G_A et non É.GAL.

- Le 23 déc. 1972, dans un contexte de déblais islamiques, découverte de la statue de Darius. Elle était en place, appuyée contre le montant Sud de la Porte dite « de Darius », face au palais. Pour la date, la langue des inscriptions - hiéroglyphes égyptiens, vieux-perse, élamite, accadien -, et la provenance de la pierre (Égypte), voir les différentes contributions dans *CDAFI IV* et *JA* 260, 1972, p. 235-266.

- Tranchées sur les pentes Sud-Est du tell où l'on touche à la base du mur de soutènement.

- Deux bases de colonnes avec inscriptions de Xerxès, attribuent à Darius la construction de la Porte du palais (*CDAFI IV*, p. 171-180).

- En 1975, D. Ladiray reconnaît le plan des bâtiments de la grande cour orientale du palais, sur les côtés Est et Sud. Au sud, fondations de murs très puissants qui soutiennent la « masse architecturale » du palais. Au-delà, toujours au sud, suite d'appartements royaux (?).

Le Palais de Darius (Perrot et Ladiray 1989) :

La découverte de la « Porte de Darius » et de ses structures de fondation a modifié la compréhension de la totalité du complexe palatial érigé sur une terrasse artificielle qui domine la plaine de plus d'une dizaine de mètres.

Entre la Porte et le Palais s'étend un espace vide d'environ 50 m. Au-delà, en direction de l'ouest, étaient groupés, autour des cours, les bâtiments royaux :

a) cour de l'Est ou cour orientale. Au nord se trouvait la façade au pied de laquelle fut mise au jour la « Frise des Archers ». Dans l'angle Nord-Est un passage en chicane livre accès à la « Salle hypostyle ».

b) Cour centrale ; elle est entourée de salles qui pourraient représenter les logis de dignitaires palatiaux.

c) Cour de l'Ouest. Par une poterne, dans l'angle Sud-Ouest, cette cour donne sur le chemin de ronde. Mais sa fonction principale est signalée sur sa façade Sud, ornée de niches à redans : elle s'ouvre par un passage large de 9, 50 m sur les appartements du roi.

d) Appartement du roi : il est précédé par deux grandes salles oblongues dont la seconde, communiquant avec le logement privé du souverain et fermée par une porte à deux battants, se présente comme une sorte d'antichambre destinée à protéger l'accès de la chambre royale.

e) Magasins (?) : pièces longues et étroites, distribuées de part et d'autre de l'appartement du roi et donnant sur les cours centrale et de l'Ouest.

f) Logements de la famille royale : tous de plan identique ; à l'arrière de l'appartement royal, pièces réparties chacune autour d'une cour, en bordure de l'enceinte palatiale.

Les chantiers entre l'Apadana et la Ville Royale :

Les travaux effectués dans le secteur oriental de l'Apadana en vue d'éclaircir son implantation sur les vestiges anciens, ont conduit à une série de recherches qui ont finalement contribué à élucider les rapports entre le tell de l'Apadana et la Ville Royale.

À l'ouest de la « Porte de Darius » (Apadana-Est), décombres et installations islamiques (VII^e-XI^e s.), sassanides tardives, parthes et achéménides. C'est au cours de ces travaux que fut découverte la statue de Darius I.

Plus à l'est, le chantier « Apadana-Ville Royale » a révélé une accumulation de couches archéologiques qui aurait fini par combler un fossé séparant les deux tells. Hypothèse d'un pont-chaussée à l'époque achéménide.

Encore plus à l'est, dans le chantier « Ville Royale-Apadana », on dégagera un autre monument à l'époque achéménide. Dénommé « Propylées de Darius » par les fouilleurs, il s'agit en fait d'un passage couvert parallèle aux murs du Palais (Perrot et Ladiray 1989, p. 62-63). Le monument est apparemment construit sur une chaussée se prolongeant au sud vers un croisement qui se replie à son tour vers la « Porte Orientale ». Après l'abandon du palais achéménide, le secteur est occupé jusqu'à l'époque islamique.

Les chantiers de la Ville Royale :

- *Ville Royale A*. En bordure Nord-Ouest du chantier A de R. Ghirshman, contrôle stratigraphique des couches islamiques et sassanides (*CDAFI II*, p. 169-201).

- *Ville Royale I* (Carter 1978 et 1980). Le but de cette fouille se proposait de préciser la séquence archéologique du III^e millénaire et à fournir sur ces bases une nouvelle lecture du matériel déjà mis au jour dans les travaux antérieurs. 18 couches ont été reconnues ; elles s'étagent, en gros, entre le Proto-élamite et le début du Paléo-élamite III.

- *Ville Royale II* (Miroshedji 1981 et 1987 ; pour les niveaux islamiques, voir Kervran 1987). Situé en bordure du 2^e sondage de Mecquenem et du chantier Ville Royale B de Ghirshman. L'ensemble des travaux a abouti à une stratigraphie répartie sur 10 couches : de l'Islam au Mésopotamien.

On peut retenir des quatre phases de l'occupation islamique (650-1030) une information intéressante sur le site de Suse à basse époque : elles « appartiennent à

l'époque où la Ville Royale avait conservé sa population et ses constructions de bonne qualité avant l'abandon de ce quartier au cours du ^xe siècle pour s'installer sur la Ville des Artisans ».

– *La Porte Orientale* (Perrot et Ladiray 1989, p. 64-65). Construction massive en briques crues, de 36 x 18 m, située sur le bord oriental de la Ville Royale, en face de la Ville des Artisans. Une porte à double battant, entre deux crapaudines, fermait l'accès du côté oriental. Le fouilleur suggère qu'on y accédait de l'est, à partir du fossé, par une levée bâtie en briques crues.

Ville des Artisans (cf. *CDAFI* xiv, p. 7-120) :

– *Chantier de la Mosquée*. Les recherches sur les niveaux islamiques de la Ville des Artisans (1976-1978) ont porté sur la fouille de deux bâtiments importants : la Mosquée, déjà dégagée par Ghirshman en 1947, et le « Bâtiment Oriental ». Les nouvelles fouilles ont permis d'établir qu'il y avait deux Mosquées superposées, la plus ancienne construite vraisemblablement au cours du ^{vii}e s. et la plus récente au ^{viii}e.

– *Chantier du Bâtiment Oriental*. Élevée sur le point culminant du tell, cette construction mesure 39 x 24 m. Les pièces sont petites, évoquent des « cellules » et sont disposées le long des murs, autour d'une étroite cour centrale.

L'auteur propose l'hypothèse – la plus plausible – d'un *ḥanqāh*, sorte de couvent pour musulmans mysticisants. D'après le matériel, terminus *ad quem* : ^xe-^{xix}e siècle. Période conforme à l'expansion des mouvements mystiques en Islam.

Tépé du Chaour :

– *Palais d'Artaxerxès II*. Situation : dans la plaine, à 350 m à l'ouest de l'Apadana.

Au printemps de 1968, Z. Rahmatian, inspecteur du Service des Antiquités, signale à la Mission la présence d'une base de colonne achéménide que des travaux d'aménagement d'un terrain venaient de mettre au jour. Au mois de décembre 1969, l'exploration du site révèle l'existence d'une grande salle hypostyle. Jusqu'en 1976, Boucharlat et Labrousse procèdent à des fouilles extensives (*CDAFI* ii, p. 61-167, et x, p. 21-71). La salle hypostyle – 37, 50 x 34, 60 m – à 64 colonnes de bois sur bases rondes en pierre, n'était qu'un élément de ce complexe.

Les inscriptions permettent d'attribuer cette sorte de modèle réduit du palais de Darius, au roi Artaxerxès II (A2Sd; cf. Vallat, *CDAFI* x, p. 145-149).

Plusieurs particularités différencient ce palais des constructions de l'Apadana : murs ornés de fresques ; petit ensemble surélevé ouvert sur un jardin ; trouvaille de 500 gr. de mercure mêlé à certaines briques.

À partir du sommet du monticule jusqu'aux vestiges du palais, les travaux ont dégagé des occupations islamiques – dont une sucrerie –, sassanides et parthes / hellénistiques.

F. SUSE DANS L'HISTOIRE

F.1. SUSE I (CA 4000-3500)

F.1.1. Le tell de l'Acropole

Avant les fouilles de Morgan (1897-1912), les travaux de Loftus (1851-1854) et de Dieulafoy (1885-1886) n'ont pas atteint les couches les plus anciennes de l'Acropole. Dieulafoy n'est pas allé au-delà des 4 m en profondeur.

Dès 1891, Morgan avait « reconnu dans l'Acropole... des niveaux profonds... caractérisés par une céramique peinte » (*MDP* xiii, p. 1 ; réf. à Morgan 1896, p. 180).

Au cours des deux premières campagnes (1897-1899), cette céramique peinte – dite de Suse I – apparaît dans la galerie B, à 24, 90 m sous la surface, à 10, 93 m au-dessus de la plaine (cf. *MDP* i, plan II et *MDP* xiii, p. 1-25).

En 1907-1908, le sol naturel est reconnu à 28 m sous la surface et se présente là comme une « butte naturelle d'argile sableuse », à 9 m au-dessus de la plaine. Dans une tranchée au SE du tell, la fouille découvre une « nécropole » explorée sur 750 m² (*MDP* xiii, p. 2). Selon Morgan, 2 000 sépultures environ sont ouvertes ; c'est de ce secteur que provient la plus grande partie de la céramique « Suse I » : « ces tombeaux ont fourni plus de 4 000 vases, dont 2 ou 3 000 couverts de peintures » (*MDP* xiii, p. 7 ; première publication de la céramique : *MDP* i, Pl. 17-18 ; *MDP* xiii, p. 1-25, Pl. 1-22). Une céramique identique a été mise au jour en 1912, hors de la « nécropole », dans le « chantier 1 » de Mecquenem et dans le « sondage n° 2 » où la couche de Suse I voisine les 2 m d'épaisseur (*MDP* xxix, p. 5-9).

Sous la plume de Mecquenem, cette « nécropole » se transforme en une « butte funéraire » à géométrie variable : « sa hauteur... de 3 à 4 mètres, son diamètre à la base de 8 mètres environ » (*MDP* xx, p. 100) devient – en *MDP* xxix, p. 5 – « ...une butte en forme de tronc de cône d'environ 3 m de hauteur et d'une douzaine de mètres de diamètre » ; le nouveau diamètre impose une surface de 120 m², soit six fois moins qu'au début du siècle. Le nombre de corps reste douteux.

Les fouilles récentes dans ce secteur sont inaugurées en 1972 et leur interprétation peut se résumer de la manière suivante : « tel que nous l'avons reconnu... le « massif » (= la butte funéraire) se présente... sous la forme d'une petite terrasse rectangulaire... » ; pourtant, sur les quelque 50 m² épargnés par les fouilles anciennes, on ne trouvera qu'une seule tombe « légèrement engagée dans la maçonnerie du massif lui-même » (Canal 1978a, p. 32-33). Le fouilleur suggère alors une hypothèse (p. 39) : la « petite terrasse rectangulaire » aurait pu servir de soubassement au « massif » plus ou moins circulaire reconnu par Morgan et Mecquenem.

En réalité, ces travaux récents ne font qu'ajouter à la confusion. Une première ambiguïté se trouve dans le fait que la coupe théorique publiée par Morgan en *MDP* xiii (p. 23, fig. 113) situe la nécropole sur le sol naturel alors que la tombe reconnue dans les fouilles récentes est intrusive dans une installation que Canal identifie avec une « petite terrasse rectangulaire » construite au tout début de l'occupation du site ; autre source de confusion : Canal propose de reconnaître dans sa « petite terrasse rectangulaire » un « soubassement du massif funéraire » de Morgan et Mecquenem, mais il le désigne comme « massif funéraire » sur les fig. 2 et 7 de *CDAFI* ix !

Pourquoi ne pas considérer alors que la construction reconnue par Canal représente en réalité les restes d'une terrasse primitive dont la ruine aurait été utilisée comme cimetière après son abandon ou sa destruction ? On éviterait ainsi d'étranges spéculations sur des sépultures entassées les unes au-dessus des autres jusqu'à former une « butte en forme de tronc de cône ». Au premier ou au second degré, autre dilemme à éclaircir. Pour une étude d'une tout autre nature, mais dont les conclusions se limitent également à une somme de conjectures, voir Hole (1990).

Les sépultures du « massif » se trouvaient aux abords des portes de l'enceinte de la ville contemporaine de la « nécropole ». Il semble bien que Morgan ait pris pour une enceinte les fondations de ce que Mecquenem et Le Breton considérèrent comme un massif, un noyau occupant le centre du tell. Plus tard, ce massif apparaîtra comme une

structure monumentale, la Haute Terrasse, érigée au-dessus des vestiges de la première occupation du site. Les travaux entrepris sur l'Acropole, de 1965 à 1968 ont mis en évidence l'équation massif = Haute Terrasse et ébauché les grands traits de son évolution.

On aura, à partir de 1969, une image moins floue des origines de Suse. Deux types de recherches apportent, d'une part les précisions stratigraphiques qui manquaient, d'autre part une analyse de l'évolution de la Haute Terrasse, véritable symbole de la civilisation susienne primitive.

Au chantier « Acropole I », Suse I représente la Période I – couches 27 à 23 – qui part du sol naturel jusqu'à l'époque où apparaissent les écuelles grossières, caractéristiques de la civilisation mésopotamienne d'Uruk (Le Brun 1978). Ces couches archaïques s'élèvent au-dessus du sol naturel, qui est ici à env. 10,50 m, et sont formées de la même terre jaunâtre. On trouve déjà, dans la plus ancienne (27), un mur de grandes briques crues et un matériel céramique très diversifié : poterie fine à décor, grise lustrée ou rouge à décor noir. Les formes, variées, peuvent nous renseigner sur la vie économique de cette première agglomération. À noter l'absence, dans ces couches, des gobelets de la « nécropole ».

Les remarques qui précèdent posent la question de la première installation sur le site ; les vestiges de la couche 27 (CDAFI, fig. 31 et 32 ; loc. 676) se réduisent en fait à une superficie de 11,55 m² (3,30 x 3,50 m). Il est difficile d'extrapoler sur la base d'un espace aussi réduit. Cependant ces couches 27 à 23 présentent une évolution assez homogène et, sans chercher ailleurs, on peut trouver, à Suse même, des connexions qui se rattachent à cette échelle diachronique : sur l'Acropole, les fouilles de 1965-1968 (MDP XLVI) et celles du chantier « Acropole II » (Canal 1978 ; 1978a) et, à l'Apadana, celles du « Bâtiment de Suse I » (Steve et Gasche 1990).

Les travaux de 1965-1968 sur l'Acropole ont fait apparaître des données architecturales de la période de Suse I dont le matériel céramique est identique à certaines séries des couches 27-24 du chantier Acropole I. On a pu établir que le centre de l'Acropole était occupé par une énorme structure : la Haute Terrasse, dont la poterie a permis de distinguer deux étapes de son évolution – Suse A₁ et Suse A₂ –, tandis qu'un puits-sondage révélait que la base de la terrasse était séparée du sol naturel (à 9,73 m au-dessus du plan d'eau du Chaour ou à ± 78 m MSL) par les vestiges d'une occupation antérieure (= Suse A₁).

Si l'on compare ces données à celles des fouilles d'« Acropole II » et à la découverte inopinée d'une installation de cette période à l'Apadana, on aura finalement un tableau saisissant de Suse à l'aube de son histoire.

Les travaux de la Haute Terrasse, à partir de 1972, dégagent en partie la face Sud de ce massif étagé sur 10 niveaux, dont 5 – les nos 11 à 7 – nous restituent le point de départ et l'évolution de la plus ancienne agglomération susienne intimement liée à cette structure. Les niveaux 11 à 7 couvrent l'époque de Suse I, divisée en deux périodes : avant et après la construction de la Haute Terrasse, périodes entrecoupées de destructions et de reconstructions successives.

Avant la Haute Terrasse

Niveau 11 : deux niveaux d'occupation ; le premier, 11B, est fondé directement sur le sol naturel (ici à la cote 78 m MSL). Un mur, de grandes briques crues rectangulaires, repose sur un sol de cendres, de débris et de tessons posés à plat. Au-dessus, parmi des restes de cuisine, tessons et pierres éclatées par le feu, quelques briques cuites.

Un second niveau d'occupation (11A) passe sous les fondations du socle de la Haute Terrasse (niv. 10), et, comme le premier sol (11B), vient toucher, en se relevant légèrement, la paroi d'une structure compacte de briques crues. Cette structure serait, selon une hypothèse formulée par Canal (1978a, p. 39), le soubassement de la « butte funéraire » écornée dès les premières fouilles par Morgan, ensuite par Mecquenem ; le fouilleur d'Acropole II a pu la rattacher à la naissance de Suse et en ébaucher la destination.

La Haute Terrasse et ses deux états (niveaux 10 à 7)

a) Premier état : les niveaux 10 à 8

C'est le niveau 10 (10B et 10A) qui amorce l'histoire de la Haute Terrasse. Sur les ruines nivelées de la première occupation (niv. 11) le sol de 10B relie le « massif funéraire » à la base d'une construction compacte qui se révélera comme le socle de la terrasse.

Ce socle a son départ à l'altitude 79/79, 25 m, c.-à-d. à un peu plus d'un mètre seulement au-dessus du sol naturel (78 m).

Le socle lui-même se présente comme une plate-forme de 2 m de haut. Il est fait de caissons rectangulaires de briques crues, « bourrés de terre pilée », qui occupent, apparemment, tout l'espace du socle. Les briques des parois de ces caissons sont empilées, sans chaînage ; le parement extérieur est recouvert d'un enduit d'argile. Ce système se révélera précaire et il est probable qu'il faut attribuer à cette absence de véritable cohésion structurelle les affaissements et destructions qui émaillent l'histoire des étages érigés sur ce socle, construits selon la même méthode.

L'étage du premier état de la Terrasse est posé, en retrait, sur les trois assises de briques crues qui forment la surface du socle. La hauteur a été estimée à 8 m : de 81,30 m, à la base, à 89,30/89,60 m. Le fouilleur d'Acropole II, après conversion en altitude absolue, a pu établir une concordance entre ces données et des sols de la couche A₂, d'Acropole 1965-1968, situés entre les cotes 88,65 m et 89,64 m (cf. MDP XLVI, p. 38-40 et plan 2).

De la couche A₂, proviennent les mêmes clous décoratifs, cylindro-coniques, qui ornent, par groupes de 4 à 5, la façade de l'étage de la Haute Terrasse.

Les fouilles de 1965-1968, qui ont abordé la terrasse par le haut, s'intègrent aux travaux de 1975-1978 et les complètent en ce sens qu'elles fournissent des indications sur les constructions qui occupaient le sommet de l'étage en son premier état (voir MDP XLVI, p. 181 et fig. 15).

Dans le secteur du centre de l'Acropole, sur la frange Ouest effondrée, un alignement de quatre pièces est daté par son matériel de la couche A₂ (MDP XLVI, p. 32). Jonchant le sol, outre la céramique, on a relevé des débris beaucoup plus significatifs : dans le loc. 115, une maquette de temple en pierre (MDP XLVI, Pl. 39 : 27, et 97 : 1), et, dans les loc. 112 et 114 des matières charbonnées en abondance, qui se sont révélées être, après analyse (Laboratoires de Groningue), des « graines de froment ». Dans le secteur Sud (en A/B-5 du plan 2), un ensemble massif de structures, mutilées par les fouilles antérieures, comprenait, entre autres, en même temps que des briques cuites de grandes dimensions, un four avec accès et départ de cheminée.

Tous ces éléments, si tenus soient-ils, vont dans la même direction : des édifices importants couronnaient le sommet de la Haute Terrasse, vraisemblablement en rapport avec les usages religieux de la communauté urbaine qui s'étalait à ses pieds.

Ce premier état de la terrasse finit tragiquement : le niveau 9 a révélé les traces d'un « gigantesque incendie » (couche rouge) alimenté, semble-t-il, par les décombres de toutes sortes écroulés du sommet de l'étage. L'effondrement a fait au moins une victime, écrasée sous les débris (CDAFI IX, fig. 10, loc. 158). Quelques installations domestiques subsistent encore qui seront bientôt balayées par l'effondrement de la façade (niv. 8).

b) Deuxième état de la Terrasse : le niveau 7

Sur des ruines pratiquement arasées la terrasse est reconstruite. Cette sorte d'acharnement s'explique si l'on suppose, avec le fouilleur d'Acropole II (CDAFI IX, p. 43), que cette reconstruction « indique la persistance et le renouveau... de fonctions bien spécialisées et sans doute religieuses de ce secteur de l'agglomération ».

En revanche la fouille n'a livré, à ce niveau, aucun indice d'une survivance possible du « massif funéraire ».

Les deux états de la Haute Terrasse correspondent aux couches 26 à 23 des fouilles d'Acropole I (voir le tableau synoptique de *Paléorient* 4, 1978, p. 181). La couche 25, « phase moyenne », avec 3 niveaux d'occupation, a mis au jour plus de matériel, la couche 24, « phase récente », des constructions plus importantes, et la couche 23, avec diminution de la poterie peinte, marque la fin de la Période I.

À la surface de la nouvelle Terrasse, les vestiges de A₁ (MDP XLVI, p. 164, fig. 14) se superposent à ceux de A₂, en plusieurs endroits sans solution de continuité. Les pièces en enfilade du secteur Ouest (loc. 114 et 116 par ex.) sont reconstruites et la base de leurs murs chevauchent le sommet des murs antérieurs. La céramique peinte paraît plus abondante que dans la couche 25 d'Acropole I, où l'on retrouve cependant les clous décoratifs cylindriques à bord évasé qui caractérisent A₁ (MDP XLVI, Pl. 38 : 1-4 ; CDAFI I, fig. 41 : 1). Autres points de comparaison : les figurines animales, les boutons-cachets. La structure la plus notable en surface, de cette période, est une petite terrasse, dans le secteur centre-Nord d'env. 30 m de côté, conservée sur une quarantaine de centimètres de hauteur et contiguë, au sud, à des murs de A₂.

Au sommet de la Terrasse, les constructions de Suse A₂ et A₁, en contact et s'imbriquant parfois, comme dans le secteur Nord, laissent conjecturer qu'il s'est écoulé très peu de temps entre les deux couches. Il semble donc que le violent incendie du niveau 9 et l'effondrement qui a ravagé le niveau 8 (Acropole II), n'ont pas affecté la surface. Seules les façades, sans liaison efficace avec le noyau central, ont cédé ; vue du sommet la distinction entre le premier et le second état s'atténue beaucoup.

Par contre, la fin de Suse I est inscrite dans les débris amassés au pied de la petite terrasse de la couche A₁, où sont mêlés, aux éléments de décoration d'un mur (plaquettes et clous), des galets et des balles de fronde (cf. MDP XLVI, Pl. 60 : 1 et 2). Manifestement, il s'agit d'une attaque et cette attaque annonce la fin de la Période I ; à tout le moins un changement important de l'imposant complexe socio-culturel pour lequel la Haute Terrasse avait été construite et reconstruite.

F.1.2. Le tell de l'Apadana

(Cf. Steve et Gasche 1990)

Les travaux de Ghirshman, en 1955-1956, sur le tell de l'Apadana, ont révélé une extension inattendue de l'occupation du terrain à l'époque de Suse I. Les chantiers ouverts au nord de la plate-forme achéménide avaient pour objectif de repérer, dans ce secteur, quelque trace d'un accès à la zone palatiale. À défaut de cet accès introuvable

les chantiers 24 et 25 ont mis au jour, sous les couches islamiques, des installations qui s'échelonnent depuis l'époque des sukkalmah (XVII^e-XVI^e s. av. J.-C.) jusqu'à celle de Suse I.

Dans le chantier 24, un sondage a fait apparaître, sur la lisière Nord du tell, les restes d'une muraille en terre battue (pisé) reposant sur un socle de 9 assises en briques crues, de 6 m d'épaisseur, qui pourrait bien être la plus ancienne enceinte de Suse I. Une couche de terrain compact sépare la base du sol vierge, qui est ici à 10,45 m. Entre le sommet de la muraille, rasé au niveau des 15,80 m par les fouilles antérieures et le soubassement, des sols s'appuient contre la muraille, dont les plus anciens sont datés, par leur céramique, d'Uruk tardif (Steve et Gasche 1990, Pl. 4 et 5). En plusieurs secteurs de ce chantier 24, sous les sols, mais sans relation avec une quelconque structure, se trouvait un matériel typique de Suse I : poterie peinte, figurines, objets de pierre (*ibid.*, Pl. 6 et 7).

Dans le chantier 25, par contre, encastrée en partie sous la radier de fondation de la salle hypostyle achéménide, la fouille a dégagé une construction aux puissants murs en pisé revêtus d'un enduit épais, par endroits calciné. Les sols se trouvaient au niveau moyen des 13 m au-dessus du plan d'eau du Chaour, donc plus haut que la base de l'enceinte, à situer autour des 11 mètres. Ce « Bâtiment de Suse I » mesure encore, en l'état, près de 18 m de long sur env. 10 m de large ; dans l'angle Nord-Est l'entrée ouvre sur une grande salle de 7 x 3 m qui communique, par deux portes, au sud et à l'ouest, sur des pièces plus petites, séparées par des murs d'environ 2 m d'épaisseur. Les destructions ou remaniements postérieurs ne permettent pas d'intégrer cette structure dans un ensemble, mais, à la simple vue du plan, il est évident qu'il ne s'agit pas d'une installation domestique (voir Steve et Gasche 1990, plan 4).

De cet édifice, on a retiré un lot important de tessons peints de Suse I (*ibid.*, Pl. 10-14) auxquels se mêlaient des balles de fronde, indices, avec les enduits calcinés, d'une destruction violente (Carnet de fouilles, 1962-63, 1^{re} Campagne, chantier 25).

Le matériel des chantiers 24 et 25 explique – et valorise – la trouvaille de Mecquenem, d'une douzaine de tessons peints de Suse I sous la cour centrale du palais achéménide (MDP XX, p. 108, fig. 9). Le sol naturel a été atteint à 11, 50 m sous le dallage sans plus de précisions, mais c'est sous une couche à écuelles grossières (Uruk récent) que ces vestiges de Suse I ont été recueillis. Ces quelques exemplaires offrent un parallélisme convaincant avec le matériel de Suse A₁ de l'Acropole (MDP XLVI, Pl. 35-37). Voir en particulier la présence, dans les deux cas, de figurines d'oiseau sur pied (MDP XX, fig. 9 : 9 = MDP XLVI, Pl. 37 : 1) et de petites cornes peintes de bouquetin (MDP XX, p. 108, fig. 9 : 6-7 = MDP XLVI, Pl. 37 : 5-9). Il n'est pas hors de propos non plus de signaler la balle de fronde de MDP XX, fig. 9 : 11, analogue à celles de la couche de destruction de A₁, sur l'Acropole et du « Bâtiment de Suse I ».

Y a-t-il eu sur le tell de l'Apadana une installation plus ancienne ? Certains traits du décor de la céramique (cf. Steve et Gasche 1990, Pl. 7) et la présence d'un fragment de clou décoratif, caractéristique de Suse A₂, appuieraient cette hypothèse. Un mini-sondage pratiqué sous le sol du « Bâtiment de Suse I » a livré quelques tessons de poterie rouge, absente du matériel trouvé sur les sols. Autre argument plausible, la différence de niveau entre ces sols du « Bâtiment de Suse I » – 13 m –, et la base de l'enceinte, qui avoisine les 11 m ; une couche épaisse de quelque deux mètres et contenant peut-être les installations les plus anciennes de Suse occuperait ainsi un secteur d'au moins 180 m².

Ces divers recoupements indiqueraient que « la superficie de Suse... pourrait bien se situer autour de 13 hectares », dès la première implantation sur le site (Gasche 1997, p. 178).

F.2. SUSE II (CA 3500-3100)

Introduction

Dans leur progression vers le sol vierge les fouilles de Morgan et de Mecquenem ont rencontré, entre 15 et 20 m sous le sommet du tell de l'Acropole, un matériel jusque-là indéterminé, qu'ils situaient vaguement à mi-chemin des vases peints de Suse I et de cette autre série de vases peints dits alors de Suse II. C'était la « Couche intermédiaire ».

Le Breton (1957) mettra en forme stratigraphique ces données éparses et, pour la première fois, tentera d'établir un synchronisme entre le matériel archéologique de Suse et celui de la Mésopotamie. Les éléments pour cette mise en place stratigraphique avaient été fournis par les dernières fouilles de Mecquenem (*MDP* XXV, p. 188 ; *MDP* XXIX, p. 9-25 ; Mecquenem 1938).

Présenter le moment historique que fut la période de Suse II est paradoxalement plus malaisé que pour la période précédente pratiquement axée sur l'évolution de la Haute Terrasse. Cependant c'est en cette deuxième moitié du IV^e millénaire que Suse sort de son isolement. Apparition d'une poterie nouvelle et variée, sceaux-cylindres ou sculptures qui nous restituent tous les aspects du culte ou de la vie quotidienne, et surtout naissance d'une écriture indigène, autant de traits qui nous orientent vers la phase finale de la période dite d'Uruk en Basse Mésopotamie, mais qui, à certains égards, s'en distinguent franchement.

La fin de Suse I fut-elle en même temps la fin d'une civilisation ? On ne peut répondre à ces questions avant de prendre en compte les témoins de cette nouvelle période – Suse II – patiemment exhumés des tells susiens.

F.2.1. Les données de l'exploration du site

Trois des tells de Suse – Acropole, Ville Royale et Apadana – nous fournissent des renseignements assurés ou des interprétations plausibles, sur l'époque de Suse II.

L'Acropole : premiers travaux

Au cours de la 2^e campagne de Morgan (1898-1899 ; *MDP* I, p. 183) une « poterie archaïque » est signalée en provenance de la galerie B : vases grossiers faits à la main, irréguliers, mal cuits et poreux et dont les débris occupent parfois une épaisseur considérable. Même poterie en grande abondance dans la galerie C, à env. 20 m sous le sommet. Dans la description de la p. 190 on reconnaît, d'une manière précise, les traits de ce qu'on nommera plus tard les écuelles grossières : « sorte de jatte en tronc de cône dont les bords sont largement évasés, et munis d'un fort bourrelet ».

On trouvera un premier assemblage significatif dans le sondage n° 2 de Mecquenem sur l'Acropole : « tombes à écuelles, vases à anses et bec, empreintes de cachets » (*MDP* XXV, p. 178, fig. 1 et 188, coupe fig. 20). Sur la coupe cette couche est située sous un niveau à tablettes proto-élamites. Ce même sondage n° 2, agrandi durant les travaux de 1933-1939, a produit, en plus grande abondance, un matériel qui complète l'assemblage : pots et jarres à bords droits ou courbes, petits vases de pierre ou d'albâtre, parfois en forme d'animaux, empreintes sur bulles, jetons, etc. (cf. *MDP* XXIX, p. 9-30).

Ainsi, dès les premières fouilles, l'analogie entre le matériel de Suse II et celui de l'époque dite d'Uruk est manifeste.

Acropole : sondage de Dyson en 1954 (= chantier 23 de fig. 5)

Au-dessus de ce qu'il considère comme une « phase intermédiaire », après Suse I, l'horizon change avec les couches 22-20 de sa fouille. Absence de poterie peinte, les « écuelles grossières » font leur apparition avec la couche 21 et on a un ensemble comparable au matériel d'Uruk. Avec la disparition des écuelles grossières et des bords recourbés vers le bas se termine cette période (cf. Dyson 1966).

Acropole : travaux de 1965-1968

(*MDP* XLVI, p. 133-161)

Suse II. Au début des fouilles de 1965 une nappe de recouvrement faite de briques crues occupait une grande partie du secteur préservé de la Haute Terrasse : Nord, Ouest, Sud (*MDP* XLVI, plan 2 : les installations de couleur orange). Par-dessus une couche de destruction et d'abandon, elle oblitérait les vestiges de Suse I. L'ensemble du matériel est présenté dans les Pl. 29 à 33 de *MDP* XLVI : écuelles grossières, pots à bec droit, jarres bouteilles à bec recourbé vers le bas, vases à anses oreillettes ou funiculaires, cratère à anses tubulaires et engobe rouge ; décor peint géométrique et fruste ou incisé, lustrage sur réserve d'engobe. Une grande partie du registre urukien est représenté là. En plus de cette poterie d'usage, il faut signaler l'abondance des clous décoratifs qui prolongent la tradition d'ornementation murale de Suse I (Suse A₁ et A₂) ; ils n'en diffèrent que par la partie implantée dans le mur, conique au lieu de cylindrique. Ces clous s'étalent en longues traînées le long de la façade Nord de la Terrasse (voir *MDP* XLVI, plan 2 et Pl. 33).

On a déjà signalé plus haut la présence d'une sorte de chaussée, faite de dalles de pierre, de tailles diverses, dont la déclivité – environ 0,50 m sur une longueur de 5,50 m – suggère un tracé montant d'est en ouest, c.-à-d. vers le centre de la Terrasse (*MDP* XLVI, Pl. 55, 2 : loc. 284, en EF/56). C'est parmi ces dalles qu'on a retiré – hors fouilles – l'étrange tête sculptée que nous attribuons à la phase finale de Suse I. Mais c'est à la surface de ce dallage qu'on a recueilli, sous env. 0,30 m de terre de briques, une figurine en cuivre (?) dont l'homologue a été trouvé dans la brèche de l'angle NE de la terrasse, parmi un amas important de clous décoratifs.

Un trait, qui semble différencier la mentalité religieuse de Suse de celle de la Basse Mésopotamie est la présence, non équivoque ni fortuite, d'objets de pierre ou de « mastic de bitume » dits « phalloïdes » (voir *MDP* XLVI, Pl. 31 : 4, 11 ; Pl. 29 : 20 ; Steve et Gasche 1990, Pl. 9 : 5, tombe 330). Par contre, on trouve ce type de « realia » à Tépé Gawra, dans la couche VIII A, assignée à l'époque de Djemdet-Nasr (Speiser 1935, I, Pl. 46 : 2) et plus anciennement, dans la même région, à Jarmo (Braidwood et Howe 1960, Pl. 21 : 11).

Acropole II

(Cf. Canal 1978 et 1978a)

Il y avait donc, à la surface de l'Acropole, des bâtiments qui se rattachaient, en dépit des vicissitudes, aux traditions de la plus vieille communauté susienne.

Les travaux effectués sur les flancs de la Terrasse viennent à l'appui de cette hypothèse.

Les 6 couches décrites dans la fouille d'Acropole II peuvent se résumer en deux phases : les couches 6 et 5 s'accrochent aux flancs de la Terrasse qui s'effrite lentement ; les couches 4 à 1 s'installent sur une partie plus stable de la surface.

Suse IIa. L'analyse de la couche 4 – après l'installation éphémère de la couche 5 – a mis au jour un complexe

d'habitations important. Ses murs puissants sont « fondés très profondément, entaillant les structures des niveaux 5 et 6, et reposant sur une couche d'argile... qui écrase les dernières strates d'argile verte du niveau 7 », c.-à-d. la couche d'abandon qui scelle la fin de Suse I. On retrouve donc ici une situation analogue à celle de la nappe qui recouvre une grande partie de la surface de l'Acropole. Le matériel dominant est encore celui de la céramique dite « grossière ». Voir quelques échantillons de cette couche 4 en *Paléorient* 4, 1978, fig. 26 : 1, 4, 5.

Suse IIb. Les couches 2 et 1 représentent, sur un espace réduit par l'érosion, les dernières constructions repérables. La dimension des briques d'un secteur de la couche 2 (0,25 x 0,11 x 0,09 à 0,10 m) est identique à celles de la grande muraille implantée sur la bordure Nord du tell (cf. *CDAFI* ix, 49).

Le parallélisme avec les structures de surface, en relation avec la Haute Terrasse, se vérifie donc encore une fois.

Acropole I

(Cf. Le Brun 1971 ; 1978 ; 1978a ; voir aussi Le Breton 1957 : phase Ca)

Dans la fouille Acropole I la période Suse II s'inscrit dans le cadre des couches 22 à 17.

Suse IIa. Tout au long de ces couches (22 à 18), la poterie est homogène, caractérisée par la présence des « écuelles grossières », des jarres à becs droits ou courbes, des anses plates ou torsadées, etc. On a là, représenté essentiellement dans les trois niveaux d'occupation de 18A, B et C, le répertoire « classique » de la phase dite d'Uruk récent identifiée sur le site de la Terrasse (échantillons de poterie, *Paléorient* 4, 1978, p. 185, fig. 32). Mais bien davantage que son matériel archéologique, c'est par l'apparition du processus — qui aboutira à la période suivante à la naissance de l'écriture — que se distingue cette couche 18, où l'on peut suivre, sur un même espace, l'évolution passant d'objets miniaturisés utilisés comme éléments de comptabilité (calculi), à la bulle à calculi avec notation numérale et à la transformation de cette bulle en tablette. Conjointement, un élément culturel important aussi est la transformation du cachet de l'époque de Suse I en sceaux-cylindre dont les déroulements constituent de véritables illustrations de la vie religieuse, économique, sociale de la communauté susienne.

Suse IIb. La phase finale — 17A, B — qui passera insensiblement de Suse II à Suse III, se distingue peu par son matériel archéologique de la couche 18. La tablette à notation numérale devient la règle ; les sceaux-cylindres ont un registre de représentations plus varié, scènes de chasse, d'animaux fantastiques, etc.

L'absence, dans le secteur de la Haute Terrasse, de ces deux éléments culturels des couches 18 et 17 — prémices de l'écriture, sceaux-cylindres — est sans doute due au fait que les centres de l'administration, du commerce, ou simplement les habitations particulières se trouvaient encore au-delà de l'enceinte sacrée. Le chantier d'Acropole I se situe ainsi bien au sud de la limite de la Terrasse (cf. *CDAFI* xi, p. 41, fig. 1). Cette constatation infirmerait la théorie d'une origine religieuse de l'écriture.

Apadana

(Cf. Steve et Gasche 1990)

Une installation importante de Suse II a été repérée en 1962-1963 sur le tell de l'Apadana, au nord de la Salle hypostyle. Elle y fait suite, comme à l'Acropole, à une agglomération de Suse I (chantier 25). C'est dans un mur en ruine du complexe dit « bâtiment de Suse I » que la

fouille a mis au jour une sépulture intrusive à matériel réduit, mais significatif, de l'époque de Suse II : pot en albâtre, coupelle à fond plat en « mastic de bitume », un objet « phalloïde » de même matière, un miroir de cuivre et un pot en argile à panse globulaire et bec court qui se retrouve, identique, parmi le matériel dégagé des déblais de remplissage du « bâtiment Suse I ». La même céramique avec les écuelles grossières mêlées à des formes plus anciennes a été recueillie sur les sols du chantier 24 (Steve et Gasche 1990, Pl. 9 et 4 à 6).

À env. 300 m au SE du chantier 25, en contrebas de la Salle hypostyle, aux alentours d'un four de potier (= Tr. 1088), Miroshedji (1974) a exhumé des séries céramiques qui relèvent d'une période plus ancienne que la couche 17B d'Acropole I.

On aurait donc également sur l'Apadana, des indices de deux phases de la période de Suse II. Mais il faut remarquer qu'on n'y a trouvé ni sceaux-cylindres, ni bulles ou tablettes.

Ville Royale, Donjon

(Cf. *MDP* xxv, p. 206-237 ; *MDP* xxix, p. 70-126)

Au cours des travaux de 1929-1933 Mecquenem avait ouvert plusieurs chantiers sur le tell de la Ville Royale sans descendre au-delà des couches du milieu du III^e millénaire. En 1934-1939 il entreprend une fouille sous le palais sassanide construit sur le monticule dit « le Donjon », point culminant du tell. Le sol du palais est à 21 m au-dessus de la plaine ; le sondage descendra jusqu'à 12 m au-dessous de ce sol, ce qui met le sol naturel à 9 m, altitude moyenne des collines susiennes. Confié à plusieurs collaborateurs, ce chantier n'est autre chose qu'un fatras inextricable de centaines de sépultures numérotées selon deux secteurs A (Nord), B (Sud).

La présence signalée de « tablettes proto-élamites » en A, n° 315b, entre 11 et 12 m, sans autre précision, rend cependant plausible l'attribution à la période de Suse II de certaines séries de poteries bien documentées, entre autres, dans la couche 17 d'Acropole I. Malgré la maladresse du tracé on reconnaît les pots à bec droit (*MDP* xxix, fig. 69 : 2 ; 70 : 17, 33).

Les deux pots à bec verseur (*ibid.*, fig. 76 : 1 et 3) sont documentés dans la couche 17B par deux exemplaires (*CDAFI* ix, fig. 24 : 9 et 10) ; ils sont surtout nombreux à Sialk, à la Période IV (cf. Ghirshman 1938, Pl. 88). Dans le secteur B, à la cote 10 à 11 m, on trouve des « écuelles en poterie grossière » (n° 248) assimilées au matériel du sondage 2 de l'Acropole à la cote 19 m (cf. *MDP* xxv, p. 188, fig. 20).

Malgré un contexte confus ces quelques vestiges témoignent des premiers pas de la population de Suse hors de son habitat primitif ; la Ville Royale essaiera peu à peu à partir du noyau du « Donjon ».

Le matériel céramique — auquel il faudrait adjoindre celui des objets en pierre, en métal, en « mastic de bitume » — indique, par l'absence des séries les plus significatives des débuts de cette période, que l'on est à la fin de la période de Suse II (Suse IIb) et que l'influence du haut pays, qui s'amorce, va peu à peu éloigner Suse de la Mésopotamie.

F.2.2. La civilisation de Suse II : les éléments de sa culture

La civilisation de Suse I ne s'est pas évanouie comme un mirage ; la vie a continué sur le même site, parfois sur des structures préexistantes. C'est sur un fond de Suse I qu'interviennent, après la fin brutale de la première agglomération, les changements qui vont peu à peu transformer les traditions et les acquisitions culturelles locales.

Rien n'indique avec quelque précision d'où sont venus les envahisseurs. Le phénomène de l'expansion de la culture dite d'Uruk, en Basse Mésopotamie, n'est pas résolu, et le fait qu'elle apparaisse à la fois en Susiane, sur le Plateau iranien et bien loin à l'ouest dans le Nord syrien et même dans le Taurus oriental, rend les historiens prudents.

Pour ce qui concerne Suse deux théories ont cependant été proposées : 1) interprétation radicale d'une intervention militaire, assez durable pour avoir finalement imposé une manière de colonisation qui aurait abouti à un renversement des valeurs élaborées durant l'époque de Suse I (Algaze 1989, p. 574-577) et 2) une hypothèse moins brutale, et plus acceptable, qui rend compte des changements consécutifs à une intervention extérieure, par l'« adaptation progressive » d'un certain nombre d'éléments de la culture mésopotamienne (Wright et Johnson 1975).

Changements et survivances : une nouvelle organisation sociale ?

L'organisation sociale et le système économique de la période de Suse I sont insuffisamment connus pour qu'on puisse apprécier vraiment ce qui est nouveau avec Suse II et ce qui relève d'un substrat. En Mésopotamie du Sud la situation contemporaine est marquée par des changements profonds qui drainent vers les villes les populations rurales. Les communautés villageoises ont dû s'adapter à un espace urbain qui a modifié la structure des rapports sociaux : organisation hiérarchique, apparition des classes, naissance d'activités et métiers multiples. L'accumulation de la population et ses nouveaux besoins pousse à la recherche des matières premières qui seront transformées sur place et que le commerce acheminera par la suite vers des marchés lointains.

Ce modèle n'est pas à appliquer de façon trop rigide : il ne peut être que la toile de fond sur laquelle Suse II a inscrit son histoire. La civilisation de Suse II a été, dès le départ, au contact d'interactions culturelles diverses, mais il n'apparaît pas que l'élément mésopotamien ait étouffé une originalité foncière et qu'il ait pris totalement en main l'évolution culturelle de la cité de Suse.

F.3. L'ÉPOQUE PROTO-ÉLAMITE (CA 3100-2600)

En MDP XLVI on avait dénommé Proto-dynastique 1 cette phase de l'histoire de Suse en parallélisme avec la périodisation mésopotamienne. Dans certains rapports de fouilles récents on trouvera employé le sigle Période III ou Suse III.

Au début de cette nouvelle période, Suse n'est pas une ville à demi désertée, livrée aux nomades, comme on l'a parfois imaginé : Suse se dégage d'une hégémonie sumérienne, un peu partout en déclin, et renoue ses liens avec le Plateau. Les vestiges architecturaux de ce temps sont sans doute réduits à quelques bribes, mais le capital culturel est très loin d'être négligeable.

F.3.1. Les sources archéologiques

Les anciennes fouilles

Dans les rapports des anciens travaux les sources archéologiques du Proto-élamite sont difficiles à interpréter, parce qu'elles sont, la plupart du temps, imbriquées entre les couches de la période finale d'Uruk et celles des premières dynasties. Il faudra attendre la fouille stratigraphique d'Acropole I pour pouvoir intégrer, dans un assemblage spécifique, les témoins de l'époque proto-élamite.

La découverte par Jéquier des premières tablettes à écriture, émergeant d'une masse de terre compacte comprise

entre les vases peints de Suse I et ceux de « Suse II », et assez pauvre en matériel, l'avait conduit à proposer une hypothèse peu vraisemblable : les tablettes seraient le fait d'envahisseurs qui auraient détruit Suse de fond en comble et créé, sur les ruines nivelées, une nouvelle ville. C'est à ces envahisseurs plus civilisés qu'on doit les « premiers documents écrits » (MDP VII, p. 16-18). Cependant, le fouilleur remarque avec pertinence que les signes de ces documents « sont très différents de ceux des plus anciens monuments chaldéens... » et qu'on y voit « au verso des empreintes de cylindres ».

On peut, toutefois, être raisonnablement assuré que la « période archaïque » décrite par Jéquier est bien le Proto-élamite. Cette « période archaïque », dans son survol des 9 périodes qui forment son canevas de l'histoire de Suse, se situe entre la période « préhistorique » et l'époque des Patesis, c.-à-d. de Suse I au Dynastique archaïque (Paléo-élamite). Mais la période « préhistorique » est divisée en deux parties : dans la seconde les vases peints de Suse I sont remplacés par des écuelles grossières omniprésentes, des vases à bec « très effilé », des pots trapus (théières) des vases de pierre, mais l'albâtre est rare. Pas de tablettes dans la fouille (MDP VII, p. 13-15). C'est là l'époque urukienne de Suse II.

À la p. 15, le passage de Suse II au Proto-élamite est ainsi présenté : les constructions sont ruinées « à un certain niveau, partout le même, entre 16 et 17 m sous le sommet du tell » et parmi les murs détruits il signale « de grandes poches pleines de cendres, de tessons de pots ». Au-dessus on observe les vestiges d'« une civilisation toute différente » (cf., plus loin, la transition entre les couches 17A et 16C d'Acropole I de Le Brun).

Bien que frustes les indications « stratigraphiques » de Jéquier nous situent à la naissance de la période proto-élamite (= Suse III). Elles nous permettent, entre autres, de placer dans cette période les petits vases d'albâtre, les figurines d'animaux, l'ours buvant par exemple. Tout ce matériel a été trouvé « dans les mêmes conditions que les tablettes et exactement au même niveau, aussi y a-t-il les plus grandes chances qu'ils appartiennent à la même époque » (MDP VII, p. 17-19, fig. 2-9), matériel dont un grand nombre a été récupéré dans les fameux « dépôts archaïques » des sondages de Mecquenem. Une partie de ces « dépôts » est cependant plus ancienne, de la fin de l'époque d'Uruk (cf. Amiet 1966, p. 92-133 ; 1998, p. 62-68 ; RCS, p. 58-67).

Par la suite la documentation s'enrichit — parcimonieusement — avec les contributions de Mecquenem. Dans tous les sondages : Acropole ou Ville Royale (Donjon), sans autre précision, sinon que l'on se trouve au-dessus de la couche de Suse II, le témoin omniprésent est la tablette proto-élamite (MDP XX, p. 101-103). Mais dans le déballage des trouvailles on rencontre aussi du matériel typique du Proto-élamite : écuelles épaisses mais tournées et bien cuites, vases à bec tourné vers le haut, vases à bec verseur, cratères à décor incisé, petits flacons et vases d'albâtre ou aragonite, sceaux-cylindres à motifs animaux ou gravés à la boulerolle ; armes et outils de pierre ou de métal (voir MDP XXV, p. 178-194 ; MDP XXIX, p. 86, fig. 71 ; p. 89, fig. 73 ; p. 92, fig. 75).

Si l'on y regarde de plus près on peut constater, dans les données confuses ou brouillées de ce matériel exhumé des sépultures du « Donjon », une occupation continue depuis la phase finale d'Uruk jusqu'aux sarcophages du Paléo-élamite III.

Les travaux de 1965-1968 (cf. MDP XLVI, plan 2)

Sur la face Nord de la Terrasse (loc. 371-372) une puissante muraille à saillants, mise au jour en 1965, apparaît,

à première vue, destinée à épauler, et peut-être agrandir, les structures antérieures de la face Nord. Le matériau employé est une petite brique crue à section carrée (0,25 x 0,11 x 0,11 m) d'un format connu à Uruk/Warka sous le nom de « Riemchen ». Sur ce dernier site le « Temple blanc » est bâti avec ce type de brique qui caractérise la phase finale de la période d'Uruk, dite parfois encore de Djemdet Nasr.

Cette différence chronologique est confirmée par le fait que la muraille de « Riemchen » est posée sur un niveau de briques identiques à celles qui recouvrent les vestiges de Suse I. Cette muraille, ou enceinte, est séparée du corps de la terrasse par un espace étroit (env. 4,25 m), coupé de murets qui donnent à cette sorte de couloir l'apparence de chambres intramurales. Cet espace est parfois bourré par un empilement de briques, le sol (loc. 266) garde la trace de foyers, sans structure spéciale, sauf une cheminée creusée dans l'un des murets (loc. 267). Tout ce secteur a fourni un matériel céramique qui se différencie nettement de celui de la période précédente (voir *MDP XLVII*, Pl. 26 à 28).

C'est la fin des véritables écuelles grossières, des jarres à bec courbe ; mais on y trouve des vases à bec verseur, des pots à bec droit, des jarres à décor appliqué, etc. que l'on signale dans d'autres sites de même époque (par ex. : *Sialk IV 1*, T. Gawra VIII A).

Les fouilles de Ghirshman n'ont pas atteint les couches archaïques au-dessous des installations de Simaški/Ur III, du chantier B, mais les travaux de 1965-1968 ont mis au jour, sur la Haute Terrasse de l'Acropole, ou ses abords immédiats, les derniers vestiges de la période proto-élamite qui subsistaient encore après le décapage des anciennes fouilles. À l'exception du loc. 100, il s'agit de lambeaux qui ne paraissent pas étrangers aux structures de la terrasse.

- Loc. 374. Secteur Nord de la Terrasse. Deux fragments de murs en équerre, opposés par les angles, mais non jointifs, reposent sur un colmatage d'argile en strates feuilletées au niveau 21,34 m (sol 3). Ce sol 3 (surmonté par deux autres sols d'occupation : sols 2 et 1) passe par-dessus le massif de « Riemchen » de la période précédente et, plus à l'ouest, dans une tranchée d'évacuation des déblais, on découvre deux tablettes proto-élamites (voir *MDP XLVI*, plan 2, et p. 127, fig. 10). Ces tablettes appartiennent au groupe de transition entre les tablettes numérales et les tablettes à écriture ; on les rencontre également sur des sites du Plateau : Malyan, Yahyah IVC (?).

La position des murs du loc. 374 sur une couche qui recouvre directement la grande muraille de « Riemchen » et la présence dans cette couche de ces deux tablettes, indique que l'on est au point de départ de la période qui succède à Suse IIb, c.-à-d. le Proto-élamite, sans traces apparentes de hiatus dans ce secteur.

Un détail de l'appareil des murs : briques bordées de demi-briques, rappelle le procédé analogue de constructions du chantier VR I, Période III (Carter 1980, p. 45, fig. 4, niveaux 13 et 14). Voir également, à Tépé Yahyah, la période proto-élamite IV C, Lamberg-Karlovsky 1970, p. 36, fig. 13.

- Loc. 100 (cf. plan 3). À 55 m au sud-est de l'angle de la Terrasse : construction isolée sur une partie plus élevée de l'Acropole - le sol est à 22,41 m - encastrée entre les murs d'une structure plus ancienne. À l'intérieur traces de banquettes d'une hauteur d'env. 0,20 m et sur le sol, une meule et un égrugeoir. Cette curieuse bâtisse se situait encore dans le périmètre de la Terrasse, mais sa fonction demeure inexpiquée ; à rapprocher des réserves de grains

de Suse I (Suse A₂ et A₁) et de la tablette d'époque agadéenne trouvée dans l'angle Nord-Ouest de la Terrasse (loc. 103, niveau 22,40 m, fourniture de farine).

Ces maigres vestiges, s'ils ne se réfèrent pas à la fonction religieuse traditionnelle de la Haute Terrasse, indiquent au moins que le site n'a pas été abandonné. Il ne faut pas oublier qu'aux époques immédiatement suivantes - Paléo-élamite et surtout Ur III - la terrasse s'est couverte de temples et que cet espace a été considéré comme sacré, semble-t-il, jusqu'à la fin de l'histoire de Suse.

La céramique du Proto-élamite de la Terrasse provient essentiellement de la couche du sol 3 (cf. plus haut) ; elle est présentée dans les Pl. 24 et 25 de *MDP XLVI*. Elle constitue un groupe typique caractérisé surtout par des gobelets à pied massif, des jarres pansues à bec droit et court, des décors incisés, lustrés ou peints. On trouvera un assemblage significatif dans lequel s'inscrit le matériel de la Terrasse dans l'ouvrage de Carter et Stolper (1984, p. 253, fig. 8) : Suse III, Malyan-Banesh, Yahyah IVC.

Le chantier Acropole I : la Période III

(Cf. Le Brun 1971, p. 189-211 ; 1978, p. 183-190 et 192 [niveau 16 à 14B])

On est toujours sur l'Acropole, mais au sud de la Terrasse. Les conclusions du fouilleur caractérisent parfaitement cette période du point de vue archéologique (Le Brun 1978, p. 192).

La possibilité d'un hiatus après la couche 17 (Suse II) est évoquée ; elle s'accorderait avec les observations de Jéquier, toujours sur l'Acropole : « Avec le niveau 16 et l'apparition des premières tablettes proto-élamites une période nouvelle commence ». Il semble que tout change en même temps : formes et décors de la céramique (voir Le Brun 1971, fig. 60 à 66), répertoire de la glyptique et de la statuaire. L'architecture domestique, dans ce secteur, a un aspect plus puissant (voir Le Brun 1971, fig. 33, la différence entre 17B et 16) ; une utilisation particulière de l'espace habité apparaît également dans le chantier de la Ville Royale I.

La « succession des habitations » et l'homogénéité de l'ensemble du matériel, de 16 à 14B sont le signe d'une occupation continue, mais « 14B et 14A présentent des différences importantes qui paraissent correspondre à une grande subdivision archéologique » ; elles paraissent confirmées par les observations faites dans les couches profondes de VR I (Carter 1980).

Au-delà de la couche 14B le terrain, bouleversé, échappe à toute observation stratigraphique.

Le chantier « Ville Royale I » (VR I) : la Période III

(Cf. Carter 1978 ; 1980, surtout p. 13-21, 35 [tentative de chronologie] et 42-73)

Les couches 18 à 16 ? (= 14B à 12 ? d'Acropole I)

Peu de différences entre 18 et 17. Il s'agit d'installations domestiques : murs à niches, fours, jarres enfoncées dans le sol, fragment de meule, traces de nattes brûlées, débris d'ossements d'animaux. La plupart des murs sont faits d'une brique et d'une demi-brique (cf. plus haut, loc. 374 de la Terrasse) ; l'une des maisons a des parois couvertes d'un enduit.

Les couches 18B et 18A ont livré une tablette proto-élamite, deux sceaux-cylindres à décor « brocarde », plusieurs empreintes et scellements de jarres (voir p. 65 et 67, fig. 17). La céramique de ces couches est analogue à celle d'Acropole I (fig. 9 à 14).

La Tombe 576 (p. 46-7, fig. 5-8). La fosse a été creusée à partir de la couche 17 ou 18. Elle contenait un cercueil de bois enduit de bitume ; un cercueil identique était posé

sur le premier en guise de couvercle. Le corps était en position fléchie, une main ramenée vers le front. À l'intérieur du cercueil, seulement une perle cylindroïde de pierre noire. Les offrandes funéraires étaient groupées en dehors du cercueil : vases de céramique, coupe de cuivre ou bronze à bec verseur, 10 paniers rectangulaires et une perle (poterie de la tombe : fig. 7-8).

C'est le premier cas d'inhumation dans un cercueil de bois à Suse. L'auteur renvoie à Ur (Woolley 1934, p. 137), mais la presque totalité de ce type de sépulture, à Ur, est plus récente.

Les couches 15 à 13 (pas de correspondance sûre avec Acropole I)

Ces trois couches sont présentées comme une phase de transition. La couche 16 a été nivelée et tassée à l'aide de débris de briques, les surfaces aménagées avec des cailloux. La dernière couche (13) est en grande partie occupée par des fours ; des tessons de poterie enfoncés dans l'argile donnent à certains sols l'aspect de mosaïques.

Les matériaux et les constructions n'ont guère changé, mais quelques formes de poterie n'apparaissent que dans ces couches : gobelets à rebord peint, coupes et bols carénés avec bandes colorées (voir fig. 15-16). Ces types annoncent la céramique monochrome sur fond clair (« Suse II »), qui apparaîtra à la période suivante dans les couches 12 à 9.

La couche 13 de VR I marque donc la fin du Proto-élamite. Le parallélisme des assemblages avec des sites comme Malyan, Banesh, Yahyah IVC, Nippur et, d'une manière générale le Proto-dynastique I mésopotamien, pourraient fournir aussi d'utiles synchronismes.

Dire l'originalité et la richesse de cette période à partir de la fin du IV^e millénaire à Suse nous écarterait par trop de la trame historique suivie jusqu'ici. Il suffira de noter, pour le moment, en quelques titres, l'aspect nouveau et créatif du Proto-élamite qui a commencé à se dégager de l'héritage urukien : le passage à l'écriture, l'apparition et l'usage économique des sceaux-cylindres, la naissance de la statuaire, la technique du « mastic de bitume », le développement de la métallurgie du cuivre et du bronze.

La présence de certains objets des « dépôts archaïques », signalés ci-dessus, nous laisse entrevoir des contacts commerciaux à longue distance : vases d'albâtre de l'Iran Oriental, objets en chlorite de la côte Sud-Est. À ces échanges inter-iraniens signalés par Amiet (1986) il faut ajouter « les contacts de Suse avec les pays du Levant aux III^e et II^e millénaires » que le même auteur et A. Spycket avaient déjà auparavant décelés (Amiet 1985 ; Spycket 1985).

F.4. L'ÉPOQUE PALÉO-ÉLAMITE (CA 2600-1450) :

F.4.1. Le Paléo-élamite IA : Awan I (?) (ca 2600-2400)

Les premiers textes qui font entrer Suse et l'Élam dans l'Histoire nous parviennent comme les échos des turbulences qui agitent les Cités-États du Sud mésopotamien : l'âge des « héros », dont les origines se perdaient dans les temps mythiques d'avant le « Déluge » et qui verra un certain Gilgameš mettre fin à la I^{re} dynastie de Kiš. Suse aura profité de cet éclatement du monde sumérien pour s'en défaire. Mais le 22^e (?) roi de Kiš, (En)Mebaragesi mentionne une expédition militaire menée dans le pays d'Élam « dont il a ramené les armes comme butin » (Jacobsen 1939, p. 82-85).

C'est la première fois que l'Élam apparaît dans l'histoire de la Babylonie. On ne saurait dire si ce texte fait allusion à des représailles du roi de Kiš ou s'il s'agit de

mettre en garde les Élamites contre toute tentative hostile. Mais déjà se profile, aux marches orientales de la Mésopotamie, la menace d'un ennemi potentiel, face aux Cités-États sumériennes. Suse, comme l'Élam, ne tarderont pas d'ailleurs à entrer dans un engrenage qui pèsera lourd dans leur histoire. Elle se trouve sur la route de ces richesses naturelles qui font cruellement défaut aux cités de la plaine et qu'exige leur développement rapide : bois de construction, pierres précieuses, lapis-lazuli, métaux rares comme l'or et l'argent, mais aussi le cuivre et l'étain. La route de l'Élam ne pouvait pas être coupée.

Après (En)Mebaragesi, les traditions épiques mésopotamiennes attribuent à leurs héros, Enmerkar, Lugalbanda, des prouesses qui dépasseraient même le cadre de l'Élam, jusqu'aux frontières de l'Indus (par ex. Aratta).

Sur leur avancée vers l'est, les Sumériens, et plus tard les Akkadiens, ont-ils trouvé un pouvoir assez puissant pour leur barrer le chemin ?

Les fouilles de 1965-1968

(Cf. *MDP XLVI*, p. 107-111, fig. 8, Pl. 19-23 et plans 2 et 5)

Si les dernières couches d'Acropole I s'effacent sur les pentes d'érosion, la jonction peut se faire entre le matériel – surtout céramique – des structures de VR I (cf. *CDAFI XI*, Période IV [?]) et celles situées au nord de la Terrasse, sur un plateau irrégulier, à l'altitude moyenne des 23 m, entre les sondages Nord et Centre de Mecquenem et les tranchées de Morgan à l'ouest. Dans leur progression les travaux ont rencontré 4 sols qui accusent au total env. 1 m, et c'est sur cette faible épaisseur, et sur une superficie de 60 x 30 m, qu'on a dégagé les trois grands complexes qui constituent le contexte archéologique du Paléo-élamite (voir *MDP XLVI*, plans 1 et 2 ; p. 108, fig. 8).

Ce sont des constructions de grand module, dont certains murs mesurent encore de 16 à 18 m de long ; on les trouve sur le plan 2 selon les coordonnées H4 et H5.

Ces dimensions extérieures et l'agencement dégagé de l'intérieur indiquent, sans conteste, qu'il ne s'agit pas de structures à destination domestique.

Les plus intéressants, les lambeaux de murs en bordure Ouest du terrain de fouilles (H4), faisaient certainement partie d'un ensemble dont surnagent deux longs murs, (6,50 et 6,00 m), de part et d'autre d'une salle presque carrée (5,50 x 5,00 m), elle-même flanquée, à l'est et au sud, de deux pièces en forme de couloir (loc. 202 et 209). L'état actuel représente une deuxième phase : dans l'angle Nord-Est de la pièce principale une grande jarre (Pl. 20 : 1) enfoncée dans le sol a été rasée par le sol de la structure postérieure. Les deux petites pièces oblongues contenaient des grains de céréales et devaient servir de réserves ou magasins. Au sud, le sol d'un grand espace à ciel ouvert (loc. 200) était jonché de tessons de grandes jarres, parmi lesquels 8 fragments de meules et des égrugeoirs.

Le complexe beaucoup plus important en H5 que sépare une rue de 3, 50 m de large est impossible à mettre en forme.

À l'est de ces deux structures, à un niveau de peu inférieur, le dégagement d'un lit de tessons et de terre de brique a fait apparaître les murs d'un ensemble qui se laisse facilement déchiffrer (voir plan 5). Le plan de ce bâtiment, qui n'est qu'une partie d'un ensemble plus grand, et un rare témoin de cette époque, se présente en large, légèrement trapézoïdal (L. 15,50/15,55 et 9,00/6,50 m sur les petits côtés). Exactement au centre du mur Nord, un seuil s'ouvre sur une salle (5,00 x 3,00 m) qui communique avec toutes les autres pièces. La plus intéressante est celle de l'Ouest (loc. 357), qui comporte deux grands socles – de 10 et

15 cm seulement de hauteur – et des fragments caractéristiques de grandes jarres à nervure et décor plastique à impressions digitales (Pl. 19 : 37 et 38).

La céramique de ce bâtiment est identique à celle des deux autres structures signalées ci-dessus ; tout le matériel figure dans les Pl. 19 à 23.

Cette période initiale du Paléo-élamite I a laissé également des vestiges significatifs sur les trois bordures – Est, Nord et Ouest – de la Terrasse. La gouttière de la face Ouest a gardé les traces d'une réfection de cette époque ; là, comme sur les deux autres faces, ce rapiéçage est surmonté ou mêlé aux couches postérieures. Ces observations paraissent bien témoigner que la Haute Terrasse n'était toujours pas laissée à l'abandon.

Le Paléo-élamite IA : sa place dans l'histoire

Deux bases d'appréciation : 1) le chevauchement des structures dans le secteur Nord de la Terrasse et sur ses bords ; 2) l'analyse comparative du matériel.

1) À l'extrémité Est du nord de la Terrasse, les fouilles ont mis au jour deux puits construits en briques cuites, de technique identique (P 8 et P 10 du plan). Ces puits de faible profondeur – 5,70 et 2,55 m – étaient plutôt des sortes de *favissae*, qui ont livré du matériel d'Ur III (voir MDP XLVI, p. 51-57, Pl. 1 à 4). Ces puits étaient intrusifs dans des sols qui se superposent à une construction plus ancienne, qui elle-même a recouvert le grand bâtiment décrit plus haut, du Paléo-élamite IA. La couche archéologique du Paléo-élamite IA est donc séparée de l'époque d'Ur III par deux périodes de constructions que l'on peut désigner Paléo-élamite IA et IB, qui doivent correspondre, dans la périodisation mésopotamienne, au Dynastie Archaique III et à l'époque d'Agadé.

2) La céramique (MDP XLVI, Pl. 19-23). C'est avec le Paléo-élamite IA que débute la céramique dénommée par les premiers fouilleurs : « Deuxième style » ou « Suse II ». Il est intéressant de remarquer que la date proposée par Carter (1980, p. 35) – 2600 pour les débuts de sa Période IV – est proche de l'estimation avancée par Pottier en 1912 (MDP XIII, p. 65) : « ... pas plus bas que 2500 pour la période du second style ». Pour la céramique caractéristique du Paléo-élamite IA, cf. MDP XXIX, p. 87, fig. 72.

En dépit de la notable différence entre les constructions modestes des couches 12 à 9 de VR I et l'ampleur des structures de la même époque dans le secteur Nord de l'Acropole, la poterie peinte est pratiquement identique dans les deux cas (voir MDP XLVI, Pl. 21-22 et CDAFI XI, fig. 28-29). Le répertoire des motifs devient de plus en plus naturaliste et animalier, privilégiant la courbe et le mouvement, rompant avec le décor géométrique de la période précédente. Ces tendances s'accroîtront par la suite. Par Moussian, Ali Ābād, Tépé Ĥazīnah, ce répertoire touchera timidement le Sud mésopotamien : Ur, Tello, mais sans la vivacité et l'inventivité des origines.

Ces origines sont à chercher dans le Zagros occidental, le nord du Luristan. On peut tracer sommairement les limites d'un domaine qui s'étendrait de Kirmanshah à Hamadān au nord, de Suse à Dizfīl au sud, englobant les deux chaînes des Zagros. Cet espace, avec céramique de « Suse II », est jalonné par les sites de Godin et Seh Gabi, Bābā Jān, Giyan, Gilviran, Ganj-i Dareh et bien d'autres. Plus loin, vers l'est, sur le Plateau – Jalyān, Yahyā, Bampūr, Hurrāb, par ex. – la poterie peinte demeure plus proche du style géométrique.

La Tombe (?) 555. Mais des indices, plus significatifs peut-être que la poterie, nous sont révélés par le contenu d'une structure qui pourrait être une tombe (enregistrée sous le n° 555), trouvée en VR I, attribuée à la Période

IVA (?) par Carter (1980, p. 76-77, fig. 21-22 et Pl. V). Les objets mis au jour forment un assemblage qui apparaît à Suse même, dans les sépultures du « Donjon » et dans plusieurs sites limitrophes de l'Iran.

– Fig. 22 : b ; masse d'armes (?) ; tube de cuivre ou de bronze, voire d'argent, avec manche lisse et partie supérieure garnie de protubérances diverses, souvent en forme de cônes. Calmeyer (1969, p. 23-25, fig. 22) a inventorié pour l'Iran ces objets dont 12 proviennent du Luristan et 4 (contre 3 pour Calmeyer) des tombes du « Donjon » de la V.R. de Suse (MDP XXIX, p. 92, fig. 75). Au « Donjon » ces masses d'armes ont été trouvées dans les tombes 125, 133, 322 du secteur A, et dans le secteur B : tombe 229.

La tombe 322 de MDP XXIX (p. 103-104) est particulièrement riche en renseignements : vase peint, avec ce décor singulier d'un char à 4 roues tiré par un bovin, de personnages juchés sur des tours à 3 étages : grand aigle aux ailes éployées (MDP XXIX, p. 105, fig. 79 : 1) ; vase en « mastic de bitume ». À 1,50 m de la tombe avait été ménagée une écurie (4 x 2 m) avec sa mangeoire et des ossements de bovins de petite taille.

La tombe 232 (secteur A) contenait un vase peint à décor de chevaux courant (MDP XXIX, p. 97, fig. 77 : 2). Dans la Tombe 280 du secteur B le matériel comprenait « 2 paires de roues de char en bois dont la jante était armée de clous de cuivre, et deux armatures de cuivre ».

On est donc dans cette période des chars, fréquents aussi en Mésopotamie, et qui devrait nous aider à fixer la chronologie du Paléo-élamite I.

VR I : fig. 22 : c ; hache. D'un modèle archaïque, Groupe 2, type A4b de Calmeyer 1969, p. 10, fig. 5 : « indépendant des armes analogues d'Ur et de Kiš », elle est originaire du Luristan. En revanche plusieurs exemplaires très proches ont été mis au jour dans la région de Moussian, à Ali-Ābād et Tépé Ĥazīnah (Gautier et Lampré 1905, p. 145-146, fig. 294 et 308). – Fig. 22 : d ; ce genre de ceinture en tôle de cuivre ou bronze avec boucles d'attache a duré jusqu'à l'âge du Fer dans le Caucase, très souvent avec décor au repoussé. La tombe de Meskalamdug à Ur (*Ur Excavations*, II, PG / 755, p. 155-156) contenait parmi un riche matériel une ceinture d'argent sans décor.

La tombe 322 du « Donjon » (secteur A ; MDP XXIX, p. 103-104) contenait 4 boucles de cuivre et des fragments de lames, de cuivre aussi ; il devait également s'agir de restes de ceintures ou de licols. Pour l'ensemble de ce matériel de métal – masses d'armes (?), hache, ceinture – voir Moorey (1971).

Essai de datation du Paléo-élamite IA

D'après la « Liste Royale sumérienne » (Jacobsen 1939, p. 83 à 113), la royauté passera de Kiš à Uruk, d'Uruk à Ur et d'Ur aux Élamites d'Āwan, pour revenir à Kiš.

Les Élamites se trouvent donc mêlés à ces luttes entre « Cités-États » et tentent de tirer profit de l'affaiblissement momentané des Sumériens. Avec Kiš (cf. Watelin 1934, p. 30-34 ; Tombes « Y » 237, 357, 529, Pl. 23 : 1-2) et Ur (*Ur Excavations* II, Pl. 92), Suse est une « ville de l'époque des chars », que l'on peut situer, dans la chronologie mésopotamienne, à l'époque du Dynastie archaïque IIIa (cf. Moorey 1966, p. 42-43).

Nous tenons dans toutes ces données – à quoi il faut ajouter la petite statuette et les sceaux-cylindres de cette époque – un synchronisme précieux pour localiser dans le temps et caractériser le modèle culturel du Paléo-élamite IA. Les installations de l'Acropole et les tombes de la Ville Royale attestent que Suse a participé à l'aven-

ture awanite, mais il est encore impossible de savoir, dans l'état actuel de la documentation, à quel moment les « rois d'Awan » s'y sont installés. D'après la « Liste Royale sumérienne », la royauté d'Awan qui a succédé à celle d'Ur comptait 3 rois qui auraient régné durant 356 ans. Nous sommes encore dans le comput des « temps légendaires » ; mais il faut supposer que « les Babyloniens étaient en possession de légendes et de récits épiques qui relaient la conquête de la Babylonie par ces rois d'Awan » (Poebel 1914, p. 128). On savait même que le nom du troisième de ces rois commençait par les deux signes : *ku-ul*-[...] (Jacobsen 1939, p. 94, ligne 13) ou *ku-ur*-[...] (Scheil 1929a), mais s'il est difficile d'avancer une date pour les débuts de la dynastie, la « Liste Royale » nous apprend qu'elle a été supplantée par un roi de Kiš nommé *Su*-[...] dont on a le nom de ses successeurs : Dadasiq, Magallalla, ce dernier mentionné dans un présage babylonien (Oppenheim 1950, p. 129, n. 1).

Le matériel archéologique de Suse et le synchronisme des listes royales nous rapprochent du premier souverain de la 1^{re} dynastie d'Ur : Mesanepadda. Si on situe ce règne dans la perspective d'une chronologie basse, on obtient les environs de 2400.

On peut ainsi, sans préjuger la date de leur installation à Suse, faire état d'une première dynastie de rois d'Awan, représentant, dans le sud-ouest de l'Iran, la période du Paléo-élamite IA, et qui aurait régné sur le pays de ca 2600 à 2400.

F.4.2. Le Paléo-élamite IB (ca 2400-2015)

A. Suse pré-sargonique (ca 2400-2200 [= Awan II ?])
« Awan fut vaincu, et sa royauté passa à Kiš » (Jacobsen 1939, p. 95, ligne 17 et p. 96, lignes 18-19). Évincés du Sud mésopotamien, les Awanites sont de nouveau présents à Suse ; vraisemblablement après une période de troubles consécutive à leur défaite, mais dont la durée est difficile à évaluer. En provenance des fouilles de Suse et probablement à dater du milieu du II^e millénaire, une nouvelle « Liste Royale », dont tous les noms sont élamites, mentionne une suite de 12 souverains awanites (Scheil 1931, p. 1 = *MDP* XXIII, p. IV). Il est impossible de savoir si la Liste est complète et s'il y a un lien entre ces rois et ceux de la dynastie précédente (Awan I), mais on sait, que le 8^e souverain, Luhhi-iššan était contemporain de Sargon d'Agadé. Ce synchronisme permet de diviser cette époque du Paléo-élamite IB en deux périodes : avant Sargon – les 8 premiers rois awanites – et après.

Comme leurs prédécesseurs, ces rois d'Awan ont construit à Suse, sans qu'on sache exactement si c'était là leur « ville royale » dès les débuts ou une résidence d'occasion. Le nom du 5^e roi « Šušun tarana » indique, semble-t-il, une relation avec Suse. Quoi qu'il en soit, le Paléo-élamite IB est représenté, sur le chantier du nord de l'Acropole, par de remarquables constructions.

Les canalisations. Le premier trait à signaler est une canalisation en briques cuites, parfaitement agencée, qui a son point de départ à l'est des structures du Paléo-élamite IA (loc. 245) et à 40 cm env. au-dessus des sols de cette période. Elle descend vers le SE, en évitant l'angle de la Terrasse ; peu avant une autre canalisation devait la rejoindre. Au départ de la canalisation n° 1, sous une brique amovible du dallage, enfoncée dans le sol, une grande jarre, décorée d'un serpent en applique qui l'entoure sinuusement, était destinée à contenir un liquide déversé dans la canalisation (voir en *MDP* XLVI, Pl. 14 : 3 et Pl. 48 : 1-5, le détail de ce dispositif).

Les structures. Probablement en connexion avec les canalisations : un bâtiment de plan assez singulier com-

portant une salle centrale terminée en abside, flanquée de pièces plus petites. Les sols de cette phase sont à 22,75 m, à env. 15 cm sous un sol plus récent, témoin de la période suivante. Hors murs l'ensemble mesurait env. 16 x 11 m.

La Haute Terrasse. Comme toutes les périodes précédentes, le Paléo-élamite IB est également attesté sur les bords de la Terrasse : à l'est, au nord, à l'ouest où, depuis l'angle Nord-Ouest, elle se prolonge sur une vingtaine de mètres. Partout elle se trouve sous des vestiges de la période suivante et du Paléo-élamite II.

Le matériel archéologique, que l'on peut sûrement attribuer au IB, provient surtout de l'aile Nord du bâtiment « absidal » (loc. 234). La céramique peinte est en continuité avec celle du Paléo-élamite IA ; à peu près le même répertoire, mais avec encore plus de mouvement, de liberté dans le dessin. On reste aussi dans l'horizon de la période IVA (?) du sondage de la VR I : grandes jarres à décor de bandes et à anneaux de fond à impressions digitales, clous décoratifs en forme de pommeaux d'arrosoir (voir *MDP* XLVI, Pl. 15 à 18, niveaux autour des 22,75 m ; Le Breton 1957, groupe Dd).

Aperçu historique

Avant l'intrusion de Sargon d'Agadé, Suse a entretenu des rapports commerciaux ou politiques, parfois tumultueux, parfois pacifiques, avec les princes des cités du Sud mésopotamien.

Eannatum de Lagaš (ca 2300), dans la grande stèle consacrée presque entièrement à ses campagnes contre le prince d'Umma, peu avant la fin du texte, proclame ses conquêtes en Élam et sa victoire sur Suse (cf. *IRSA*, IC5a, p. 55, et inscription sur briques, IC5c, p. 61). Dans tous ces textes l'allusion à l'Élam sous-entend l'ensemble des pays du plateau iranien que les Mésopotamiens devaient contrôler, de gré ou de force, pour avoir accès aux matières premières qui leur faisaient défaut.

Sous Enetarzi (ca 2230), un parti de 600 Élamites est intercepté au cours d'un rezzou ; le butin est repris. Mais Lugaland (ca 2225), son fils et successeur, a de fructueux échanges avec l'Élam. Contre de l'orge, sa fille achète des vaches, des génisses, un taurillon ; on ramène d'Élam de grandes quantités d'argent pur ; en provenance d'Élam toujours, un batelier importe des planches, 16 fauteuils (!), 43 timons de charrue en bois de saule (cf. M. Lambert 1953, p. 63-65 ; Leemans 1960, p. 116). Dans d'autres textes, on signale des partances de bateliers pour Dilmun (Bahrein) ; le trafic maritime vers l'est est donc déjà au moins amorcé (M. Lambert 1953, p. 60-61).

B. Suse durant l'époque des rois d'Agadé (ca 2200-2020)

L'équilibre fragile qui commençait à s'installer dans les pays du Sud est brutalement rompu par les entreprises hégémoniques de Sargon d'Agadé (ca 2200-2145) et de ses successeurs immédiats. Il faudra à peine un peu plus d'un siècle – de Sargon à Naram-Sîn – pour voir émerger et s'étendre un empire qui englobait tout le Proche-Orient, de la Syrie aux plateaux de l'Iran, ouvrant dans le même temps des voies maritimes du golfe Persique à l'océan Indien (cf. *FAOS* VII, 157-275 ; *RGTC* XI, p. CX, CXXVI ; *IRSA* 1971, p. 97-114).

Qu'advint-il de Suse dans cette tourmente ?

Le temps des conquérants

Dans une série de tablettes d'argile de l'époque de la Ire dynastie de Babylone, copies d'inscriptions plus anciennes, Sargon, Rimuš et Maništušu font le récit, sur le mode de

l'épopée, de leurs exploits et de leurs conquêtes. Certains personnages mentionnés dans ces inscriptions figurent sur la « Liste Royale » de Suse, rédigée au milieu du II^e millénaire et mentionnant douze rois d'Awan suivis par douze rois simaškéens. Cette sobre énumération ne comprend ni les filiations, ni les durées des règnes. Comme l'existence d'aucun des sept premiers rois n'est documentée par ailleurs, que les septième et huitième souverains apparaissent dans un ordre inverse dans les inscriptions de Sargon (FAOS VII, 180 : Sargon C 7 BS e et p. 188 : Sargon C 13 BS g) et qu'elle présente quelques difficultés pour l'époque de Simaški, sa valeur historique a été contestée en particulier par W. Hinz (1971, p. 644-650). Cependant, les informations qu'elle contient dans sa seconde partie où dix des douze rois simaškéens sont bien attestés par d'autres sources, il est permis de la considérer comme un document assez fiable. Le problème est qu'aucun roi awanite n'est documenté avant les campagnes de Sargon. Donc, a priori, on ne peut pas affirmer que Suse était alors une ville dépendante de la royauté d'Awan, même si le 5^e roi de cette dynastie porte le nom de Šuṣun-tarana. Cet anthroponyme peut simplement indiquer des visées du roi sur Suse ou éventuellement une razzia effectuée à Suse. Quoiqu'il en soit, aucune inscription de ce roi n'a été retrouvée.

D'après ces différents documents, tout se passe comme si Sargon (2200-2145) avait intégré Suse à son empire comme il l'avait fait des villes mésopotamiennes d'Uruk, d'Ur, de Lagaš, d'Umma ou de Kiš (FAOS VII, 157-160 : Sargon C 1). La seule mention de Suse dans ses inscriptions est brève : « Butin de Suse » (FAOS VII, 181 : Sargon C 7 BS s). Elle apparaît dans un texte qui narre sa campagne contre l'Élam et Barahšum (= Marhaši) et qui énumère plusieurs villes pillées et plusieurs personnages emmenés prisonniers. L'adversaire principal semble être le « roi d'Élam » Luh-išan. À son sujet, il importe de souligner que ce « roi d'Élam », en 8^e position sur la « Liste Royale » (écrit *Lu-uh-hi-iš-ša-an*), est le fils d'un certain Hisibrasini (qui ne figure pas sur ce document) et qu'il a eu pour successeur un autre Hisibrasini qui apparaît en 9^e position (écrit *Hi-še-ep-ra-te-ep*). L'homonymie du père et du successeur de Luh-išan est à l'origine de nombreuses confusions. Il est d'ailleurs vraisemblable que l'Esibrasini (écrit *E-mah?-si-ni*) est une variante graphique de Hisibrasini (FAOS VII, 206 : Rimuš C 6) et qu'il s'agit ici aussi du 9^e roi d'Awan (Vallat 1999a). Sargon a également soumis Sanam-Simut qui est dit tantôt « *ensi* d'Élam » (FAOS VII, 180, C 7, BS d), tantôt « *GI₂.NITÁ* d'Élam » (FAOS VII, 188, C 13, BS f).

L'autre adversaire éminent de Sargon est Marhaši (à localiser vraisemblablement dans le Baluchistan iranien, cf. RGTC XI, p. CXIII-CXVIII) dont on connaît plusieurs hauts responsables à l'époque de Sargon : deux gouverneurs militaires, un juge et le frère du roi (FAOS VII, Sargon C 7, C 13) et même, sous Rimuš, le roi Abalgamaš (FAOS VII, Rim C 8 : 5, Rim C 6 : 5 et C 10 : 5) ou encore le roi Hupšumkipi mentionné dans l'insurrection générale contre Naram-Sîn (Grayson et Sollberger 1976, G 33). Les campagnes conduites contre ces deux adversaires orientaux devaient impliquer pour Sargon et ses successeurs une mainmise sur Suse et sa région.

Ainsi, en quelques décennies, Sargon a réussi à créer le premier empire digne de ce nom qui s'étend pratiquement de la Méditerranée à l'actuel Pakistan et de la mer Caspienne au golfe Persique comme une copie récente d'une inscription ancienne le décrit. Ce texte appelé « Géographie de Sargon » (Weidner 1952-1953, Grayson 1974-1977) fournit, pour la partie orientale qui nous intéresse,

de nombreuses informations qui permettent une localisation relativement précise pour nombre de toponymes mentionnés dans les campagnes de Sargon à condition de considérer que les distances chiffrées des lignes 33-37 sont fournies à partir de l'extérieur (Meluhha, Marhaši) et non depuis Akkad vers les différents pays cités (RGTC XI, p. CXII). Cependant, cette image doit être tempérée. Le but de ces entreprises militaires est davantage d'assurer l'accès aux matières premières qui font cruellement défaut en Mésopotamie plutôt qu'une domination politique. Plusieurs inscriptions mentionnent le butin rapporté de ces campagnes. Si Sargon se contente de parler de « butin » (FAOS VII, p. 180-181, Sargon C 7), Rimuš est plus précis. Il affirme qu'après sa victoire sur Élam et Marhaši il a rapporté « 30 mines d'or et 3 600 mines de cuivre » qu'il voua à Enlil (FAOS VII, p. 210, Rimuš C 6 ; IRSA, p. 102, II A 2 d) ou de la diorite et d'autres pierres dures (FAOS VII, p. 219, Rimuš C 10). Maništūsu dit qu'il a tiré des montagnes au-delà de la Mer Inférieure « de la pierre noire » (diorite) qu'il a fait transporter à Agadé par bateaux et qu'il a utilisée ensuite pour confectionner des statues ou son obélisque (FAOS VII, p. 220-222, Maništūsu C 1 ; IRSA, p. 104, II A 3 b).

Ainsi, les victoires mentionnées par Sargon ne sont certainement pas aussi glorieuses qu'il le prétend car son successeur Rimuš (2144-2136) a eu pour adversaires principaux les mêmes que son père : l'Élam et Marhaši, mais apparemment les têtes ont changé. Esibrasini a remplacé Luhhi-išan sur le trône d'Awan et seul le gouverneur militaire de Marhaši, Sidgau, est toujours en poste. Par contre on connaît le nom du roi de Marhaši qui est alors Abalgamaš. Ce dernier semble avoir conduit une coalition comprenant Zahar, Élam, Gupin et Meluhha contre Rimuš qui aurait répliqué dans une bataille sur le fleuve Qablītum, entre Awan et Suse, où il aurait fait prisonniers Sidgau et de nombreux élamites (FAOS VII, Rimuš C 6, C 8, C 10).

Les deux premiers souverains de la dynastie d'Agadé n'ont pas laissé de traces à Suse. La stèle de Sargon (MDP X, p. 4-8 ; Amiet 1976, n° 1) pourrait n'être qu'un trophée rapporté de Mésopotamie par un souverain mésopotamite.

Par contre, plusieurs documents de leur successeur, Maništūsu (2135-2121), ont été retrouvés à Suse. Mais certains d'entre eux proviennent du pillage de villes mésopotamiennes par Šutruk-Nahhunte I (XII^e s.) comme le confirment les inscriptions élamites de ce roi. C'est le cas, par exemple, d'une statue assise de Maništūsu (MDP X, Pl. 2, 1 et p. 2 ; Amiet 1976, n° 11) qui porte une inscription élamite dans laquelle Šutruk-Nahhunte (EKI, n° 24 a) dit l'avoir rapportée d'Agadé ou d'une autre statuette assise (MDP X, Pl. 2, 2 et p. 2 ; Amiet 1976, n° 13) qui d'après son inscription (EKI, n° 24 b) a été razzinée à Ešnunna. Deux autres documents, un fragment de stèle (MDP XLII et Pl. I, 2 ; FAOS VII, p. 75-77 : Maništūsu 1) et un autre fragment d'une statue (MDP XIV, p. 1-3 et Pl. 2 B ; FAOS VII, p. 75-77 : Maništūsu 1) portent la même inscription qui narre la campagne que ce roi a menée contre Anšan et Šerihum, campagne au cours de laquelle il a traversé la mer inférieure (le golfe Persique) pour réduire une coalition de 32 villes hostiles sur la côte arabique (FAOS VII, Maništūsu 1 et C 1).

C'est du règne de Maništūsu que date l'intéressante statue usurpée par Ešpum (Amiet 1966, n° 135) sur laquelle il a fait graver une dédicace où il se dit « serviteur de Maništūsu ». Or, comme Ešpum, sur son propre cylindre (Amiet 1966, n° 157), se dit « gouverneur (*ensi*) d'Élam », l'ensemble des deux textes montre bien que les « gou-

verneurs (*ensi*) » ou « gouverneurs militaires (GIR.NITA) » de Suse et d'Élam sont bien de hauts fonctionnaires dépendants de l'administration impériale d'Agadé, comme ils le seront à l'époque d'Ur III. À noter cependant qu'à partir d'Eannatum de Lagaš, durant les périodes des Sargonides, d'Ur III et jusqu'au début de la première dynastie babylonienne, le sens du terme *ensi* n'impliquait pas toujours une dépendance politique (cf. Hallo 1957, p. 45-47).

Son successeur, Naram-Sîn (2120-2080), continue de s'opposer à l'Élam et à Marhaši (FAOS VII, p. 249-251 : Naram-Sîn C 3) et l'inscription d'un socle de statue en diorite retrouvée à Suse (FAOS VII, p. 89-90 : Naram-Sîn 3) nous apprend qu'il a pillé Magan et fait prisonnier son seigneur. Cette victoire sur Magan est également célébrée sur un fragment de vase en albâtre de Suse (MDP IV, p. 2 et Pl. 1, 1 ; FAOS VII, p. 98 : Naram-Sîn 13). À Suse, on a également retrouvé plusieurs mentions de ses serviteurs comme une statuette vouée par Šu'aštakal, son scribe et majordome, à Erra (FAOS VII, p. 106-107 : Naram-Sîn B 2). Mais c'est la présence de deux hauts fonctionnaires qui paraît plus intéressante. Il s'agit d'Ili-išmani et d'Epir-mupi. Le premier est connu par une hache votive en bronze retrouvée à Suse qui lui attribue le titre de « scribe et gouverneur militaire d'Élam ». Mais sur une tablette de Tello (Thureau-Dangin 1903, p. 122), Ili-išmani apparaît comme « gouverneur de Suse » (M. Lambert 1979, p. 12-13).

Le second, Epir-mupi, est connu d'abord par une tablette économique (MDP XIV, n° 17) où il est dit « gouverneur (*ensi*) de Suse ». Mais sur son propre cylindre (MDP XIV, p. 6), il se dit « gouverneur militaire (GIR.NITA) d'Élam ». Enfin, deux de ses propres serviteurs lui attribuent l'épithète de « fort (*danum*) » sur leurs cylindres. Il s'agit tout d'abord de MEDU dont on sait simplement qu'il est son serviteur (FAOS VII, p. 319) et de Libur-beli qui est son échanson (MDP XIV, p. 6 ; FAOS VII, p. 319). Cette épithète attribuée à un fonctionnaire agadéen est curieuse et unique à Suse. On pourrait se demander si ce n'est pas Epir-mupi, représentant de Naram-Sîn, qui aurait conclu au nom de son maître le traité dit « de Naram-Sîn », ce qui lui aurait valu cette épithète de « fort » attestée pour la première fois dans les titulatures royales par Naram-Sîn (à propos de ce titre, voir aussi Hallo 1957, p. 66-67 et Seux 1967, p. 68-69).

Sous son règne, la situation politique se complique. Différents peuples se soulèvent et les révoltes sont réprimées d'ouest en est, mais une « insurrection générale » embrase l'ensemble de l'empire (Grayson et Sollberger 1976). La plupart des pays de l'Est figurent parmi les révoltés : les rois de Marhaši, de Magan, l'homme de Meluhha, celui d'Arrata et le roi de tout l'Élam. Mais comme la pression sur l'empire est encore plus forte à l'ouest et au nord, il est possible que c'est à la suite de ces événements que Naram-Sîn s'allie avec les souverains d'Awan par un traité afin de neutraliser le flanc oriental de l'empire. Il est à noter que ni Suse, ni Awan, ne figurent parmi les nombreux révoltés.

Le « Traité de Naram-Sîn »

Ce « Traité de Naram-Sîn » (MDP XI, p. 1-11, fig. 1-2, Pl. 1-2 ; EKI, n° 2), provient des fouilles de Suse, sans autre précision. Il est rédigé en langue élamite, dont nous avons là la plus ancienne attestation – en dehors de quelques noms propres des époques antérieures – mais l'écriture utilise les caractères de l'accadien ancien. Ce document est ainsi à l'origine du syllabaire élamite, encore employé à l'époque achéménide. Cependant le texte, pour le moment largement incompréhensible en raison du mauvais état de la tablette et de notre connaissance insuffisante de la langue élamite, fournit quelques élé-

ments à l'analyse. Il a vraisemblablement été passé entre un émissaire susien de Naram-Sîn, peut-être Epir-mupi, et un roi d'Awan, peut-être Hita, le 11^e roi de cette dynastie, selon l'hypothèse de G.G. Cameron (1936, p. 34) très largement reprise. Si ce synchronisme devient possible grâce à la chronologie courte proposée par Gasche *et al.* (1998), elle demeure néanmoins très hypothétique en raison du mauvais état de la tablette pour ce passage. Quels qu'en soient les auteurs, ce traité marque une certaine prééminence du souverain élamite sur le roi d'Agadé : le texte est rédigé en langue élamite et il commence par l'invocation de plus d'une trentaine de divinités dont la majorité sont élamites. La première, Pinikir, est une déesse awanite qu'on retrouvera tout au long de l'histoire et qui bénéficie encore d'un temple à Suse à l'époque néo-élamite que lui consacre Tepti-Huban-Inšušinak (EKI, n° 80). Puis viennent des dieux et des déesses qualifiés de « protecteurs célestes », dans l'ordre Humban, Il-aba, Zit, Nahiti, Inšušinak, Simut, etc. Il est intéressant de constater que Humban est une divinité majeure du panthéon élamite et que Il-aba, est qualifié de « prince des dieux » à la première ligne du texte relatant « l'insurrection générale contre Naram-Sîn » (Grayson et Sollberger, 1976, p. 111 ; FAOS VII, p. 168-169 préfère la lecture ^dA-ba', cf. aussi FAOS VIII, p. 3) ; il apparaît également comme dieu personnel de Sargon en tant que dieu de la ville d'Agadé (FAOS VII, p. 3-4). Zit est une divinité connue en particulier par sa présence dans les formules élamites des incantations sumériennes (Vallat 2000a). Nahiti est probablement Nahhuute, importante divinité qu'on retrouve tout au long de l'histoire élamite. Ce n'est donc qu'en 6^e position qu'apparaît Inšušinak, le dieu tutélaire de Suse. La suite de l'énumération des noms divins montre une majorité de divinités élamites, certaines inconnues par ailleurs. Enfin, la phrase deux fois répétée, « l'ennemi de Naram-Sîn est mon ennemi, l'ami de Naram-Sîn est mon ami » ne peut avoir été prononcée que par le contractant élamite. Ainsi, cette prééminence élamite marquée par la langue, le panthéon et la phraséologie implique que le roi d'Agadé n'est plus le maître du jeu à l'est. Ce contrat nous renvoie donc l'image d'un roi élamite qui, loin d'être un humble vassal, paraît être le maître de la situation.

Quant à la date, même relative, de ce document, elle est difficile à établir. Il semble cependant que si Naram-Sîn a conclu ce « traité », c'était d'abord pour s'assurer de la neutralité du flanc oriental de son empire. C'est donc qu'il était fort inquiet des avancées hostiles du nord et du nord-ouest. En outre, il doit être postérieur à « l'insurrection générale » (Grayson et Sollberger 1976) et à sa campagne contre Manium, le seigneur de Magan (FAOS VII, p. 89-90 : Naram-Sîn 3). Or à cette époque, son nom est déjà divinisé. C'est donc dans la seconde partie de son règne que Naram-Sîn conclut cette alliance et peut-être même dans le dernier quart. Dans ce cas, Ili-išmani aurait précédé Epir-mupi dans l'administration susienne contrairement à l'opinion émise par M. Lambert (1979, p. 17).

Par ailleurs, on possède, de cette époque d'Agadé, un ensemble de tablettes, en paléo-accadien, publiées par L. Legrain (MDP XIV, p. 62-133) dont Scheil a pu dire : « ce sont les seuls documents qui reflètent pour nous quelque chose de l'histoire publique et privée des Élamites aux temps où était à son apogée la puissance accadienne ». Ces petits textes illustrent, en quelque sorte, les retombées du « Traité » : à côté d'incantations, de rituels de sacrifices, de syllabaires sans doute destinés à l'apprentissage des scribes élamites encore peu habitués à une nouvelle écriture, on trouve surtout des pièces juridiques ou de comptabilité, des actes de transactions commerciales. Le commerce et les échanges se font aussi bien avec les villes

de l'Élam que de Sumer ou d'Akkad : Ur, Šuruppak, Umma, Agadé. Il serait possible, à partir de ces petites tablettes de dresser un tableau de la vie quotidienne à Suse. L'un de ces textes est un état du personnel de la Cour de Suse, depuis le chef des capitaines jusqu'au chargé des cruches (*MDP* XIV, p. 70, n° 9).

Un autre aspect intéressant de ce lot est que l'immense majorité des personnages mentionnés dans ces textes portent des noms suméro-accadiens. Les noms propres d'origine élamite représentent moins de dix pour cent : une trentaine sur plus de 430 anthroponymes. Et encore, on peut observer que la moitié d'entre eux n'apparaissent que sur des listes de salaires (par exemple, nos 71, 72, 75) ! Une bonne partie d'entre eux devaient donc être des ouvriers travaillant sous les ordres du « chef des Élamites » qui est mentionné (n° 9) parmi d'autres chefs (ceux des capitaines, des portiers du palais, des messagers, des bouchers de moutons, des gens d'atelier). Ici la situation est identique à celle des villes mésopotamiennes de l'époque où de nombreux élamites sont mentionnés (*RGTC* I, p. 42-46).

Enfin, le système socio-économique que ce lot révèle est pareil à celui de la Mésopotamie contemporaine. La plupart des documents de cette série sont interchangeable avec ceux d'Umma, de Zabalam, de Lagaš ou des autres villes mésopotamiennes. On y retrouve les mêmes fonctionnaires : UGULA (contrôleur), NU.BANDA (capitaine), LÚ.KIN₄.GI.A (messager), DUB.SAR (scribe) ou ENSI (gouverneur) ; les mêmes corps de métiers, les mêmes listes de salaires ; les mêmes syllabaires et les mêmes rituels. Par contre, on ne trouve pas de titres élamites, comme on en trouvera plus tard dans les textes accadiens de Suse, ceux de fonctionnaires comme *hamdā*, *hamdagar*, *kumdihi*, *tepir* ou ceux de religieux comme *šatin*, *kiparu*, *hašša* (sur ces deux derniers termes, cf. Vallat 1998a).

La fin de l'occupation agadéenne à Suse

La situation semble déjà irréversible. Šar-kali-šarri (ca 2083-2059) et ses successeurs n'ont laissé aucune trace à Suse ou en Élam. Et si Šar-kali-šarri se heurte encore aux forces élamites (*RIA* II, 133), c'est alors à Akšak, sur le Tigre. La situation est désormais sans issue pour les Agadéens et c'est le dernier roi d'Awan, Puzur-Inšušinak qui mettra un terme définitif aux visées expansionnistes de cette dynastie.

Puzur-Inšušinak (la lecture élamite de son nom, Kutik-Inšušinak, proposée par W. Hinz [1972] est peu vraisemblable), mentionné en douzième et dernière position sur la « Liste Royale » de Suse, qui énumère les rois d'Awan, par les titulatures des nombreuses inscriptions qu'il a laissées à Suse, est le mieux connu de ces dynastes et son rôle fut capital. Dans un premier temps, il s'empare de Suse comme plusieurs variantes d'un même texte gravé sur les dalles d'un escalier l'attestent. Il est alors « puissant roi d'Awan » quand Inšušinak le regarde et lui donne les quatre régions à gouverner (*IRSA* II G 2c ; *FAOS* VII, p. 333-334 ; Puzur-Inšušinak 8, à compléter avec André-Salvini et Salvini 1989, p. 65). Ce texte a été gravé sur 17 marches d'escalier dont 13 portent le texte accadien et 4 la version élamite linéaire (Inscriptions F, G, H et U).

Ayant soumis Suse, il se dit désormais « *ensi* de Suse », titre que portaient les représentants du roi d'Agadé à Suse. Deux inscriptions utilisent cette titulature : la statue dite « de Narudi » (*MDP* XIV, p. 17-19 ; Spycket 1968, p. 67-73 ; *FAOS* VII, p. 335-336 ; Puzur-Inšušinak 9) et une pierre de crapaudine (*MDP* VI, p. 7 ; *FAOS* VII, p. 336 ; Puzur-Inšušinak 10). Cette statue retrouvée sur le tell de l'Acropole, à 25 m environ au sud du temple de Ninhursag, dans un petit temple carré (*MDP* XII, p. 72) était acéphale

lors de sa découverte. Elle porte un texte accadien et une inscription en élamite linéaire visible sur le côté du siège comme le montre la belle reproduction dans *RCS*, p. 91, fig. 55. Cependant le nom de la divinité n'est pas conservé dans la version accadienne et il n'est pas du tout assuré dans le texte linéaire (Inscription I).

Après avoir assis son pouvoir à Suse, Puzur-Inšušinak s'empare d'Anšan et devient dès lors « *ensi* de Suse » et « GIR.NITÁ d'Élam », titulature qui apparaît sur toutes les inscriptions suivantes. Parmi elles, on peut mentionner une pierre « en forme de losange, ornée d'une tête de lion » (*MDP* VI, Pl. 2, n° 1) qui porte également une inscription en accadien (*FAOS* VII, p. 327-328) et un texte en élamite linéaire (Inscription A). C'est ce document qui est à l'origine du premier déchiffrement des signes linéaires par Frank (1912).

C'est avec ce titre d'*ensi* de Suse et de GIR.NITÁ d'Élam qu'il engage alors une grande campagne de réunification de l'ensemble élamite, narrée sur sa statue (*MDP* XIV, p. 7-16 ; *FAOS* VII, p. 321-324 ; Puzur-Inšušinak 1), soumettant plus de 70 villes et qui se termine par la soumission d'un roi de Simaški qui vient lui embrasser les pieds. Il est alors assez puissant pour entreprendre une guerre contre les villes de la Babylonie du Nord comme l'atteste le « Prologue » du code dit « d'Ur-Nammu » (Yildiz 1981, p. 87-97). Mais l'occupation de cette région n'a pas duré. Ur-Nammu (2018-2001), le fondateur de la III^e dynastie d'Ur, se vante d'avoir expulsé Puzur-Inšušinak de Mésopotamie (Wilke 1987, p. 109-111). Et il semble que ce soit Gudéa de Lagaš qui ait porté le coup de grâce au dernier souverain de la dynastie d'Awan en attaquant Anšan et en s'installant en Susiane où il a d'ailleurs construit un temple près de Šūštar (Vallat 1997a ; Steve 2001).

L'élamite linéaire

Des inscriptions de Puzur-Inšušinak retrouvées à Suse, une douzaine est en accadien. Publiées dans différents *MDP*, elles ont été regroupées dans *FAOS* VII, p. 321-338 ; *IRSA* II G, p. 124-128.

Certaines nous fournissent un premier aperçu des coutumes religieuses élamites. Ainsi, une stèle (*MDP* IV, Pl. 2 ; *IRSA* II G 2 f, p. 126-127 ; *FAOS* VII, p. 325-328 ; Puzur-Inšušinak 2) nous apprend que des sacrifices de moutons sont accomplis à la porte du temple d'Inšušinak, matin et soir, en présence de chanteurs, que la porte elle-même est embellie avec de l'huile et que différents objets votifs y sont déposés. Certaines sont courtes et ne contiennent que la titulature du souverain et une dédicace à différentes divinités : Inšušinak (3), AL.UR.KA (4), Belatteraban (5) ou ŠUGU (8) parfois accompagnées de malédictions contre ceux qui détruiraient ces inscriptions.

C'est de son règne que datent également les textes en élamite linéaire, héritiers pour la forme des signes du Proto-élamite, comme l'a montré Meriggi (1971). On connaît actuellement 21 inscriptions (numérotées de A à V) rédigées avec ces signes. Toutes proviennent de Suse à trois exceptions près : un remarquable gobelet en argent trouvé dans les environs de Persépolis (Hinz 1969), une poterie de Shahdad (Hinz 1971) et un sceau de l'Indus (Winkelmann 1999).

Avec Puzur-Inšušinak, la Susiane retourne, très provisoirement, dans la sphère d'influence élamite. Il faudra attendre la fin de la III^e dynastie d'Ur pour qu'elle soit « définitivement » rattachée politiquement à l'Élam.

Le contexte archéologique (cf. *MDP* XLVI, plan 2)

À Suse même, sur le terrain, les vestiges de cette période agadéenne témoignent d'une réelle prospérité. Dans le nord de l'Acropole, la structure « absidale » est réutilisée.

À 5 m plus au sud, un bâtiment est conservé en partie sur 9,50 x 6 m ; au centre, un mur de 1,20 m d'épaisseur, ouvre sur une pièce où un sondage a révélé les traces de trois sols superposés : 22,50 m, pour la période présargonique ; 22,60 m pour la période sargonique et 22,77 m pour la période suivante.

Mais le trait le plus étonnant est cette énorme structure qui s'adosse à la face Est de la Terrasse ; elle est encore conservée sur une surface, légèrement biaisée, de 16,00 x 15,00 m. Elle apparaît comme une sorte de quadrillage composé de cases de 3,10 x 3,00 m, de passages entre ces cases et de petites galeries voûtées de 0,60 m de large qui traversent l'ensemble au ras du sol (cf. *MDP* XLVI, p. 18-19, fig. 1 ; p. 77-80, fig. 5 et 6).

On a interprété cette construction comme le socle d'un grenier, ou de magasins, où les galeries souterraines seraient des conduits de ventilation prévus pour la conservation des produits stockés sur la plate-forme de surface. Un certain nombre d'empreintes susiennes, sur bulles ou fragments de scellements de jarres, représentent des greniers à coupoles sur soubassement, datés de l'époque d'Uruk ou du Proto-élamite (cf. Amiet 1972a, n° 658-663 ; 930). Ce sont les ancêtres de notre structure, dont on ne connaît pas d'analogues en Mésopotamie. En revanche elle s'apparente aux greniers de la civilisation de l'Indus : Mohenjo-daro, Harappa, Lothal (cf. Wheeler 1960, p. 34, fig. 8 ; Rao 1973, p. 67, fig. 15 et Pl. 9A). La date haute de cette civilisation de l'Indus est maintenant fixée à 2500 ; Lothal est un peu plus récent (sur les contacts entre Lothal et Suse, cf. Rao 1973, p. 80, 87, 115, 118-119, 122, etc.). On sait que depuis Sargon un trafic commercial par la voie maritime doublait la route de terre, mais le terminus du trajet Dilmun-Magan-Meluhha demeurerait dans le vague ; le synchronisme avec les cités de la vallée de l'Indus et la comparaison avec des traits culturels aussi spécifiques que les greniers devraient lever le doute. Sur la réalité de ces contacts on a des témoignages récents (cf. Amiet 1986, p. 143-144, fig. 93-94 ; Francfort 1989, p. 392).

Il ne semble pas qu'il y ait eu, à cette époque, s'il faut en juger d'après le « Traité de Naram-Sîn », une véritable intégration politique à quelque Cité-État de Mésopotamie, et il faudrait, en conséquence, atténuer l'image d'une totale intégration culturelle et parler plutôt, comme le P. Scheil : d'« influence souveraine » de la civilisation agadéenne (*MDP* VIII, p. 1). Il est significatif, de ce point de vue, de constater que la Haute Terrasse, symbole de la tradition religieuse susienne, n'est pas laissée à l'abandon. Les greniers sont séparés de la Terrasse par une simple ruelle de 0,60 m ; en face, sur 16 m, la bordure de la Terrasse est restaurée sur les mêmes bases qu'aux périodes précédentes. Sur la face Nord la restauration s'étend sur 18 m et se poursuit, au sud sur 22 m. À peu de distance de l'angle, sur le sol du niveau 22,40 m, une petite tablette d'argile, rédigée dans ce sumérien devenu *lingua franca* de l'empire, fait état d'une livraison d'orge et de farine. La proximité des greniers et de la Terrasse n'est probablement pas fortuite.

Des échantillons de la céramique de cette période sont donnés dans les Pl. 11 et 12 de *MDP* XLVI. C'est un matériel de transition : décor peint géométrique, au dessin plus lourd, sans le mouvement et la fantaisie de l'époque précédente ; grandes jarres à nervure lisse ou à impressions digitales, sur pied en anneau. Le remplissage sur lequel s'élève le socle à greniers a donné des formes plus archaïques qui manifestent la transition (*MDP* XLVI, Pl. 12 : 26 à 36).

C. La réaction élamite : Puzur-Inšušinak (? - ca 2015)
Le contexte archéologique (cf. *MDP* XLVI, plan 2)

Les structures. Dans le quartier Nord de l'Acropole les installations de la période précédente sont remplacées par les *membra disjecta* d'un vaste complexe qui s'étend sur

une quarantaine de mètres vers le sud. À l'est, un bâtiment a conservé deux pièces (loc. 219 et 217) dont l'un des murs est écorné par un puits de l'époque d'Ur III (Puits 8). Adossé sans liaison à cette construction, un mur de plus d'un mètre d'épaisseur coiffe, d'est en ouest, les vestiges agadéens. Dans l'ensemble les sols sont à 20 ou 10 cm seulement sous le niveau des 23 m (surface des fouilles de Morgan). Ces données permettent de situer cette couche entre l'époque d'Ur III (Puits 8) et les derniers témoins du Paléo-élamite IB.

Dans l'angle Nord-Est de la Terrasse la disposition des murs dessine une ébauche de carrefour : venant de l'ouest une rue d'env. 4 m de largeur se replie vers le sud par un mur, qui semble protéger les anciens greniers et forme la façade Ouest d'une autre grande rue de 7 m de large. Ces deux rues confluent vers le carrefour d'où part vers le nord une ruelle d'à peine 1 m de large entre deux bâtiments – l'un de la fin du Paléo-élamite IB, l'autre un peu plus ancien qui semble avoir été encore en usage – où l'on a mis au jour 6 clous décoratifs, identiques à 3 autres trouvés plus au nord (loc. 255) dont l'un avec l'inscription connue de Puzur-Inšušinak (cf. *MDP* XLVI, p. 71, Pl. 8 : 4-7). Ce texte fait état de la construction d'un temple au dieu Šugu, qui était peut-être l'une des constructions de part et d'autre de la ruelle (sur ce texte cf. *IRSA*, p. 124, IIG2a).

La Terrasse elle-même témoigne de réfections et remaniements de cette époque. Sur la face Nord une nappe de recouvrement, débordant de l'épaisseur d'une brique l'alignement précédent, s'étale sur 7,50 m de long et 3 m en profondeur. Les mêmes indices de réfection se retrouvent sur une quinzaine de mètres de la façade Est.

Ce sont là les ultimes vestiges de la Terrasse, au niveau des 23 m au-dessus du Chaour, à la surface du tell après les travaux de Morgan. Avant de disparaître du chantier des fouilles ils attestent la persistance de la fonction religieuse de ce qui fut la Haute Terrasse des anciens âges.

La céramique. Elle dénote nettement une période de transition entre l'agadéen final et Ur III. Les grandes jarres à bandes rubanées, à impressions digitales ou à multiples nervures (*MDP* XLVI, Pl. 5 et 6) et la poterie peinte à décor géométrique (*MDP* XLVI, Pl. 7) sont caractéristiques du matériel du Plateau iranien de la fin du III^e millénaire (Giyan, Tépé Djamshidi, séries Nihavand-Luristan). En revanche les assiettes carénées, les pots à panse globulaire, les coupes à fines parois obliques se retrouvent dans le matériel d'Ur III extrait du puits voisin (Puits 8) ou de la poterie de surface du secteur (cf. *MDP* XLVI, Pl. 5 à 7). Assemblage analogue, y compris les fragments de figurines, les objets en cuivre, bronze ou pierre (*ibid.* Pl. 9 et 10), dans la couche 4B des fouilles de la VR I où figure également le clou votif de Puzur-Inšušinak (cf. *CDAFI* XI, p. 90-99, fig. 32-36).

E.4.3. Le Paléo-élamite II (ca 2015-1880) (Simaški / Ur III)

Après la défaite de Puzur-Inšušinak devant Ur-Nammu (2018-2001) – le fondateur de la troisième dynastie d'Ur –, la prise d'Anšan et la construction d'un sanctuaire (?) à Adamdun par Gudea, les sources concernant Suse et l'Élam restent muettes pendant quelque temps, jusqu'à ce que Šulgi (2000-1953), fils et successeur d'Ur-Nammu, apparaisse sur la scène politique.

Les constructions des rois d'Ur à Suse et celles des fouilles récentes

On sait seulement que Gudea de Lagaš a contrôlé, au début de son règne, Anšan et la Susiane, mais on ignore quand et comment il a laissé la place aux souverains d'Ur,

car on n'a à Suse aucune trace du règne d'Ur-Nammu. On ignore également quand Šulgi a restauré le temple d'Inšušinak (*LIRS*, n° 2). On sait seulement que son nom n'est pas encore précédé du déterminatif divin. Cette indication manque de précision, car les avis sur la date de cette divinisation divergent. Cependant, on peut tenter une approximation. On sait, en effet, que Šulgi a consacré la première partie de son règne à des constructions religieuses et à des réformes socio-économiques. Aucun acte de politique extérieure n'est documenté avant sa 18^e année lorsque sa fille Liwwir-mittašu épouse le roi de Marhaši (Sigrist et Gomi 1991, p. 319-329 pour toutes les dates des rois d'Ur III). Mais deux ans plus tard, il réorganise son armée et la divinisation de son nom est assurée par la date de sa 21^e année. C'est donc avant cette date qu'il restaure le temple d'Inšušinak et c'est de la même époque que date la masse d'armes qu'un navigateur de commerce, Urningingu, dédie pour la vie de Šulgi (Amiet 1966, n° 177).

Dans la seconde partie de son règne, Šulgi construit sur l'Acropole de Suse le temple de Ninhursag dont les dépôts de fondations ont livré huit statuettes en bronze et huit tablettes portant la même dédicace (*MDP* VI, p. 21-22, Pl. VI : 2 ; *MDP* XII, p. 67-68 ; Amiet 1966, n° 173 ; Kärki 1986, p. 69, § 72). Également sur l'Acropole, la partie du temple d'Inšušinak appelée « Arlilsu » ou « Arlilku » ou encore « Arkeš » (selon les éditeurs du texte) a été restaurée comme nous l'apprennent d'autres statuettes de fondations accompagnées de tablettes (Kärki 1986, p. 34, § 12). Ces deux temples ont été dégagés de part et d'autre d'un espace qui apparaît en blanc sur le plan du « II^e niveau » de Mecquenem (*MDP* XII, après p. 72), espace qui se trouve à l'emplacement de la Haute Terrasse dont la phase la plus ancienne remonte, on l'a vu, à l'époque de Suse I.

Deux autres objets retrouvés à Suse portent le nom de Šulgi divinisé, une hache votive (Amiet 1966, n° 176) et une perle de cornaline (Amiet 1966, n° 179) que le roi voue à la déesse Ningal pour sa vie (Kärki 1986, p. 49, § 43). Mais il n'est pas certain que la brique mentionnant la destruction de Kimaš et Hurtum (Kärki 1986, p. 69, § 71) provienne de Suse.

De ses successeurs, bien peu de vestiges ont été exhumés. Une tablette vouée à Nungal par un préfet pour la vie d'Amar-Sîn (1952-1944) constitue la seule attestation du roi (*MDP* XXVIII, n° 1) à côté de quelques tablettes qui peuvent être datées de son règne. De Šū-Sîn (1943-1935) nous est parvenu une douzaine de briques portant sa titulature (*LIRS*, n° 3) sans indication de la construction pour laquelle elles étaient destinées, ainsi qu'un lot de tablettes économiques retrouvées dans le niveau VII du chantier B de Ghirshman (cf. Steve *et al.* 1980, p. 87). Certains de ces documents appartenant aux archives d'Igibuni sont datés des 4^e, 5^e, 7^e et 8^e années de son règne (De Meyer 1986).

Du dernier roi d'Ur, Ibbi-Sîn (1934-1911), seules quelques tablettes ont été trouvées dans les fouilles de Suse. Elles furent toutes rédigées dans les trois premières années de son règne : quatre de la première année (De Meyer 1986), une de la deuxième (*MDP* X, n° 121) et une de la troisième (*MDP* XVIII, n° 79).

Mais les constructions de cette époque sont rares et peu spectaculaires dans les fouilles récentes. Pourtant, une information intéressante provient du chantier Ville Royale B, couche VII. Sa destruction violente a dû avoir lieu au cours de la première année d'Ibbi-Sîn (= 1934) ou peu après (*MDP* XLVII, p. 12-13). On se trouve ainsi en présence de l'un ou l'autre des épisodes d'une relation tumultueuse entre Suse et Ur, à une vingtaine d'années

seulement de la chute et de la déportation de l'infortuné Ibbi-Sîn dans les montagnes d'Élam. Sur l'Acropole, seuls six puits d'Ur III ont survécu aux travaux de Mecquenem. En VR I enfin (*CDAFI* XLI, p. 45), on signale une « surface d'érosion » vers le début (niv. 6A) et des traces d'« effondrement » vers la fin de la période (niv. 4A).

Fort heureusement les sources mésopotamiennes viennent combler partiellement quelques lacunes de notre documentation grâce en particulier aux dates des tablettes économiques ou aux textes littéraires.

La « Liste Royale » de Suse et les informations mésopotamiennes

Nous apprenons que les rois d'Ur se sont opposés en Susiane aux souverains de la dynastie de Simaški, successeurs des rois d'Awan sur le Plateau iranien. Ces dynastes de Simaški sont connus, en particulier par la « Liste Royale » de Suse (*MDP* XXIII, p. IV) qui, à la suite des 12 rois d'Awan, énumère douze personnages qualifiés de « rois simaškéens ». La valeur historique de ce texte qui a été rédigé au Paléo-élamite III a été vivement contestée, en particulier par Hinz (1972, p. 84 ; 1973, p. 659). Il est vrai que de prime abord cette liste présente des difficultés, mais une analyse de tous les éléments permet de lui accorder un crédit certain. La première singularité est le fait que les trois premiers souverains Girmame, Tazitta I et Ebarat I (ou Iabrat/Epartu) sont au moins partiellement contemporains comme l'a montré Stolper (1982). En effet, Girmame est attesté de Šulgi 42 à Šū-Sîn 6, Tazitta I d'Amar-Sîn 8 à Šū-Sîn 2 et Ebarat I de Šulgi 42 à Šū-Sîn 6. Cette contemporanéité de trois souverains d'une même dynastie semble préfigurer la partition du pouvoir qu'on observe occasionnellement à l'époque des sukalmah. La raison de cette contemporanéité partielle des souverains est expliquée par le rédacteur de la liste elle-même.

En effet, cette « Liste Royale » ne mentionne pas 12 rois d'Awan suivis par 12 rois de Simaški comme on a coutume de le dire. En réalité, s'il s'agit bien des 12 rois d'Awan (12 LUGAL.MEŠ *ša A-wa-an-ki*), il ne s'agit plus de 12 rois de Simaški mais de 12 rois simaškéens (12 LUGAL.MEŠ *si-maš-ku-ú*). Et la différence est de taille, car elle implique que si ces derniers personnages appartiennent bien à la famille de Simaški, elle ne dit pas que ces dynastes ont régné à Simaški. Et cela est confirmé par le fait que Tazitta I, le deuxième roi, est dit « *lú* Anšan » et Ebarat I, le troisième, est dit *lú* SU. On peut donc en déduire que ces souverains règnent simultanément sur différentes régions de l'empire.

Les *lú* su

Mais à ce point, il importe d'identifier clairement les *lú* su, ce peuple maintes fois attesté dans les documents mésopotamiens, mais qui n'apparaît jamais dans les sources suso-élamites et qui jouera un rôle capital dans la chute de la troisième dynastie d'Ur.

Les *lú* su, dont le nom est aussi écrit *lú* SUA avec ou sans le déterminatif *ki* est un peuple qui n'est documenté, dans les textes économiques, qu'à l'époque d'Ur III et plus précisément de Šulgi 42 à Šū-Sîn 6. Pour Kramer (1940) il s'agirait des « Sutéens » tandis que Gelb (1944 et 1956) en fait des « Subaréens ». Jacobsen (1941, p. 220) considère que ces « Sua people » sont à localiser non loin de Suse alors que pour Vallat (1980 et 1993) ce sont plus précisément des Susiens ou des Susianiens. Mais Steinkeller (1988) présente une hypothèse différente en proposant de lire le nom logographiquement LÚ.SU(A) et d'attribuer à *lú* une valeur *ši* et de lire SU = KUŠ = *maš*ku.

On aurait ainsi une graphie de Simaški. Cette ingénieuse hypothèse paraît renforcée par deux textes parallèles de Sin-iddinam publiés par Civil (1996) où le *ši-ma-aš-ki t/i...* du premier est remplacé par LÚ.SU.KI AN [...] dans le second. Cette théorie, largement acceptée, se heurte cependant à tant d'éléments divers qu'elle mérite d'être reconsidérée.

Disons d'emblée que cette dernière équation « LÚ.SU = Simaški » ne confirme en rien l'hypothèse de Steinkeller. Elle s'explique facilement grâce à un texte parallèle qui affirme que « Anšan = Élam » (II R XLVII, 18 ; KAV 183 = MSL XI, 35, 5). Cette dernière équation permet de dire que les Anšanites sont des Élamites mais n'implique pas que tous les Élamites sont des Anšanites. De même, la première équation signifie que les *lú su* dépendent de Simaški mais elle ne permet pas d'affirmer que tous les Simaškéens sont des *lú su*.

Cela est confirmé par les textes mésopotamiens qui narrent la chute d'Ur. En effet, ce sont les forces alliées des « *lú su* et des Élamites » qui assènent le coup de grâce à Ibbi-Sîn (Michalowski 1989, p. 38-39, ligne 33). Or cette armée est sous le commandement de Kindattu, le 6^e roi simaškéen, qui est alors qualifié d'« Élamite » (Van Dijk 1978). Ces deux textes permettent d'affirmer que pour les Mésopotamiens les Simaškéens sont des Élamites. Or, les *lú su* qui constituent, parmi toutes les régions orientales de la Mésopotamie, le peuple le plus souvent attesté dans les documents économiques de l'époque (mais jamais dans les sources suso-élamites) ne peut que représenter des Susiens ou Susianiens, principales victimes de l'impérialisme des rois d'Ur. Pour se libérer de ce joug, ils bénéficient de l'appui des Élamites alors sous la férule des rois simaškéens, leurs alliés naturels.

Nous pensons donc que les *lú su* sont les Susianiens qui occupaient les franges de la Susiane. Beaucoup plus tard ils auront pour successeurs les Élyméens, les Ouxiens, voire les Bakhtîars. Il est probable en effet qu'une grande partie d'entre eux étaient des nomades. Le seul toponyme qui peut éventuellement les concerner, Iabrat^{ki} (RGTC II, p. 82), pourrait être un campement de nomades.

Les relations des lú su avec Ur III

Cette identification des *lú su* avec les Susianiens implique qu'à l'époque d'Ur III la Susiane était partagée en deux. Une partie qui comprenait épisodiquement Suse, Adamdun, Urua ou Sabum était sous le contrôle d'Ur III et l'autre, celle des *lú su*, était appuyée par les Simaškéens. Cette partition du pays en deux entités politiques était, semble-t-il, un fait accepté. En effet, les deux parties échangent des ambassadeurs à partir de Šulgi 42 (Sigrist 1995, n° 48). Un incident survenu en Šulgi 47 et documenté par une vingtaine de tablettes économiques qui mentionnent du butin *lú su* ne semble même pas avoir eu de conséquences durables puisque les échanges d'ambassadeurs continuent et s'amplifient sous le règne d'Amar-Sîn. On en connaît une dizaine, la plupart envoyés par Ebarat : Ahum-ilum, Badbuša, Badukrat, Dabuduk, Dulia, Nimsi, Pušudu, Supuš, Sursura. Certains sont attestés sur une longue période comme Supuš, de Šulgi 42 à Amar-Sîn 7. D'autres ont été envoyés par deux personnages différents : Dulia et Pušudu par Barbanazu et par Ebarat. Enfin, deux sont les émissaires de Girname, Šutungu en Šū-Sîn 3 et Iadaz en Šū-Sîn 6. Malgré la fréquence de ces échanges, un premier incident éclate comme nous l'apprend une tablette datée de la 6^e année d'Amar-Sîn qui mentionne la distribution de nourriture à des prisonniers « du pays de Suse et du pays d'Élam » dont le nombre pourrait atteindre 320 d'après la quantité de nourriture dis-

tribuée (Sigrist et Butz 1986, p. 31). Un événement plus sérieux encore est noté dans la 7^e année du souverain qui est marquée par la destruction de Bitum-rabium, Jabru, les territoires voisins et Huhnur. C'est-à-dire que le roi a dû mater une insurrection jusqu'aux confins de la Susiane puisque Huhnur est situé à mi-chemin entre Suse et Anšan. Cependant les relations avec les *lú su* reprennent à la fin de son règne et au début de celui de Šū-Sîn. On peut même noter que lors de son accession au pouvoir des *lú su* et Zidahri lui font acte d'allégeance (Hallo 1960, p. 111, n° 14 et Lafont 1994, p. 103, n. 13). Mais dans les années suivantes, la situation se dégrade lentement comme nous le laissent supposer quelques indices. En l'an 2 de Šū-Sîn, une tablette mentionne l'envoyé d'un « roi » de Huhnur (Sigrist 1990, p. 141) ce qui implique que cette région jouit d'une certaine indépendance. La même année, différents responsables de Suse et des pays environnants reçoivent à Lagaš, en même temps, des rations (Sigrist 1991, p. 148) comme si une réunion politique avait été organisée. Il s'agit des sukka^l d'Anšan, de Suse, de Huhnur, d'Adamdun, d'un *aga-uš* de Sabum et d'un Simaškéen. L'année suivante (ŠŠ 3), les ambassadeurs de Girname, le premier souverain simaškéen, et d'Ebarat, le troisième, sont documentés par la même tablette (Sigrist 1995, p. 149). Or, sur ce texte, Girname, pour la première fois, est qualifié de *lú su* alors que cette expression était jusqu'alors réservée à Ebarat et à Barbanazu. Les deux Simaškéens agissent donc de concert. Et c'est en Šulgi 4 que Zariq, *ensi* de Suse, quitte ses fonctions.

Le conflit

Mais ce n'est qu'en Šū-Sîn 5-6 que les vrais problèmes surgissent, quand le simaškéen Ebarat I occupe Suse et se proclame « roi ». Une douzaine de tablettes économiques retrouvées à Suse portent, en effet, la date « année d'Ebarat roi » ou « année qui suit celle d'Ebarat roi » (MDP XXIII, nos 291-305 et Steinkeller 1989, p. 274-275, n° 88 = MDP XVIII, n° 199).

Ces documents ont été attribués à Ebarat I par Scheil (1931 et MDP XXIII, n° 163) mais Hinz (1973, p. 260) pense qu'ils appartiennent au règne d'Ebarat II, le fondateur de la dynastie des Épartides. Dans une étude plus récente, M. Lambert (1979) revient à la proposition de Scheil d'une manière convaincante, mais sa théorie est réfutée par Stolper (1982, p. 49, n. 252) qui considère qu'à l'époque d'Ebarat I, seul un souverain d'Ur peut porter le titre de « roi ». Il est suivi par Steve (1989, p. 14) qui doute qu'un Élamite ait pu exercer pareille autorité à l'époque d'Amar-Sîn ou de Šū-Sîn. Plus récemment, Steinkeller (1989, p. 274-275) confirme l'attribution de ces documents à Ebarat I, mais il situe alors ce souverain à l'époque d'Ibbi-Sîn, entre sa troisième année et le milieu de son règne. Cette hypothèse est difficilement soutenable car, à l'époque d'Ibbi-Sîn, plusieurs souverains élamites sont attestés à Suse : Tan-Ruhuratir I, Hutran-tepti et Kindattu et c'est sans compter les 4^e et 5^e rois simaškéens Tazitta II et Lurrak-luhhan. Par ailleurs, nous n'avons plus aucune attestation d'Ebarat à partir de Šū-Sîn 6.

C'est à Ebarat I qu'on peut également attribuer un cylindre généralement attribué à Ebarat II (W.G. Lambert 1979 et 1992, suivi par Amiet 1994d, p. 60 et par Potts 1999, p. 151), mais la présence du déterminatif divin devant le nom royal, caractéristique de l'époque d'Ur III, invite à suivre les conclusions de Steve (1989) qui l'attribue au premier Ebarat du nom.

Selon toute vraisemblance, Ebarat a profité de la faiblesse de Šū-Sîn menacé sur son flanc occidental par les Amorrites. La 4^e année du roi est, en effet, datée par la

construction de la muraille Ouest appelée « *muriq-Tidnim* » et les 5^e et 6^e années commémorent encore l'événement qui est donc considéré comme très important. La situation est d'autant plus grave que cette défense paraît beaucoup plus proche d'Ur qu'on ne le pensait jusqu'ici (Cole et Gasche 1998, p. 29, n. 150). Il est donc plus vraisemblable et cohérent de considérer, avec W.G. Lambert (1979), qu'Ebarat I, Ebarat *lú su* et Ebarat LUGAL représentent une seule et même personne et que c'est contre ce roi que la campagne de Šū-Sîn est dirigée.

Les campagnes de Šū-Sîn : l'éviction d'Ebarat de Suse

En effet, la réaction de Šū-Sîn est brutale. Sa 7^e année est l'année où « Šū-Sîn détruisit le pays de Zabšali ». Derrière cette simple formule se dissimule une réalité beaucoup plus complexe. Le détail nous en est fourni par une tablette de l'époque paléo-babylonienne qui décrit trois statues de Šū-Sîn dont les deux premières narrent deux campagnes du roi d'Ur (Kutscher 1989, p. 71-101, BT 4). La première est rédigée en sumérien, la seconde en accadien. Contrairement à ce qu'on a cru, il ne s'agit pas de la traduction du même texte, mais bien d'une relation de deux campagnes distinctes. La première est d'abord dirigée contre les *lú su*, manifestement pour chasser Ebarat du trône de Suse. Le scénario suivant peut être reconstitué. Devant l'arrivée des troupes sumériennes, Ebarat se retire dans l'arrière-pays, comme l'ont fait ses prédécesseurs et comme le feront ses successeurs dans des circonstances analogues. Et c'est vraisemblablement dans le berceau de sa famille, à Simaški (dans le Kerman), qu'il se réfugie. L'armée de Šū-Sîn le poursuit en ruinant tout sur son passage. Différentes provinces de l'empire simaškéen sont ainsi dévastées, en particulier celle de Zabšali, qui s'étend « de la frontière d'Anšan à la mer Caspienne » (Kutscher 1989, p. 76 et 90) et dont l'*ensi* Ziringu est fait prisonnier. À première vue, cette campagne est un succès puisque Ebarat est chassé du trône de Suse, que plusieurs régions sont pillées (Nibulmat, Sigriš, Alumidattum, Garta, Šatilu, Azahar, etc.) et qu'un butin d'or et d'argent est emporté. Cependant, dans cette relation, il n'est pas question d'Ebarat qui a donc réussi à en réchapper, ni de Simaški, capitale trop éloignée pour être atteinte. Cette victoire est toute relative car l'année suivante (et peut-être même durant la même année) Šū-Sîn entreprend une seconde expédition contre les mêmes régions, preuve que la première campagne s'est soldée par un semi-échec. Il n'est alors plus question de *lú su*, tout simplement parce qu'Ebarat n'est pas revenu à Suse après ce qui fut, pour lui, un échec. Dans la seconde inscription, plus brève que la précédente, les mêmes pays sont de nouveau envahis. Ils apparaissent alors comme des provinces de Simaški (le toponyme est alors écrit *Si-maš-ki-im*, en VIII 14) et les six principales provinces qui le constituent sont identiques aux pays mentionnés dans la première campagne avec à leur tête Zabšali tandis que l'*ensi* Indasu a remplacé son prédécesseur Ziringu fait prisonnier lors de la première expédition. Cette seconde campagne de Šū-Sîn se solde par une victoire à la Pyrrhus.

La fin de l'occupation mésopotamienne à Suse

En effet, l'année suivante, le roi d'Ur affaibli confie à Ir-Nanna, le chancelier et gouverneur de Lagaš, les marches orientales d'un empire alors rétréci puisque sa limite s'étend, selon un axe nord-ouest - sud-est, d'Arbèles au nord à Bašime sur le golfe Persique (IRSA III B 5a). Parmi les régions placées sous son autorité civile ou militaire ne figure aucune des provinces dévastées au cours des deux campagnes de Šū-Sîn, sauf si le Garta des premières est

identique au Kardak d'Ir-Nanna, comme l'a proposé Steinkeller (1988, p. 200, n. 22). Par ailleurs, Suse n'est pas mentionnée alors qu'elle dépend encore des rois d'Ur, mais comme les *lú su* y figurent, on peut supposer que les deux campagnes de Šū-Sîn ont permis de ramener provisoirement la Susiane dans son ensemble sous son autorité.

En réalité, Šū-Sîn laisse à son successeur Ibbi-Sîn un royaume, affaibli et placé sous une double menace, celle des Amorrites à l'ouest et celle des Élamites à l'est. Le nouveau souverain ne pourra jamais renverser cette situation. Au début de son règne, différents centres font défection : Ešnunna, la première année, Drehem la deuxième, Umma la cinquième, Lagaš la sixième et Nippur la huitième (Sigrist 1995a, p. 22). À Suse, les documents les plus récents sont datés de sa troisième année. Certes, le royaume tente une alliance avec les Élamites. Sa fille Tukin-hattimigriša est donnée en mariage à un *ensi* de Zabšali, dans sa 5^e année, avec l'intention manifeste de calmer le flanc oriental. La pression des Amorrites est si lourde que le roi finit par construire des murailles de protection à Nippur et à Ur (6^e année). Mais la Susiane commence à lui échapper. La date de sa 9^e année indique qu'il a dû mener une répression à Huhnur et celle de sa 14^e année marque une expédition militaire contre Suse, Adamdun et Awan mais ce ne sont là que des sursauts d'un pouvoir qui ne maîtrise plus les régions orientales. Tout laisse à penser que c'est sous son règne que les Simaškéens s'installent « définitivement » à Suse où Hutran-tepti et Kindattu restaurent le temple d'Inšušinak (EKI, nos 39 et 48).

L'installation des Élamites à Suse

Le point d'ancrage chronologique suivant est le règne du 6^e roi simaškéen, Kindattu, celui qui conduira la coalition qui met un terme à la III^e dynastie d'Ur. Mais à son sujet, différents problèmes se posent. Si, sur la « Liste Royale », il est le successeur de Tazitta II et de Lurrah-luhhan (les 4^e et 5^e rois-simaškéens qui sont inconnus par ailleurs) et précède Idadu (I) et Tan-Ruhuratir, dans la Généalogie de Šilhak-Inšušinak (EKI, n° 48), il est précédé par Idadu « fils légitime » (*ruhu-šak*) de Hutran-tepti, et par Tan-Ruhuratir, fils d'Idadu (I) et est suivi par Ebarat/Eparti (II). Kindattu est dit « fils » (*šak*) de Tan-Ruhuratir. Cette situation complexe peut être résumée par le schéma suivant :

« Liste Royale » (MDP xxxi, IV)	Généalogie de Šilhak-Inšušinak (EKI, n° 48)
6 ^e) Kindattu	
7 ^e) Idadu (I)	Idadu fils-légitime (<i>ruhu-šak</i>) de Hutran-tepti
8 ^e) Tan-Ruhuratir	Tan-Ruhuratir fils (<i>šak</i>) d'Idadu Kindattu fils (<i>šak</i>) de Tan-Ruhuratir
9 ^e) Ebarat (II)	Ebarat (sans filiation)
10 ^e) Idadu (II)	

La première difficulté concerne Kindattu, 6^e roi de Simaški qui précède, sur la « Liste Royale », Idadu (7^e) et Tan-Ruhuratir (8^e) alors qu'il apparaît comme leur successeur dans l'inscription de Šilhak-Inšušinak. Ce problème est résolu quand on sait que les scribes de Šilhak-Inšušinak n'ont pas mentionné les rois anciens dans un ordre chronologique strict, mais qu'ils les ont classés par lignées. C'est le cas pour l'époque des Épartides (Vallat 1996a) et pour la dynastie des Igihalkides (Steve et Vallat 1989). On peut donc admettre que Kindattu, n'appartenant pas à la ligne directe, a été placé après Idadu et Tan-Ruhuratir.

Cette explication ne résout pas le problème de la filiation puisqu'en *EKI*, n° 48, il est fils de Tan-Ruhuratir qui, selon la « Liste Royale », est son deuxième successeur. Si on accorde quelque crédit à chacun des deux textes, cela implique que le Tan-Ruhuratir, père de Kindattu, n'est pas le même que le Tan-Ruhuratir fils d'Idadu. Il y aurait donc un Tan-Ruhuratir (I) antérieur à la chute d'Ur, personnage qui n'apparaîtrait pas sur la « Liste Royale » parce qu'il n'aurait pas exercé le pouvoir suprême (ce qui confirmerait bien que Kindattu est un collatéral). Il est donc vraisemblable que ce Tan-Ruhuratir était le contemporain de Lurak(?) - Iuhhan (cette lecture, la plus vraisemblable parmi toutes celles supposées, a été proposée par Hinz 1972, p. 93), prédécesseur de Kindattu sur la « Liste Royale », et mort sans héritier apte à régner. Il faut également en conclure que ce Tan-Ruhuratir I est décédé avant la chute d'Ur puisque le pouvoir est alors assumé par son fils Kindattu.

Cette hypothèse d'un Tan-Ruhuratir I peut être étayée. En effet, une tablette mentionne le palais de Tan-Ruhuratir (*MDP* xxviii, n° 505). Or, ce petit texte est caractéristique de l'époque d'Ur III pour deux raisons. Tout d'abord, il porte l'empreinte d'un cylindre inscrit au nom d'un serviteur d'un roi d'Ur dont le nom se termine en Sîn, vraisemblablement Šū-Sîn comme nous le verrons. Ensuite, cette tablette porte une date « à la mode mésopotamienne ». Il est à noter, qu'après la chute d'Ur, ces dates caractéristiques (MU... : MU.US.SA...) sont très rares à Suse : elles peuvent toutes être attribuées au règne d'Atta-hušu, vraisemblablement un usurpateur qui a pris le pouvoir avec l'aide des Mésopotamiens. La seule exception, notoire et notable, pour l'époque des *sukkalmah* est celle de *MDP* xxiv, n° 348 : « [L'année où P]ala-iššan et Kuk-Kirmaš ont installé le droit et la justice ».

Par ailleurs, l'étude de la famille d'un certain Puzur-Ištar permet de confirmer qu'un Tan-Ruhuratir a exercé de hautes fonctions à Suse à l'époque d'Ur III. En effet, ce personnage apparaît sur une tablette (*MDP* xiv, n° 50) en compagnie de Puzur-ili, le préfet qui voue une tablette à la déesse Nungal pour la vie d'Amar-Sîn (*MDP* xxviii, n° 1). Mais il est surtout connu comme le père de deux fils qui ont joué un rôle intéressant à cette époque. Nur-Sîn, l'aîné, est encore apprenti-scribe (*puhu-tepi*) lorsqu'il est mentionné sur une tablette (*MDP* xxviii, n° 504) avec le même Puzur-ili. Il est connu également par son cylindre (Amiet 1972a, n° 1674) où il se dit « serviteur de Tan-Ruhuratir ». Il termine sa carrière comme « chancelier royal » (*sipir šarrim*), ainsi que nous l'apprend un document capital pour la chronologie (*MDP* xxviii, n° 424) car il est alors associé à Šulgi-zimu qui a été *ensi* d'Urua de Šulgi 44 à Šū-Sîn 7 (Steinkeller 1982, p. 246, n. 30).

Le cadet est « Šurimku, médecin, fils de Puzur-Ištar, serviteur d'Idadu », d'après l'inscription de son cylindre (Amiet 1972a, n° 2325). Par ailleurs, les deux frères sont attestés sur une même tablette (*MDP* xxviii, n° 551) qui mentionne un certain Idur-Sîn qui apparaît sur un autre document de Suse (*MDP* xxviii, n° 514) daté de la 5^e année de Šū-Sîn.

Nous sommes bien là à l'époque d'Ur III, probablement sous le règne de Šū-Sîn. Certes, Puzur-Ištar et Nur-Sîn portent des noms parfaitement mésopotamiens et on pourrait se demander s'il ne s'agit pas de Susiens au service des rois d'Ur. On peut tout d'abord remarquer qu'à Suse, la nature des noms propres n'indique pas forcément une appartenance ethnique. Ainsi, le vice-chancelier d'Atta-hušu Ibnī-Adad, son fils, le scribe Rīm-Adad et son petit-fils, le scribe Adad-rabi, portent tous des noms sémitiques, mais ils ont pour ancêtre Ha'tuk, un nom propre parfaitement élamite.

Ensuite, il serait étonnant qu'un fonctionnaire à la solde d'Ur porte des épithètes élamites. Nur-Sîn est dit « apprenti scribe » (*puhu-tepi*), puis « chancelier royal » (*sipir šarrim*). En outre, s'il avait été le « chancelier royal » de Šū-Sîn ou d'Ibbi-Sîn, on en aurait trouvé une confirmation dans les abondantes archives mésopotamiennes. Certes, les textes de Drehem mentionnent souvent un scribe nommé Nur-Sîn (par exemple *BIN* 3) mais jamais un chancelier de ce nom. Il est donc plus vraisemblable que le scribe Nur-Sîn qui fut d'abord le serviteur de Tan-Ruhuratir I a été ensuite le « chancelier royal » d'un souverain élamite à l'époque de Šū-Sîn puisqu'il est associé en tant que chancelier à Šulgi-Zimu, *ensi* d'Urua de Šulgi 44 à Šū-Sîn 7. Or, à cette époque, le seul élamite à porter le titre de « roi » est Ebarat I qui règne à Suse pendant deux ans en Šū-Sîn 5-6. Quant à son frère Šurimku, il ne peut être que le « médecin » d'Idadu I, le premier successeur de Kindattu.

La Généalogie de Šilhak-Inšūšinak mentionne un autre souverain qui n'apparaît pas sur la « Liste Royale » et qui a exercé le pouvoir à Suse à l'époque d'Ur. Il s'agit de Hutran-tepti dont Idadu (I) est dit l'héritier légitime (*ruhu-šak*). Son nom apparaît dans une formule de date typique de l'époque d'Ur III : « Année où la statue de bronze de Hutran-tepti fut faite » (*MDP* xxiv, n° 385), tablette qui mentionne un certain Pududu qui, sur son propre cylindre (*MDP* xiv, p. 29), se dit « serviteur d'Idadu (I) ». Hutran-tepti est encore mentionné dans un texte de Šilhak-Inšūšinak pour avoir restauré le temple d'Inšūšinak (*EKI*, n° 39 a). Ces exemples indiquent qu'il a donc exercé son pouvoir à Suse avant la chute d'Ur. Il pourrait donc être le successeur de Tan-Ruhuratir I.

Avec Idadu (I), le père de Tan-Ruhuratir, la situation est également fort complexe. Ce souverain est le successeur de Kindattu sur la « Liste Royale ». Il est dit « fils légitime » (*ruhu-šak*) de Hutran-tepti dans la Généalogie de Šilhak-Inšūšinak et il se dit « fils » (*du mu*) de Pepi dans l'inscription du bassin votif qu'il dédie à Inšūšinak (*MDP* vi, p. 16-19). Ces trois données ne sont pas incompatibles, car *ruhu-šak* est un titre qui marque la légitimité et pas forcément un lien biologique (voir *infra* « Inceste Royal »). Il suffit que Hutran-tepti et Pepi soient les frères de Kindattu et que Kindattu et Hutran-tepti soient morts sans héritier apte à régner. Cette situation n'a rien d'impossible. Nous avons vu que Hutran-tepti avait bien régné à Suse avant la chute d'Ur et nous savons que le fils de Kindattu épousa la fille d'Iddin-Dagan plus de 20 ans après la disparition de son père (Vallat 1996c). C'est dire qu'il était alors probablement trop jeune, à la mort de Kindattu, pour assumer le pouvoir.

Le règne de Tan-Ruhuratir (II), fils et successeur d'Idadu (I), marque une rupture totale avec les relations hostiles qui ont prévalu jusque-là entre la Susiane et la Mésopotamie. Il épouse, en effet, Mekubi, la fille de Bilalama d'Ešnunna dont les dates ne sont malheureusement pas connues (W.G. Lambert 1979, p. 43). Mais à peu près à la même époque, moins de vingt ans après qu'Išbi-Erra eut chassé les Susiens et les Élamites d'Ur, son petit-fils, Iddin-Dagan, donne sa fille Matum-niattum en mariage à Imazu, le roi d'Anšan, fils de Kindattu, lors de sa première année de règne (1878).

Ebarat II, 9^e roi simaškéen et successeur de Tan-Ruhuratir sur la « Liste Royale », marque le début d'une nouvelle dynastie dont il est le fondateur, celle des Épartides souvent appelée des « *sukkalmah* ». Les derniers simaškéens sont contemporains des premiers *sukkalmah* comme nous le verrons.

Compte tenu des éléments qui précèdent, on peut proposer le schéma suivant pour les souverains élamites de Suse après le repli d'Ebarat I, le *lú su* qui avait occupé le trône de Suse, devant l'avancée de Šū-Sîn, événement qui marque une rupture très nette dans les relations entre les souverains d'Ur III et les *lú su* appuyés par les Simaškéens.

5 ^e souverain : Lurak-luhhan et son contemporain Tan-Ruhurair (I)
6 ^e souverain : Kindattu et ses frères Hutran-tepti et Pepi
7 ^e souverain : Idadu (I) (hypocoristique d'Idadu-Inšušinak)
8 ^e souverain : Tan-Ruhurair (II) (époux de Mekubi)
9 ^e souverain : Ebarat (II), fondateur de la dynastie des sukkalmah, partiellement contemporain d'Idadu (II), fils de Tan-Ruhurair II.

L'intégration de Suse à l'empire élamite

C'est donc Kindattu, à la tête d'une coalition de Susiens et d'Élamites, qui met un terme à la troisième dynastie d'Ur et rattache ainsi « définitivement » (c.-à-d. jusqu'à l'époque néo-élamite) la Susiane à l'Élam. Le pouvoir mésopotamien est alors détenu par Išbi-Erra, fondateur de la dynastie d'Isin, qui tente de chasser d'Ur les Susiens et Élamites qui y sont demeurés. Un premier assaut en 1906 (IE 16) échoue. Kindattu, avec son futur successeur Idadu, est encore mentionné en 1903 (*BIN* 9, p. 382) mais nous ignorons si, dans sa seconde tentative couronnée de succès pour chasser les Susiens et les Élamites d'Ur, en 1896, Išbi-Erra s'est opposé à Kindattu ou à son successeur.

Quoi qu'il en soit, après la chute d'Ur en 1911, la Susiane est rattachée à l'Élam alors sous la domination simaškéenne. Idadu I a reconstruit le *haštu* dédié à Inšušinak (*EKI*, n° 48), une autre partie de ce monument (*EKI*, n° 39 b) et a restauré les remparts de l'Acropole comme nous l'apprend le bassin votif qu'il a dédié à Inšušinak (*MDP* vi, p. 16-19). Quant à son fils, Tan-Ruhurair, il est mieux documenté par une inscription de sa femme, Mekubi, la fille de Bilalama d'Ešnunna qui a fait édifier un temple à Inanna sur l'Acropole (*MDP* xiv, p. 24). Il est par ailleurs intéressant de noter qu'une languette de terre cuite portant le déroulement du cylindre d'un serviteur de Mekubi a été retrouvée, dans la couche VI du chantier B de la Ville Royale (Amiet 1972a, n° 1676).

Conclusions

Cette nouvelle reconstitution historique conduit à quelques considérations.

Tout d'abord, l'occupation de la Susiane par les rois d'Ur est fondamentalement différente de celle des Sargonides. Même Šulgi, malgré la réorganisation de son armée, n'a pas les moyens de ses prédécesseurs. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner les faits éponymes qui marquent la seconde partie de son long règne, à partir de la 22^e année quand il soumet Dér. Viennent ensuite des expéditions contre Karhar (24^e, 31^e, 33^e et 45^e), Simurram (25^e, 26^e, 32^e, 44^e et 45^e), Harši (27^e et 48^e), Šašrum (42^e), Lullubum (44^e et 45^e), Urbilum (45^e), Kimaš et Hurti (46^e) et enfin Harši, Kimaš et Hurti dans sa 48^e et dernière année (Sigrist et Gomi 1991). Toutes ces principautés sont situées dans le Nord et ne dépendent probablement pas de l'autorité politique de Simaški. Cependant une campagne a été dirigée contre Anšan (34^e année) alors qu'une de ses filles avait épousé l'*ensi* de cette ville 4 ans plus tôt. Et cette expédition revêt aux yeux de Šulgi une certaine importance puisque 3 années consécutives font allusion à l'événement (34, 35 et 36). Et l'absence des *lú su* dans les faits éponymes, malgré l'escarmouche de l'an 47 (mais il est vrai qu'elle est le fait du prince Šū-Enlil), indique que les deux partis qui occupaient la Susiane avaient trouvé un

certain *modus vivendi* qui durera, avec des hauts et des bas, jusqu'à la prise du pouvoir à Suse même par Ebarat I.

La relative faiblesse de ce « puissant roi d'Ur » est illustrée par différents exemples. Ainsi, il prétend avoir détruit la petite principauté de Karhar dans sa 24^e année, il doit y retourner dans sa 31^e année et il se vante de la détruire « pour la 3^e fois » dans sa 33^e année. Cette campagne ne sera d'ailleurs pas la conquête définitive puisque ce modeste site est l'objet, avec d'autres localités, d'une expédition dans sa 45^e année. À la limite, on comprend que Harši détruit dans sa 27^e année doit être à de nouveau maîtrisé 20 ans plus tard. Mais l'exemple le plus significatif de cette faiblesse apparaît dans la date de sa 44^e année quand le souverain se vante d'avoir détruit Simurram et Lullubum pour la 9^e fois ! On comprend dès lors que Šulgi (et a fortiori ses successeurs) n'ait jamais occupé la Susiane dans sa totalité et qu'aucune date ne fasse allusion aux *lú su*.

Et ce n'est pas parce que quelques cités de Susiane comme Suse, Urua, Adamdum ou Sabum s'acquittent très épisodiquement de l'impôt spécifique à la périphérie, le GÜN MADA (Steinkeller 1987), qu'elle peut être considérée, dans sa totalité, comme une province de l'empire d'Ur.

Enfin, l'identification des *lú su* avec les Susianiens qui ne dépendent alors pas des Mésopotamiens permet de résoudre un certain nombre de problèmes. On comprend désormais pourquoi le nom de ce peuple de l'Est mésopotamien, si souvent mentionné dans les textes économiques (*RGTC* II, p. 171-174), n'est jamais préfixé de NIM caractéristique des régions ou des peuples du Plateau iranien. Ce ne sont donc pas encore, à cette époque, des Élamites.

En outre, les *lú su* constituent le peuple de l'ancien Proche-Orient le plus éphémère alors qu'il joue un rôle capital dans la chute d'Ur III. Son existence dans les textes économiques commence en Šulgi 42 pour s'arrêter brutalement en Šū-Sîn 6 lorsque le roi chasse Ebarat de Suse... soit pendant une vingtaine d'années. Les *lú su* sont ensuite mentionnés dans la titulature d'Ir-Nanna dont ils dépendent très provisoirement et à deux reprises par Išbi-Erra qui tente une première fois de les chasser d'Ur en 1906 (IE 16) puis qui réussit à les expulser en 1896 (IE 26). Ils ne seront plus mentionnés par la suite qu'en relation avec la destruction d'Ur dans des œuvres littéraires, comme la Malédiction sur la destruction de Sumer et d'Ur (Michalowski 1989) ou des listes de synonymes. Ils disparaissent donc complètement de la documentation économique au moment où les Simaškéens s'imposent politiquement. La raison de cette soudaine disparition est désormais claire: les Simaškéens, en occupant Suse, réalisent l'unité de la Susiane. Les *lú su* sont alors intégrés aux Susiens ou plutôt aux Élamites puisque la Susiane devient à cette époque une des provinces de l'empire élamite.

E.4.4. Le Paléo-Élamite III (ca 1880-1450) (sukalmah ou Épartides)

La dynastie des Épartides, dite souvent des « sukalmah », du titre du plus haut fonctionnaire mésopotamien de l'époque précédente, également appelée dynastie des Épartides, du nom de son fondateur présumé Ebarat/Éparti, 9^e roi de la dynastie de Simaški, présente quelques caractéristiques essentielles. Tout d'abord la Susiane est désormais partie intégrante de l'empire élamite et Suse joue alors un rôle si important qu'elle devient la principale capitale de l'Élam. Cette dynastie, la plus longue de l'histoire élamite, demeure aujourd'hui encore celle dont le schéma historique est le plus contro-

versé malgré la relative abondance des sources qui la concerne: inscriptions royales, tablettes économiques et juridiques ainsi que quelques textes mésopotamiens qui fournissent différents synchronismes.

Il importe de souligner que la chronologie de cette période ne peut être qu'approximative. En effet, nous ne connaissons la durée précise d'aucun règne. C'est à peine si on peut supposer que certains sont particulièrement courts ou d'autres remarquablement longs. Aucun des documents économiques et juridiques ne porte de date. Seuls les noms des souverains qui y figurent permettent de les rattacher à tel règne plutôt qu'à un autre, sans autre précision. En outre, certaines homonymies, aussi bien des souverains que des acteurs ou des témoins de la vie économique, ont provoqué bien des confusions. Et les quelques synchronismes avec la Mésopotamie ne fournissent qu'une information approximative. Ainsi, le nom de Kuk-Naşur apparaît sur un document daté de la première année d'Ammişaduqa (1550). Mais la tablette ne dit pas si Kuk-Naşur était alors au début ou à la fin de son règne dont on ignore par ailleurs la durée.

Depuis que Scheil (*MDP* xxiv, p. 1-III) a proposé un premier schéma d'ensemble, différentes études ont été consacrées à cette période. Celle de Cameron (1936, p. 229) qui a longtemps été considérée comme une référence a été modifiée successivement par Rutten (1949, p. 166-167), par Hinz (1963 p. 1-20; 1971, p. 654-655; 1973a, p. 272), par König (1965, p. 4-6), par Salonen (1962, p. 12-23), par Börker-Klähn (1970, Pl. 85-87) et par Carter et Stolper (1984, p. 233) pour ne citer que les études d'ensemble. Vallat (1990a, p. 127) a présenté un schéma différent des travaux précédents en montrant que la reconstitution historique de cette période a été perturbée par l'interprétation erronée de quelques documents.

Les données des fouilles du Paléo-élamite III

Les travaux d'avant 1946 ont dû souvent traverser les installations de cette époque des sukkalmah, mais aucun vestige d'architecture n'a survécu à la pioche des premiers explorateurs de Suse. Les trouvailles pourtant ne manquent pas; en témoignent les nombreuses poteries et autres artefacts qui jalonnent certains volumes des *MDP* et surtout les textes, plus systématiquement publiés par le Père Scheil notamment. Il faudra attendre les fouilles de Ghirshman dans les chantiers Ville Royale A et B pour avoir une image plus complète de ce deuxième millénaire qui, il est vrai, n'a jamais particulièrement inspiré ses prédécesseurs; ni d'ailleurs ses successeurs qui ont opéré sous la direction de J. Perrot.

Les travaux de R. Ghirshman

Ville Royale, chantier A: Les fouilles de 1962 à 1966 (Couches XII à XV)

Pour une réévaluation du cadre chronologique de A XII (et de A XI), voir maintenant Gasche *et al.* (1998, p. 20-26).

C'est à partir de la couche XII que l'on atteint les installations du Paléo-Élamite III. L'architecture est maintenant plus cohérente, mais aussi mieux conservée que dans les couches plus récentes – souvent mutilées par de profondes fondations parthes/hellénistiques – car l'urbanisme obéit au schéma d'une voirie héritée des installations plus anciennes. De grandes résidences occupaient le centre-Sud et le secteur Est du chantier; celle située à l'est appartenait à un certain Attaru-uktuh qui, d'après les archives retrouvées partiellement dans trois chambres, bénéficiait de faveurs royales. Si l'on suit la liste établie par Vallat (1994), le sukkalmah mentionné dans ces textes

ne peut être que le troisième des Kuk-Naşur connus; il serait aussi le dernier de cette longue dynastie.

À l'autre extrémité du chantier, mais dans des installations attribuées au XII récent, se trouvait un texte juridique qui portait le sceau de Kidinū, roi de « Suse et d'Anzan ». La dynastie des sukkalmah ne régnait donc plus à Suse et c'est de cette nouvelle époque que date la seconde grande résidence – ou maison de plaisir selon Trümpelmann (1981) – construite au centre-Sud, mais aussi une muraille épaisse de près de 4 m, munie de petits saillants sur la face Nord. Sa fonction n'a pas pu être précisée, étant située en bordure du chantier; il pourrait s'agir soit d'un renforcement des remparts extérieurs, situés à quelques dizaines de mètres plus au nord, soit d'une muraille délimitant un secteur dont la nature nous échappe. Rappelons que ces deux constructions appartiennent à la même phase que celle dont provient le texte avec l'empreinte du sceau de Kidinū. La muraille, toujours en usage dans le XI ancien, pourrait cependant être à l'origine de l'abandon progressif de ce quartier désormais relégué en périphérie du secteur urbanisé de la Ville Royale.

Le XII ancien et les trois niveaux sous-jacents (XIII à XV) couvrent la seconde moitié du Paléo-élamite III. Durant toute cette période, le secteur oriental du chantier sera toujours occupé par une grande résidence accolée aux remparts élamites et enveloppé plus tard par le mur de terrasse achéménide; les différentes reconstructions de ces résidences suivront toujours le même schéma directeur.

Au cours du XIV, une autre grande demeure occupe le centre-Sud du chantier tandis qu'en XV, la même surface comprend neuf maisons individuelles parmi lesquelles figure peut-être une chapelle. Tous ces bâtiments respectent un réseau de rues et ruelles qui ne changera guère d'un niveau à l'autre.

En dehors des surfaces occupées par les grandes résidences, on observe des maisons plus modestes en dimensions, mais tout aussi soignées dans le détail de leur construction et de leurs équipements. Une exception déroge à cette règle: durant le XIII final, des artisans potiers s'installent au centre-Sud du chantier, à l'emplacement même de la grande demeure du XIV; ils installent au moins sept grands fours, malheureusement détruits en grande partie lors de la construction, plus tard, des fondations de la résidence du XII récent.

Observation la plus remarquable: ce sont ces maisons plus modestes, mais aussi celles des potiers du XIII, bien plus frustes encore, qui abritaient la presque totalité des tombes. Les grandes résidences n'en avaient pas, à une exception près: celle du XIII, située à l'est du chantier, enfermait un nourrisson de moins d'un an et, dans une autre pièce, se trouvait une inhumation au second degré d'un fœtus ou nouveau-né; mais ces deux modestes sépultures se trouvaient sous des locaux de service équipés d'installations culinaires.

Les constructions de A XV reposaient sur le sol naturel. Les données archéologiques et textuelles permettent de situer le début de cette couche aux environs de 1700 a.C., soit à la fin du long sukkalmahat de Siruktuh ou au début de celui de Siwe-palar-huppak. Pour les rapports de force entre ce dernier et Hammurabi et les exploits des Élamites en Haute Mésopotamie à cette époque, voir maintenant Durand (1986; 1994; Charpin 1986; Charpin et Durand 1991).

Ville Royale, chantier B: Les fouilles de 1967 (Couches V et VI)

Ce chantier est situé au sud de la Ville Royale, sur un des paliers du 2^e sondage de Mecquenem et les travaux qui

y ont été effectués datent de la dernière campagne de Ghirshman. Ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, l'objectif de ces fouilles était de compléter la séquence stratigraphique du II^e millénaire, entre les installations les plus anciennes du chantier A (couche XV) et les plus récentes de l'Acropole, attestées seulement par des puits du Paléo-élamite II / Ur III. Les premiers vestiges sondés (couche B I) – contemporains des couches X et IX du chantier A – étaient trop récents pour le but recherché. Les travaux furent ainsi reportés sur un palier inférieur de l'ancien sondage de Mecquenem où deux couches appelées V et VI récents étaient approximativement contemporaines des plus anciens vestiges reconnus dans le chantier A ; situés dans la partie Nord du chantier, ils étaient encastrés dans les dépôts des couches V et VI anciens qui couvrent, en gros, les débuts du Paléo-élamite III. Un court hiatus sépare le VI du VII dont la fin brutale a été évoquée plus haut.

Les Épartides dans la généalogie de Šilhak-Inšušinak

La Généalogie de Šilhak-Inšušinak énumère ceux de ses prédécesseurs qui avaient restauré un monument d'Inšušinak (EKI, n° 48). Pour la période concernée, cette énumération mentionne une dizaine de sukkalmah (en comptant les filiations). Tous ces noms apparaissent, plus ou moins fréquemment, dans les documents économiques (en particulier dans les MDP xxii, xxiii, xxiv et xxviii) qui contiennent les noms d'une trentaine de souverains en additionnant sukkal et sukkalmah. On a donc pensé qu'il suffisait d'intégrer à la Généalogie de Šilhak-Inšušinak ceux qui n'y figuraient pas pour obtenir un tableau complet pour l'époque de la dynastie. C'est ce qu'ont fait Scheil, Cameron, Hinz et leurs successeurs. Malheureusement, les scribes de Šilhak-Inšušinak n'ont pas respecté un ordre chronologique strict, mais ils ont mentionné les souverains par lignées : ceux de la lignée directe précèdent les collatéraux ou les usurpateurs. Ainsi, Kuk-Kirmaš et Atta-hušu ne sont pas à leur place chronologique comme nous le verrons.

En outre, sous son numéro EKI, n° 48, König a réuni trois documents différents, une stèle (EKI, n° 48) et deux pierres de crapaudine (EKI, n° 48 a et EKI, n° 48 b) qui ont en commun d'énumérer les prédécesseurs de Šilhak-Inšušinak qui ont restauré un monument dédié à Inšušinak. Or, si EKI, n° 48 et EKI, n° 48 b présentent deux listes tout à fait analogues, plusieurs différences importantes apparaissent en EKI, n° 48 a :

EKI, n° 48 et EKI, n° 48 b	EKI, n° 48 a
Ebarti	<i>idem</i>
Silhaha fils chéri d'Ebarti	<i>idem</i>
Siruk-tuh ruhu šak Silhaha	<i>idem</i>
Siwe-palar-huppak fils légitime de Siruk-tuh	<i>idem</i>
Kuk-Kirmaš fils de Lankuku	<i>idem</i>
Atta-hušu ruhu šak Silhaha	omis
Temti halki ruhu šak Silhaha	Kuk-Našur ruhu-šak Silhaha
Kuk-Našur ruhu-šak Tan-Uli	Temti-halki ruhu šak [x]

La première différence significative est l'absence d'Atta-hušu en EKI, n° 48 a. Ensuite, les deux derniers souverains semblent avoir été inversés. Temti-halki précède Kuk-Našur en EKI, n° 48 et EKI, n° 48 b alors que Kuk-Našur précède Temti-halki en EKI, n° 48 a. Or, nous ne connaissons aucun exemple où les scribes élamites ont inversé l'ordre de préséance sans raison

apparente. On peut en conclure que dans le premier cas, le Kuk-Našur fils de Tan-Uli est le troisième du nom. En EKI, n° 48 a, le Kuk-Našur qui se dit « fils légitime de Silhaha » est vraisemblablement le deuxième, le contemporain d'Ammişaduqa.

Ces deux constatations conduisent à une première conclusion : ces trois textes concernent trois bâtiments différents. En effet, seul EKI, n° 48 a conservé le nom de l'édifice restauré par ces différents princes. Il s'agit du *haštu* d'Inšušinak. Sur les deux autres documents, le nom du bâtiment est irrémédiablement perdu dans une cassure et la restitution proposée (*haštu*) ne repose sur rien.

Cette analyse conduit à une seconde conclusion intéressante. Dans les deux cas où Kuk-Našur est dit fils de Tan-Uli, il suit Temti-halki mais en EKI, n° 48 où il précède Temti-halki, il est dit *ruhu šak* Silhaha. Or, nous savons par une brique (MDP vi, p. 30, Pl. 8, 1-3 ; LIRS, n° 17) que Kuk-Našur fils de la sœur de Silhaha a dédié un *kukunnum* (temple-haut) à Inšušinak. Il est donc fort probable que le nom du bâtiment à restituer dans EKI, n° 48 a est le *kukunnum*. Cette hypothèse semble encore renforcée par le seul texte dédicatoire de Kuk-Kirmaš qui dédie à Inšušinak le *kukunnum* (MDP ii, p. 74-76 ; LIRS, n° 18 dont le Louvre possède 243 exemplaires, LIRS, p. 241-244).

Il est difficile de proposer le nom d'un troisième bâtiment pour EKI, n° 48 b. On pourrait simplement songer au temple extérieur (*kumpum kiduia*) qui est ruiné quand Inšušinak le reconstruit. Mais on peut éliminer le *kizzum* (quartier sacré) qui a été restauré par Kuk-Našur II (Steve 1987, n° 17) et non par Kuk-Našur III.

Le cylindroïde d'Atta-hušu

Ensuite, un autre texte qui mentionne dans l'ordre Ebarat, Silhaha et Atta-hušu (MDP xxviii, p. 7-8, n° 4) a été considéré comme l'illustration de la contemporanéité (au moins partielle) des trois personnages. Or, il n'en est rien. Sur ce document, Atta-hušu rappelle simplement ceux de ses prédécesseurs (Ebarat et Silhaha) qui ont construit ou restauré le temple de Nanna (Vallat 1989b). Si Ebarat et Silhaha sont bien contemporains comme le montre l'expression « par le nom de Silhaha et d'Epart » (De Meyer 1973, p. 293-294), entre eux et Atta-hušu, il faut insérer Pala-iššan et ses successeurs immédiats (Vallat 1996a, p. 301).

Le « fils de la sœur »

Enfin, une expression typiquement élamite, mal analysée, a contribué à la confusion. Il s'agit de *ruhu-šak* qui est rendu en accadien par *mār ahāti(-šu)* qui signifie « neveu » (litt. « fils de la sœur »). Comme ce terme apparaît dans la filiation de plusieurs sukkalmah, on en a déduit que le pouvoir élamite était transmis au neveu du roi et non pas à son fils. En réalité *ruhu-šak* est composé de deux mots élamites qui signifient « fils », le premier par rapport à la mère, le second par rapport au père et l'ensemble désigne le fruit de l'inceste entre le roi et sa sœur. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un titre qui indique la légitimité mais qui n'implique pas forcément un lien biologique entre le roi et sa sœur. En effet, une dizaine de souverains se disent ou sont dits « fils de la sœur de Silhaha » et certains parmi eux, plus de 5, voire 7 siècles après leur prétendu « oncle », comme Untaš-Napiriša (ca 1340-1300) et Hutelutuš-Inšušinak (ca 1120-1110) (sur ce problème, cf. ci-dessous l'« Inceste royal en Élam » *sub* G.1.).

En réalité *ruhu-šak* qu'on peut traduire par « fils légitime » est une survivance d'un ancien inceste royal qui n'a pas d'équivalent dans les sociétés mésopotamiennes. Sa traduction par *mār-ahāti(-šu)* ne rend qu'approxima-

tivement la notion élamite et il faut le comprendre « fils (que le roi a eu avec sa propre) sœur ». C'est donc toute la théorie de la succession qu'il convient de remettre en question : le pouvoir n'est pas transmis au neveu du souverain mais à ses enfants à lui et c'est une particularité élamite que d'associer ses enfants au pouvoir. Mais la théorie qui veut que le sukkalmah confie le sukkalat d'Élam et de Simaški à son fils aîné et que le cadet obtienne le sukkalat de Suse puis qu'à sa mort le sukkalmah soit remplacé par le sukkal d'Élam et de Simaški qui cède lui-même son poste au sukkal de Suse (parfois appelé « roi de Suse ») est plus théorique que réelle.

Ces trois principaux écueils étant contournés, il est désormais possible de proposer une reconstitution historique cohérente, sinon complète.

La première démarche consiste à confirmer l'hypothèse de W.G. Lambert (1979) selon laquelle Ebarat II, 9^e roi de la dynastie de Simaški, est bien l'Ebarat, père de Silhaha et fondateur de la dynastie des sukkalmah. Cette équation implique donc que les premiers sukkalmah sont les contemporains des derniers Simaškéens. C'est bien ce que révèlent l'anthroponymie et la prosopographie, car certains hauts fonctionnaires qui ont servi Idaddu II, le 10^e roi de Simaški, sont également associés à différents sukkalmah. Le problème est que les sukkalmah en question ont été, à la suite de G.G. Cameron (1936, p. 229), situés à la fin de la dynastie alors qu'ils sont les successeurs immédiats de Silhaha. Il s'agit de Pala-iššan et de ses successeurs Kuk-sanit, Kuk-Kirmaš, Tem-sanit, Kuk-Nahundi et Kuk-Našur I. Ces différents sukkal ou sukkalmah sont associés entre eux sur différents documents économiques de MDP xxiv : Pala-iššan et Kuk-Kirmaš (nos 348 et 349), Pala-iššan et Kuk-sanit (n° 329), Kuk-Kirmaš et Tem-sanit (n° 351), Kuk-Kirmaš et Kuk-Nahundi (n° 352) et Kuk-Nahundi et Kuk-Našur I (nos 329 et 330). Et les règnes de ces six personnages sont contemporains des dixième et onzième rois de Simaški, Idaddu II et Idaddu-napir. Ce dernier est encore mentionné sur une tablette (MDP x, n° 21) datée de Sumu-abum de Babylone (1798-1785), alors qu'Atta-hušu a déjà succédé au groupe Pala-iššan. Cela implique que les règnes des premiers sukkalmah sont relativement courts alors que ceux des derniers Simaškéens sont beaucoup plus longs.

En effet, l'ensemble des règnes de Pala-iššan et de ses successeurs ne doit pas dépasser l'espace d'une génération, car ils sont tous invoqués dans des documents concernant l'homme d'affaires Puzur-Manzat : Pala-iššan et Kuk-sanit (MDP xxiv, nos 348 et 349), Kuk-Kirmaš et Tem-sanit (MDP xxiv, n° 351), Kuk-Nahundi et Kuk-Našur I (MDP xxiv, nos 329 et 330).

Cette indication chronologique permet de situer le règne d'Ebarat II vers 1870. Ses successeurs de la branche de Simaški, Idaddu II et Idaddu-napir auront connu des règnes plus longs puisque ce dernier est encore documenté en 1798 alors qu'Atta-hušu exerce depuis longtemps déjà le pouvoir.

Parmi les fonctionnaires qui sont attestés dans les deux branches de la royauté élamite, le plus connu est Kuk-Simut, chancelier d'Idaddu II dont l'empreinte de cylindre (Amiet 1972a, n° 1677), si souvent publiée, porte l'inscription : « Idadu, *ensi* de Suse, héros aimé d'Inšušinak, fils de Tan-Ruhurati, à Kuk-Simut, le chancelier, son serviteur aimé, a donné [ce cylindre] ». Or, le nom de Kuk-Simut apparaît sur plusieurs documents parfaitement datables par les personnages qui y sont mentionnés. Ainsi, sur la tablette qui porte cette empreinte de cylindre (MDP xxviii, n° 437), le chancelier ordonne à un certain

Turunkuz de ne pas « molester » les apprentis-scribes. Ce Turunkuz et Atta-puni, associés sur un même cylindre (Amiet 1973, n° 43) se disent « serviteurs d'Idaddu ». Mais sur son propre cylindre (Amiet 1973, n° 41), Atta-puni se dit « serviteur du sukkal Kuku-sanit » (c'est ainsi qu'il convient de restaurer l'inscription, cf. Vallat 1989). Un autre personnage, associé à Kuk-Simut, est l'important homme d'affaires Puzur-Manzat dont les actes d'acquisitions de biens sont sous la protection de tous les souverains du groupe Pala-iššan. Les exemples pourraient être multipliés pour démontrer la contemporanéité des premiers sukkalmah et des derniers Simaškéens (Vallat 1996a).

De nombreux anthroponymes associés aussi bien à Idaddu II qu'au groupe Pala-iššan se retrouvent dans les textes de l'époque d'Atta-hušu (Vallat 1996a).

L'intermède d'Atta-hušu

Le règne d'Atta-hušu apparaît donc comme une longue parenthèse dans l'histoire de cette dynastie. Il se distingue des autres règnes au point qu'on peut se demander si Atta-hušu n'est pas un usurpateur installé sur le trône de Suse par un Mésopotamien. Tout d'abord, il utilise plusieurs titulatures inhabituelles. Il est, en effet, le seul à se dire « pasteur d'Inšušinak » (MDP vi, Pl. 5, 3), « sukkal u ibbir » (MDP xxviii, p. 7, n° 4), « celui qui tient les rênes de Suse » (Dossin 1962, p. 157 ; Sollberger 1968, p. 31) et il partage avec le seul Tetep-mada, son probable successeur, le titre de « pasteur du peuple de Suse » (MDP xxviii, p. 8-9, n° 6 ; MDP ii, p. 79 et Pl. 15, 5) mais il ne se dit jamais sukkalmah. Ensuite, il est le seul souverain de cette période à n'être associé à aucun autre. Enfin, les textes de son époque (MDP x), contrairement à tous les autres, sont datés « à la mode mésopotamienne ».

On peut dès lors se demander dans quelles circonstances il s'est emparé du pouvoir. On sait qu'il le détient en 1798 comme le montre la tablette MDP x, n° 2 qui est datée de la première année de Sumu-abum, le roi de Babylone. Mais, à cette époque, il exerce le pouvoir depuis un certain temps déjà puisque cette tablette porte le sceau du scribe Adad-rabi, fils de Rīm-Adad. Or, la famille de ce scribe apporte des indications chronologiques intéressantes. Son grand-père, le scribe Ibni-Adad, sur son propre cylindre (Scheil 1926, p. 36 ; Vallat 1989b), se dit « serviteur de Pala-iššan ». On le retrouve ensuite « vice-chancelier » (EGIR-*teppir*) d'Atta-hušu de qui il reçoit les insignes de dignité que sont la hache et le vase *gunagi* (Dossin 1962, p. 156-157 et Sollberger 1968, p. 32). Son rôle est alors important puisqu'une tour de Suse porte son nom (MDP x, n° 20 et MDP xviii, n° 198). Son fils Rīm-Adad se dit également « serviteur d'Atta-hušu » sur ses deux cylindres (Amiet 1972a, nos 1682-1683). Or, comme c'est son petit-fils qui est en activité en 1798, on peut supposer que le grand-père Ibni-Adad est devenu vice-chancelier d'Atta-hušu environ une génération plus tôt, soit une trentaine d'années. C'est donc à peu près à cette époque que Gungunum de Larsa (1837-1811) lance deux raids contre l'Élam. Le premier, en sa 3^e année, vise Bašime, le second, daté de sa 5^e année, atteint Anšan (Sigrist 1990, p. 7). Comme chacune de ces expéditions doit traverser la Susiane, il semble que la royauté susienne est alors bien fragile et c'est au cours de la seconde campagne que Gungunum aurait installé Atta-hušu sur le trône de Suse, soit en 1832. Cette hypothèse permettrait de mieux comprendre pourquoi tant de personnages apparaissent aussi bien dans la documentation du « groupe Pala-iššan » que dans celle d'Idaddu II et d'Atta-hušu.

Mais c'est la durée de son règne qui fait difficulté. Si on admet qu'Atta-hušu a pris le pouvoir en 1832, son règne dure déjà depuis 34 ans lorsqu'il est attesté pour la dernière fois sur un document daté avec certitude de 1798. Or les sources sont ensuite silencieuses jusqu'à ce qu'un roi élamite allié à Zambiya d'Isin (1742-1740) soit battu par le roi de Larsa Sin-iqīšam (1745-1741) en 1741 (Kraus 1951, p. 20 ; Stol 1976, p. 26-27 ; Sigrist 1990, p. 29). Ce souverain élamite pourrait être Siruk-tuh, le père de Siwe-palar-huppak. Même en supposant que Siruk-tuh n'était alors pas au tout début de son règne, c'est une période d'au moins 80 ans qui doit être couverte par les règnes successifs d'Atta-hušu et de Tetep-mada. Certes, ce n'est matériellement pas impossible. On sait que Rīm-Sîn a détenu le pouvoir à Larsa pendant 60 ans (1726-1667), mais on ne peut pas éliminer d'emblée l'hypothèse que d'autres souverains, aujourd'hui encore inconnus, aient régné à cette époque. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de solution de continuité entre, d'une part, Atta-hušu et son (ses) successeur(s) et, d'autre part, Siruk-tuh. Une tablette historique mentionne, en effet, Siruk-tuh sukka précédant Siwe-palar-huppak, Kudu-zuluš, Kutir-Nahhunte et Temti-Agun (*MDP* xxviii, p. 14-15, n° 14). Mais nous ignorons le nom du sukka mah lorsque Siruk-tuh exerçait le sukka lat.

Les Épartides et la Mésopotamie

Si Siruk-tuh est bien l'Élamite battu par Sin-iqīšam en 1741, il est fort vraisemblable que le souverain élamite anonyme qui attaque Ipiq-Adad II d'Ešnunna en 1710 (Briot 1985, p. 229) est le même. Son nom apparaît clairement sur une lettre de Shemshara (Læssøe 1965) datée de l'époque de fiāmī-Adad (1710-1679) et, dans ces conditions, la lettre de Rīm-Sîn (1726-1667) qui mentionne le « grand roi d'Élam » fait aussi allusion à Siruk-tuh (Rowton 1967).

À partir de Siruk-tuh, les informations sont plus nombreuses. Nous savons qu'il a eu au moins trois fils. L'aîné est Simut-wartaš comme l'atteste la tablette *MDP* xxiv, n° 340 où sont évoqués, dans l'ordre, Siruk-tuh, Simut-wartaš et Siwe-palar-huppak. Simut-wartaš est encore mentionné sur un cylindre d'albâtre trouvé à Liyan (*MDP* xv, p. 91) et sur une tablette inédite où il est associé à Siruk-tuh (*TS* XV 133, Steve *et al.* 1980, p. 99). Il meurt avant d'avoir pu exercer le sukka mahat qui revient à Siwe-palar-huppak, le Šepalpak des tablettes de Mari. Dans la documentation suso-élamite, Siwe-palar-huppak ne présente aucun caractère exceptionnel. Il est connu, comme beaucoup d'autres souverains, pour avoir restauré différentes parties d'un sanctuaire dédié à Inšušinak (*EKI*, nos 48, 48 a, 48 b et *EKI*, n° 39 g) et son nom apparaît sur quelques tablettes juridiques. Son règne est encore attesté par quelques fragments de briques dédicatoires retrouvés à Malyan, l'ancienne Anšan (Stolper 1982, p. 57 et 60). Mais c'est par les *Archives Royales de Mari* qu'il apparaît sous un jour exceptionnel. En effet, les documents mariotes montrent que Siwe-palar-huppak a été le suzerain des rois mésopotamiens de l'époque de Hammurabi de Babylone et de Zimri-Līm de Mari. Une première intervention de l'Élamite en Mésopotamie a eu lieu en 1673 lors du partage des territoires du roi d'Assyrie Šamī-Adad (1710-1679) entre les rois de Mari, de Babylone et d'Ešnunna qu'il arbitre (Charpin et Durand 1991, p. 60-61). Mais c'est surtout entre 1670 et 1668 qu'il s'impose aux Mésopotamiens en occupant d'abord Ešnunna d'où il envoie Kunnam, vraisemblablement son général, soumettre les villes comme Ekallatum, Razama ou fiubat-Enlil avant d'envahir l'Ida-Maraš. Les messagers élamites atteignent même Alep et le prince de Qatna offre son pays

au sukka d'Élam pour obtenir son aide (Charpin 1986 et Charpin et Durand 1991). Mais dans un premier temps cette présence élamite est acceptée. Des rois comme Rīm-Sîn, Zimri-Līm ou Hammurabi, entre eux, se disent « frères », mais quand ils évoquent le souverain élamite, ils l'appellent « père ». Par ailleurs, le commerce, en particulier celui de l'étain, est alors florissant (Joannès 1991) et de nombreux cadeaux sont échangés (Durand 1986, p. 118-126 ; Joannès 1991 et en particulier le tableau I). Le souverain élamite se conduit alors en monarque absolu.

Mais très rapidement la situation se dégrade. Après la prise d'Ešnunna, Zimri-Līm et Hammurabi supportent de moins en moins les exigences de Siwe-palar-huppak et son arrogance. Deux tablettes nous apprennent qu'ils décident de s'allier contre l'Élamite (Durand 1986 et Charpin 1990) et cette alliance se concrétise immédiatement par la bataille de Hīritum (Lacambre 1997 ; Cole et Gasche 1998). Les troupes de Zimri-Līm et de Hammurabi, venues de Babylone, mettent à mal l'armée élamite qui se replie cependant en bon ordre et lors de son retrait dévaste Kakkulātum avant d'atteindre Mankisum.

Il est possible que Siwe-palar-huppak n'ait pas survécu de beaucoup à cette défaite, car il avait déjà une santé vacillante au moment des hostilités (*ARM* xxvi, nos 362 et 384). Sa mort avait d'ailleurs été annoncée (*ARM* xxvi, n° 383) mais elle a été démentie : « Il n'est que très malade » (*ARM* xxvi, n° 384).

Et comme il est mort sans enfant, le pouvoir est revenu à son frère Kudu-zuluš qui l'a transmis à son propre fils, Kutir-Nahhunte que Siwe-palar-huppak avait déjà associé à la gestion des affaires. Ainsi, 9 donations royales (encore inédites) sont accordées au nom de Siwe-palar-huppak, de Kudu-zuluš et de Kutir-Nahhunte (Steve *et al.* 1980, p. 89).

On a longtemps attribué à Kutir-Nahhunte I des campagnes en Mésopotamie sur la foi d'un fragment de stèle très mutilé (*EKI*, n° 70 C). Mais le mot que Scheil (1932, p. 73-74) lisait *Ag-ga-du-um* et prenait pour Akkad est en réalité à lire *ak-ka-du-uš* (celui qui l'ayant reçu...). Le Kutir-Nahhunte qui a conduit des opérations en Mésopotamie est le deuxième du nom (Vallat 1993b).

De Kutir-Nahhunte I à Kuk-Našur III (ca 1600-1450)

La tablette qui mentionne Siruk-tuh sukka citée plus haut (*MDP* xxviii, p. 14-15, n° 14) permet d'assurer le schéma du milieu de la dynastie puisqu'elle énumère successivement Siruk-tuh, Siwe-palar-huppak, Kudu-zuluš I, Kutir-Nahhunte I et Temti-Agun. Comme certains princes associés à Kutir-Nahhunte et à Temti-Agun n'apparaissent pas sur ce document, on peut supposer que ce texte ne cite que ceux qui ont exercé le sukka mahat.

Malgré ce premier schéma, l'établissement de la succession des sukka mah et des sukka de la seconde partie de la dynastie est complexe bien que les sources soient plus nombreuses, sinon plus explicites.

Le principal écueil pour la reconstitution historique est constitué par un très grand nombre d'homonymies. Ainsi, pour la période qui va de Kutir-Nahhunte à Kuk-Našur III, nous connaissons au moins 8 Beli, 7 Belšunu et 7 Nuriya, 6 Darakiya et de multiples anthroponymes qui présentent de 4 à 2 homonymies.

Fort heureusement, les homonymies entre les souverains sont plus rares même si certains auteurs les ont multipliées. En réalité, pour cette époque, il n'y a que deux Kuk-Našur, le deuxième du nom, contemporain du roi Ammišaduqa (1550-1530) et le troisième qui est le dernier sukka mah connu.

Un deuxième obstacle est constitué par le nombre de personnages qui peuvent assumer le pouvoir ou une partie

du pouvoir simultanément. Ainsi, par exemple, cinq princes sont associées à Kutir-Nahhunte.

Cependant, certains textes royaux permettent d'établir une première trame qu'il conviendra de compléter. Ainsi, la brique dédiée par Temti-Agun, alors qu'il n'était que sukka, pour le temple d'Išnikarab énumère Kutir-Nahhunte, Lila-irtaš, Temti-hiša-haneš et sa mère Pilkiša (MDP VI, p. 23-24). Sans autre information, ce texte laisserait supposer que le roi mentionne ses trois prédécesseurs. Or, une autre inscription royale (EKI, n° 67; Vallat 1990) associe Kutir-Nahhunte à un certain Attamera-halki dont le nom ne figure pas sur la précédente inscription, mais qui précède Temti-Agun sur une tablette économique (MDP XXIV, n° 379). Un autre personnage qui a la préséance sur Temti-Agun est documenté par les tablettes de Suse. Il s'agit de Tata qu'on trouve en MDP XXIII, nos 321-322, MDP XXIV, n° 383 et MDP XXVIII, n° 429. Sur une autre tablette (MDP XXIV, n° 391), un élément supplémentaire est apporté car le texte précise : Tata sukka et Temti-Agun. Enfin, un cinquième personnage, Kutir-Silhaha, est associé à Kutir-Nahhunte (MDP XXVIII, n° 409). Ainsi, ces différents textes montrent que cinq personnages différents sont associés à Kutir-Nahhunte : Atta-mera-halki, Tata, Lila-irtaš, Temti-Agun et Kutir-Silhaha. Mais de cet ensemble, trois seulement sont connus pour avoir atteint le sukkalmahat : Kutir-Nahhunte, Temti-Agun et Kutir-Silhaha.

La situation se complique avec ces deux derniers souverains. De son côté, Temti-Agun n'est associé qu'à un seul de ses successeurs, Kuk-Našur (II) alors que Kutir-Silhaha a la préséance sur Kuk-Našur (II) (MDP XXIII, n° 210; MDP XXII, n° 65), sur Temti-raptaš (MDP XXIII, n° 212; MDP XXII, nos 10 et 133; MDP XXIII, n° 169; MDP XXII, n° 117; MDP XXIII, nos 213 et 214) et sur Sirtuh (MDP XXII, n° 18; MDP XXIII, n° 211).

De son côté, Kuk-Našur (II) qui est le fils de Temti-Agun comme l'indique son cylindre (MDP LIII, n° 2015), est également associé à Sirtuh (MDP XXII, n° 137; MDP XXXI, n° 159) et également à Kuduzuluš (II) sur une douzaine de tablettes (MDP XXII, nos 32, 36, 37, 38, 86, 160; MDP XXIII, nos 195 et 215; MDP XXIV, n° 340; Scheil 1925, p. 143-145).

Il est donc difficile de savoir si Temti-raptaš, Simut-wartaš II et Kudu-zuluš II sont les enfants de Kutir-Silhaha ou de Temti-Agun. Dans la première éventualité, la plus vraisemblable, le pouvoir serait passé aux collatéraux après le règne de Kuk-Našur II qui est, lui, le fils de Temti-Agun, et serait revenu ensuite à la branche aînée avec Sirtuh, fils de Kuk-Našur II (Vallat 1990a).

Un dernier problème surgit avec trois sukkalmah : Tan-Uli et ses deux successeurs Temti-halki et Kuk-Našur III. Sur plusieurs documents, Tan-Uli est associé à Temti-halki et sur plusieurs autres à Kuk-Našur. Enfin, Temti-halki et Kuk-Našur III apparaissent ensemble sur plusieurs tablettes. Mais aucun de ces trois souverains n'est associé à un autre sukka ou sukkalmah. Une seule tablette mentionne un certain [X]-matlat (*šar fusim*) sur un document scellé par le cylindre de Kuk-Našur III, mais ce personnage est inconnu par ailleurs (= TS.XII.91).

V. Scheil (MDP XXIV, p. I-III), en confondant Kuk-Našur II et Kuk-Našur III en EKI, n° 48 comme nous l'avons vu, situe ce groupe avant Kutir-Silhaha, Temti-raptaš, Kuduzuluš II et Sirtuh. Pour Cameron (1936, p. 229), ils sont bien les successeurs de Tepti-raptaš et Kuduzuluš II, mais ils sont suivis sur son tableau par le groupe Pala-iššan qu'il convient de placer au tout début de la dynastie. Salonen (1962, p. 12-23) situe ce groupe immédiatement après Temti-Agun et Kuk-Našur II et il

est suivi par Hinz (1963, p. 1-20; 1971, p. 654-655; 1973, p. 272) qui est contraint de créer un Kuduzuluš III, un Temti-Agun II, un Kuk-Našur IV et un Kutir-Silhaha II. Quant à König (1965, p. 5-6), il place Tan-Uli immédiatement après Atta-hušu. Enfin, Börker-Klähn (1970, Pl. 85-87) remet le groupe Pala-iššan au début de la dynastie, mais elle confond pratiquement tous les princes de la seconde partie de la période et est amenée à compter 5 Kuk-Našur, 2 Kutir-Nahhunte et 2 Kutir-Silhaha.

La famille d'Anih-Šušim

C'est une famille susienne qui est à l'origine de cette confusion. Ses archives font état d'un partage de biens que complique l'homonymie de l'ancêtre et du petit-fils : Anih-Šušim. On est arrivé à tirer au clair l'imbroglio de cette affaire qui permet, en fin de compte d'éclaircir la succession des derniers sukkalmah. On trouvera toutes les pièces de ce dossier en MDP XXIII (nos 315, 321-322), MDP XXIV (n° 353) et MDP XXVIII (n° 416), et des commentaires chez : De Meyer (1961), Glassner (1991, p. 123 et surtout Vallat 2000b), par exemple.

En résumé, les membres des cinq générations de la famille d'Anih-Šušim sont associés directement à 9 sukkalmah qui ont régné de Kutir-Nahhunte jusqu'au dernier, Kuk-Našur III.

En intégrant ces données aux documents qui mentionnent des princes qui ne sont pas directement associés aux membres de cette famille on a pu établir un schéma qui regroupe 14 souverains.

Les règnes de ces 14 souverains, de Kutir-Nahhunte à Kuk-Našur III, peuvent désormais être situés dans une période qui s'étend des environs de 1650 à 1450. En effet, Kutir-Nahhunte est le fils de Kuduzuluš I qui a été étroitement associé à Siwe-palar-huppak. Son règne peut être situé approximativement vers 1650. Entre son règne et celui de Kuk-Našur II, le contemporain d'Amišaduqa, cinq princes ont exercé au moins une partie du pouvoir : Atta-mera-halki, Tata, Lila-irtaš, Temti-Agun et Kutir-Silhaha. À la suite de Kuk-Našur, soit entre 1550 et 1450, on ne compte pas moins de 7 sukka ou sukkalmah. Si Temti-raptaš, Simut-wartaš II, Kuduzuluš II et Sirtuh sont rattachés à leurs prédécesseurs, il n'en va pas de même pour les trois derniers sukkalmah, Tan-Uli et ses deux fils Temti-halki et Kuk-Našur III.

Ce dernier Kuk-Našur est certainement l'auteur de la lettre et de l'enveloppe qui portent son sceau, retrouvées en A XII, dans la résidence d'Attaru-uktuh située dans le secteur Est du chantier. Or, au sommet de la même couche A XII, mais à l'ouest du chantier, on a retrouvé l'empreinte du cylindre de Kidinū, le fondateur d'une « dynastie » qui fera suite à celle des Épartides (Steve 1994). Nous sommes bien en présence du dernier sukkalmah connu.

Les informations fournies par les documents des membres de la famille d'Anih-Šušim pour l'établissement du schéma de la fin des Épartides peuvent être confortées par d'autres éléments. Ainsi, un propriétaire susien, Itti-ilibališ, fils d'Apil-Kubi, est attesté sur plusieurs documents dont trois sont datés. Le premier (MDP XXIII, n° 212) mentionne Kutir-Silhaha sukka et Temti-raptaš. Sur le deuxième (MDP XXIII, n° 177), il s'agit de Tan-Uli sukka et Temti-halki. Sur le troisième (MDP XXIII, n° 209), on trouve Temti-halki sukka et Kuk-Našur (III). L'activité d'Itti-ilibališ a commencé sous Kutir-Silhaha et s'est terminée sous Tan-Uli, car Temti-halki est sukka quand Tan-Uli exerce le sukkalmahat. Cela n'a rien d'impossible puisque Kutir-Silhaha qui est associé à Kuk-Našur (II) et à Temti-raptaš l'est aussi à Sirtuh (MDP XXII, n° 18 et MDP XXIII, n° 211), le prédécesseur de Tan-Uli. Certes, la

vie d'Itti-ili-baliṭ a dû être aussi longue que celle de l'homme d'affaires Puzur-Manzat qui fut le contemporain de 6 sukkalmah à l'époque ancienne. Mais on ne peut désormais écarter l'hypothèse selon laquelle sa famille compterait deux Itti-ili-baliṭ, fils de deux Apil-Kubi comme dans celle d'Anih-Šušim.

D'autres personnages des tablettes juridiques et économiques viennent confirmer ce schéma mais pour des séquences plus courtes, comme, par exemple, le scribe Damkiya qui exerce ses talents sous trois princes successifs, Temti-raptaš (*MDP* xxiii, nos 216 et 219), Simut-wartaš (*MDP* xxiii, n° 222) et Kuduzuluš II (*MDP* xxiii, n° 179). Ces quatre tablettes datées, et écrites par le scribe Damkiya, permettent d'en dater d'autres car son nom et sa qualité apparaissent sur une trentaine de documents.

Ces divers éléments viennent confirmer le schéma présenté par Vallat (1990a avec le correctif de Vallat 1993a où le sukkalmah contemporain d'Amišaduqa est Kuk-Našur II et non Kuk-Našur III).

La « sémitisation » ou l'« occidentalisation » de la royauté élamite

La principale caractéristique de cette longue dynastie est la « sémitisation » de la royauté élamite qui se manifeste dans trois domaines essentiels, la langue, la religion et la titulature des souverains.

L'immense majorité des documents est rédigée en accadien. Pour l'ensemble de la période, les fouilles de Suse n'ont fourni que trois textes rédigés en élamite : une dédicace de Siwe-palar-huppak (*EKI*, n° 3), un fragment de stèle en aragonite probablement de Temti-Agum (Scheil 1932, p. 71-76 ; *EKI*, n° 70 C ; Vallat 1990) et un fragment de vase du même souverain (*MDP* xi, p. 84-85 ; *EKI*, n° 67 ; Vallat 1990). À cette maigre moisson, on peut ajouter quelques fragments d'une inscription dédicatoire sur briques retrouvés à Malyan (Stolper 1982, p. 59-61 et 64-67) ainsi qu'un fragment de stèle contenant une liste de conquêtes de Siruk-tuh de provenance inconnue (Farber 1974).

L'essentiel de nos documents est donc en accadien. Outre les quatre volumes qui contiennent la plupart des textes juridiques et économiques (*MDP* xxii, xxiii, xxiv et xxviii), plusieurs autres volumes de cette série offrent des textes de cette époque. Van Der Meer (*MDP* xxvii) a rassemblé 297 textes qui, pour la plupart, sont des tablettes scolaires qui illustrent l'influence mésopotamienne sur la société susienne. Cet ensemble vient compléter le lot de 65 tablettes scolaires publiées auparavant par Dossin (*MDP* xviii, nos 1-65). Cependant, les scribes susiens ne suivent pas servilement leur modèle mésopotamien. « Les textes mathématiques de Suse » étudiés par Bruins et Rutten (*MDP* xxxiv) illustrent la particularité en ajoutant à l'exposé susien : « Voici maintenant la méthode accadienne ». Ces tablettes peuvent être attribuées au début de la dynastie des sukkalmah (*MDP* xxxiv, n° 1). Par contre, les « Textes littéraires de Suse » (*MDP* lvii) publiés par Labat et Edzard, comme nous le verrons, sont légèrement postérieurs à cette époque.

En résumé, la langue de la vie quotidienne pendant cette période qui a duré plus de quatre siècles est l'accadien. À l'école, dans la vie sociale et économique et même pour les donations royales, c'est la langue vernaculaire qui semble bien avoir estompé la langue élamite.

Cette « sémitisation » de la royauté élamite est sensible également dans le domaine religieux. En s'installant en Susiane, les Élamites n'ont pas cherché non plus à imposer leur panthéon. La majorité des divinités honorées à Suse à cette époque est suso-mésopotamienne et Inšu-

nak demeure le dieu poliade de Suse. Exception faite de l'anthroponymie, les dieux du Plateau sont rares dans la littérature de l'époque des sukkalmah. C'est seulement à la fin de cette période qu'ils font une entrée encore timide comme l'indiquent des tablettes inédites.

Enfin, en s'installant en Susiane après la suprématie des rois d'Ur, les souverains élamites ont adopté le plus haut titre mésopotamien de l'époque d'Ur, celui de sukkalmah, pour désigner le premier d'entre eux. Ce titre n'implique nullement, comme on l'a longtemps cru, une quelconque dépendance de l'Élam vis-à-vis de la Mésopotamie. Cependant, on peut remarquer que le fondateur de la dynastie a porté le titre de « roi d'Anšan et de Suse » qui a été immédiatement abandonné. Encore faut-il noter que ce titre a été attribué à Ebarat par Atta-hušu mais que sur les tablettes contemporaines Ebarat porte simplement le titre de « roi ». De même, Silhaha ne se dit jamais sukkalmah. Ce titre lui a également été attribué par Atta-hušu sur la même inscription (*MDP* xxviii, p. 7-8, n° 4). En réalité, le premier à porter ce titre dans ses propres inscriptions est Kuk-Kimnaš (*MDP* ii, p. 74-76 ; *LIRS*, n° 18) où il se dit « sukkalmah, sukkal d'Élam, de Simaški et de Suse ». Le titre de « roi » ne désigne donc plus le premier magistrat. Il n'est utilisé que pour désigner le sukkal de Suse qui, en réalité, est le maire de la ville (De Meyer 1982).

E.5. L'ÉPOQUE MÉSO-ÉLAMITE (CA 1450-1050)

La découverte de l'empreinte du cylindre de Kidinū en XII récent de « Ville Royale A » (Steve *et al.* 1980, p. 92) a permis d'établir que la dynastie des sukkalmah avait été remplacé par une nouvelle dynastie dont la principale caractéristique est d'utiliser une nouvelle titulature, celle de « roi de Suse et d'Anzan ». L'époque méso-élamite commençait donc avec les Kidinuides et se continuait sous les Ighalkides pour se terminer avec les Šutrukides. Mais entre les années 1980 et 2000, différents documents nouveaux ont été publiés. Leur étude permet de remodeler l'ensemble de la période, aussi bien pour le cadre événementiel que pour la chronologie. Il apparaît désormais que la dynastie des Kidinuides, qui n'a duré qu'une cinquantaine d'années, est une période charnière entre la dynastie des sukkalmah et celle des Ighalkides qui commence vers 1400 pour se terminer vers 1050. Quant aux Šutrukides, ils ne constituent pas, à proprement parler, une dynastie, mais ils forment la dernière famille régnante des Ighalkides auxquels ils sont directement rattachés.

F.5.1. Le Méso-élamite I (ca 1450-1400) (Kidinuides)

On l'a vu plus haut, les seules installations de cette époque ont été mises au jour dans le chantier Ville Royale A de Ghirshman, couches XII récent et XI ancien qui se sont succédé sans solution de continuité (voir en dernier lieu Gasche *et al.* 1998, p. 24-26). Mais, comme on le redira plus loin, ces vestiges n'ont pas toujours été situés dans le temps de manière correcte.

Les sources textuelles

Dans les premières publications des inscriptions découvertes à Suse, deux personnages portant le titre de « roi de Suse » apparaissent sur des briques dédicatoires. Le premier Inšušinak-sunkir-nappipir (dont le nom écrit idéographiquement ^dMÜŠ.EREN.EŠŠANA.DINGIR.MEŠ peut être lu en accadien *Inšušinak-šar-ilani*) a restauré le temple d'Inšušinak construit par le sukkalmah Temti-halki (*MDP* ii, p. 120-121 = *LIRS* 56-57, n° 19). Deux briques fragmentaires sur lesquelles le nom du souverain a disparu, portant une inscription différente, sont attribuées à

ce roi par Scheil (*MDP* II, p. 121-122) mais ces fragments sont rapidement identifiés comme appartenant à un texte de Tepti-ahar (*MDP* IV, p. 167-168 = Reiner 1973 = *LIRS* 57-58, n° 20).

Le nom de Tepti-ahar apparaît dans la formule « par le nom de Tepti-ahar et d'Inšušinak, ils ont juré » sur une des tablettes dites de Mālamir (*MDP* IV, p. 191-192, n° 15 = *MDP* XXII, n° 75). Dans ce même lot de textes figure un autre personnage, Šalla (ou Salla) qui ne porte pas de titre mais qui apparaît sur une tablette de Suse (*MDP* XXIII, n° 327) dans une formule identique à celle de Tepti-ahar (en *MDP* XXIII, n° 248) : « vive à jamais Inšušinak et que Šalla prospère ! » On en a conclu que Šalla avait régné à une époque proche de celle de Tepti-ahar.

Ces différents souverains ont gêné les historiens. Cameron (1936) ignore Tepti-ahar, confond Šalla avec la déesse Šala et considère qu'Inšušinak-sunkir-nappipir est une épithète divine. Quant à Hinz (1964), il confond également Šalla avec la divinité, il ignore Inšušinak-sunkir-nappipir et fait de Tepti-ahar un roi qui aurait régné à Suse entre 1500 et 1350. Il est cependant plus précis en *ELW*, p. 761 où Inšušinak-sunkir-nappipir devient un roi de Suse sans autre précision et en *ELW* I, 313 où Tepti-ahar aurait régné vers 1365. Aucun des deux rois n'est rattaché à une dynastie.

En 1971, Porada publie un cylindre au nom de Tan-Ruhuratir qui est dit « roi de Suse et d'Anšan » (lecture de Reiner). Ce document est attribué, par son style, à l'époque méso-élamite et Tan-Ruhuratir II est considéré comme un souverain qui a régné à l'époque de Tepti-ahar ou un peu avant.

Les fouilles de Haft Tépé ont apporté un regain d'intérêt pour le règne de Tepti-ahar. En effet, une stèle (Reiner 1973) porte la mention du roi Tepti-ahar. En outre, parmi les nombreuses tablettes retrouvées sur ce site, plusieurs portent le déroulement du cylindre d'« Athibu, grand gouverneur de Kabnak, administrateur et homme de confiance de Tepti-ahar, roi de Suse et serviteur du dieu IM » (Herrero 1976, p. 102, n° 6). Bien plus, l'empreinte de cylindre du roi lui-même est déroulée sur plusieurs documents. Et, dans sa propre titulature, il se dit « roi de Suse et d'Anšan » (Herrero 1976, p. 104, n° 7). Enfin, les tablettes de Haft Tépé ont fourni l'empreinte du cylindre d'un certain Adad-erīš qui se dit « écuyer, serviteur d'Inšušinak-sunkir-nappipir, roi de Suse » (Glassner 1991, p. 111).

Mais c'est en 1980 seulement que la situation se décaète, quand est publiée l'empreinte du cylindre de Kidinū qui se dit « roi de Suse et d'Anšan » (Steve *et al.* 1980, p. 92-93). En effet, cette empreinte a été découverte dans la couche A XII récente de la Ville Royale de Suse. Or, sur ce même chantier, la couche A XII ancienne a fourni des documents au nom d'un Kuk-Našur, probablement le troisième du nom. Ainsi cette couche marque la fin de la dynastie des Épartides caractérisée par le titre de sukkalmah et la naissance d'une nouvelle dynastie, celle des Kidinuides dont la titulature est « roi de Suse et d'Anšan », un titre qui n'avait plus été utilisé depuis Ebarat II au début de la dynastie des sukkalmah.

À propos de ces personnages, quelques remarques s'imposent. Tout d'abord, Kidinū ne semble pas être un *homo novus* puisqu'il se dit fils d'Adad-šarru-rabu qui, toutefois, n'est mentionné nulle part ailleurs. Ensuite, en l'absence de toute filiation à l'exception de celle de Kidinū, l'ordre de succession n'est pas absolument certain. Il est cependant vraisemblable qu'à la suite d'Adad-šarru-rabu et de Kidinū, le pouvoir a été assuré par Tan-Ruhuratir II. Comme le nom de Šalla est attesté sur une douzaine de tablettes de Mālamir où Tepti-ahar n'est

documenté que par une seule tablette et comme Inšušinak-sunkir-nappipir apparaît à Haft Tépé, on peut supposer que ces deux derniers rois ont précédé Tepti-ahar. Il est probable, en effet, que Tepti-ahar est le dernier souverain de cette dynastie qui a été déposée par les Cašsites comme nous le verrons.

Enfin, il importe de souligner que de ces 6 personnages, trois seulement portent le titre de « roi de Suse et d'Anšan » (Kidinū, Tan-Ruhuratir et Tepti-ahar), un celui de « roi de Suse » (Inšušinak-sunkir-nappipir) et deux ne portent pas de titre (Adad-šarru-rabu et Šalla). Or, quand on remarque que Tepti-ahar est plus souvent attesté comme « roi de Suse » que comme « roi de Suse et d'Anšan », on peut se demander si « roi de Suse » ne désigne pas, comme à l'époque précédente, le « maire de Suse » (De Meyer 1982). Dans cette éventualité, nous n'aurions plus que trois générations de souverains.

Cette dynastie des Kidinuides a fait l'objet de nombreux débats récents, l'un concernant la politique, l'autre la chronologie. C'est à la suite des fouilles effectuées à Haft Tépé (Negahban 1991), l'ancienne Kabnak, qu'il est généralement admis (proposition de Carter 1970, p. 201) que le roi Tepti-ahar a abandonné Suse pour s'installer à Haft Tépé où il a fait construire différents temples et où il s'est fait enterrer. En outre, plusieurs dates ont été proposées pour le règne de Tepti-ahar jusqu'à ce qu'une tablette découverte sur ce site mentionne un souverain dont le nom est écrit Kadašman-^dKUR.GAL. On en a déduit qu'il s'agissait d'un Kadašman-Enlil, probablement le premier du nom (1374-1360) (Herrero 1976, p. 112). Or, ces deux affirmations peuvent aujourd'hui être mises en doute.

Il est curieux que l'hypothèse de Carter selon laquelle Suse avait été abandonnée au profit de Haft Tépé ait été acceptée par de nombreux spécialistes alors que différents documents épigraphiques ou archéologiques témoignent du contraire. Mais avant de les examiner, il faudrait tenter d'expliquer les raisons de cette quasi-unanimité.

La découverte sur le site de tombes importantes, d'une stèle au nom de Tepti-ahar et d'autres documents concernant ce roi ont conduit Negahban à des conclusions prématurées qui ont cependant trouvé un double soutien.

D'une part, les couches de Ville Royale A de Suse, contemporaines de Haft Tépé, n'ont pas été correctement identifiées. Ainsi, Carter (1979) considère que la « phase transitionnelle » de Haft Tépé correspond à la couche A XIII de Suse qu'elle situe entre 1650 et 1350. Elle rejoint ainsi Mirošchedji (1978, p. 226) qui situait cette même couche XIII entre 1500 et 1300. À l'opposé, Amiet (1980, p. 140) situe les niveaux contemporains de Haft Tépé dans le hiatus qui sépare les couches XI et X. Il est alors suivi par Mirošchedji (1981, p. 81, n. 4). C'est Steve (1994) qui montre que les installations de Suse contemporaines de Haft Tépé se trouvent en réalité dans le XII récent et le XI ancien alors que Gasche (1973) situait déjà A XI entre environ 1500 et 1400.

D'autre part, l'étude de la stèle de Haft Tépé permettait à Reiner (1973), par une analyse interne du document, de considérer que ce texte était en étroite relation avec la brique de Tepti-ahar publiée par V. Scheil (*MDP* IV, p. 167). Elle en concluait que la brique en question avait probablement été rapportée de Haft Tépé à Suse où elle a été retrouvée. Cette hypothèse était d'autant plus vraisemblable qu'elle se trouvait renforcée par deux éléments. Tout d'abord, comme le remarque l'auteur, de nombreux documents découverts sur des sites voisins par des promeneurs ou des ouvriers étaient confiés à la Mission de Suse où ils n'étaient pas forcément conservés avec les

détails de leur découverte. Ensuite, nous savons que, dans l'antiquité, des monuments ont été déplacés, indépendamment du butin rapporté des guerres ou autres razzias. On connaît ainsi le transfert de stèles d'Anšan à Suse (*EKI*, n° 20 II) ou de Tchogha Zanbil à Suse (*EKI*, n° 21 II) effectués par Šutruk-Nahhunte ou celui d'un lieu inconnu (le nom a disparu dans la cassure) à Suse par Šilhak-Inšušinak (*EKI*, n° 54 § 4). Or cette théorie ne peut plus être maintenue aujourd'hui car nous savons que ce ne sont pas quelques fragments de la brique de Tepti-ahar qui ont été découverts à Suse. Malbran-Labat (*LIRS* 57, n° 20) mentionne 17 briques de Tepti-ahar conservées au Musée du Louvre et il y en a autant dans les musées iraniens. Toutes proviennent de Suse, aucune n'a été découverte à Haft Tépé. On peut donc en conclure que Suse n'a pas été abandonnée au profit de Kabnak (Haft Tépé) à l'époque des Kidinuides.

D'ailleurs de nombreux éléments viennent confirmer cette conclusion. Tout d'abord, des six rois de l'époque, trois se disent ou sont dits « roi de Suse et d'Anzan » (Kidinū, Tan-Ruhuratiir et Tepti-ahar) et deux se disent ou sont dits « roi de Suse » (Inšušinak-sunkir-nappipir et Tepti-ahar). Il est fort peu probable que le nom de Suse ait été maintenu dans un titre si la ville avait été laissée à l'abandon. Au cours de leur histoire, les Élamites n'ont pas hésité à modifier leur titulature au gré des événements politiques. On peut se demander pourquoi ils ne l'auraient pas fait à cette époque.

Ensuite, pour certains souverains, leur présence à Suse est matériellement assurée. Le seul document portant le nom de Kidinū a été retrouvé dans le niveau XII récent de la Ville Royale et ce roi n'a laissé aucune trace à Haft Tépé. Plus intéressant est le règne d'Inšušinak-sunkir-nappipir. C'est bien à Suse qu'il a restauré le temple d'Inšušinak construit par Temti-halki comme l'affirme son inscription dédicatoire. Ce texte est attesté sur 23 briques conservées au musée du Louvre (*LIRS* 56, n° 19) et autant dans les musées iraniens. Toutes ont été trouvées à Suse.

Quant à l'É.D.U.A de Tepti-ahar mentionné sur les briques de ce roi, c'est également à Suse et non à Haft Tépé qu'il a été édifié.

Enfin, sur la stèle de Haft Tépé (Reiner 1973), il est question de l'ippu de Suse et non de celui de Kabnak.

Chronologie relative

Toutes les informations stratigraphiques relatives au milieu du II^e millénaire proviennent exclusivement du chantier Ville Royale A de Ghirshman. Il est donc indispensable de savoir à quel niveau de Suse correspond le matériel archéologique de Haft Tépé. Mais les avis des différents spécialistes présentent de grandes divergences.

Le seul document au nom de Kidinū, le premier « roi de Suse et d'Anzan », a été découvert dans la phase finale du niveau XII du grand chantier de Ghirshman. Le début des Kidinuides peut ainsi être déterminé avec une certaine précision puisque c'est dans cette même couche XII, mais dans sa phase ancienne, qu'ont été trouvés des documents au nom de Kuk-Našur (voir, en dernier lieu, Gasche *et al.* 1998, p. 22-24). Par ailleurs, le sommet de la couche XIII a livré un texte de Tan-Uli (Steve *et al.* 1980, p. 89) : nous sommes alors bien en présence des derniers sukkaimah et il n'y a pas de hiatus entre ces deux dynasties. Les Kidinuides se situent ainsi dans le temps du A XII récent et du A XI ancien (Steve 1994).

Différents éléments viennent appuyer ces données archéologiques. Il y a tout d'abord l'ensemble des 11 *Textes littéraires* de Suse publiés par Labat en 1974 (= *MDP* LVII). Ces documents ont été découverts dans une

fosse de A XII, à « 0,27 m sous le sol de fouille de A XI, ou 0,75 m au-dessus du plus ancien des sols d'occupation de A XII », ce qui fait dire aux auteurs (Steve *et al.* 1980, p. 123) : « On peut noter qu'une fosse de 0,30 m de profondeur ne répond pas à la conception d'une cachette, ce qu'est incontestablement notre petit ensemble. Il serait donc illogique de l'attribuer à A XI ; toutefois, les limites de la fosse n'ayant pas été reconnues lors de la fouille de cette couche (12^e campagne), on ne connaîtra jamais le niveau précis à partir duquel la fosse a été pratiquée ». Cependant, la figure 15 (p. 124) indique clairement que l'ensemble des tablettes protégées par un égrugeoir était invisible du sol de A XI lorsqu'il était recouvert de terre et cela correspond bien à la définition d'une cachette. C'est d'ailleurs à cette conclusion qu'était parvenu Steve qui écrit à leur sujet : « Il ne fait pas de doute que le syllabaire utilisé a des analogies étroites avec les écritures contemporaines de cette couche XI : les textes de A XI, de "Mālamir", briques d'Inšušinak-šar-ilani et de Tepti-ahar, stèle et tablettes administratives de Haft Tépé ». Les fouilles de Haft Tépé ont fourni une confirmation de cette théorie avec la tablette hépatoscopique (Negahban 1991, HT 152, Pl. en coul. 4 et commentaire sommaire aux p. 105-106). Ce document est en tout point identique aux *Textes littéraires de Suse* : mêmes dimensions, même ductus et même couleur.

Un autre argument épigraphique qui illustre la contemporanéité de Haft Tépé et de la couche A XI de Suse a été mis en évidence par Steve *et al.* (1980, p. 98) : « Un certain nombre de tablettes de A XI font partie de dépôts d'archives conservées depuis l'époque de Kuk-Našur (II) : TS 11 à 20. D'autre part, une douzaine appartenant sans conteste à la couche XI : leur graphie est celle des documents écrits de "Mālamir" et de "Haft Tépé" ».

Dans le domaine artistique, Spycket (*MDP* LII par exemple, p. 145, 147, 179, 183, 197) a constaté que de nombreuses figurines retrouvées à Haft Tépé présentent des parallèles évidents avec celles des couches A XII et A XI de la Ville Royale.

Vers une chronologie absolue

Il est possible aujourd'hui de proposer un nouveau schéma des événements qui marquent la fin des Kidinuides et le début des Ighalkides.

Nous savons en effet que Tepti-ahar s'est opposé à un personnage appelé Kadašman-^dKUR.GAL comme l'indique la formule de datation d'une tablette de Haft-Tépé : « Année où le roi expulsa Kadašman-^dKUR.GAL » (Herrero 1976, p. 102, n° 6). On a considéré qu'il s'agissait d'une graphie du nom de Kadašman-Enlil et on a situé les événements entre 1374 et 1360, les dates de règne du premier du nom. Cela ne va pas sans poser de problèmes puisque la *Lettre* du Musée de Berlin publiée par Van Dijk affirme, entre autres, qu'Untaš-Napiriša a épousé une fille de Burnaburiaš II (1359-1333). Or, les règnes de Tepti-ahar et d'Untaš-Napiriša sont séparés par ceux des six premiers rois de la dynastie des Ighalkides. Cela impliquerait une contemporanéité au moins partielle entre ces deux dynasties. On en a conclu que ces deux dynasties, celle des Kidinuides et celle des Ighalkides se seraient disputé le pouvoir en Susiane (Glassner 1991, p. 125, suivis par Malbran-Labat 1995, p. 53).

Or, tout récemment Cole et De Meyer (1999) ont montré que ^dKUR.GAL pouvait aussi être lu ^darbe. Le personnage qui s'est opposé à Tepti-ahar pourrait donc être Kadašman-Ĥarbe, le père de Kurigalzu I dont le règne s'achève vers 1375. Cette nouvelle interprétation permet de remettre de l'ordre dans la confusion apparente de l'époque telle qu'elle est décrite par Glassner (1991).

Un autre texte retrouvé à Suse peut être mis en relation avec cette situation. Il s'agit d'un fragment de statuette qui porte l'inscription suivante : « Kurigalzu, roi des peuples, qui a abattu Suse et l'Élam, qui a ruiné Marhaši » (avec Scheil, *MDP* xxviii, p. 11-12, n° 9) ou « Kurigalzu, roi de Kiš, qui a abattu Suse et l'Élam jusqu'à la frontière de Marhaši » (avec Steinkeller 1982, p. 263). Par cette campagne Kurigalzu I aurait alors vengé l'affront fait à son père. Mais cette inscription a été généralement attribuée à Kurigalzu II (1332-1308) en raison d'un autre texte. En effet, la Chronique P (Grayson 1975, p. 170-177) nous apprend qu'un Kurigalzu, en partant à la conquête de l'Élam, s'est opposé à un certain Hurpatila, « roi d'Élammat ». On a généralement considéré que cet épisode devait être attribué à Kurigalzu II. En réalité, le rédacteur de la chronique a confondu les deux Kurigalzu. En I, 14, il s'agit manifestement de Kurigalzu I puisqu'il est dit « fils de Kadašman-Ḥarbe » alors qu'après la soumission de Hurpatila, les personnages mentionnés sont des contemporains de Kurigalzu II. Dans ces conditions, cette campagne peut très bien être attribuée au premier du nom. D'autres éléments viennent renforcer cette hypothèse.

Tout d'abord, Kurigalzu II est le contemporain et le beau-frère d'Untaš-Napiriša qui a épousé une fille de Burnaburiaš II. Il est peu vraisemblable qu'une royauté indépendante ait pu alors être exercée quelque part sur le territoire élamite. Ensuite, comme l'a fort bien montré Gassan (1989), Élammat, le pays sur lequel règne Hurpatila, n'est pas l'Élam, mais il doit être localisé dans une région située probablement au nord-ouest de la Susiane, donc sur le chemin qui conduit de la Mésopotamie à Suse. Hurpatila aurait donc été battu par Kurigalzu I alors que celui-ci se rendait en Susiane.

Kurigalzu I aurait alors dévasté l'Élam, mis fin à la dynastie des Kidinuides et installé sur le trône Ighalki. Le fondateur de la nouvelle dynastie serait donc un obligé du roi cassite. L'affaire est scellée par le mariage de la fille aînée de Kurigalzu avec Pahir-iššan, le fils d'Ighalki.

Or, si la fin de la dynastie des Kidinuides est marquée par un conflit qui oppose Tepti-ahar à Kadašman-Ḥarbe I et par le raid de son fils Kurigalzu I qui installe sur le trône d'Élam un *homo novus*, Ighalki, il est possible de situer les faits vers 1400 à une ou deux décennies près. En d'autres termes, le laps de temps qui sépare le règne de Kuk-Našur II, le contemporain d'Ammišaduqa (1550-1530) et la fin des Kidinuides (vers 1400) est d'environ un siècle et demi.

Le problème de l'É.D.U.A

Le bâtiment appelé É.D.U.A apparaît sur plusieurs textes de Haft Tépé et de Suse à cette époque. Si la stèle I de Haft Tépé est en relation directe avec les briques de Tepti-ahar retrouvées à Suse, l'É.D.U.A est une construction susienne vouée à Inšušinak, comme l'É.D.U.A de Temti-halki restauré par Inšušinak-sunkir-nappipir.

À Haft Tépé, il est également question d'un É.D.U.A.GAL dans deux dates. La première est « l'année où le roi a entrepris la construction de l'É.D.U.A.GAL » (Herrero 1976, p. 108, n° 9) et la seconde : « l'année où le roi a entouré l'É.D.U.A.GAL d'un remblai d'argile » (Herrero 1976, p. 110, n° 10). Mais rien ne permet d'affirmer que ces dates font allusion à des constructions édifiées à Haft Tépé. Les faits éponymes se rapportent plutôt à la capitale, Suse. Or à Suse, l'É.D.U.A est un temple dédié à Inšušinak. Il pourrait s'agir de la *ziggurat*, le *kumpum kiduia* étant construit sur le tell qui deviendra l'Apadana (Vallat 1999a). Et ce temple possède un caractère funéraire indéniable (Vallat 1997b) ; c'est le seul temple de Suse voué à

ce dieu. Or, la grande stèle de Haft Tépé mentionne des offrandes funéraires (Reiner 1973). Il n'est donc pas exclu que Haft Tépé possède un temple à caractère funéraire comme devaient en posséder toutes les villes élamites. Et cet É.D.U.A correspondrait-il au « temple du bosquet » (*siyan husame*) des textes élamites ? En effet, Šilhak-Inšušinak prétend avoir construit ou restauré une vingtaine de temples au bosquet à travers tout le pays (*EKI*, n° 48). Et dans ces lieux, des cultes pouvaient être rendus au roi. Enfin, dans le texte de Šilhak-Inšušinak qui reprend la dédicace de Temti-Agun (*EKI*, n° 38 b), É.D.U.A est rendu en élamite par « le temple d'Inšušinak du *kizzum* », expression qui, comme nous le verrons, désigne la *ziggurat*.

Quoi qu'il en soit, rien ne permet d'affirmer qu'une des deux tombes collectives retrouvées à Haft Tépé est celle de Tepti-ahar. Si c'était le cas, il faudrait en déduire qu'elles illustrent un massacre qui pourrait être mis en relation avec la campagne de Kurigalzu I contre Suse et l'Élam. Ces tombes qui contiennent respectivement 21 et 24 squelettes (Negahban 1991, p. 15), apparemment inhumés en même temps, pourraient témoigner de ce massacre. Le roi et sa cour auraient alors été enterrés à Haft Tépé alors qu'Igi-halki s'asseyait sur le trône de Suse. Mais cela n'est qu'une hypothèse qu'il sera difficile de vérifier.

Dans le domaine religieux, on note le retour d'une divinité awanite attestée par le « traité de Naram-Sîn » (*EKI*, n° 2 § 1), Kirwasir. En effet, sur son cylindre (Steve *et al.* 1980, p. 92), Kidinū se dit « serviteur de Kirwasir » alors que Tepti-ahar, également sur son cylindre (Herrero 1976, p. 104, n° 7) se dit « serviteur de Kirwasir et d'Inšušinak » et il faut souligner qu'ici le dieu élamite précède le dieu susien comme ce sera le cas dans quelques inscriptions des Ighalkides. Ce dieu bénéficie également d'une fête pour laquelle farine, bière et moutons doivent être livrés selon la stèle de Haft Tépé (Reiner 1973, p. 89, ligne 29).

Un peu plus tard, Untaš-Napiriša lui dédiera un temple à Tchogha Zanbil (Steve 1967, n° 30) et c'est peut-être de lui qu'il s'agit dans le nom du sukkalmah Kuk-Kirmaš et sur la liste des divinités faites prisonnières à Suse par Assurbanipal sous la forme Ki-ir-<<sa>>-ma-as (Steve 1967, p. 59, n. 2).

On peut enfin noter qu'Inšušinak perd alors la primauté au profit de Kirwasir, phénomène qui marque une rupture avec la dynastie des sukkalmah et qui annonce celle des Ighalkides qui introduiront en Susiane de nombreuses divinités du Plateau.

F.5.2. Le Méso-élamite II (ca 1400-1050) (Ighalkides et Šutrukides)

Les structures dégagées par Mécquenem à l'est du palais de Darius ont suggéré à Vallat (1999a), à partir des textes de Kutir-Nahhunte et Šilhak-Inšušinak, d'y voir un temple qui aurait fait partie du complexe palatial élamite, mais nous ne disposons d'aucune autre information archéologique qui concernerait cette installation.

Les fouilles plus récentes, n'ont pas non plus livré beaucoup de vestiges de cette période. Il a déjà été signalé qu'on assiste, au cours du Méso-élamite I (1450-1400), à un repli de l'occupation vers le centre de la Ville Royale, mais que cette observation ne permet pas de conclure à un simple abandon de Suse au profit de Haft Tépé, par exemple.

Dans les chantiers Ville Royale A et B de Ghirshman, le Méso-élamite est pauvrement représenté. En B I (cf. Ghirshman 1968, p. 6 [daté par erreur de la fin de l'époque élamite], fig. 4 et 5), les travaux avaient davantage un caractère de fouille de reconnaissance alors que dans les

couches IX et X du chantier A – datées de la fin du Mésopotamien – les vestiges mis au jour sont frustes et ont beaucoup souffert des fondations et fosses parthe-hellénistiques.

Plus bas, le niveau XI révèle une stratigraphie plus complexe que celle qui nous a été présentée jusqu'ici : on trouve d'abord un important dépôt de débris archéologiques de toutes natures – stratifiés – mais sans la moindre construction. Son épaisseur pouvait atteindre jusqu'à 1,50 m selon les endroits ; de grandes et profondes fosses y furent reconnues, sans doute pour récupérer de la terre à bâtir, mais aussi le secteur fut-il utilisé pour y creuser un nombre limité, semble-t-il, de tombes. Contrairement à l'interprétation de Ghirshman que nous avons suivie en *MDP* XLVII, nous proposons aujourd'hui, après Gasche *et al.* (1998, p. 24-26), de réunir ce dépôt supérieur dans un niveau « XI récent », la poterie n'y étant pas homogène, comprenant aussi bien des formes qui appartiennent au répertoire du « XI ancien » et des formes qui relèvent de celui des niveaux X et IX.

Il faudra reprendre cette séquence de la culture matérielle du méso-élamite susien, en particulier la poterie, qui n'a pas été exposée de manière satisfaisante dans les travaux plus récents effectués dans le chantier « Ville Royale II » (Miroschedji 1981) ; même si la stratigraphie, par une étrange, mais utile coïncidence, est d'une parfaite mnémonique : niveau 13^e vers 1300, niveau 12 vers 1200, niveau 11 vers 1100... (cf. Tabl. 2b). Mais les sources écrites, fort heureusement, compensent une nouvelle fois le manque d'informations archéologiques.

Les Igihalkides

Longtemps, la dynastie des Igihalkides a été considérée comme la mieux connue de l'histoire élamite. La *Généalogie* de Šilhak-Inšušinak (*EKI*, n° 48) mentionne, avec leur filiation, les noms de 7 souverains : le fondateur de la dynastie, Igi-halki et ses deux fils Pahir-iššan et Attar-kitah. Le fils de ce dernier, Humban-umena, est le père du célèbre Untaš-Napiriša qui aurait eu deux successeurs moins connus, Unpatar-Napiriša et Kidin-Hutran. Ces différents rois auraient exercé le pouvoir entre 1350 et 1210. Ce schéma partiellement confirmé par de nombreuses dédicaces royales, en particulier d'Untaš-Napiriša, a pu être cependant modifié grâce à deux textes récemment redécouverts : la *Lettre* du Musée de Berlin (van Dijk 1986) et deux fragments de *statue* du Louvre (Steve et Vallat 1989).

La *Lettre de Berlin* est un document adressé par un roi élamite, probablement Šutruk-Nahhunte, à la cour cassite pour revendiquer le trône de Babylone sous prétexte que plusieurs souverains élamites avaient épousé des princesses babyloniennes. Nous apprenons ainsi que Pahir-iššan a épousé la fille aînée de Kurigalzu I dont le règne s'achève vers 1370. On a hésité entre une fille ou une sœur de Kurigalzu, car la ligne 9 de ce texte est endommagée. Mais il s'agit là d'un faux problème, car, à la fin de la tablette (ligne 39), l'auteur de la lettre se dit « descendant de la fille aînée du puissant roi Kurigalzu ».

Le synchronisme le plus important est celui qui concerne Untaš-Napiriša qui a épousé la fille de Burnaburiaš II (1354-1328). De cette union est né un certain Kidin-Hutran qui a eu, d'une autre princesse cassite, un fils nommé Napiriša-untāš. Ainsi, cette *Lettre* fournit non seulement des noms inconnus dans la *Généalogie* de Šilhak-Inšušinak, mais elle implique aussi que la date de la dynastie est plus ancienne de près d'un siècle de ce qui était généralement admis.

L'autre document nouveau pour l'établissement de la chronologie de cette dynastie est une inscription d'un cer-

tain Kidin-Hutran sur une statuette dont les deux fragments connus permettent une restitution partielle du texte. Comme le roi se dit « fils de Pahir-iššan », il ne peut s'agir du Kidin-Hutran, fils d'Untaš-Napiriša, ni du Kidin-Hutran, le vainqueur de Enlil-nadin-šumi (1218) et de Adad-šuma-iddina (1217-1212). Trois rois de cette dynastie ont donc porté le nom de Kidin-Hutran.

Le fondateur de la dynastie, Igihalki, apparaît comme un usurpateur. Dans la seule inscription connue de lui retrouvée à Deh-i Now (Steve 1987, n° 2), il ne mentionne pas de filiation et affirme simplement que c'est la déesse Manzat qui lui a accordé la royauté. Son règne peut être situé vers 1400-1380, car son fils aîné, Pahir-iššan, a épousé la fille aînée de Kurigalzu I qui a régné jusque vers 1370. Et c'est probablement à la suite d'un raid de Kurigalzu I qui a dévasté Suse et l'Élam jusqu'à Marhaši (*MDP* XXVIII, n° 9) qu'un traité a été conclu entre le souverain cassite et le nouveau roi élamite. Le mariage de sa fille avec Pahir-iššan pourrait avoir scellé cet accord. Cette nouvelle interprétation permet d'atténuer la théorie qui fait des Élamites les « ennemis héréditaires » des Mésopotamiens. L'espace de quelques générations au moins, l'entente fut cordiale.

Ce nouveau schéma historique pour le début de la dynastie serait confirmé par la lecture ^dHarbe pour ^kKUR.GAL proposée par Cole et De Meyer (1999) qui permet d'établir le synchronisme entre Tepti-ahar, le dernier des Kidinuides et Kadašman-Ḫarbe, le père de Kurigalzu I. L'histoire de l'Élam pour cette période retrouve ainsi une certaine cohérence.

Pahir-iššan (ca 1380-1370) a eu deux fils, Unpahaš-Napiriša et Kidin-Hutran I, mais, à sa mort, ses enfants devaient être trop jeunes pour exercer le pouvoir qui est alors assuré par son frère Attar-kitah (ca 1370-1360) (Vallat 1994). Deux masses d'armes à son nom ont été retrouvées à Tchogha Zanbil (Steve 1967, VI) ; après la régence d'Attar-kitah, les deux enfants de Pahir-iššan ont successivement exercé la royauté, mais leurs règnes ont dû être courts, car c'est leur cousin, Humban-umena, fils d'Attar-kitah, qui assume alors la royauté (ca 1350-1340). Le nouveau souverain a laissé une inscription dédicatoire pour la restauration d'un *kukunnum* à Liyan (*EKI*, n° 4 C) dédié à Napiriša, Kiririša et aux Balahutep. Il est à noter que l'inscription *EKI*, n° 4 B provenant également de Liyan est vraisemblablement la traduction en accadien du texte précédent (Vallat 1984a) et non pas une inscription élamite comme le supposent König (*EKI*, n° 4 B) ou Malbran-Labat (*LIRS*, n° 60). Ce sanctuaire a d'ailleurs été restauré par Kutir-Nahhunte II, puis par son frère Šilhak-Inšušinak (*EKI*, n° 31 et *EKI*, n° 57). De Humbanumena nous sont également parvenues deux agates dédiées respectivement à Išnikarab et à Ištar (Steve 1987, n° 3 et 4).

Son fils et successeur, Untaš-Napiriša, a longtemps été lu Untaš-^dGAL ou Untaš-Humban, car on a considéré que Humban était le principal dieu élamite. C'est Hinz (1965) qui a trouvé l'interprétation correcte du nom royal toujours écrit *Un-taš-DINGIR.GAL*, en traduisant les sumérogrammes DINGIR et GAL en élamite : *napi* et *riša*. Napiriša, dont le nom signifie le « grand dieu », forme avec sa parèdre Kiririša, « grande déesse », le couple divin élamite par excellence.

Le règne d'Untaš-Napiriša (ca 1340-1300) est principalement illustré par la construction du complexe religieux de Tchogha Zanbil, l'ancienne Dur-Untaš, dominé par une des ziggurats les mieux conservées du Proche-Orient ancien (Ghirshman 1966 et 1968). L'étude conjointe des données archéologiques et épigraphiques de ce site permet non seulement de déterminer les différentes

étapes de la construction de cet ensemble religieux (Roche 1986), mais également de distinguer les éléments politiques qui sont sous-jacents à cette véritable révolution politico-religieuse de l'illustre souverain.

En effet, nous avons vu qu'à l'époque des sukkalmah, le panthéon de Suse était essentiellement suso-mésopotamien, avec à sa tête Inšušinak, et que les divinités élamites font une timide apparition à la fin de cette période (inédits) et sous les Kidinuides (Herrero 1976). Avec Untaş-Napiriša, elles envahissent la Susiane où elles cohabiteront désormais avec l'ancien panthéon. À Tchogha Zambil, Untaş-Napiriša construit, dans un premier temps, un temple à cour carrée dans laquelle un sanctuaire est dédié au dieu Inšušinak. Mais rapidement le souverain envisage une construction beaucoup plus grandiose et le temple initial est intégré dans le premier étage d'un édifice qui en comptera quatre, surmontés d'un temple au sommet (*kukunnum*) ; cette *ziggurat* est alors dédiée conjointement à Napiriša, le dieu d'Anšan, et à Inšušinak, la divinité polyade de Suse. La présence de Napiriša sur Inšušinak reflète la titulature du roi qui se dit toujours, dans ses inscriptions rédigées en élamite, « roi d'Anšan et de Suse ». Mais Untaş-Napiriša ne s'arrête pas là. Les nombreuses briques dédicatoires retrouvées sur ce site (Steve 1967) montrent que les différents édifices religieux qui entourent la *ziggurat* sont équitablement attribués pour moitié à des divinités de l'ancien panthéon suso-mésopotamien et pour l'autre part à des dieux et des déesses descendus du Plateau iranien. Parmi ces derniers, il est même possible de distinguer un savant dosage entre les différentes entités géo-politiques qui formaient l'ancien Élam : Awan, Simaški et Anšan. On peut en effet attribuer au panthéon awanite des divinités telles que Humban, Kirmaškir, Nahhunte, Pinikir, qui sont attestées dans le traité de Naram-Sîn (*EKI*, n° 2). Hišmitik et Ruhuratiir sont d'origine simaškéenne alors que Napiriša, Kiririša, Simut, Kilah-šupir, Sunkir-rišarra, Manzat procèdent du panthéon élamite. Certaines de ces divinités demeurent actuellement d'origine non identifiable.

Malgré les efforts considérables qui ont dû être consacrés à la construction *ex nihilo* de Tchogha Zambil, l'ancienne capitale susienne n'a pas été abandonnée. Cependant, il est malaisé de déterminer alors l'importance relative de Suse. En effet, comme le nouveau complexe politico-religieux a été rapidement abandonné après la mort de son constructeur (voir cependant Pons 1994), on a longtemps pensé que la plupart des divinités bénéficiaient d'un temple sur les deux sites simultanément. En effet, des 90 inscriptions connues de ce roi, 13 seulement ne sont attestées qu'à Suse contre 48 à Tchogha Zambil tandis que 16 portant le même texte ont été retrouvées sur les deux sites (les autres proviennent des différents sites de Susiane). La répartition de ces inscriptions permet d'affirmer que, malgré l'effort considérable qu'a demandé la construction du complexe religieux de Tchogha Zambil, Suse n'a pas été délaissée.

Il existe cependant un moyen de déterminer la provenance de certaines inscriptions : la plupart de celles qui portent la mention *siyan-kuk* peuvent être attribuées à Tchogha Zambil où, en l'état actuel de nos connaissances, seules trois divinités sur 26 répertoriées ne portent pas l'épithète « du *siyan-kuk* ». En effet, le *siyan-kuk* est à Tchogha Zambil ce que le *kizzum* sera plus tard à Suse, c.-à-d. l'ensemble du complexe religieux.

Quoi qu'il en soit, le règne d'Untaş-Napiriša apparaît comme un des plus brillants de l'histoire élamite. Dans tous les cas, ce roi est certainement le plus grand constructeur. Non seulement il a édifié le complexe de

Tchogha Zambil et enrichi Suse de nouveaux temples, mais il a construit (ou restauré) d'autres édifices religieux sur différents sites de Susiane comme à Tépé Bormi (Reiner *apud* Carter 1971, p. 442), Deylam (Vallat 1983, p. 11-18), Gotwand (Steve 1987, n° 5), Tchogha Pahn Est (Stolper et Wright 1990) ou Kuhanak (Steve 1987, n° 7).

Le règne d'Untaş-Napiriša n'illustre pas seulement la maîtrise des architectes élamites, mais également les qualités de ses métallurgistes. Différents objets en métal ont été retrouvés à Suse et à Tchogha Zambil. Une table sacrificielle sérieusement abîmée (Amiet 1966, fig. 291), une remarquable hache inscrite au nom du roi (*idem*, fig. 265), une marre dédiée à Nabu (*idem*, fig. 266), un serpent votif (*idem*, fig. 292), tous en bronze ou une tête de dragon en argent doré (*idem*, fig. 293) témoignent de l'art des bronziers de cette époque. Mais c'est la statue en bronze de son épouse Napir-asu (*idem*, fig. 280 ; voir aussi RCS, p. 133) qui permet de mesurer le degré de technologie qu'ils ont alors atteint. Bien qu'acéphale, ce monument d'une hauteur de 1,30 m pèse encore 1 750 kg. La robe est décorée d'une inscription en élamite qui contient des malédictions contre ceux qui attenteraient à la statue et se termine par quelques lignes en accadien qui pourraient indiquer les offrandes qui doivent lui être présentées (*EKI*, n° 16).

Différents monuments en pierre viennent également témoigner de l'art des lapicides. La stèle en grès d'Untaş-Napiriša, haute d'environ 2,60 m et large de 80 cm, dont les fragments ont été retrouvés sur l'Acropole de Suse, devait constituer une œuvre maîtresse de la profession. La reconstitution proposée par Miroschedji (1981b) en témoigne.

Un autre aspect important de son règne est l'« élamitisation » de la Susiane, une politique inverse de celle des sukkalmah qui se « sémitisent » au contact des Susiens. Cette politique affecte tout d'abord le domaine religieux. Si, à la fin de la dynastie des sukkalmah, quelques divinités élamites font une timide apparition à Suse, on remarque que Kidinū et Tepti-ahar se disent serviteurs de dieux élamites. Mais c'est Untaş-Napiriša qui introduit le plus de divinités du plateau dans le panthéon officiel susien. À Suse même, il précise qu'il a introduit le culte d'Urpurkuk, ce que n'avaient pas fait ses prédécesseurs (*EKI*, n° 14). Il va même plus loin à Tchogha Zambil où Inšušinak doit céder la primauté à Napiriša, le dieu élamite par excellence.

Cette « élamitisation » apparaît également dans le domaine de la langue. Pour l'ensemble de la dynastie des sukkalmah, on ne connaît que trois inscriptions dédicatoires rédigées en élamite, celle de Siwe-palar-huppak (*EKI*, n° 3) et deux autres très fragmentaires de Temti-Agun (*EKI*, n° 67 et n° 70 C ; Vallat 1990, p. 137) et aucun texte élamite n'est connu pour la dynastie des Kidinuides. Or, la plupart des inscriptions des Igihalkides sont en élamite. Certes, la seule inscription connue d'Igi-halki (Steve 1987, n° 2) est encore rédigée en accadien. De ses successeurs, on connaît également quelques brèves inscriptions en accadien : deux masses d'armes au nom d'Attar-kittah (Steve 1967, VI) ainsi que des petits objets de Humbanumena, une agate dédiée à Ištar et une autre à Išnikarab (Steve 1987, n° 3 et 4).

En outre, Untaş-Napiriša a dû jouer un rôle non négligeable sur la scène internationale même si peu de documents l'attestent explicitement. Par son mariage avec une fille de Burnaburiaš, il est le beau-frère du pharaon Aménophis IV et du roi hittite Šuppiluliuma. Ainsi, quand Burnaburiaš réclame de l'or à son gendre Aménophis IV pour la décoration de ses temples ou de ses palais, il lui

promet en échange du lapis-lazuli (Moran 1987, EA 7 - EA 11). Or, l'Élam est sur les voies d'accès au Badakhshān, source de cette pierre alors précieuse et dont les Égyptiens ont fait une grande consommation.

Enfin, il faut souligner que les Élamites, au moins dans la première partie de cette dynastie, ne sont plus les « ennemis héréditaires » des Mésopotamiens. Les nombreux mariages entre rois élamites et princesses cassites en font preuve. On note en outre certaines influences cassites à Tchogha Zanbil comme E. Reiner l'a montré pour la glyptique (*apud* Porada 1970). Et on ne peut plus considérer la statue du dieu Immirya retrouvée à Suse (*MDP* x, p. 85) comme un trophée de guerre comme le font encore Malbran-Labat (1995, p. 53) ou Potts (1999, p. 212) ou même Durand (2000). Elle illustrerait plutôt l'hommage d'Untaş-Napiriša à son beau-père Burnaburiaš (Vallat 1999b).

Enfin, il se pourrait que le squelette d'une femme découvert dans une tombe de Tchogha Zanbil, soit, comme Ghirshman (1968, p. 74) l'avait supposé, « celui d'une étrangère à la famille régnante ». Son hypothèse « d'une princesse d'une maison royale étrangère » trouve une confirmation avec les mariages des rois élamites avec des princesses cassites. Et Untaş-Napiriša est non seulement l'époux de la fille de Burnaburiaš, mais il est également issu d'un de ces mariages.

Des trois derniers rois de la dynastie, Kidin-Hutran II (ca 1300-1270) et Napiriša-Untaş (ca 1270-1240) ne sont connus que par la *Lettre* du Musée de Berlin.

Quant à Kidin-Hutran III (ca 1240-1210), il est mentionné dans la Chronique P (Grayson 1975, p. 176-177) qui nous apprend que le roi élamite a attaqué Nippur sous le règne d'Enlil-nadin-šumi (1219) et qu'il a détruit Dēr et son principal temple, l'Edimgalkamma. Il a mis ainsi un terme au bref règne du roi cassite (IV 14-16). Peu après, Kidin-Hutran III lance un deuxième raid contre Adad-šuma-iddina (1217-1212) en prenant Akkad, détruisant Isin et Marad, et il inflige une sévère défaite aux Babylo niens (IV 17-22 ; voir aussi Brinkman 1968, p. 86-87).

Kidin-Hutran III aurait ainsi mis un terme aux bonnes relations qui unissaient Cassites et Élamites alors qu'il est lui-même un descendant des princesses cassites et qu'un de ses proches successeurs sur le trône d'Élam, Šutruk-Nahhunte, épousera la fille aînée de Meli-šipak, selon la *Lettre* du Musée de Berlin. On ne peut pas, dans ces conditions, éliminer d'emblée une autre hypothèse. Nous savons, en effet, que l'assyrien Tukulti-Ninurta I a battu le roi cassite Kaštiliaš IV vers 1220 et qu'il a soumis la Babylonie. Il a alors installé sur le trône de Babylone trois rois vassaux : Enlil-nadin-šumi, Kadašman-Ḥarbe II et Adad-šuma-iddina. Kidin-Hutran aurait pu, dans ces deux campagnes, s'attaquer, non pas aux Cassites, mais aux Assyriens.

On comprendrait alors mieux qu'à la suite de ces événements Adad-šuma-ušur, le fils de Kaštiliaš IV, monte sur le trône de Babylone. Et cet Adad-šuma-ušur n'est autre que le père de Meli-šipak, le roi cassite qui donnera sa fille aînée en mariage à Šutruk-Nahhunte. Dans cette éventualité, la bonne entente entre Cassites et Élamites aurait duré près de deux siècles et demi puisque c'est Šutruk-Nahhunte et son fils Kutir-Nahhunte qui mettront un terme à la longue dynastie cassite en Mésopotamie.

Enfin, malgré les découvertes récentes, il est possible que nous ne connaissions pas encore tous les souverains de cette dynastie. En effet, ceux qui sont mentionnés dans la *Généalogie* de Šilhak-Inšušinak (*EKI*, n° 48) sont ceux qui ont restauré le temple ou une partie du temple d'Inšušinak. Les souverains connus par la *Lettre de Berlin* sont ceux qui ont épousé une princesse cassite ou qui sont

issus d'un mariage d'un roi élamite avec une princesse cassite. Mais un roi qui n'appartiendrait pas à l'un ou l'autre de ces groupes et qui n'aurait pas laissé ses propres inscriptions serait encore inconnu.

Reste un dernier problème à examiner. On peut, en effet, se demander si la dynastie des Ighalkides se termine bien avec Kidin-Hutran III ou s'il ne faudrait pas considérer la dynastie suivante, celle des Šutrukides, comme l'ultime phase de la dynastie des Ighalkides.

La *Lettre* du Musée de Berlin apporte plusieurs éléments qui vont dans ce sens. Tout d'abord, l'auteur de la *Lettre*, vraisemblablement Šutruk-Nahhunte, se présente comme « le descendant de la fille aînée du puissant Kurigalzu » (ligne 39), celle qui a épousé son ancêtre Pahiriššan. Ensuite (ligne 17), il prétend avoir lui-même épousé la fille aînée de Meli-šipak, le roi cassite qui a régné de 1181 à 1167. En outre, on peut supposer que c'est une réponse négative à sa lettre réclamant le trône de Babylone qui aurait incité Šutruk-Nahhunte à conduire plusieurs campagnes contre ses voisins.

Par ailleurs, on peut établir davantage de parallèles entre les deux dynasties qu'on ne peut relever de différences. Leur principal titre demeure celui de « roi d'Anšan et de Suse ». Même si Tchogha Zanbil a été rapidement abandonné, les divinités élamites introduites en nombre en Susiane par Untaş-Napiriša y demeurent et la langue élamite est alors pratiquement la seule utilisée dans les inscriptions royales.

L'unique différence notable entre les deux dynasties est que les Ighalkides pratiquent une exogamie internationale alors que les descendants de Šutruk-Nahhunte vivent dans une surprenante endogamie familiale.

La famille des Šutrukides

Cette famille des Šutrukides a été considérée jusqu'à présent comme la troisième dynastie de l'époque mésopotamienne. Mais une analyse de l'ensemble des données montre qu'il n'y a aucune rupture avec les Ighalkides. Nous proposons donc de traiter ses rois, dans l'ordre, Šutruk-Nahhunte, Kutir-Nahhunte, Šilhak-Inšušinak, Hute-lutaš-Inšušinak et Šilhina-hamru-Lagamar comme les derniers souverains de la dynastie des Ighalkides.

Les principales caractéristiques qui font l'originalité de la dynastie des Ighalkides se retrouvent, souvent amplifiées, chez les Šutrukides.

La première titulature demeure celle de « roi d'Anšan et de Suse ».

Du point de vue de la langue, nous avons vu que les Ighalkides avaient, dans leurs inscriptions royales, privilégié l'emploi de l'élamite au détriment de l'accadien alors que nous ne connaissons aucun texte rédigé en élamite à l'époque des Kidinides. Sous les Šutrukides, la quasi-totalité des documents sont en élamite. On ne connaît que quelques objets portant en accadien la formule ŠA EŠŠANA NP *ipušu* : « que le roi NP a fait ». Il s'agit en particulier de carreaux d'applique de Šutruk-Nahhunte (Steve 1987, p. 29, n° 11 et 12) ou d'une hache votive de Šilhak-Inšušinak (Ghirshman 1960, p. 210-212 ; Dossin 1962, p. 157-158). Par ailleurs, Šilhak-Inšušinak a fait recopier les dédicaces de certains souverains anciens qui précèdent ses propres dédicaces rédigées en élamite (*EKI*, n° 38 ; Steve 1987, p. 35-37, n° 17).

Dans le domaine religieux, Untaş-Napiriša avait introduit en Susiane de nombreuses divinités élamites dans le culte officiel. Et à Tchogha Zanbil, diverses divinités mésopotamiennes bénéficiaient d'un culte. Certaines de ces divinités avaient probablement accompagné les princesses cassites qui avaient épousé des souverains

élamites. Avec les Šutrukides, aucune nouvelle divinité mésopotamienne n'est introduite dans le panthéon officiel alors que plusieurs dieux élamites font leur apparition. Ainsi, Šutruk-Nahhunte dédie un temple à Kamul, une divinité jusqu'ici inconnue (Michaud 2000). Šilhak-Inšušinak mentionne pour la première fois le dieu Šilirkatru qui est qualifié de « protecteur du pays d'Élam » (*EKI*, n° 54 § 1) qu'on retrouve parmi les divinités emportées de Suse par Assurbanipal sous le nom de Silagara (Aynard 1957, p. 54-55, V 29 ; Steve 1967, p. 34-35). Dans ce même texte et sur un fragment de stèle (*EKI*, n° 68) on trouve Tirumithir. Et à Liyan (Walker 1981, p. 135-136), une brique contient l'unique attestation de Šak-ammār-haništa dont le nom signifie « le fils qui avait aimé la mère », associé à Sugir-rišara, probablement le Sumungursara/Sungursara d'Assurbanipal (Aynard 1957, p. 54-55, V 26). Donc, sur le plan religieux, les Šutrukides ne font qu'amplifier les réformes d'Untaš-Napiriša et la Susiane continue de s'« élamitiser ».

D'ailleurs, Šutruk-Nahhunte se dit fils de Hallutaš-Inšušinak, un personnage inconnu par ailleurs. La présence d'une filiation laisse supposer qu'il ne s'agit pas d'un homme nouveau, comme ce fut le cas avec Eparti le fondateur de la dynastie des sukkalmah ou avec Igi-halki qui ne révèlent pas l'identité de leur père. Bien plus, la présence de filiation dans la plupart de ses inscriptions permet de supposer que son père Hallutaš-Inšušinak a exercé le pouvoir. Dans ce cas, son règne pourrait s'intercaler entre le dernier des Igi-halkides connu, Kidin-Hutran III, et celui de son fils. Chronologiquement, c'est fort possible puisque Kidin-Hutran III met un terme au règne d'Adda-šuma-iddina en 1212 et que Šutruk-Nahhunte épouse la fille aînée de Meli-šipak qui a exercé le pouvoir de 1181 à 1167. Le règne de Hallutaš-Inšušinak aurait couvert une bonne trentaine d'années si la liste des Igi-halkides que nous possédons aujourd'hui est complète.

Quoi qu'il en soit, le premier souverain de cette famille connu par les textes est Šutruk-Nahhunte. Ces inscriptions nous fournissent des renseignements sur deux aspects de son activité, l'un en politique étrangère, l'autre sur le plan local.

Le document le plus important est évidemment la *Lettre* du Musée de Berlin (van Dijk 1986 ; Steve et Vallat 1989) par laquelle il revendique le trône de Babylone sous prétexte qu'il est le descendant « du puissant roi Kurigalzu » par les femmes. Il rappelle que plusieurs rois, ses prédécesseurs, ont épousé des princesses cassites ou sont nés de ces unions. Lui-même affirme qu'il a épousé la fille aînée de Meli-šipak. Et c'est manifestement suite à un refus de la cour babylonienne de satisfaire ses exigences qu'il met ses menaces à exécution et qu'il envahit la Mésopotamie.

En 1153, il met un terme au règne de Zababa-šuma-iddina (Tadmor 1958, p. 137-139) après avoir dévasté et pillé une large partie de la Mésopotamie. Différents trophées retrouvés à Suse tels que la stèle de Naram-Sin provenant de Sippar (*EKI*, n° 22), une stèle de Meli-šipak, son beau-père, prise à Karintaš (*EKI*, n° 23), deux statues de Maništušu enlevées l'une à Akkad (*EKI*, n° 24 a) et l'autre à Ešnunna (*EKI*, n° 24 b), celle d'un roi inconnu également transportée à Suse (*EKI*, n° 24 c) confirment la narration que le roi donne lui-même de ses guerres sur une stèle aujourd'hui malheureusement fragmentaire (*EKI*, n° 28 c). Ces textes mentionnent la prise de nombreuses villes et d'énormes tributs payés, en particulier en or et en argent.

Toutes ces statues sont emportées à Suse et vouées à Inšušinak. Mais le roi ne se contente pas de rassembler sur

l'Acropole des trophées transportés de Mésopotamie. Il dit aussi qu'il a rapporté à Suse une stèle de Tchogha Zanbil (*EKI*, n° 21) et d'autres d'Anšan et de différents autres lieux (*EKI*, n° 20). Il n'est pas impossible que le « Bronze aux guerriers » (*EKI*, n° 69) ait été rapporté à Suse à cette époque. Ce monument n'est certainement pas susien. Parmi les divinités mentionnées, on trouve Manzāt, Nahhunte, Lakamar, Kiririša et Pinigir à plusieurs reprises. Mais le nom d'Inšušinak ou celui d'Išnikarab n'y figurent pas.

Cependant, malgré le conflit qui l'oppose aux Mésopotamiens, Šutruk-Nahhunte a fait œuvre de constructeur. Il a édifié des temples aussi bien à Suse qu'à Liyan (Bouchir) (*EKI*, n° 19), qu'à Deh-e Now (Steve 1987, nos 9 et 10) et à Horreeye (Vallat 1990b). Et il prétend même avoir été le premier roi à utiliser la brique émaillée (*EKI*, n° 17 ; Steve 1968, p. 193 et n. 1). Récemment une inscription dédicatoire pour le dieu Kamul jusqu'ici inconnu a été photographiée dans le bazar de Peshawar (Michaud 2000).

À Suse, il envisage également de restaurer le palais royal (*hiyan*) pour lequel il façonne des briques cuites (*EKI*, n° 18), mais il meurt sans avoir pu le terminer. L'œuvre sera continuée par son fils Kutir-Nahhunte et achevée par Šilhak-Inšušinak.

À sa mort, c'est son fils aîné, Kutir-Nahhunte, qui lui succède ; il était déjà associé aux campagnes de son père en Mésopotamie. D'après un texte rédigé à l'époque achéménide, il revendique, comme son père, le trône de Babylone. Devant le refus des Babyloniens, il envahit Sumer et Babylone et emporte de Nippur la statue du dieu Marduk (Foster 1993, I, p. 283-289). Il continuera par le sac de Babylone et de Borsippa et il laissera ainsi dans la tradition babylonienne l'image d'un destructeur impitoyable et sacrilège.

C'est lui qui mettra un terme à la longue dynastie cassite en détrônant Enlil-nadin-ahhi en 1150 après trois ans de conflit (Tadmor 1958 ; W.G. Lambert 1994). Le roi de Babylone est même emporté en captivité en Élam.

Mais son règne a été de courte durée. Il n'a laissé que cinq inscriptions pour la restauration du temple de Kiririša à Liyan (*EKI*, n° 31), pour la construction d'un temple à la déesse Manzāt à Deh-i Now (Steve 1987, n° 14) et celle de la Porte de Lagamar à Suse (*EKI*, n° 30). Mais dans la capitale, il n'a pas pu achever la restauration du « temple extérieur » (*kumpum kiduya*) pour lequel il a commencé la fabrication des reliefs en briques émaillées. Son successeur qui termine le travail confirme qu'il l'a laissé inachevé, car il est « mort prématurément ». Disparu dans des circonstances inconnues, il est remplacé sur le trône d'Élam par son frère Šilhak-Inšušinak, un des plus prestigieux souverains de l'histoire élamite, dont le règne est caractérisé par la poursuite du conflit avec la Mésopotamie et surtout par la construction de nombreux édifices religieux à Suse et en Élam.

Trois de ses campagnes sont narrées dans le détail sur trois pierres de crapaudine trouvées sur trois sites différents du Khuzistan, à Tépé Pomp, à Šūštar et à Dizfūl (Vallat, inédits). La première est dirigée contre Agadé, la deuxième contre Sippar et la troisième contre Nippur. Dans les trois cas, l'armée élamite suit un itinéraire identique en remontant les contreforts du Zagros vers le nord passant successivement par Mat-Irriya, Lubtu, Ukar-sielam et Pilazkapulku, puis, après avoir traversé le Tigre, descend vers le sud pour atteindre ses objectifs. Ces documents font d'ailleurs penser davantage à des razzias plutôt qu'à des guerres aboutissant à la soumission des pays conquis. Ainsi, le texte le mieux conservé précise que le roi a tué 1 535 hommes, emporté 69 317 têtes de petit bétail,

2 510 bœufs et 1 142 ânes. Cependant, dans une grande stèle malheureusement très mutilée (*EKI*, n° 54), Šilhak-Inšušinak semble résumer l'ensemble de ses conquêtes en huit longs paragraphes étudiés par Cameron (1936, p. 114-119) et Labat (1975, p. 489-494). La plupart des cités ou villages conquis sont inconnus par ailleurs. C'est à peine si on peut situer certains théâtres des opérations dans la région de la moderne Kirkuk. Comme ses efforts militaires sont dirigés essentiellement contre les Assyriens, il est possible que Šilhak-Inšušinak, selon l'hypothèse vraisemblable de Cameron, soit la cause de la disparition du roi assyrien Aššur-dan I (1177-1133).

Il est à noter que dans ses propres inscriptions (inédites) Šilhak-Inšušinak ne mentionne jamais le nom de son adversaire. Il se contente de parler de « l'Assyrien ». Et curieusement ces longs conflits n'ont laissé que peu de traces dans la littérature mésopotamienne où le nom de Šilhak-Inšušinak n'apparaît jamais.

Mais parmi la cinquantaine d'inscriptions au nom de Šilhak-Inšušinak retrouvées à Suse et en Susiane, bien peu sont en relation avec les guerres qu'il conduit en Mésopotamie. La plupart sont des dédicaces pour la construction d'édifices civils ou religieux. Et c'est probablement grâce au butin emporté de Mésopotamie par ses deux prédécesseurs et par lui-même que le roi peut entreprendre de vastes travaux de construction ou de reconstruction dans tout le pays.

À Suse même, il construit ou reconstruit les deux quartiers principaux de la capitale : l'ensemble palatial et le centre religieux.

Curieusement, après plus d'un siècle de recherches archéologiques, le palais des rois d'Élam n'a jamais été retrouvé et il n'avait même pas été identifié dans les inscriptions. Nous savons aujourd'hui que le mot élamite qui le désigne est *hiyan* (Vallat 1999a). Šutruk-Nahhunte dit avoir façonné des briques cuites pour sa reconstruction qui ne sera finalement achevée que par Šilhak-Inšušinak. Ce palais est vraisemblablement situé sous le palais de Darius et c'est la raison pour laquelle les archéologues ne l'ont pas mis au jour. Cependant, dans un de ses sondages, Mecquenem (1924, p. 115) a retrouvé, à l'est du palais achéménide, un grand dallage qui pourrait être associé soit au palais, soit au *kumpum kiduya*. Ce dernier bâtiment dédié à Inšušinak, dont le nom signifie « temple extérieur » est ainsi nommé car il est extérieur au quartier sacré dominé par la *ziggurat*. En effet, tous les éléments de décoration en relief qui ornaient ses parois extérieures ont été retrouvés à l'Apadana. Il devait donc jouxter le palais royal. Et comme ce temple abritait un *suhter*, sorte de tabernacle où étaient conservées les représentations des membres de la famille royale, les insignes de la royauté et les statuettes des dieux protecteurs, il est vraisemblable que ce terme désignait la chapelle royale (Vallat 1999a). Kutir-Nahhunte (*EKI*, n° 29) avait commencé à préparer les reliefs qui devaient le décorer, mais c'est Šilhak-Inšušinak qui l'a achevé (*EKI*, n° 43). Ces reliefs formaient une frise de différents motifs : une divinité représentée comme un homme-taureau associée à un palmier stylisé et une femme (ou une déesse). Ce bâtiment revêtait une certaine importance puisqu'il est le plus richement décoré de Suse.

Mais le roi ne s'est pas contenté de restaurer le palais royal. Il a consacré beaucoup d'efforts à la reconstruction du centre religieux de Suse. Grâce à la diversité de ses inscriptions, il est aujourd'hui possible de reconstituer le centre religieux de Suse et qui pourrait être identique dans chaque ville élamite de quelque importance, peut-être à une échelle réduite.

À Suse, le quartier sacré (*kizzum*) est situé sur l'Acropole (*eli-elu* / URU.AN.NA). Il est dominé par la *ziggurat* (*zagra-*

tume, un mot qui pourrait être d'origine élamite, cf. Vallat 1997b) dédiée à la divinité poliade Inšušinak. L'étage supérieur de ce bâtiment est couronné par un temple (*kukunnum*) alors que le temple de la partie basse a été assimilé, parfois, au *haštu*, terme qui signifie tombe, tombeau. Ce dernier serait donc en étroite relation avec le culte des morts, comme le sont la Porte d'Inšušinak (ou Porte des prières), passage obligé vers l'au-delà et le Bosquet sacré. Ces différents éléments pourraient être illustrés par un relief assyrien de Ninive (Amiet 1966, p. 565, fig. 430).

Cette description schématique mérite quelques commentaires. Tout d'abord, le mot *ziggurat* n'est jamais attesté à Suse alors que nous savons qu'il existait puisque le terme *kukunnum* qui désigne une partie essentielle du bâtiment est fréquent dans les dédicaces. Ce terme, *pars pro toto*, peut désigner la *ziggurat*. Mais ce temple élamite par excellence peut porter à Suse d'autres noms. Et c'est grâce au souci qu'avait Šilhak-Inšušinak d'honorer ses prédécesseurs qu'il est aujourd'hui possible de le déterminer.

En effet, en procédant à certaines restaurations, le roi a retrouvé les dédicaces des rois anciens et les a scrupuleusement répertoriées. Ainsi, par *EKI*, n° 48, nous connaissons les noms de ses onze prédécesseurs qui ont reconstruit, restauré ou embelli le *haštu*. Grâce à une autre pierre de crapaudine (*EKI*, n° 48 a), nous connaissons neuf rois qui ont restauré un bâtiment dont le nom est perdu dans une cassure mais qui pourrait bien être le *kukunnum*. Cette hypothèse repose sur le fait que le Kuk-Naşur qui figure sur cette inscription se dit « fils de la sœur de Silhaha ». C'est la titulature de Kuk-Naşur II car le Kuk-Naşur III se dit « fils de Tan-Uli ». Et nous connaissons une inscription accadienne de Kuk-Naşur « fils de la sœur de Silhaha » (*MDP* vi, p. 28 = *LIRS*, n° 17) dans laquelle le roi dit avoir construit le *kukunnum*. Pour la troisième inscription (*EKI*, n° 48 b) qui mentionne également onze rois, le nom du bâtiment est également perdu. Mais nous verrons qu'il pourrait s'agir du « temple d'Inšušinak ».

En effet, Šilhak-Inšušinak n'a pas seulement répertorié les noms de ses prédécesseurs mais il a parfois recopié leurs dédicaces en accadien. Celles-ci précèdent alors sa propre inscription rédigée, elle, en élamite (*EKI*, n° 38 ; Steve 1987, n° 17 ; *LIRS*, n° 49). Ces documents apportent des éléments déterminants pour la description de l'Acropole, car ils nous fournissent des correspondances entre l'accadien et l'élamite. Ainsi, sur la brique qui reprend le texte de Kuk-Naşur (Steve 1987, n° 17) à l'accadien *kizzam* correspond l'élamite « temple d'Inšušinak » (*siyan Inšušinak-me*) tandis que sur la brique qui cite l'inscription de Kuk-Kirmaš (*LIRS*, n° 49) le suméro-accadien É.KI.KÛ.AN.NA est traduit en élamite par « le temple d'Inšušinak du *kizzum* » (*siyan Inšušinak-ni kizzum-na*) et à la fin de l'inscription Šilhak-Inšušinak dit qu'il a restauré « le temple d'Inšušinak ». Enfin sur la brique qui reprend la dédicace de Temti-Agun (*EKI*, n° 38 b ; Scheil 1932, p. 69), c'est l'É.DÛ.A que l'élamite rend par « le temple d'Inšušinak du *kizzum* » (*siyan Inšušinak-ni kizzumna*). En réalité, toutes ces expressions ne font probablement allusion qu'à un seul et même bâtiment, la *ziggurat* qui est dédiée à Inšušinak et qui est édifiée dans le quartier sacré (*kizzum*) situé sur l'Acropole (*ali-eli* / URU.KI.KÛ.AN.NA).

On peut enfin noter que l'expression « temple d'Inšušinak du *kizzum* » (*siyan Inšušinak-ni kizzum-na*) est manifestement utilisée pour distinguer la *ziggurat* d'un autre temple dédié également à Inšušinak, mais qui, lui, n'est pas construit sur l'Acropole mais à côté du palais royal, d'où son nom de « temple extérieur » (*kumpum kiduya*).

Mais Šilhak-Inšušinak ne s'est pas contenté de reconstruire en briques cuites (voire certaines parties en briques émaillées) les temples de Suse. Il a reconstruit à travers tout le pays de nombreux édifices religieux, en particulier des « temples du bosquet » (*siyan husa-me*) qui paraissent en étroite relation avec le culte des morts.

La présence de « bois sacrés » dans tous ces documents supposerait que « les temples du bosquet » restaurés par Šilhak-Inšušinak dans une vingtaine de villes (*EKI*, n° 48) pourraient être associés à des *ziggurats*. Dans une inscription (*EKI*, n° 48 § 39), il affirme avoir reconstruit 20 « temples du bosquet ». Et il est vrai que plusieurs sites ont fourni des inscriptions au nom de ce souverain : Tépé Bormi (Vallat 1981a), Deh-i Now (*EKI*, n° 42), Dizful (inédit), Liyan (*EKI*, n° 57-59), Tchogha Pahn (Stolper 1990), Tépé Pomp (inédit), Tul-e Spid (*EKI*, n° 41 a), Šuštar (inédit) et peut-être Mālamīr (Walker 1981, p. 213).

Avec son successeur, Hutelutuš-Inšušinak, c'est le déclin de l'empire élamite qui commence. Il a laissé à Suse cinq inscriptions dédicatoires pour différents monuments et ces textes (dits des *takkime* : « pour la vie ») contiennent de nombreuses informations concernant la famille royale élamite. Sur une pierre de crapaudine dédiée à Manzat et à Šimut, il mentionne encore sa mère Nahhunte-utu qu'il qualifie de *amma-haštuk* (*EKI*, n° 65). Lors de la restauration du temple d'Urukupak (construit par Untaš-Napiriša), il se dit, dans sa titulature, « frère aimé de Melir-Nahhunte » (Steve 1987, n° 20) alors que pour la restauration du temple d'Inšušinak du bosquet, c'est Išnikarab-huhun qui est sa sœur aimée (Vallat 1985). Il reconstruit également le temple d'Išnikarab pour la vie de ses frères et sœurs et de ses enfants, mais sans citer de noms (*EKI*, n° 60). Enfin, quand il reconstruit le *kukunnum* en briques peintes et en briques émaillées, c'est uniquement pour sa propre vie (Vallat 1978). Ce dernier texte semble marquer une rupture avec le passé.

C'est le dernier roi méso-élamite attesté dans les sources mésopotamiennes. En effet, Nabuchodonosor I, 4^e roi de la seconde dynastie d'Isin (1125-1104), se vante d'avoir lancé un raid contre l'Élam pour récupérer la statue du dieu Marduk et celle de la déesse Il-Illya et pour piller le pays (*BBS*, 24, p. 7-12). Une rédaction plus poétique de l'événement (Frame 1995, p. 33-35) raconte l'affrontement des deux souverains au bord de la rivière Ulaï et la victoire du roi de Babylone obtenue grâce à la complicité d'un chef cassite, Šitti-Marduk, et de son char. Ce document se termine par une phrase qui a généralement été mal interprétée. Le texte dit que Hutelutuš-Inšušinak s'est retiré dans ses montagnes, ce qui peut signifier, en accadien, qu'il a disparu définitivement. Mais dans le cas précis, il convient de prendre le texte au pied de la lettre et considérer que le roi s'est réfugié à Anšan comme beaucoup de souverains élamites l'ont fait ou le feront devant une avance critique des Mésopotamiens. Mais il n'est pas mort. À Anšan, il construit le temple *tarin*, un temple « d'alliance » (M. Lambert 1972 ; Reiner 1973) et dans sa dédicace, il sollicite la grâce divine pour lui, pour ses frères et sœurs et pour ses deux enfants, une fille, Utukhute-kašan, et un fils, Temti-pitet, tous deux qualifiés respectivement de *ruhu-pak* et de *ruhu-šak*. Mais comme dans un texte de Suse (*EKI*, n° 60 = *LIRS*, n° 51), il affirme qu'il a plusieurs *ruhu-šak* et plusieurs *ruhu-pak*, on peut en conclure que le roi est revenu à Suse après sa défaite consécutive au raid de Nabuchodonosor (Vallat 1996d).

À sa mort, si on en croit une inscription néo-élamite de Šutruk-Nahhunte II (*EKI*, n° 72), il aurait été remplacé sur le trône par le quatrième enfant de Nahhunte-utu, Šilhina-hamru-Lagamar, mais aucune inscription de ce souverain

n'est venu le confirmer. Si cette affirmation du roi néo-élamite est exacte, on peut supposer que Hutelutuš-Inšušinak est mort relativement jeune, car c'est à son fils Temti-pitet que le trône revenait de droit. Šilhina-hamru-Lagamar n'a pu exercer que la régence.

F.6. L'ÉPOQUE NÉO-ÉLAMITE (CA 1050-539)

Archéologiquement, le Néo-élamite est à Suse une des périodes les plus méconnues et des plus mal représentées. Peut-être plus que pour d'autres périodes, les fouilles anciennes ont livré des trouvailles entièrement détachées de leur contexte ; comme cette archive de 300 textes trouvée à l'Acropole, publiée en *MDP* IX, et qui devait bien se trouver dans une construction, mais dont les fouilleurs ne donnent qu'une vague indication (*MDP* IX, p. I) !

À la Ville Royale, deux chantiers plus récents, VR A de Ghirshman et VR II – ouvert plus tard par Miroshedji (1981) – ont livré quelques vestiges, mais qui, malheureusement, ne donnent pas une image très claire de ce que devait être la Suse néo-élamite. Seules des tombes de la première moitié du 1^{er} millénaire, généralement en pleine terre et souvent mutilées par les travaux de terrassements achéménides, ont été trouvées dans l'épaisseur des couches IX et X de VR A. En VR II, les surfaces dégagées sont petites, les niveaux de natures diverses, mais ils continuent d'occuper chacun le siècle, ou presque, qui correspond à son numéro ! Comme au second millénaire.

Sur la Ville des Artisans fut trouvée une installation domestique remarquable, mais elle date de l'extrême fin du Néo-élamite : le « Village » dit « perse achéménide » que Ghirshman (1954 ; voir aussi Stronach 1974) suppose avoir été construit par un clan iranien ; quelque cent ans avant que Suse ne devienne une des capitales de l'empire achéménide.

Les articulations majeures du Néo-élamite

Le Néo-élamite couvre à peu près la première moitié du premier millénaire et peut être divisé en trois séquences distinctes. De la première, qui s'étend des environs de 1050 à 770, on ne sait que peu de chose. Comme aucune inscription royale n'est connue, nous ne possédons le nom d'aucun souverain.

À ces siècles obscurs succède une période II, la dynastie des Humbanides. Elle commence aux environs de 770 pour s'achever vers 585 plus d'un demi-siècle après le sac de Suse par Assurbanipal (646). L'Élam est alors étroitement associé aux guerres assyro-babyloniennes et ce n'est donc pas un hasard si notre documentation est essentiellement d'origine mésopotamienne.

Enfin, entre 585 et l'entrée de la Susiane dans l'empire achéménide (ca 539), une troisième période montre que le vieil empire élamite commence à se désagréger. Suse n'est alors plus qu'un royaume parmi de nombreux autres. Cette dernière phase de la période est documentée uniquement par des textes élamites qui n'ont pas toujours été correctement analysés. Mais on trouvera une documentation parallèle dans les textes relatifs à la diaspora orientale juive, depuis la déportation de Nabuchodonosor II (687), jusqu'à la libération des déportés, en 539-538, par Cyrus II.

F.6.1. Le Néo-élamite I : « les siècles obscurs » (ca 1050-770)

Si le matériel archéologique de cette époque est relativement rare et souvent difficile à interpréter, les sources écrites sont quasiment muettes. Les fouilles de Suse n'ont fourni aucune inscription royale ni aucun document économique. Pour toute cette période longue de plus de trois siècles, aucun roi « d'Anšan et de Suse » n'est connu.

Cependant, un lot de tablettes économiques rédigées en élamite a été découvert à Tall-i Malyan, l'ancienne Anšan. Ces archives d'un atelier de métallurgie pourraient dater de cette époque. Stolper (1984, p. 9) propose de les situer entre 1300 et 1000 alors que Steve (1992, p. 21) préfère les placer entre 1000 et 900 et il pense que la royauté s'était alors réfugiée dans le pays d'Anšan (Steve 1986, p. 9), ce qui expliquerait partiellement l'absence de tout document à Suse pour cette période. Ces tablettes mentionnent bien deux personnages portant le titre de « roi », Šutruk-[x] et Akšir-KIMIN (Stolper 1984, p. 6-7) mais comme ils ne sont pas dits « rois d'Anšan et de Suse », on peut supposer qu'il s'agit plutôt de potentats locaux.

On trouve aussi quelques mentions des Élamites dans les sources mésopotamiennes, mais elles sont si fragmentaires qu'aucune reconstitution historique n'est actuellement possible. Parmi elles, on ne peut mentionner qu'un roi, Mar-biti-apla-usur (984-979), qui se dit lui-même d'origine élamite (Brinkman 1968, p. 165). Son nom apparaît également sur 4 pointes de flèches provenant du Luristan (Dossin 1962, n° 19 et Pl. 27). Des troupes élamites sont encore mentionnées en 813 lorsqu'elles vont au secours du roi de Babylone, Marduk-balassu-iqbi, aux prises avec l'Assyrien Šamši-Adad V (Brinkman 1968, p. 205-208). Enfin, un ambassadeur élamite est attesté en Assyrie en 784 ainsi que d'autres Élamites en différents lieux de Mésopotamie (Zadok 1994, p. 47).

F.6.2. Le Néo-élamite II : les Humbanides (ca 770-585)

Cette période paraît relativement bien connue grâce aux sources mésopotamiennes. Les chroniques babyloniennes (en particulier Grayson 1975) et les annales assyriennes (en particulier Streck 1916, remplacé récemment par Borger 1996) ainsi que certaines lettres (ABL) nous fournissent l'essentiel de nos informations. Cependant il est toujours difficile de reconstituer le schéma historique, car les quelques sources élamites découvertes essentiellement à Suse semblent contredire certaines affirmations des textes mésopotamiens. En effet, lorsque les noms des rois élamites ont été déchiffrés dans les inscriptions royales mésopotamiennes, on les a rapprochés des noms des souverains élamites révélés par les fouilles de Suse. Ainsi, le Hallušu de la Chronique I serait le Hallutaš-Inšušinak des briques de Suse (EKI, n° 77). De même, Te'umman qui a régné de 664 (?) à 553, serait le Tepti-Huban-Inšušinak, auteur de différentes inscriptions susiennes (EKI, n° 79-85) ou le Atta-metu des annales serait le roi « de Suse et d'Anšan » Atta-hamiti-Inšušinak, auteur de différents textes retrouvés à Suse (EKI, n° 86-89). Enfin, Ummanunu connu par l'inscription de Šilhak-Inšušinak II (EKI, n° 78) serait un Ummanikaš des textes assyriens. Or, une étude récente, fondée sur l'analyse de l'évolution grammaticale de la langue et de la paléographie élamites (Vallat 1996) a montré que pour toute cette période le seul souverain mentionné à la fois dans les deux corpus de textes était le roi élamite Šutruk-Nahhunte II (717-699) (EKI, n° 72-73) dont le nom est rendu par Šutur-Nahundi en Assyrie et par Istar-hundu en Babylonie. Les autres équations doivent désormais être abandonnées.

Or, ces souverains qui ont laissé des inscriptions à Suse et en Susiane et qu'on a confondus avec les rois élamites des textes mésopotamiens ont bien exercé leur pouvoir en Élam, mais après le sac de Suse de 646. Cette nouvelle interprétation de la période néo-élamite II permet de reconstituer une histoire de la période néo-élamite III qui s'étend donc du sac de Suse à l'intégration de la Susiane dans l'empire achéménide vers 539. C'est un siècle que

les historiens de l'Élam (Cameron 1936, Hinz 1963 et 1972, Amiet 1966, Carter et Stolper 1984) ont ignoré.

C'est donc seulement à partir du milieu du VIII^e s. que les documents mésopotamiens permettent de sortir l'Élam de l'ombre en montrant, en particulier, son rôle dans le long conflit qui a opposé les Assyriens aux Babyloniens.

Suse dans les guerres assyro-babyloniennes

Le premier souverain dont le nom nous est parvenu est Huban-tahra I, mais il n'est mentionné que dans une inscription d'Assurbanipal qui dit avoir emporté de Suse 32 statues royales parmi lesquelles celle de « Huban-nikaš, fils de Huban-tahra » (Aynard 1957, p. 54-55, V 36).

La chronique babylonienne (Grayson 1975, p. 71-74 : 1, I. 9-10, 33-34 et 38-39), nous indique d'abord que le roi Huban-nikaš I (743-717), fils de Huban-tahra I, a porté aide au Babylonien Mérodach-baladan (Marduk-apla-iddina) dans le conflit qui l'oppose à l'Assyrien Sargon II (721-705). Une bataille a eu lieu dans la région stratégique de Dêr en 720, mais il est bien difficile d'en préciser l'issue. Sargon et Mérodach-baladan, chacun de son côté, prétendent à la victoire alors que la chronique babylonienne semble l'attribuer au roi élamite. Ce texte (Grayson 1975, p. 73-74 : 1, I. 33-37) affirme même que Mérodach-baladan est arrivé trop tard pour porter aide aux armées élamites. Cette dernière version est plausible puisque Sargon ne tente plus rien contre l'Élam pendant une décennie.

Šutruk-Nahhunte II (717-699) : son règne et sa parenté (période de Sargon d'Assyrie [721-705])

Huban-nikaš meurt après un long règne et il est remplacé par Šutruk-Nahhunte II. Avec lui surgit un premier problème de chronologie parce qu'il a tout d'abord été assimilé à des rois postérieurs nommés Šutur-Nahhunte, ensuite parce que son frère Hallušu a été confondu avec le Hallutaš-Inšušinak des sources susiennes et enfin parce que l'expression « neveu de Huban-nikaš » a été mal interprétée. En réalité nous possédons trois informations qui permettent d'éclaircir la succession des premiers rois de cette période. Tout d'abord, dans ses propres inscriptions découvertes à Suse, Šutruk-Nahhunte se dit « fils de Huban-imena (II) » (EKI, nos 72 et 73). Ensuite, la Chronique nous apprend qu'il est le « frère » de Hallušu (Grayson 1975 : 1, I. 32-33). Enfin et surtout, cette même inscription (1, I, 40) affirme qu'il est le « neveu » de son prédécesseur Huban-nikaš. Or, dans cette expression, l'accadien utilise *mār ahāti* qui signifie littéralement « le fils de la sœur » qui a le sens de « neveu ». Mais comme les scribes accadophones de Suse emploient *mār ahāti* pour désigner le « fils que le roi a eu avec sa propre sœur » (cf. *infra*, « L'inceste royal en Élam »), certains ont considéré que Šutruk-Nahhunte était le fils que Huban-nikaš avait eu avec sa sœur. Mais ici, nous sommes dans un texte écrit en accadien, par un scribe accadien dans un texte destiné à des accadophones. Le mot *mār ahāti* ne peut dès lors n'avoir que le sens de « neveu ». Ces différents textes ainsi interprétés permettent la reconstitution historique suivante : Huban-umena (II), fils de Huban-tahra (I) a eu deux enfants : Šutruk-Nahhunte (II) et Hallušu. Mais comme, à sa mort, ils étaient probablement trop jeunes pour régner, la régence a été assurée par le frère de Huban-umena (II), Humban-nikaš. À la mort de ce dernier, la couronne revient à la branche aînée, à Šutruk-Nahhunte puis à Hallušu. Aucune contradiction n'existe plus alors entre les textes mésopotamiens et élamites (Vallat 1996).

À Suse, Šutruk-Nahhunte a laissé quelques inscriptions. Des briques et des fragments de carreaux qui portent simplement son nom et qui sont rédigés en accadien. Une plus longue inscription, en élamite, sur briques (Montagne et Grillot 1996), mentionne trois de ses prédécesseurs Hutelutuš-Inšušinak, Šilhina-hamru-Lagamar (les deux derniers souverains méso-élamites) et Humban-imena, son père. En outre, une stèle très fragmentaire (*EKI*, n° 73) est inscrite à son nom.

À son règne, on peut également attribuer la stèle du grand prêtre Šuturu (*EKI*, n° 74), mais aucune de ses inscriptions ne contient d'information concernant le conflit qui l'oppose à Sargon.

Šutruk-Nahhunte II, appelé Šutur-Nahundi par les Assyriens (Lie 1929) et Istar-hundi par les Babyloniens (Grayson 1975, *Chronique* 1) a donc succédé à son oncle sur le trône d'Élam au cours de la 5^e année de Mérodach-baladan, soit en 717 (Grayson 1975, p. 74-75 : I, I, 38-40). En 710, Sargon entreprend une campagne à la frontière élamite-babylonienne où il conquiert de nombreuses places fortes (Lie 1929 ; Fuchs 1993, p. 148-154 et p. 328-331 ; Brinkman 1965, p. 50). Son attaque est si violente qu'il contraint Šutruk-Nahhunte à se retirer dans ses montagnes où il est pourtant sollicité par Mérodach-baladan qui souhaite sa protection. Šutruk-Nahhunte accepte les présents du roi de Babylone, mais refuse de lui porter secours. L'année suivante, Sargon s'empare des dernières forteresses tenues par Mérodach-baladan et assure lui-même la royauté à Babylone. L'intégrité de l'Élam ne semble pas avoir souffert de ce premier conflit sérieux, mais en 708 les choses se compliquent avec la mort de Dalta, le roi d'Ellipi. En effet, n'ayant pas d'enfants, ses neveux se sont disputé sa succession. L'un, Nibe, demande l'aide de Šutruk-Nahhunte alors que l'autre, Ispabara, sollicite celle de Sargon. C'est ce dernier qui l'emporte et Ellipi tombe sous le joug assyrien (Fuchs 1993, p. 339).

Hallušu et l'affaiblissement de la royauté élamite (période de Sennachérib [704-681])

En 704, Sargon meurt et est remplacé par son fils Sennachérib. Profitant de ce changement, Mérodach-baladan renouvelle ses prétentions sur Babylone et sollicite de nouveau l'aide de Šutruk-Nahhunte en 703. Mais les armées babyloniennes et élamites sont défaites près de Kish et de Kutha (Luckenbill 1924, p. 48-52) et Sennachérib, après la fuite de Mérodach-baladan, installe son propre fils Aššur-nadin-šumi sur le trône de Babylone en 699 (Grayson 1975, p. 77 : I, II, 30-31).

Une autre conséquence de cette défaite est probablement l'éviction du trône élamite de Šutruk-Nahhunte par son propre frère Hallušu (699-693) l'année suivante (Grayson 1975, p. 77 : I, II, 32-33). Après une première partie de règne relativement calme, la situation se détériore lorsqu'en 694 Sennachérib attaque plusieurs villes à la frontière élamite-babylonienne telles que Nagitu, Hilmu, Pillatu ou Hupapanu qui sont pillées. Cependant, Hallušu lance une contre-attaque en pénétrant en Babylonie : Sippar est dévastée et Aššur-nadin-šumi, le fils de Sennachérib, est emmené prisonnier en Élam (Grayson 1975, p. 78 : I, II, 36-44) où il ne restera d'ailleurs pas longtemps sans qu'on sache comment il en est sorti, car la victoire passe alors rapidement d'un camp à l'autre. Ainsi, les Élamites occupent une partie de la Babylonie et mettent Nergal-ušešib sur le trône. Mais au cours de la réaction assyrienne qui a suivi, les Élamites sont forcés à la retraite et le fils de Hallušu est tué. L'année suivante, les

Assyriens attaquent Uruk et déposent Nergal-ušešib. Ses alliés élamites doivent battre en retraite et c'est peut-être à cause de cette défaite que les sujets de Hallušu l'exécutent et portent Kudur-Nahhunte, son fils, sur le trône d'Élam (Grayson 1975, p. 79 : I, III, 6-8). Cet affaiblissement de la Maison royale élamite incite Sennachérib à porter la guerre en Élam même. Mais les conditions climatiques de l'hiver 693 sont telles que le roi assyrien doit rebrousser chemin après avoir néanmoins mis en fuite le roi élamite qui se réfugie de Madaktu à Hidalu. Ce semi-échec assyrien ne profite même pas à Kudur-Nahhunte qui est tué dans une révolte interne après un règne très court : 3 mois pour les uns (Luckenbill 1924, p. 39-41 : IV 54 - V 16), 10 mois pour les autres (Grayson 1975, p. 74 : I, III, 9-16). C'est son frère, Humban-imena III (Umman-menanu dans les sources mésopotamiennes) (692-689) qui lui succède (Grayson 1975, p. 80 : I, III, 4). Peu après son accession au trône, le roi est sollicité par Mušešib-Marduk, le roi de Babylone, devant une attaque de Sennachérib. Humban-imena rassemble une armée qui comprend des contingents venant de Parsuaš, d'Anšan, de Paširu, d'Ellipi et de différentes tribus araméennes et chaldéennes. Les alliés élamite-babyloniens, sous la conduite du général élamite Humban-untaš, rencontrent les Assyriens en 691 à Halule sur le Tigre (Luckenbill 1924, p. 88). L'issue de la bataille est incertaine. Les annales assyriennes affirment que Sennachérib l'a emporté, mettant en fuite les rois élamite et babylonien qu'il épargne avec une grande mansuétude. De son côté, la chronique babylonienne attribue la victoire au roi élamite (Grayson 1975, p. 80 : I, III, 16-18). Quoi qu'il en soit, Sennachérib n'a pas réussi à détruire la coalition puisque Mušešib-Marduk conserve le trône de Babylone. Quant à Huban-imena, fin 689, il est victime d'une attaque et meurt paralysé (Grayson 1975, p. 80 : I, III, 15-21 et 25).

Humban-haltaš I et II : apaisement avec l'Assyrie (période d'Asarhaddon [680-669])

Le pouvoir est alors assuré par Huban-haltaš I (689-681) dont on ignore les origines. Aucun document ne permet de dire s'il appartient à la famille de son prédécesseur ou s'il est un collatéral. Mais sa prise du pouvoir semble s'être effectuée, comme l'ensemble de son règne, dans le calme. Aucun conflit avec les Assyriens n'est connu entre 689 et 681. À son sujet, la chronique babylonienne nous informe seulement qu'« il a été frappé (d'un mal soudain) au début de l'après-midi, et mourut (le soir même) au coucher du soleil » (Labat 1949, p. 5 ; Grayson 1975, p. 81 : I, III, 27-31).

C'est Huban-haltaš II (681-675), qui est probablement son fils, qui lui succède à Suse alors qu'en Assyrie Sennachérib vient d'être assassiné par son fils Asarhaddon. Le nouveau roi élamite refuse, au début de son règne, de s'allier aux Babyloniens et aux Peuples de la Mer contre Asarhaddon, continuant ainsi la politique globalement neutre de son père. Mais en 675, il rompt cette harmonie en attaquant Sippar pour des raisons qui ne sont pas claires et il meurt peu après « sans avoir été malade » comme le note la chronique babylonienne (Grayson 1975, p. 84 : I, IV, 11-12).

Il est remplacé sur le trône de Suse par son frère Urtak (675-664?) qui établit aussitôt de bonnes relations avec le roi assyrien. Les deux souverains s'adressent des messages et des cadeaux et concluent même un traité de paix qui aurait été scellé par un échange d'enfants royaux entre les deux cours. Les statues de divinités accadiennes sont même renvoyées en Mésopotamie (Grayson 1975, p. 80 : I, IV, 17). Ces bonnes relations continuent jusqu'à la fin du règne d'Asarhaddon.

Le démantèlement de la royauté suso-élamite (période d'Assurbanipal [668-627])

Premières relations pacifiques avant la situation conflictuelle

Les bons rapports du roi d'Élam avec l'Assyrie semblent se poursuivre avec le successeur d'Asarhaddon, Assurbanipal. Au début de son règne, ce dernier a même envoyé du blé aux Élamites qui souffraient d'une famine particulièrement sévère et a accueilli les Élamites qui souhaitaient trouver refuge en Assyrie pour éviter ce fléau (Piepkorn 1933, p. 54-55 : IV 20-26). Et tout à coup, contre toute attente, Urtak envahit la Babylonie. Cette volte-face du roi élamite, dans un premier temps, laisse Assurbanipal si incrédule qu'il doit envoyer des éclaireurs vérifier les rapports qu'il reçoit du front. Il décide alors de conduire une contre-offensive qui met en fuite Urtak. Celui-ci est alors terrassé en rentrant de sa curieuse expédition (Borger 1996, p. 223).

À sa mort, Te-Umman (664[?]-653) s'empare du trône qui ne lui revenait pas de droit. Nous savons, en effet, qu'à cette époque, deux fils de Humban-haltaš II (Kudurru et Paru) et trois fils d'Urtak (Humban-haltaš, Umman-nappa et Tamaritu) étaient vivants et pouvaient avoir des prétentions sur le trône d'Élam. D'ailleurs, Te-Umman commence par éliminer les opposants potentiels si bien que les descendants de Humban-haltaš II et d'Urtak demandent l'asile à l'Assyrie où ils se rendent avec 60 membres de leur famille et de nombreux partisans (Borger 1996, p. 223 et 224). Te-Umman réclame à Assurbanipal la restitution des membres de sa famille qui s'étaient volontairement exilés à Ninive. Devant le refus du roi assyrien, l'Élamite rassemble ses troupes pour l'attaquer, mais l'arrivée de l'armée assyrienne fait fuir Te-Umman qui se retire en direction de Suse. Ses troupes sont poursuivies par les armées assyriennes et elles sont défaites près de sa capitale, sur la rivière Ulaï. Te-Umman a été tué et décapité ainsi qu'un certain Išarnandu qualifié de « roi de Hidali ». Profitant des circonstances, Assurbanipal installe alors les deux fils d'Urtak qu'il avait accueillis en exil sur le trône élamite, l'un, Humban-nikaš II, à Suse et à Madaktu, l'autre, Tamaritu, dans la ville de Hidału (Borger 1996, p. 224-226). Les traités de loyauté, probablement imposés aux deux nouveaux souverains élamites, montrent bien que le roi assyrien se considère désormais comme le suzerain de l'Élam à qui il impose taxes et tributs. Cependant, la reconnaissance des Élamites sera de courte durée. En effet, Assurbanipal avait installé son frère Šamaš-šum-ukin sur le trône de Babylone, mais celui-ci s'est rebellé. C'est donc une guerre fratricide qui les opposera de 652 à 648. Dès le début du conflit Šamaš-šum-ukin sollicite l'aide de Humban-nikaš. Celui-ci la lui accorde en envoyant une armée mais elle est défaite près de Dēr. C'est peut-être en raison de cet échec que Humban-nikaš doit céder le trône à Tamaritu (652[?]-649[?]) qui poursuit la même politique anti-assyrienne en s'alliant au Chaldéen Nabu-bel-šumati. Mais il est rapidement déposé par une nouvelle révolte en Élam où la situation devient de plus en plus instable et il s'enfuit de nouveau à la cour de Ninive avec sa famille et 85 nobles. Une fois de plus, il fait acte de soumission à Assurbanipal (Borger 1996, p. 234). Il est remplacé par Indabigaš (dont le nom est peut-être à lire Indabibi) (649-648) qui est assassiné dès qu'Assurbanipal menace d'intervenir.

C'est Humban-haltaš III (649[?]-646[?]) qui monte sur le trône, mais la situation ne lui est pas favorable. En effet, après la prise de Babylone et la mort de Šamaš-šum-ukin, Assurbanipal se sent plus libre de reprendre l'offensive contre l'Élam où Nabu-bel-šumati continue à compter des

partisans. En 647, lors de sa cinquième campagne, il s'empare de plusieurs places fortes à la frontière élamo-babylonienne. Ilmu et Pillatu se soumettent immédiatement. Mais c'est Bit-Imbi qui apparaît comme l'objectif le plus important. Il fait là de nombreux prisonniers qui sont envoyés en Assyrie. Parmi eux, on compte Imbappi, le commandant de la place et beau-frère du roi ainsi que l'épouse et les fils de Tamaritu, ce roi dont il avait coupé la tête dans une précédente campagne. Il utilise la même méthode, coupant la tête et arrachant la langue de tous ceux qui lui résistent. Devant cette brutale avancée, Humban-haltaš abandonne Madaktu et se réfugie dans l'arrière-pays. Un autre prétendant, Humban-habua, en profite pour s'emparer du trône à Bupilu avant de s'enfuir lui-même, probablement vers le Golfe (Borger 1996, p. 224-226).

Devant la vacuité du pouvoir, Assurbanipal réinstalle Tamaritu II à Suse mais il s'en débarrasse rapidement « parce qu'il manœuvra avec perfidie ». Assurbanipal dévaste alors une grande partie de la Susiane, une trentaine de villes et leurs régions (Aynard 1957, p. 44-49).

Le sac de Suse (646) (cf. Aynard 1957, p. 48-57 ; Borger 1996, p. 239-243)

Au cours de sa sixième et dernière campagne contre l'Élam, Assurbanipal réduit les premières places fortes de Bit-Imbi, le pays de Raši et celui de Hamanu. Devant cette avancée rapide, Humban-haltaš abandonne Madaktu et s'enfuit à Dur-Untaš (Tchogha Zanbil), d'où il pensait être protégé par le fleuve Idid (= Āb-e Dīz). Assurbanipal conquiert les principales régions occidentales de la Susiane dont Kabinak (Haft Tépé) avant de prendre Dur-Untaš que Humban-haltaš avait abandonné. Ensuite, le roi assyrien s'attaque aux régions orientales parmi lesquelles on peut mentionner celles qui sont localisables comme Tasarra, probablement la Dašer des textes de Persépolis, située près de Mašjid-e Soleiman (Koch 1986, p. 133), Hunnir, l'ancienne Huhnur, dans la région de Behbahan (Duchêne 1986) ou Bašime sur le golfe Persique. Et c'est au retour de cette expédition qu'il ravage Suse.

Dans la narration de cette campagne, Assurbanipal se complait à décrire le pillage de la ville. Cette description qui prétend illustrer la destruction complète de Suse contient de nombreuses informations, non seulement sur la ville elle-même, mais également sur la civilisation élamite.

Le sac de la capitale élamite commence par le quartier royal. Le palais contenait toutes les richesses de la royauté élamite qu'Assurbanipal emporte comme butin, en profitant également pour récupérer des biens que les Élamites avaient pillés en Mésopotamie ou qu'ils avaient reçus pour l'aide apportée aux Babyloniens contre les Assyriens. C'est également dans le quartier du palais que devaient se trouver l'arsenal et les écuries car le texte mentionne alors « les insignes royaux, les armes de guerre, tout l'appareil de combat, insignes de sa force... les chars d'apparat, les chariots... chevaux et grands mulets aux harnachements d'or et d'argent ».

Dans la seconde partie de sa description, Assurbanipal s'attaque au domaine religieux en commençant par la *ziggurat* : « Je détruisis la *ziggurat* de Suse qui avait été faite de briques lapis-lazuli ; je brisai ses cornes fondues de cuivre brillant ». Il s'empare ensuite des statues de 18 divinités avec tout leur apparat auxquelles il ajoute 32 statues royales fondues d'or et d'argent, de cuivre ou taillées dans l'albâtre. Parmi ces dernières, il mentionne explicitement celles de Šutruk-Nahhunte, de Hallušu et de Tamaritu le Jeune. Il s'en prend ensuite aux temples gardés par des

« taureaux furieux » et pénètre « dans les bosquets secrets où nul étranger n'avait pénétré ». Il détruit alors par le feu les tombeaux des rois anciens et récents, les expose au soleil et emporte leurs ossements au pays d'Assur.

Après une campagne qui a duré un mois et 25 jours, Assurbanipal emporte à Assur non seulement toutes les richesses qu'il a pillées à Suse mais également « les filles des rois, les femmes des rois, jusqu'à la famille ancienne et nouvelle des rois d'Élam ». Il emmène également tous les officiers civils ou militaires, les soldats et leur équipement ainsi que tout le bétail.

Il termine sa narration en mentionnant la libération de la déesse Nana qui était prisonnière en Élam depuis 1635 ans (Borger 1996, p. 242).

Cette description globale de Suse, la seule que nous possédions pour toute l'histoire élamite, mérite quelques commentaires.

Tout d'abord, Assurbanipal illustre la bipolarité de la vieille capitale élamite : d'un côté le palais, de l'autre le quartier sacré dominé par la *ziggurat*. C'est l'héritage de l'époque classique où ces deux pôles sont décelables dans les inscriptions de Šilhak-Inšušinak (Vallat 1999b) mais qui disparaîtront à l'époque achéménide. On peut ajouter que ce palais est pillé par Assurbanipal, mais il n'est pas détruit. Ce sont les architectes de Darius qui le démoliront en prenant grand soin d'en conserver les éléments essentiels comme les briques inscrites au nom des anciens rois d'Élam.

Ensuite, ce texte met en relation la *ziggurat* à cornes, le bosquet sacré et les tombeaux de leurs rois. Enfin, la destruction des tombeaux des rois anciens et le déplacement de leurs ossements à Assur permet peut-être de comprendre pourquoi aucune des tombes retrouvées à Suse ne peut être qualifiée de royale.

Une survie éphémère

Mais le plus étonnant, c'est qu'après cette ultime campagne, Humban-haltaš revient sur la scène politique et s'installe à Madaktu où il est toujours considéré par la cour assyrienne, malgré la brève usurpation de Pa'e, comme le roi d'Élam. Assurbanipal lui envoie alors un messager pour exiger que lui soit livré Nabu-bel-šumati, le petit-fils de Mérodach-baladan, qui avait trouvé refuge en Élam. Ayant eu connaissance des exigences du roi assyrien, Nabu-bel-šumati préfère se suicider, ce qui met dans l'embarras Humban-haltaš qui doit se contenter d'envoyer un cadavre à Ninive (Borger 1996, p. 242-243). Cependant, il semble que la population élamite ait été traumatisée par le désastre et au cours d'une des nombreuses révoltes, Humban-haltaš est fait prisonnier dans les montagnes (Borger 1996, p. 249) et livré à Assurbanipal. À Ninive, il retrouve Pa'e et Tammariutu et tous trois doivent pousser le char d'Assurbanipal au cours d'une manifestation triomphale.

Après cette ultime vexation, l'Élam disparaît des sources assyriennes et son histoire doit se contenter des documents suso-élamites beaucoup moins explicites.

Curieusement, on ne trouve aucune trace de ce long conflit dans les inscriptions royales suso-élamites. Les deux seules connues pour cette époque, celles de Šutruk-Nahhunte II (*EKI*, nos 72 et 73) ne le concernent pas. Par contre, le seul texte élamite de présages qui nous soit parvenu (Scheil 1917) semble faire allusion à cette période troublée. Ainsi, on peut lire : (si tel phénomène se produit) : « le roi mourra et les enfants du roi s'installeront sur le trône de leur père » (Face § 2, 2-3) ; « le roi et l'armée se trouveront prisonniers » (Face § 1, 8) ; « l'attaque sera sur le pays » et surtout « les Assyriens seront ici » (Face § 1, 2).

Il n'est pas impossible non plus que les deux lettres néo-élamites retrouvées à Suse (M. Lambert 1977), dans lesquelles il est question d'un conflit, concernent cette époque d'insécurité. Mais elles pourraient également faire allusion au délabrement du vieil empire élamite et donc dater d'une époque un peu plus récente (Steve 1992, p. 23).

La destruction de Suse et de la Susiane ne semble pas aussi radicale qu'Assurbanipal le laisse supposer dans sa narration de la sixième campagne contre l'Élam. Suse renaît rapidement de ses cendres comme de nombreux documents viennent l'attester.

Ce qui se passe à Suse entre le sac de la ville par Assurbanipal en 646 et l'intégration de la Susiane dans l'empire achéménide, probablement en 539, dépend de la compréhension des fameuses « Lettres dites de Ninive » (Weissbach 1902, Hinz 1986, Vallat 1998). Mais avant d'aborder cet épineux problème, il faut constater que les fouilles de Suse nous ont fourni des documents de 6 rois. Les trois premiers (Šutur-Nahunte, Hallutaš-Inšušinak et Atta-hamiti-Inšušinak) se disent encore « roi d'Anšan et de Suse » ou « agrandisseur de l'empire ».

Les derniers « rois d'Anšan et de Suse » (645 - ca 585)

Il est peu probable qu'après le sac par Assurbanipal Suse ait connu une occupation néo-babylonienne malgré les affirmations de Scheil (*MDP* v, p. xxiii). Les quelques objets retrouvés sur le site comme le barillet de Nabuchodonosor (*MDP* II, p. 123-125), la brique inscrite au nom du même roi (*MDP* IV, Pl. 18, n° 4 et Scheil 1927, p. 47-48), les fragments de vases aux noms d'Évil-Mérodach ou de Neriglissar (*MDP* v, p. 96), pourraient « avoir été rapportés à Suse en butin de guerre par les Achéménides, qui en firent autant à Persépolis » comme le suggère Amiet (1973a, p. 4-5). Même la restitution des statues divines élamites – qui avaient été emportées par les Assyriens à Uruk – par Nabopolassar lors de son accession au trône (Grayson 1975, p. 88 : Chronique 2, 16-17) n'implique pas forcément une soumission politique de la Susiane.

Les rois et les souverains élamites des sources babyloniennes

C'est à cette époque qu'il convient désormais de situer les règnes des rois connus par les sources susiennes et qui ont été confondus avec les souverains élamites documentés par les textes mésopotamiens. Il s'agit de Šutur-Nahhunte (fils de Humban-imena III) pris pour Šutruk-Nahhunte II, de Hallutaš-Inšušinak confondu avec Hallušu et d'Atta-hamiti-Inšušinak considéré comme Atta-metu. Enfin, c'est à la fin de cette période qu'on peut placer les trois derniers rois de Suse, Ummanunu que Cameron (1936, p. 167) a identifié avec Humban-imena et son fils Tepti-Humban-Inšušinak avec Te-ummann. Šilhak-Inšušinak II, fils d'Ummanunu et père de Tepti-Humban-Inšušinak, qui avait été situé au début du VII^e s., doit donc également être rajeuni de quelque 140 ans.

Mais avant d'aborder l'ordre de succession de ces différents souverains, il importe de noter qu'un nouveau document que Cameron ne connaissait pas est venu enrichir la documentation de cette époque. Il s'agit du remarquable cylindre qui porte l'inscription « Huban-kidin, fils du roi Šutur-Nahunte » (Kahane 1965, n° 6 ; Amiet 1973a, n° 34) dont l'iconographie permet de « dater sans hésitation de la première moitié du VI^e siècle » (Miroschedji 1982, p. 61).

Ce roi Šutur-Nahunte est certainement celui qui se dit « fils de Humban-imena » dans la seule inscription qui nous soit parvenue, celle qui est gravée sur une paire de cornes en calcaire dédiées au temple de Pinikir (*EKI*, n° 71 A et B). Il

serait donc le fils de Humban-umena III dont le règne très bref se situe entre 692 et 689. Quant à son fils, Humban-kidin, il est, selon toute vraisemblance, attesté sur un document de l'Acropole (*MDP IX*, n° 5 : 9-10) même si le texte ne comporte que « Huban-kidin, fils du roi (sunki/EŠŠANA) [...] ». Certes, on pourrait supposer que le nom de son père est un anthroponyme dont le premier élément serait sunki-(EŠŠANA). Mais dans cette éventualité, cet élément serait alors précédé du déterminatif BE, ce qui n'est pas le cas ici. Il vaut donc mieux restituer (avec Miroschedji 1982, p. 61, n. 46) « Humban-kiṭin, fils du roi [Šutur-Nahhunte] ».

Les derniers « rois d'Anšan et de Suse »

Il est important de noter que Šutur-Nahhunte se dit encore « roi d'Anšan et de Suse » dans sa propre inscription (*EKI*, n° 71). Or, deux autres rois éliminés de l'époque néo-élamite II portent cette même titulature. Il s'agit d'abord de Hallutaš-Inšušinak, fils de Humban-tahra (*EKI*, n° 77). Comme le seul souverain de ce nom a régné avant 743, il faut supposer qu'il est le fils d'un second Humban-tahra, inconnu par ailleurs. La même situation se présente avec Atta-hamiti-Inšušinak, fils d'un certain Hutran-tepti qui ne semble pas avoir régné. De ce dernier souverain, plusieurs fragments d'une stèle inscrite nous sont parvenus (Pézard 1924; *EKI*, nos 86-89). Son état est trop lacunaire pour être traduisible, mais on peut remarquer que plusieurs divinités anciennes sont encore vénérées : Inšušinak, Napiriša, Kiririša, Ruhuratir, Humban, Tepti et probablement Nahhunte.

Il pourrait paraître surprenant que deux de ces trois souverains se disent fils d'un père inconnu par ailleurs. Mais ils sont les héritiers d'une période qui a vu défiler sur le trône d'Élam de nombreux personnages qui n'appartenaient pas tous à la ligne directe et même des usurpateurs ; entre le règne de Humban-haltaš II (681-675) et la fin de celui de Humban-haltaš III (646), ce ne sont pas moins de huit souverains qui s'y sont succédé. En d'autres termes, Hallutaš-Inšušinak et Atta-hamiti-Inšušinak ne sont pas forcément des usurpateurs, ils peuvent appartenir à une branche collatérale de la famille royale. D'ailleurs, dans sa narration du sac de Suse, Assurbanipal précise qu'il a ramené comme butin : « Les filles des rois, les femmes des rois, jusqu'à la famille ancienne et nouvelle des rois d'Élam » (Aynard 1957, p. 56-57, V 557-58). Cette remarque implique qu'il y avait alors au moins deux familles royales.

Enfin, pour ces trois derniers souverains à porter ce titre ancien, nous ignorons l'ordre de succession. On peut seulement supposer que Šutur-Nahhunte est le plus ancien, mais rien ne permet d'expliquer pourquoi son fils Huban-kidin ne lui a pas succédé. Il est possible que l'enfant était trop jeune à la mort de son père et qu'un collatéral s'est emparé du pouvoir.

E.6.3. Le Néo-élamite III : l'empire désagrégé (ca 585-539)

Les trois derniers souverains connus à Suse avant l'arrivée des Achéménides ne portent plus le titre de « roi d'Anšan et de Suse ». Il s'agit d'Ummanunu mentionné comme père de Šilhak-Inšušinak II sur l'inscription d'une calotte de fer dédiée à la déesse Dilbat (*EKI*, n° 78) et par les tablettes de l'Acropole. Le dernier de la lignée, Tepti-Humban-Inšušinak, a laissé différentes inscriptions (*EKI*, nos 79-85) sur briques dont une représente une dédicace pour le temple d'Inšušinak (*EKI*, n° 83) et une autre pour le temple de Pinikir (*EKI*, n° 80). On lui doit également deux stèles fragmentaires en calcaire dont l'une précise la distribution à 31 membres du clergé de 6 moutons et d'un bœuf chacun pour les sacrifices (*EKI*, n° 85).

Le fait qu'Ummanunu et Šilhak-Inšušinak II ne se disent que « roi » et que le terme n'est même plus utilisé par Tepti-Humban-Inšušinak laisse supposer que ces souverains ne règnent plus que sur Suse et sa région. Cette supposition se trouve largement confirmée par différents éléments.

Les tablettes de l'Acropole de Suse

Tout d'abord, un important lot de près de 300 tablettes économiques dites « de l'Acropole », du nom de l'endroit où elles ont été retrouvées (*MDP IX*, textes 1 à 298 et *MDP XI*, n° 309) nous fournit de nombreuses informations. À cet ensemble, on peut ajouter les tablettes dites « de l'Apadana » (*MDP XI*, nos 301-307) ainsi que deux tablettes du Village perse-achéménide (Paper 1954, n° 1 et 3).

Les tablettes de l'Acropole mentionnent à plusieurs reprises un certain Ummanunu qui n'est dit « roi » que sur une seule d'entre elles (*MDP IX*, n° 165 : 4), mais on peut légitimement admettre que l'Ummanunu qui apparaît en compagnie du « roi des Égyptiens » est le même personnage (*MDP IX*, p. 158) et il est vraisemblable qu'il s'agit également de lui dans les tablettes qui concernent des prêts d'or et d'argent (*MDP XI*, nos 301-305 et 307) où apparaît un autre souverain, Appalaya, et un certain Ununu, fils de Humban-kidin, qui pourrait donc être le petit-fils du roi Šutur-Nahhunte (*MDP XI*, n° 305).

Quoi qu'il en soit, ce lot de tablettes économiques présente un intérêt politique certain, car il illustre l'éclatement du vieil empire « d'Anzan et de Suse ». En effet, la royauté susienne entretient alors des relations économiques suivies avec différentes entités géo-politiques qui se sont détachées du pouvoir susien, ce que confirment différentes inscriptions qui peuvent être mises en relation avec ce corpus.

Suse et les lettres « de Ninive »

Parmi elles, il y a tout d'abord les fameuses lettres dites « de Ninive » qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Il s'agit d'un ensemble de 25 documents, la plupart en fort mauvais état, qui sont conservés au British Museum. Pour les uns, ces tablettes proviennent de Ninive en raison de la numérotation de certaines d'entre elles en K[ujundjik] (en particulier Hinz 1986 ; Reade 1992). Pour d'autres (en particulier Vallat 1996 et 1998), ces lettres représenteraient « la série de tablettes en langue élamite anzanite » découvertes à Mālamīr et mentionnées par Morgan (1902, p. 134). Or, l'origine de ces documents est capitale pour la chronologie. En effet, si ces tablettes proviennent de Ninive, elles sont antérieures à la chute de la capitale assyrienne qui a eu lieu en 612. Et comme elles présentent des éléments communs avec bien d'autres textes récents, c'est un important matériel épigraphique qui doit également être daté de la période 646-612. Par contre, si ces lettres ont bien été découvertes à Mālamīr, ce matériel n'a plus d'attache chronologique particulière et peut être alors daté plus largement entre 646 et 539.

À défaut d'obtenir des assurances sur leur origine par des éléments extérieurs, il est possible d'en découvrir par l'analyse interne. Mais l'étude de ces documents se révèle extrêmement difficile surtout en raison de leur mauvais état de conservation. Les deux tablettes les plus complètes ont été publiées par A.H. Sayce en 1890. L'ensemble des 25 documents a été repris en autographie par F.H. Weissbach en 1902 et il a fallu attendre 1986 pour que W. Hinz en donne une transcription et une traduction encore partielles (Hinz 1986). La thèse de W. Hinz, cependant, est fragilisée par une erreur de lecture ; en effet, il n'est pas question de Ninive dans ces textes, comme il le pensait. Ce que W. Hinz traduit par « Täglich wünschen mein Heil die Niniviter durch Schaf[opfer] » est à comprendre :

« Chaque jour, que Nunuhu reçoive mes ordres, dit-il ». Par ailleurs, Hinz n'a pas vu qu'il s'agit, en réalité, de lettres relatives à un coup d'État perpétré par un certain Bahuri, fils de Maz-zini, à Zamin en Élam, comme l'indiquent certains passages relativement bien conservés. Ainsi, Bahuri dans deux lettres affirme : « C'est par moi que la (nouvelle) dynastie a été fondée » et dans une troisième il précise : « La maison qui est royale, créée à Zamin d'Élam, a été agrandie et fondée par moi » (cf. Vallat 1998).

Ces documents montrent donc qu'une province élamite, située probablement dans la région de Mālamūr, s'est séparée de la royauté susienne tout en maintenant des relations amicales avec elle. En effet, plusieurs rapprochements peuvent être établis entre les lettres de Ninive et les tablettes de l'Acropole. Tout d'abord, le nom de Zamin apparaît sur deux documents (*MDP IX*, nos 141 et 283). Ensuite, deux personnages qui semblent jouer un rôle important sur les tablettes de Ninive sont documentés à Suse. Il s'agit de Tallak-kutur (*MDP IX*, n° 155 : 3) et d'Upizza (*MDP IX*, n° 172 r. 5). Bien plus, il semble que le roi Bahuri lui-même soit attesté sur la tablette *MDP IX*, n° 281 r. 8) où il faut vraisemblablement corriger le *šá-ba-hu-ri* de Scheil en *EBBANA Ba-hu-ri*. Mais l'argument essentiel qui vient confirmer que Suse entretient de bons rapports avec ce Bahuri est une tablette retrouvée par R. Ghirshman lors des fouilles du « Village perse-achéménide » (*MDP XXXVI*) et dont la transcription a été publiée par Paper (1954, p. 79). Il s'agit d'une lettre qui mentionne un homme de Bahuri et Tallak-kutur un officier attesté dans les tablettes de Ninive. Ce dernier a fourni, à Suse, des rations de vin à 4 soldats qui avaient effectué une mission de reconnaissance à Akkuba (Vallat 1998). Si des hommes de Bahuri, qui affirme avoir créé une nouvelle dynastie en Élam, reçoivent à Suse une assistance, c'est que les relations entre ce Bahuri et la cour susienne sont bonnes. On imagine mal une telle situation à l'époque des « rois d'Anšan et de Suse ». Elle ne peut donc être que postérieure à l'éclatement du vieil empire élamite, éclatement qu'illustrent encore d'autres textes.

Suse et Arjān

Ainsi, en 1982, une tombe a été découverte à Arjān, dans la région de Behbahan. Elle a fourni un abondant matériel archéologique dont deux objets inscrits au nom de « Kidin-Hutran, fils de Kurluš » (Vallat 1984) : un énigmatique « anneau » en or et un plat en bronze. Cet ensemble a tout d'abord été daté du *xiii^e* s., car Kidin-Hutran a été confondu avec un des rois Kidin-Hutran de l'époque des Igihalkides (Towhidi et Khalilian 1982). Une autre étude du matériel archéologique parvient à la conclusion qu'il s'agit de la tombe d'un souverain de la région qui aurait régné au *viii^e* s. (Alizadeh 1985 suivi par Carter 1999, p. 286 qui se méprend lorsqu'elle affirme que Vallat 1984 aurait attribué cet objet à un Kidin-Hutran qui aurait régné entre 646 et 539 ; il n'y a pas de roi Kidin-Hutran à cette époque !). Enfin, l'étude détaillée d'un plat en bronze richement décorée est datée de manière convaincante du milieu du *viii^e* s. par Majidzadeh (1992) qui n'utilise cependant pas cet argument pour dater l'ensemble de la tombe.

Or, l'inscription du plat et de l'anneau au nom de « Kidin-Hutran, fils de Kurluš » est écrite avec des signes caractéristiques de l'époque néo-élamite récente (Vallat 1984 ; Steve 1992, p. 22-23). De cette période datent plusieurs inscriptions mentionnant un certain Kurluš. Il s'agit tout d'abord des tablettes de l'Acropole où ce nom apparaît sur six d'entre elles. L'homme est important, car il a des gens à lui comme le montre l'expression « celui des gens de

Kurluš » (*MDP IX*, n° 191). Sur une autre tablette, il est associé à un certain Lalintaš, lui aussi homme d'importance puisqu'un remarquable gobelet en argent est inscrit à son nom (Vallat 2000). Son nom apparaît encore sur le cylindre de « Parsirra, fils de Kurluš » (Amiet 1973a, n° 32). Le nom du fils, Parsirra (le Perse), qui est également documenté par les tablettes de l'Acropole, montre que nous ne sommes pas éloignés de la période achéménide. Et cet objet de qualité indique également une certaine aisance. Tous ces éléments conduisent à considérer que le Kidin-Hutran de la tombe d'Arjān est bien le fils de Kurluš, le riche personnage des tablettes de l'Acropole. Il ne peut, en aucun cas, s'agir d'un souverain local qui aurait régné au milieu du *viii^e* siècle (Alizadeh). D'ailleurs, rien ne dit que Kidin-Hutran fut roi. Bien au contraire, car le terme « roi » n'est utilisé sur aucune des deux inscriptions.

Cette tombe de la fin de l'époque élamite contient de plus un remarquable plat en bronze dont Majidzadeh a montré que le décor est phénicien et qu'il date du milieu du *viii^e* siècle. Cet objet a simplement été acquis par Kidin-Hutran qui y a fait graver sa propre inscription. Le cas n'est pas unique. À toutes les époques, des objets précieux, voire des statues ou des reliefs, ont été usurpés. Mais pour la période concernée, l'exemple le plus spectaculaire de ce phénomène est le bol d'Assurbanipal en argent doré. Ce remarquable objet décoré de 4 registres illustrant la soumission d'un roi élamite à Assurbanipal porte une inscription en accadien qui dit explicitement que le gobelet appartenait au « palais d'Assurbanipal ». Mais une autre inscription a été postérieurement ajoutée sur la lèvre du bol. Elle indique le nom de son dernier propriétaire : « Ampiriš, roi de Samati, fils de Dabala » (Bleibtreu 1999, p. 20-30 et p. 54-56). Ainsi, cette tombe date bien de la fin de la période néo-élamite, voire de l'époque achéménide, car Kidin-Hutran est le fils d'un homme actif à l'époque des tablettes de l'Acropole. On peut enfin noter qu'à cette époque de riches particuliers possèdent des objets d'orfèvrerie à leurs noms comme l'illustre le « trésor » de Samati où six personnages sans aucun titre (W.G. Lambert *apud* Mahboubian 1995, p. 32) apparaissent sur des récipients de grande qualité. Mais ces documents qui fournissent de nombreux éléments pour une datation précise ont été publiés après l'étude d'Alizadeh (1985).

Suse et le trésor de Samati

Récemment, les inscriptions d'une série de très belles vaisselles en or, en argent ou en bronze ont été publiées (W.G. Lambert *apud* Mahboubian 1995, p. 31-32 et Vallat 1996b). Ces textes concernent tous des gens de Samati et, parmi eux, cinq portent le titre de « roi ». Plusieurs de ces personnages sont mentionnés dans les tablettes de l'Acropole où certains sont même qualifiés de « citoyens samatiens » (*MDP IX*, n° 94), ce qui montre bien que ces roitelets entretenaient alors avec la cour susienne d'excellentes relations.

Cependant, ces souverains de Samati forment une dynastie fondée, en l'état actuel de nos connaissances, par un certain Dabala, dont on ne possède aucune inscription et qui n'est jamais dit « roi ». Dabala a eu deux enfants. Le plus connu (par une trentaine d'inscriptions pour la plupart inédites) est Ampiriš qui se dit dans la majorité d'entre elles « roi de Samati (litt. : roi samatéen), fils de Dabala ». Son frère, Anni-Šilhak, porte la même titulature sur un magnifique gobelet en argent (Christie's, *New York*, 4 juin 1999, p. 88-89, p. 204) et est mentionné sur la tablette de l'Acropole qui énumère « 12 citoyens de Samati » (*MDP IX*, n° 94 : 4). Ce document (n° 94 r. 5) porte également le nom de Unzi-[...] qu'il est tentant de

compléter par Unzi-[kilik], nom du roi samatéen qui se dit « fils d'Ampiriš ». Enfin un quatrième personnage prétend à cette royauté. Il s'agit d'« Unsak, roi de Samati, fils de Zittiyaš » sur la seule inscription connue gravée sur deux bols en argent (collection privée américaine). Ce dernier souverain ne semble présenter aucun lien de parenté avec les précédents et ce nom apparaît sur plus d'une vingtaine de tablettes de l'Acropole (*MDP IX*, p. 204).

Ces différents éléments permettent de reconstituer le schéma suivant des relations entre Suse et Samati. Ampiriš n'est pas connu à Suse, même si on considère que le Umperiš de la tablette 112 : 7 est une graphie d'Ampiriš, car le texte mentionnerait son fils : *Umperiš sakri*. Le premier roi de Samati à figurer dans ces archives est Anni-Šilhak (la finale *-ak* est omise sur la tablette). Il est vraisemblablement associé à son neveu Unzi-kilik. Par ailleurs, le nom d'Unsak est fréquent. Il est possible qu'il s'agisse du roi de Samati de ce nom et, dans ce cas, il pourrait être un usurpateur puisqu'il se dit « fils de Zittiyaš ». Qu'il s'agisse bien de ce roi ou d'un officier qui porte le même nom (mais qui est fils d'Umbadudu) importe peu, car le problème concerne le début de la dynastie. En effet, il est possible qu'Ampiriš et éventuellement son père Dabala aient régné un peu avant le début des archives de l'Acropole. Certaines régions de l'ancien « royaume d'Anšan et de Suse » ont pu prendre leurs distances un peu plus tôt que d'autres. Et il faut souligner que Samati est situé dans le Luristan, près de Khorramabad, une région d'accès difficile.

Enfin, dernier argument de poids pour démontrer que ces inscriptions de Samati sont beaucoup plus proches des Achéménides que d'Assurbanipal est l'emploi du délocutif dans les titulatures. Tous les souverains se disent « roi samatéen » et non pas, comme auparavant, « roi de Samati ». Cette construction se retrouve à Mālamir où Hanni se dit « chef Ayapiréen » et non pas « chef d'Ayapir » (*EKI*, nos 75 et 76). Mais le plus intéressant est que la même formule est illustrée par le cylindre de Cyrus I : « Cyrus, l'Anzanite, fils de Téispès » (Hallock 1969, p. 715). D'autre part, la titulature au délocutif de l'inscription de Šilhak-Inšušinak II (*EKI*, n° 78) préfigure les titulatures de Darius qui sont toutes au délocutif.

Suse et la « Plaque en bronze de Persépolis »

Des tablettes de l'Acropole, un autre texte important peut être aussi chronologiquement rapproché. Il s'agit de la « Plaque en bronze de Persépolis » (Cameron *apud* Schmidt 1957, p. 64-65). Ce document en très mauvais état (le premier quart est irrémédiablement perdu) se présente comme une charte royale qui redistribue des biens fonciers (territoires, immeubles et vignobles) d'un nommé Ururu (sans filiation) à un autre Ururu, fils de fiadanunu, à la suite de la disparition d'un certain Addaten, fils de Huban-ahpi, dans deux régions distinctes. La première est le pays de Hamun, inconnu par ailleurs, et la seconde est le pays de Gisat connu par les textes achéménides. Cette charte se termine par des imprécations envers les contrevenants et des invocations à différentes divinités : Šašum, Napiriša, Dilbat, Laliya, Nahhunte, Šati et Nanna. L'inscription s'achève par le nom du maire du palais (GAL.E.GAL) nommé Nappahpi qui a fait écrire ce texte et par le déroulement d'un sceau cylindre gravé dans le métal au nom du « roi Huban-Šutruk, fils de Šati-hupiti ».

Différents éléments permettent de rattacher ce document aux précédents, notamment aux tablettes de l'Acropole. Sur les dix noms propres conservés sur la plaque, sept sont attestés sur les tablettes de Suse. L'une d'elles (*MDP IX*, n° 144) en mentionne deux : Ururu et Huban-ahpi et une

autre en cite trois (*MDP IX*, n° 167) : Adda-ten, Amma-ten et Huban-ahpi. Il pourrait s'agir de coïncidence. Mais le panthéon est tout aussi explicite. Parmi les sept divinités évoquées dans cette inscription, trois présentent des particularités qui méritent d'être relevées. Le dieu Šati n'est attesté que dans ce texte et dans une quinzaine de tablettes de l'Acropole (*MDP IX*). On le trouve aussi dans l'anthroponymie de ce corpus et dans le nom d'un personnage Šatir (et non Šatilikki comme le suppose *ELW* 1141) d'une tablette du Village perse achéménide (Paper 1954, n° 3). Cette divinité se trouve également dans le nom du père du roi, Šati-hupiti.

La déesse Laliya n'est documentée qu'ici et une seule attestation nous est fournie par les tablettes de l'Acropole qui contiennent cependant deux anthroponymes composés avec ce nom divin : Lalintaš et Lali-sunkir.

Enfin, la déesse Dilbat est d'abord connue par l'unique inscription de Šilhak-Inšušinak II, car c'est à elle qu'il dédie un temple à Suse (*EKI*, n° 78). Son nom apparaît également sur plusieurs récipients de Samati et dans l'inscription de Hanni à Mālamir (*EKI*, n° 75). Cette déesse n'a donc bénéficié d'un culte en Élam qu'à une époque très récente.

Parmi les autres éléments qui rattachent la Plaque en bronze de Persépolis aux documents les plus récents de l'histoire élamite, il y a encore la fonction de « maire du palais », toujours écrit GAL.E.GAL, qui n'est attestée que sur huit tablettes de l'Acropole et sur une lettre de Ninive (*Nin* 3 : 6).

Cette inscription témoigne donc qu'une royauté établie entre la Susiane et le pays d'Anšan vit une autonomie certaine par rapport à la cour susienne, autonomie impensable sous les « rois d'Anšan et de Suse ».

Suse et les inscriptions rupestres de Mālamir

D'autres inscriptions importantes peuvent être rattachées aux précédentes. Il s'agit de celles que Hanni, fils de Tahhihi (et non Tahhi comme le suppose Reiner (1969, p. 102, n. 1), suivie par Stolper (1988, p. 277) et par Potts (1999, p. 303), a fait graver sur les rochers de Mālamir. Ces textes peuvent être attribués également à la fin de l'histoire élamite même si la forme des signes paraît plus ancienne que sur les autres documents. Comme le fait remarquer Stolper (1988, p. 279), les inscriptions monumentales présentent souvent certains archaïsmes. Mais différents éléments permettent de les dater du Néo-élamite III.

On constate tout d'abord que la titulature de Hanni est au délocutif comme dans l'inscription de Šilhak-Inšušinak II, celles des rois de Samati ou celle du cylindre de Cyrus I : Hanni *DUMU Tahhihi kutur Ayapirra* : « Hanni, le fils de Tahhihi, le chef Ayapiréen ». Ensuite que le mot « roi » est toujours écrit idéographiquement EŠŠANA, et non plus syllabiquement tandis que le mot « fils » est écrit tantôt idéographiquement *DUMU*, tantôt syllabiquement *šá-ak*. En outre, ces textes présentent des particularités grammaticales identiques à celles des textes de cette époque, voire de la période achéménide. Enfin, on peut noter la présence de la déesse Dilbat dans une malédiction, elle qui fait une apparition très tardive dans le panthéon élamite.

Par ailleurs, ce chef de Mālamir dépend d'un roi Šutruk-Nahhunte, fils d'Indada, qui est inconnu par ailleurs mais qu'on a trop longtemps confondu avec Šutruk-Nahhunte, fils de Humban-imena (II).

Suse et les Perses

Les Perses sont, eux aussi, bien attestés sur les documents de l'Acropole. Certaines tribus sont expressément

qualifiées de « perses » comme les Zampégiréens (*MDP IX*, nos 11 et 94), les Huréens (*MDP IX*, n° 49) et les Dattianéens (*MDP IX*, nos 51, 187, 281). « Perse » peut également être un anthroponyme. On connaît « Perse » fils de Kurluš (Amiet 1973a, n° 32) et un autre « Perse » fils de Barru (*MDP IX*, n° 47).

En outre, un certain Cyrus (Ku-raš) est mentionné sur une tablette de l'Acropole (*MDP IX*, n° 98 r. 1) et Cameron (1948, p. 24, n. 22) se demande s'il s'agit d'un des deux Cyrus. Or, on peut admettre que cette dernière royauté susienne s'est éteinte avec l'arrivée de Cyrus le Grand et que les tablettes de l'Acropole constituent les archives qui « ne peuvent excéder, en faisant bonne mesure, une cinquantaine d'années » selon l'estimation de Steve (1986, p. 14). Dans ces conditions, le Cyrus mentionné sur la tablette en question pourrait être, chronologiquement, aussi bien le premier que le second du nom. Un autre élément permettrait de pencher plutôt pour le premier. Amiet (1973a) a remarqué que les scènes équestres de la glyptique étaient caractéristiques de cette époque en Élam. Or, le cylindre de Cyrus, fils de Téispès, présente certaines analogies avec celui d'un certain Ayanakka (Amiet 1973a, n° 52) bien connu dans les tablettes de l'Acropole (*MDP IX*, n° 203). La scène représentée sur les deux cylindres montre un cavalier brandissant une lance menaçant un homme (cylindre de Cyrus) ou un lion dressé (cylindre d'Ayanakka). Et comme le note Amiet (1973a, p. 21) sur le cylindre d'Ayanakka, « le cavalier porte un casque semblable à celui du guerrier représenté sur le sceau de Cyrus, fils de Téispès ».

Le texte d'Argišti-henele, Urartu

C'est également de cette époque que date la lettre découverte en Arménie, à Argišti-henele (Diakonoff et Jankowska 1990 ; Koch 1993 ; Vallat 1997f). Ce document classé « néo-élamite/achéménide » par Steve (1992, p. 142) peut être considéré comme une des dernières lettres néo-élamites ou comme la première lettre achéménide puisqu'elle est certainement immédiatement postérieure à la campagne lydienne de Cyrus vers 550.

Cette période néo-élamite III pourrait être appelée période « achéménide ancienne ». En effet, si on admet, d'un point de vue susien, que l'époque achéménide commence en 539 avec la prise de Babylone par Cyrus le Grand, le début de son règne et les règnes de ses prédécesseurs sont contemporains du Néo-élamite III (Vallat 1997g).

Entre 585, date présumée et quelque peu arbitraire du début de l'époque néo-élamite III et 539, date de l'établissement supposé des Achéménides à Suse, ce demi-siècle pourrait être représenté, dans le Fars, par les règnes des premiers Achéménides : Achéménès, Téispès et Ariamnès pour la ligne directe et par Cyrus Ier et Cambyse Ier pour la branche collatérale. Ici encore, c'est l'éclatement du vieil empire d'Anšan et de Suse qui permet aux nouveaux venus de s'établir solidement dans une région qui, politiquement, ne dépendait plus de Suse.

Nous n'avons pas pu tenir compte de Waters (2000) arrivé trop tard, mais comme cet ouvrage suit trop souvent les schémas proposés par Cameron 1936, il n'aurait en rien modifié nos conclusions.

F.7. L'ÉPOQUE ACHÉMÉNIDE À SUSE (CA 539-331)

Les premiers fouilleurs de Suse s'intéressaient déjà au tell de l'Apadana qui abritait les restes du palais de Darius I. Mais il faudra attendre les travaux de J. Perrot – dont le nom restera attaché à cette ruine prestigieuse – pour connaître avec plus de précision le plan de ce complexe pala-

tial de 5 ha donnant, à l'est, sur une vaste esplanade et une porte monumentale.

La découverte de petites bases achéménides sur la rive droite du Chaour a conduit à la mise au jour d'un ensemble palatial construit par Artaxerxès II à quelque 300 m à l'ouest du palais de l'Apadana (Labrousse et Boucharlat 1972 ; Boucharlat et Labrousse 1979).

La Ville Royale révéla, elle aussi, deux constructions royales achéménides : celle dite des « Propylées de Darius » (Perrot, Ladiray et Vallat 1999) et une autre porte, plus petite, mais qui commandait le versant est de cette plate-forme (Perrot et Ladiray 1989, p. 64-65). Beaucoup plus modestes sont les vestiges mis au jour dans le chantier VR A de Ghirshman, couche VIII. Il s'agit d'une profonde structure en pisé, parallèle au mur de soutènement Nord de la plate-forme palatiale et que l'on a proposé d'identifier avec la fondation d'une chaussée qui relia ce secteur de la Ville Royale à la porte monumentale de l'Apadana (Steve et Gasche 1990, p. 31-32).

Au « Donjon » enfin, Mecquenem (*MDP XXV*, p. 222-226 ; *MDP XXIX*, p. 70-76 et *MDP XXX*, p. 82-85, Pl. 6) décrit la découverte d'un palais sassanide dont les fondations lui paraissaient remonter à l'époque perse, mais cette conjecture a toujours été mise en doute par la suite. Des commentaires quelque peu fuligineux de Mecquenem, on pourrait retenir que le palais le plus récent reposait sur des murs parthes qui utilisaient des matériaux d'époque hellénistique, lesquels remployaient abondamment briques et bas-reliefs achéménides en pierre.

Pourtant, l'attribution des bases de colonnes et bas-reliefs à l'époque achéménide trouve un appui dans les fragments analogues du palais du Chaour. Si – comme on l'admet généralement – ces pièces architecturales peuvent avoir été déplacées pour un emploi au « Donjon », il est plus délicat de conjecturer sur l'utilisation de radier de gravier après l'époque achéménide. Pour l'heure et pour Suse la technique utilisant du gravier dans les radiers de fondation n'est attestée avec certitude qu'à l'époque achéménide (voir aussi, *infra*, le problème que pose le radier reconnu sous l'Apadana).

Les prospections de Loftus sont ainsi très précieuses pour notre propos. L'explorateur anglais signale, à l'emplacement précis du « Donjon », un édifice complètement détruit et il relève, dans les ruines, la présence de bases de petites colonnes, de panneaux et de corniches ornés de rosettes (pour un inventaire récent des trouvailles de Loftus, voir Curtis 1993). Sur l'une des bases se trouvait l'inscription trilingue d'Artaxerxès II (Loftus 1971, p. 402) : « Moi, Artaxerxès, grand roi, roi des rois, fils du roi Darius » (A²Sb, récupérée par Dieulafoy, actuellement au Louvre). Or cette inscription ne se retrouve pas ailleurs ; sa titulature brève ne figure ni dans les inscriptions de l'Apadana (A²Sa), ni dans le palais du Chaour (A²Sd). Le fait que le roi se nomme simplement, dans ces dernières inscriptions, « roi des pays, roi de cette terre », pourrait laisser entendre que la résidence du « Donjon » était contemporaine de ces années où la royauté d'Artaxerxès sur l'Asie Mineure, les pays d'au-delà de l'Euphrate et l'Égypte, lui échappait ou était contestée par son frère Cyrus le Jeune. Ce ne serait, dans cette hypothèse, qu'après la bataille de Kounaxa (401) et la mort de Cyrus le Jeune, qu'Artaxerxès aurait quitté le « Donjon » pour le Chaour et reconstruit l'Apadana. Mais, comme ailleurs sur le site de Suse, la stratigraphie confuse des fouilles de Mecquenem ne permet pas de déterminer un cadre chronologique pour les vestiges d'architecture qu'il mit au jour (voir en dernier lieu Martinez-Seve 1996b, p. 173-176). Il n'est pas moins vrai que les indices rappelés ci-dessus témoignent de l'existence

d'une construction palatiale achéménide à l'extrémité Sud de la Ville Royale. On rejoint ainsi une hypothèse déjà esquissée par Ghirshman (1963, p. 142-143), acceptée plus tard par Amiet (1972b, p. 167, n. 5 et 1973a, p. 28), jugée incertaine par Stronach (1985a, p. 434-435) et refusée par Boucharlat (1985, p. 74 ; 1990, p. 150-151 ; 2000, p. 145-147), mais les arguments des deux derniers auteurs ne prennent pas suffisamment en compte certains éléments du dossier et ne sont donc pas décisifs (voir aussi Curtis 1993, p. 11).

De Cyrus à Darius

Profitant ou contribuant à l'éclatement du vieil empire élamite, les Perses s'installent définitivement dans la région de l'ancienne capitale Anšan, en plein Fars, à la fin du VII^e siècle. Ils n'attirent pas l'attention de leurs contemporains jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Cyrus II (559-530), entre en conflit avec les Mèdes.

Après avoir vaincu Astyage, Cyrus, le roi de la ville d'Anšan, dépose Arsamès, le roi de Perse, et s'empare du pouvoir en 549. Dix ans plus tard, d'après le Cylindre de Babylone rédigé, en fait, par le clergé babylonien après la prise de la ville, Suse est intégrée à l'empire que Cyrus a créé, mais aucune trace de son règne ou de celui de son fils Cambyse II (529-522) n'est perceptible en Susiane. Il faudra attendre l'arrivée de Darius au pouvoir pour que Suse sorte de l'anonymat.

Mais avant de parler de la Suse achéménide, il importe d'effectuer une mise au point sur les premiers Achéménides tant la confusion est grande, aujourd'hui encore. La plupart des spécialistes considèrent que Darius est un usurpateur et qu'il a trafiqué toute sa généalogie pour se légitimer. En réalité, dans la grande inscription de Behistun (DB ; pour les abréviations des inscriptions, cf. Lecoq 1997), le roi mentionne tous les membres de sa lignée depuis le fondateur Achéménès : Téispès, Ariaramnès, Arsamès, son grand-père, et Hystaspe, son père. De son côté, Cyrus, sur le cylindre de Babylone, énumère les siens : Cambyse (I), Cyrus (I) et Téispès. Il n'y a aucune contradiction entre ces deux lignées si l'on admet que Téispès a légué son pays, la Perse, à son fils aîné Ariaramnès et qu'il a donné la ville d'Anšan en fief à son fils cadet Cyrus I. Les deux lignées ont cohabité jusqu'à ce que le petit-fils de Cyrus I, Cyrus II détrône le fils d'Ariaramnès, Arsamès. Aucun élément ne permet de mettre en doute ce schéma. Comme Darius le dit sur le rocher de Behistun, il est bien le neuvième roi de sa famille (NUMUN) et non pas de sa lignée (*eippi*). À la suite d'Achéménès et Téispès, quatre personnages de la ligne collatérale ont été rois, les deux Cyrus et les deux Cambyse, mais les deux premiers et Cyrus II lui-même au début de son règne n'ont régné que sur la ville d'Anšan, comme Cyrus l'affirme sur le Cylindre de Babylone. Dans sa propre lignée, le règne d'Arsamès, fils d'Ariaramnès a été écourté et son père Hystaspe n'a pas régné. Il n'y a aucune raison de considérer Darius comme un usurpateur (Vallat 1997g), mais on continuera à se poser des questions sur les circonstances de son accès au pouvoir : le complot des Sept ; le meurtre de Smerdis ; son insistance à justifier sa légitimité dynastique ; les rébellions et dissidences qu'il a dû mater pour asseoir définitivement sa royauté.

Les constructions de Darius I^{er} (521-486) à Suse

Dans son inscription de Behistun (DB § 58) Darius dit qu'il a fait d'autres choses, en sa première année de règne, que celles qu'il narre et qu'il ne les pas décrites de peur qu'on croie qu'il en avait trop fait. Or, parmi ces autres choses, on peut penser aux débuts des travaux grandioses

qu'il a entrepris à Suse ou du moins à l'établissement des plans de son projet de s'installer à Suse. C'est, en effet, au tout début de son règne que Darius commence la construction du palais sur ce qu'il est convenu d'appeler le tell de l'Apadana.

On pourrait se demander pour quelle raison Darius a choisi le site de Suse pour en faire sa capitale alors que les constructions des palais de Pasargades, la capitale de ses deux prédécesseurs, n'étaient même pas achevées. Une première réponse nous est fournie par Strabon (XV, III, 2) qui en donne une triple explication. Suse a une position plus centrale dans l'empire, elle jouit d'un grand prestige, mais n'a cependant jamais été indépendante. Dans cet empire qui s'étend « depuis chez les Scythes qui sont au-delà de la Sogdiane jusqu'en Éthiopie, de l'Inde jusqu'à Sardes » selon l'expression de Darius lui-même (DPh), Suse jouit, en effet, d'une situation privilégiée et cet argument est vraisemblable.

Il semble cependant que la raison fondamentale de ce choix est que Darius a voulu rompre avec ses prédécesseurs de la branche collatérale qui avaient fait de Pasargades leur capitale. Cela paraît confirmé par le fait que Darius choisit un site vierge, Persépolis, lorsqu'il décide la construction d'une autre capitale au cœur de son propre pays, la Perse.

Jamais Darius, dans ses inscriptions, n'a mentionné Cyrus, sauf quand il énumère les rois qui se prétendent « fils de Cyrus ». La rupture entre les deux branches de la dynastie est totale, aussi bien dans les inscriptions que pour les constructions.

Quoi qu'il en soit, Darius entreprend à Suse des travaux gigantesques qui sont aujourd'hui connus grâce aux fouilles archéologiques qui ont permis de dégager une partie des monuments et grâce aussi aux inscriptions découvertes sur le site. Cependant, il n'est pas toujours facile de mettre les inscriptions en regard des constructions et cela, pour différentes raisons. Tout d'abord, la Suse achéménide a beaucoup souffert des installations postérieures, en particulier de celles des Sassanides. Ce fait explique partiellement que peu d'inscriptions ont été découvertes *in situ*. Ensuite, les informations sur le lieu de la découverte des éléments architecturaux inscrits sont souvent trop sommaires, surtout celles des premières fouilles. Enfin, la terminologie utilisée par les scribes pour désigner les différents bâtiments est confuse.

Chacune des trois langues officielles utilise plusieurs mots différents pour désigner les constructions. En vieux perse, le mot le plus fréquent est *hadīs*, le « palais ». Plus rarement, on a *taçara* dont l'étymologie est inconnue (Lecoq 1997, p. 101) et le mot *vithia* « maison » n'est attesté qu'une seule fois (DPc). La langue élamite emploie généralement *ulhi* et parfois *taçara* emprunté au vieux perse. L'accadien a également utilisé ce terme d'emprunt à côté de *é* (*bītu*) la « maison » et de *é.gal* (*ekallu*) le « palais ». Le problème est que *hadīs* peut être traduit en élamite par *ulhi*, mais également par *taçara*. De même le *hadīs* est rendu en accadien tantôt par *é* ou *bi-ū*, tantôt par *é.gal* et même par *taçara*. On peut noter que le mot élamite qui désigne le palais (*hiyan/iyan*) n'est jamais utilisé à Suse à l'époque achéménide. On ne le trouve qu'à Persépolis (Vallat 1999a).

Il est donc difficile d'utiliser les inscriptions pour identifier toutes les différentes constructions. Cependant, quelques textes découverts *in situ* permettent une première approche de la ville dont le plan général a été tracé par les architectes qui ont complètement modifié l'aspect du site élamite.

Les défenses

Darius lui-même, à propos de la ville dit : « J'ai vu les fortifications qu'à Suse on avait autrefois construites s'en

aller à la ruine : moi je les ai relevées. Ce sont (en fait) des fortifications tout autres que moi j'ai construites » (DS 33-36, cf. Steve 1987, p. 62 et aussi Lecoq 1997, p. 233). Cette affirmation du roi a pu être vérifiée. En réalité, ce n'est pas une muraille qui a été édifée, mais le mur de soutènement d'une plate-forme haute d'une quinzaine de mètres, ce qui était largement suffisant pour protéger le palais. La Ville Royale aussi était entourée par un puissant mur de soutènement de même hauteur et qui pouvait, à sa base, dépasser les 25 m de largeur. Sur l'arrière, l'ouvrage était isolé du térépé élamite par une chemise de gravier destinée au drainage des eaux de surface. La Suse élamite a donc été transformée en différentes plates-formes bien défendues, alors qu'à l'est de cette « citadelle » s'étendait la Ville des Artisans, connue par quelques sondages, en particulier celui du « Village perse-achéménide » (Ghirshman 1954), mais qui ne bénéficiait d'aucune protection. On comprend dès lors que Suse apparaisse comme une « citadelle » (en hébreu *ha bīrah*, cf. Est ix, 6, 11, 12) ou soit considérée comme une ville « sans remparts » comme le prétend Philoclète de Larissa (Strabon XV, iii, 2).

À l'intérieur de cet ensemble en forme de losange orienté au nord, les archéologues ont distingué l'Apadana, l'Acropole et la Ville Royale, prolongée par le Donjon. Le tell de l'Apadana, situé au nord de ce losange, couvre une superficie de quelque 12 hectares. Il constitue le quartier royal par excellence, car il comprend la salle d'audience (environ 1,2 ha, cf. Perrot 1981, p. 86) et la résidence du roi (environ 3,8 ha). Il a peut-être été construit à l'emplacement du palais royal élamite qui a été soigneusement démonté afin que les éléments importants, comme les inscriptions dédicatoires, puissent être préservées (Vallat 1999a).

La porte Est de la Ville Royale et les « Propylées » de Darius

Pour accéder au palais ou à la salle d'audience, il fallait d'abord franchir la porte de la ville située au sommet du mur de terrasse Est de la Ville Royale (Perrot 1981, p. 81-82) et traverser la Ville Royale elle-même jusqu'aux « Propylées » (Perrot, Ladiray et Vallat 1999). À notre connaissance, ce bâtiment est le seul construit par Darius à l'extérieur du complexe palatial de l'Apadana ; de plan carré, il mesure 24 x 24 m et comprend plusieurs pièces précédées, au nord et au sud, de portiques à deux colonnes. Les bases de colonnes carrées portent une inscription de Xerxès qui dit : « Par la grâce d'Ahuramazdā, le roi Darius, mon père, a construit ce palais » (XSa). Le nom du bâtiment est *hadiš* en vieux-perse, *ulhi* en élamite et *Ē (bītu)* en accadien. Ce sont exactement les mêmes termes qui sont utilisés pour désigner la résidence du roi.

La Porte monumentale

Après avoir traversé ce bâtiment, on accédait à la Porte monumentale par une chaussée de briques crues. Cette construction rectangulaire de 40 x 30 m (Perrot et Ladiray 1974) a été identifiée par une autre inscription de Xerxès, gravée sur les bases de colonnes de la salle centrale, qui affirme : « Par la grâce d'Ahuramazdā, cette Porte, c'est Darius mon père qui l'a construite » (XSd, Vallat 1974). Ce texte implique qu'à la mort de Darius les travaux étaient inachevés et qu'ils ont été terminés par le nouveau roi. Et c'est vraisemblablement à la fin des travaux que Xerxès a fait revenir d'Égypte la statue de son père qui décorait l'entrée Ouest du bâtiment. En effet, la triple inscription cunéiforme qui court sur les plis de la robe du roi indique clairement l'intention du souverain : « Voici la

statue de pierre que Darius le roi a ordonné de faire en Égypte afin que celui qui, à l'avenir, la verra, sache que l'Homme Perse tient l'Égypte » (DSab, Vallat 1974a). Mais nous ignorons tout des raisons de ce déplacement de la statue. Des fragments d'une autre statue dont un est inscrit au nom de Darius (DSn) ont été trouvés au cours des fouilles plus anciennes (MDP XXI, p. 57-58 et Pl. 13). Il est possible que cette statue ait décoré l'autre côté de l'entrée où seul le socle a été retrouvé.

La résidence royale et la salle d'audience

Pour atteindre la résidence du roi, une fois la Porte monumentale franchie, il fallait traverser l'esplanade puis trois cours successives d'est en ouest. C'est au sud de la troisième que sont situés les appartements royaux composés de trois chambres (Perrot et Ladiray 1972). C'est de part et d'autre du passage donnant accès à la dernière chambre, la chambre royale, que deux tables ont été retrouvées, *in situ*, dans les fondations. La première est rédigée en élamite (DSz, Vallat 1970, p. 149-160 ; Steve 1987, p. 79-82), la seconde en accadien (DSaa, Vallat 1986). Il existait une version vieux-perse de ce texte. Elle n'a pas été retrouvée *in situ* mais en plusieurs fragments « éparpillés sur l'ensemble de la ruine » (Steve 1987, p. 79-81).

Bien que DSz et DSaa appartiennent manifestement au même bâtiment, leurs textes, qui concernent tous deux la construction du palais, sont différents. La version élamite apparaît, de prime abord, comme une variante de la « charte de fondation du palais » c.-à-d. de la salle d'audience (MDP XXI, p. 3-34). Elle commence par la titulature du souverain et un hommage à Ahuramazdā. Vient ensuite la description de l'édification du palais qui attache de l'importance aux fondations creusées jusqu'au sol vierge, puis remplies de gravier. Le bâtiment est construit en briques moulées par les Babyloniens. Les poutres en cèdre du Liban ont été apportées par les Assyriens, les Cariens et les Ioniens. Un bois précieux est importé du Gandhara et de Carmanie. L'origine des matériaux précieux ou semi-précieux est alors indiquée ; l'or vient de Sardes et de Bactriane, le lapis-lazuli et la cornaline de Sogdiane, la turquoise de Chorasmie, l'argent et l'ébène d'Égypte, des éléments de décoration d'Ionie, l'ivoire d'Éthiopie, d'Inde et d'Arachosie. Les spécialistes qui travaillèrent ces matériaux complètent la description : les Ioniens et les Sardiens travaillèrent la pierre, les orfèvres étaient des Mèdes et des Égyptiens, le bois est ouvragé par les Sardiens et les Égyptiens, les briques cuites sont l'œuvre des Babyloniens. Enfin, ceux qui ornèrent la terrasse étaient des Mèdes et des Égyptiens. L'inscription se termine par une prière à Ahuramazdā.

La version accadienne est beaucoup plus sobre. La titulature du souverain est suivie d'une courte évocation d'Ahuramazdā. Les détails fournis dans la version élamite sont remplacés par deux énumérations très sèches, celle de produits précieux ou semi-précieux utilisés et celle des pays qui ont participé aux travaux.

L'ensemble des appartements royaux est appelé « palais », *hadiš* en vieux-perse, mais « maison » en élamite (*ulhi*) et en accadien (*bītu*).

De part et d'autre de la chambre royale et au sud de celle-ci, différents corps de bâtiments ont été dégagés. Parmi eux devait se trouver le harem mentionné à plusieurs reprises dans le Livre d'Esther (ii, 3, 9, 11, 13, 14, 19).

La salle d'audience (109 x 109 m), située au nord de cet ensemble résidentiel, est désignée aujourd'hui par le mot vieux-perse *apadāna*, mais le terme n'a jamais été utilisé par Darius (sur ce mot, Lecoq 1997, p. 115). Il est attesté pour la première fois dans les inscriptions d'Artaxerxès II

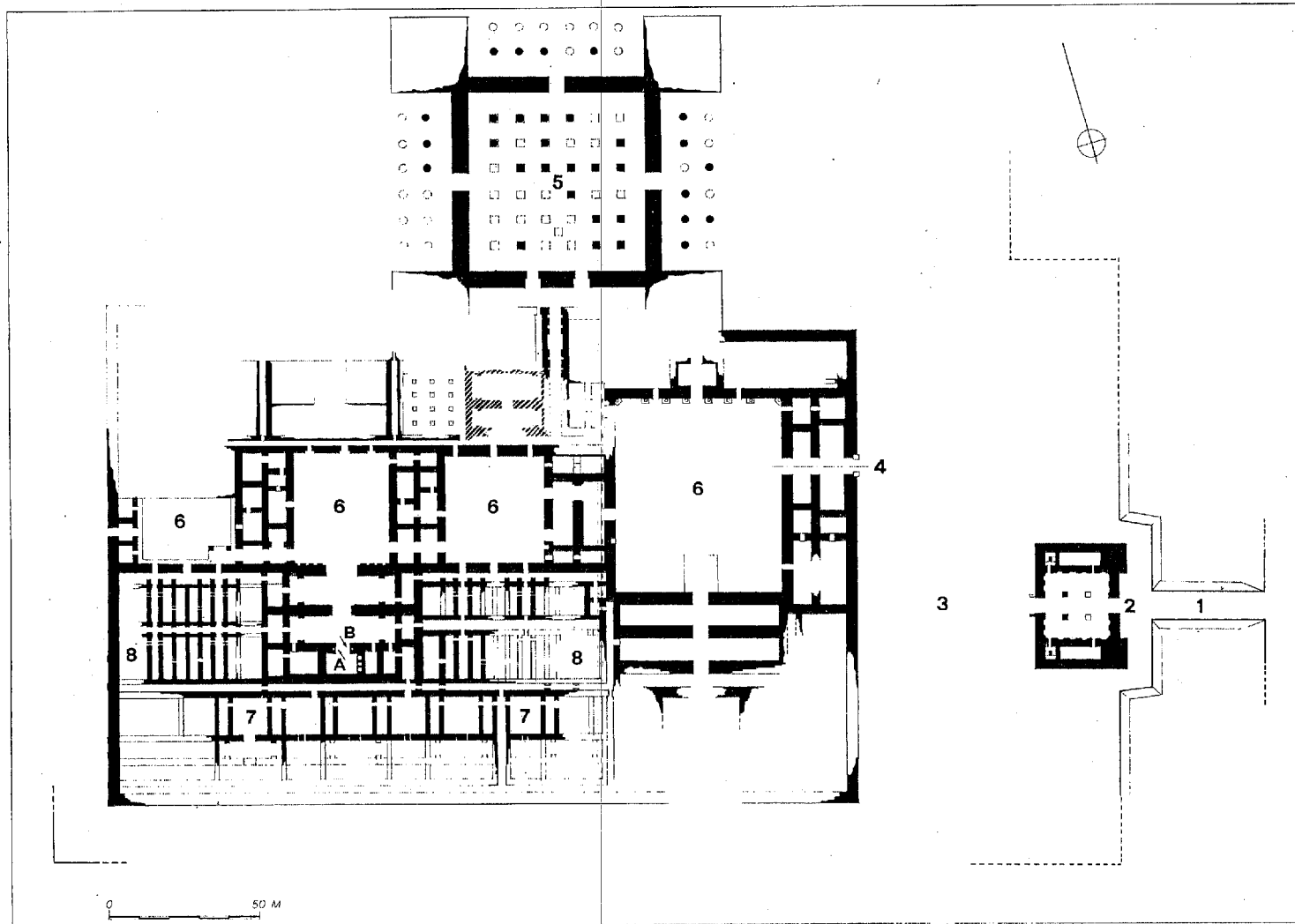


Fig. 7. Plan du palais de Darius I à l'Apadana. A (= DSz) et B (= DSaa) indiquent l'emplacement des tables de fondation (d'après Vallat 1986).
 1. Chaussée d'accès. 2. Porte monumentale. 3. Esplanade. 4. Accès au palais. 5. Salle d'audience. 6. Cours intérieures. 7. Appartements. 8. Magasins.

(A²Ha, A²Hb et A²Sa). C'est vraisemblablement à cette salle hypostyle qu'est consacrée la table de fondation connue sous le sigle DSf. C'était, dans tous les cas, l'opinion de Scheil qui écrit à son sujet : « ...la grande tablette du texte perse, qui a été retrouvée en son lieu naturel, l'Apadana... » (*MDP* XXI, p. 4). Ce document concerne un bâtiment appelé *hadiš* en vieux-perse, *ulhi* en élamite et É.GAL « palais » en accadien. Il nous fournit quelques précisions importantes pour la compréhension des étapes de la construction. Aux lignes 20-23 de la version élamite (Vallat 1970) : « De loin les matériaux furent apportés et en profondeur la terre fut creusée jusqu'au sol dur. Lorsque la terre fut complètement creusée, alors ce gravier fut élevé, ici sur 40 coudées. là sur 20 coudées. Sur ce gravier, le palais fut élevé ».

Cette indication concernant la profondeur des fondations apparaît également sur la table rédigée en élamite DSz qui a été retrouvée en même temps que la table accadienne DSaa, de part et d'autre du passage donnant accès à la chambre du roi. Le texte élamite (Vallat 1970; Steve 1987, p. 79-82) indique que les fondations ont été creusées sur 20 coudées. Et comme ce dernier texte qualifie le bâtiment pour lequel il est destiné de *būtu* (É), nous sommes bien en présence d'un second bâtiment sur le tell de l'Apadana et ce second bâtiment est la « résidence royale ».

Ces deux textes découverts *in situ* fournissent une autre indication historique intéressante. Ainsi, sur la table de fondation de la salle d'audience (DSf), Darius sollicite la grâce divine pour lui et pour son père Hystaspe. Alors que sur celles du palais (DSz et DSaa), le nom d'Hystaspe a disparu. On peut donc en conclure que le premier bâtiment édifié sur le tell de l'Apadana (DSf) est la grande salle hypostyle qui, par ses dimensions et sa décoration, devait impressionner les visiteurs.

D'autre part, on peut noter que la liste des peuples énumérés en DSaa est identique à celle de Behistun (DB § 6). Une autre liste de peuples a été inscrite sur des briques émaillées (DSm) qui formaient la célèbre « frise des archers » avec des lions ailés à visages humains, des griffons ou des lions passant qui décoraient les murs des cours et peut-être de la salle d'audience (Mecquenem 1947 et sur la décoration en briques émaillées, Muscarella 1992a et b ; Caubet 1992).

Les autres bâtiments

D'autres constructions de Darius sont attestées par des inscriptions figurant sur des éléments architecturaux tels que des briques (DSk ou DSl), des socles ou des bases de colonnes. Ainsi, comme à Persépolis, Darius a construit à Suse un *taçara* (DSd) (notons qu'à Persépolis le *taçara* de Darius [DPa] est appelé *hadiš* par Xerxès [XPc]). Un autre palais muni de colonnes est documenté par un socle (DSg). Il pourrait s'agir de la petite construction au sud-ouest de la salle d'audience qui devait compter une douzaine de colonnes.

Les constructions de Xerxès I^{er} (485-465)

Xerxès ne s'est pas contenté d'achever certains bâtiments. commencés par son père comme la Porte monumentale ou les « Propylées ». Il a construit son propre palais, comme l'indiquent les nombreuses bases de colonnes inscrites à son nom (XS b), mais nous ignorons où il faut le situer. Il apparaît que Xerxès, qui a laissé peu d'inscriptions à Suse, s'est davantage investi à Persépolis où il a terminé ou construit plusieurs palais et le portique monumental.

Les constructions d'Artaxerxès I^{er} (464-424)

Aucune inscription d'Artaxerxès I^{er} n'a été retrouvée à Suse. Cependant, nous savons par un texte de son fils Da-

rius II (D²Sa) qu'il a construit un palais (*hadiš*). Il est possible que ce bâtiment soit celui qui a été édifié au Donjon et qui fut fouillé par Mecquenem (*MDP* xxv, p. 222-226 et *MDP* xxix, p. 70-76). Ghirshman (1963, p. 142-144, 268) considère que ce palais est celui construit par Artaxerxès I^{er} et par son fils Darius II pour remplacer celui de l'Apadana détruit par le feu. Il est suivi par Amiet (1972b, p. 167, n. 1). C'est là qu'à Suse des reliefs de pierre auraient, pour la première fois, remplacé la brique émaillée pour la décoration.

Les constructions de Darius II (423-405)

Après avoir achevé le *hadiš* de son père, Darius II a édifié son propre palais dont nous savons seulement qu'il comportait des colonnes (D²Sa). Ce bâtiment n'est actuellement pas localisé avec certitude.

Les constructions d'Artaxerxès II (404-359)

Artaxerxès II, dont le règne est le plus long de la dynastie achéménide, a été, après Darius I^{er}, le plus grand constructeur de Suse. Mais peut-être y a-t-il été contraint par les événements. Une de ses inscriptions (A²Sa, Steve 1987, p. 88-94 ; Lecoq 1997, p. 272-273) est particulièrement riche de renseignements. Ce texte trilingue gravé sur quatre bases de colonnes de la salle hypostyle est la première inscription achéménide découverte à Suse. C'est Loftus qui l'a mise au jour (1857, p. 366 et 370-373).

Après sa titulature et sa filiation qui remonte jusqu'à Hystaspe, Artaxerxès dit : « Darius mon trisaïeul a construit cet apadana ; par la suite, à l'époque d'Artaxerxès mon grand-père, le feu le consuma. Avec l'aide d'Ahuramazda, d'Anahita et de Mithra, j'ai fait (re)construire cet apadana » (Steve 1987, p. 90).

Et c'est probablement en raison des travaux à effectuer sur le tell de l'Apadana que le roi s'est d'abord installé sur le « Donjon » (A²Sb), puis a décidé de construire un nouveau palais en dehors de la ville, sur la rive droite de la rivière Chaour. Cet important complexe palatial partiellement dégagé en 1971, 1974 et 1977 (Boucharlat et Labrousse 1979) est mentionné par Plutarque qui précise qu'il était distant d'une grande lieue (environ 3 km) du temple de Junon (trad. Amyot 1951).

Malgré un règne d'une vingtaine d'années, Artaxerxès III (358-338), n'a rien construit à Suse ou du moins aucune inscription à son nom n'a été retrouvée. Quelques années après sa mort, Alexandre s'est emparé de Suse sans coup férir en 331 et c'est au retour de son expédition en Inde (324) qu'aurait eu lieu à Suse le mariage collectif de ses hommes avec des femmes perses, lui-même épousant la fille de Darius III (Diod. xvii, 107).

La vie économique et politique à Suse

L'édification du complexe palatial de Suse suppose une importante activité économique et, curieusement, les fouilles de Suse pour cette période n'ont fourni que deux tablettes économiques (*MDP* xi, n° 308, reprise Hallock 1969, p. 25 et *MDP* xxxvi, p. 79-82) alors que des milliers de documents semblables étaient retrouvés à Persépolis (Cameron 1948 ; Hallock 1969). Cela est d'autant plus surprenant que, d'après ces tablettes persépolitaines, Suse joue un rôle prééminent aussi bien économiquement que politiquement. Ainsi, de nombreux voyages à longue distance du roi ou de hauts fonctionnaires ont Suse pour point de départ et pour lieu d'arrivée (Giovinazzo 1994). Nous apprenons ainsi que c'est à Suse que le roi reçoit des satrapes, comme, par exemple, Karkiš, celui de Pura (PFT n° 681) ou Irdumāsda et Zamašba, ceux de Maka (PFT nos 679, 680). Ces personnages arrivaient en caravanes. Certaines ne comprennent que

quelques hommes et leurs serviteurs, mais d'autres peuvent compter un grand nombre de voyageurs. Ainsi, une caravane venant du Gandhara comprend 290 personnes (PFT n° 1139), une autre en provenance d'Arie 588 personnes (PFT n° 2056). La plus importante, arrivée d'Arachosie, est composée de 2 939 personnes (PFT n° 1953). Mais c'est l'axe Suse-Persépolis qui est le mieux documenté. Entre les deux capitales, 21 étapes ont été recensées (Koch 1986). Les archives de Persépolis viennent ainsi partiellement confirmer la qualité du réseau routier établi par Darius tel que le décrit Hérodote (v, 52-54) pour le trajet qui relie Sardes à Suse. Des ouvriers sardes, se rendant de Sardes à Persépolis, sont d'ailleurs cités dans ces archives (PFT n° 1404) qui mentionnent également un courrier rapide se rendant de Suse à Sardes (PFT n° 1321).

Des populations d'origines différentes se côtoyaient donc à Suse où elles arrivaient de toutes les régions de l'empire, soit pour y commercer, soit pour y travailler. Une colonie d'Égyptiens est encore active sous Artaxerxès. Elle est mêlée à des Babyloniens et à des Iraniens comme le montrent deux tablettes de Suse écrites en accadien (Joannès 1990). C'est également en accadien qu'est rédigé un contrat (Rutten 1954) découvert sur la Ville des Artisans lors du sondage effectué par Ghirshman (*MDP* xxxvi, p. 19).

La documentation contemporaine pour la vie quotidienne à Suse durant la période achéménide est pauvre. Les sources extérieures et postérieures apportent quelques éléments qu'il n'est pas toujours aisé d'intégrer. Les mentions de Suse dans la Bible sont rares, en dehors du Livre d'Esther où se déroule l'action. Esdras mentionne « les gens d'Uruk, de Babylone et de Suse » (iv, 9). C'est à Suse que Néhémie (i, 1) apprend le triste sort de Jérusalem et que Daniel a eu sa vision.

Parmi les auteurs classiques, c'est évidemment Hérodote et Strabon qui sont les plus prolixes, mais leur témoignage ne modifie pas l'image que nous fournissent les textes contemporains (pour l'histoire de cette période, voir maintenant Briant 1996).

F.8. L'ÉPOQUE HELLENISTIQUE (331- CA 139)

Il faut chercher dans les auteurs anciens le plus clair de notre documentation, car le sort de l'Orient se joue ailleurs et on pourrait avoir l'impression que Suse n'est alors qu'une ville de garnison macédonienne ballottée dans le tumulte de l'ordre nouveau qui se prépare. Elle n'est sans doute pas au cœur des événements, mais ces événements y auront un retentissement qui vont lui donner un autre visage.

Ces transformations sont-elles visibles à Suse, quelles traces ont laissé les deux vagues de l'hellénisation – celle d'Alexandre d'abord puis celle des Séleucides – qui ont submergé, de la Méditerranée à l'Indus, les vieilles terres orientales ?

F.8.1. Le contexte archéologique

Alexandre à Suse (331-323 av. J.-C.)

(cf. Plutarque, *Vies*, Alex. IX, LXX, 3 ; Arrien, *Anabase* III, 16 ; VII, 3-6 ; Diodore, XVI, LXVII, 1 ; Quinte-Curce V, II, 15-22)

En 331, après sa victoire définitive, à Gaugamèles, sur Darius III, le dernier des Achéménides, Alexandre gagne directement Babylone qui le reçoit triomphalement ; il n'y résidera que 30 jours. Il est pressé de gagner Suse. D'Arbèles, proche du champ de bataille, il y avait envoyé en avant-garde un de ses fidèles qui lui annonce que la ville s'était rendue sans résistance, que le trésor est en sûreté et que le satrape de Susiane demande sa clémence. Alexandre est à Suse après 20 jours de marche : son pre-

mier souci est de s'emparer du fabuleux trésor accumulé par les souverains achéménides dans la citadelle de la ville : 50 000 talents d'or et d'argent, de la pourpre, de l'encens, des pierres précieuses, tout le mobilier de la cour royale. Ce trésor expédié promptement en Cilicie servira longtemps de réserve pour approvisionner la solde des troupes. Mais, dans le même temps Alexandre, avec beaucoup d'égards, installe à résidence dans les appartements des palais royaux, la mère de Darius III et ses enfants, pris comme otages depuis la bataille d'Issos en 333 ; il aurait même confié à quelques pédagogues le soin de leur apprendre le grec.

Mis au point à Babylone, il applique à Suse le régime d'une politique qui vise à assurer le succès de l'hellénisme : il confirme le satrape de Suse dans sa charge, mais le commandement de la citadelle et du trésor est donné à un Grec ; les troupes aussi auront à leur tête un Macédonien.

Alexandre ne s'attarde pas, il part pour Persépolis, première étape de la conquête des « hautes satrapies », de l'Oxus à la frontière de l'Inde. Il sera de retour à Suse en 324 où se seraient célébrées les fastueuses noces des filles de nobles perses avec ses généraux (cf. Arrien VII, 4). Sorte de testament qui devait sceller son rêve de la fusion de l'Europe et de l'Asie. Alexandre rendra le dernier soupir quelques mois plus tard à Babylone (323).

Ce bref aperçu a son importance pour l'histoire de Suse. Le palais, sur l'Apadana, a donc été occupé encore un certain temps par les survivants de la famille royale achéménide. Il est probable alors que la garnison macédonienne a pris ses quartiers dans le centre-Sud de l'Acropole, où Morgan avait déjà relevé les traces d'une présence achéménide importante (*MDP* I, p. 90-99 ; *MDP* VIII, p. 34-58, Pl. 2). Dans le même secteur se trouvait aussi, près de trois siècles auparavant, un complexe palatial élamite qui a livré près de 300 tablettes administratives (*MDP* IX), analogues à celles de Persépolis (pour la localisation de cette archive, voir *MDP* VIII, p. 34, fig. 66).

Intéressante est la trouvaille d'une antefixe de façade en terre cuite, à décor de palmette et volute avec amorce d'une grosse tuile couvre-joints (*MDP* I, p. 116-117, fig. 196), mise au jour au cours des campagnes de fouilles de 1898-1899 dans les Tranchées 7β ou 7γ de l'Acropole. Si cette pièce d'architecture n'a pas été déplacée, il n'est alors pas interdit de penser qu'il y avait là un édifice typiquement grec à toit à double pente, siège probable de l'un des fonctionnaires royaux mis en place par Alexandre ou l'un de ses successeurs. On notera aussi, au passage, la présence de fragments de céramique grecque à figures rouges sur fond noir – technique attestée en Grèce entre 530 environ et 320 – mis au jour dans le même secteur de l'Acropole au cours des fouilles de 1898-1899 (*MDP* I, p. 116-117, Pl. 5) ; on ne peut que regretter que ce petit lot n'ait jamais fait l'objet d'une étude plus approfondie.

La disparition d'Alexandre entraîna une période de chaos ; pendant une dizaine d'années les Diadoques s'affronteront dans des luttes fratricides sans cesse renouvelées. Ce qui fut l'énorme empire achéménide se disloque. Suse, plusieurs fois assiégée, en sortira diminuée.

Suse sous les Séleucides (312-139 av. J.-C.)

Vers 305 av. J.-C., Séleucus I^{er} installe sa capitale à Séleucie du Tigre, à quelque 60 km au nord de Babylone. Suse perd son titre de capitale ; elle est maintenant une πόλις grecque.

Deux mondes dès lors vont coexister : d'un côté les Grecs profondément ancrés dans leurs modes de vie, leurs lois, leurs cultes, et de l'autre – à part une élite acquise à

la nouvelle civilisation – une population qui les côtoie, apparemment indifférente. Pour leur part, aucun effort chez les Grecs pour helléniser leurs sujets iraniens. Curieux équilibre, qui met à mal les projets d'hellénisation d'Alexandre, mais qui explique les difficultés à discerner, sur le terrain des fouilles, ce qui pourrait revenir aux uns ou aux autres.

Acropole

Il est à peu près sûr que l'Acropole qui abritait le siège du satrape, du trésor et de la garnison, fut la forteresse, l'*ἀκρόα*, contre laquelle devaient échouer les attaques de Molon, entre autres, qui, en 221, s'était emparé de la « ville basse » (Polybe, V, XLVIII, 14-15). Aux trouvailles des Tranchées 7β ou 7γ signalées plus haut, il faut ajouter celles des Tranchées 15α et 15β pour lesquelles il est difficile de donner une date : tête de statue de femme en terre cuite : statuette de femme drapée en marbre blanc, « de facture sommaire » ; « bouton en terre cuite avec buste de femme en relief », sans doute une tessère (MDP I, p. 122, fig. 260-262). Dieulafoy, dès sa première campagne (1885), avait également signalé, dans sa Tranchée I, un fragment de statue grecque et des antéfixes, à 1,40 m au-dessus des sols achéménides (Dieulafoy 1893, p. 420).

En 1901, dans les couches récentes de l'Acropole toujours, mais à 8 m de profondeur, les fouilles de J. de Morgan mettent au jour un osselet en bronze massif sur lequel est gravée, en grec, « Offrande à Apollon Didyme » dont le texte sera publié par Haussoulier (MDP VII, p. 155-165, Pl. 29 ; cf. SEG VII, 9).

Apadana et Ville Royale

On aurait pu s'attendre à trouver sur le tell de l'Apadana de solides vestiges de la présence séleucide. Les rescapés de la famille de Darius III, logés dans les palais royaux, n'ont pas dû les occuper longtemps. Les observations de Boucharlat (1985, 1987a et 1990) constatent la faible épaisseur des dépôts post-achéménides, cantonnés dans la partie Sud des palais où se trouvaient les appartements royaux. Il en est de même dans la salle hypostyle du palais du Chaour et dans les fouilles du secteur Apadana-Est (couche 6A). S'il y a eu une réoccupation très modeste des palais de l'Apadana par les Grecs, ce fut sans doute dans le courant du III^e siècle. Mais il n'y a aucune trace d'une installation importante administrative ou à fonction religieuse.

Il faut cependant signaler l'émouvante découverte, à l'est de la salle hypostyle, d'une stèle funéraire anépigraphe, en calcaire blanc, d'un soldat macédonien : le javelot incliné, la pointe fichée en terre (cf. MDP XXX, p. 15, fig. 10, Pl. 3 : 2).

– La Porte monumentale du palais de Darius qui, à l'est, fait face au tell de la Ville Royale (Chantier Apadana-Est) et le Passage couvert (dit Propylées, Chantier Ville Royale-Apadana) sont exemplaires de ces réoccupations qui témoignent, à l'origine, de l'absence de véritable quartier grec à Suse. Les murs puissants de ces bâtiments et l'exiguïté de l'espace les ont protégés de trop graves dégradations, mais on n'y a observé aucun aménagement nouveau, ni additions qui auraient modifié l'aspect primitif. Le matériel même, plus local que grec, a fait penser à la simple installation de « squatters étrangers ou locaux » (Boucharlat 1987a, p. 233). Sur d'autres sites de la ville la marque grecque sera plus visible.

– Le « Palais du Donjon ». En MDP XXV (p. 222-226) et XXIX (p. 70-76), Mecquenem commente à sa manière la découverte d'un palais sassanide. Ces vestiges reposaient sur des murs plus anciens, d'époques parthe, hellénistique

et probablement achéménide (pour cette dernière installation, voir plus haut col. 486).

C'est sur les bases, plus ou moins arasées, de ce palais perse, que les Grecs auraient élevé un édifice à fonction indéterminée. Les Parthes ont remployé des carreaux de marbre encore joints par des goujons de scellement de modèle grec (MDP XXIX, p. 73, fig. 60b : 2) ; certaines dalles portent encore des inscriptions, une dalle de marbre inscrite était encastrée dans le sol de plâtre le plus récent. Les deux bases de colonnes déjà repérées et déchiffrées par Loftus ont été retrouvées ; la dédicace de Pythagoras était gravée sur une partie de la plinthe, de 1,14 m de longueur, qui correspond au module des bases de la cour Ouest du palais de l'Apadana (MDP XXIX, p. 72). La plupart des inscriptions grecques de Suse proviennent de ce secteur (cf. *infra* col. 501-502).

Toujours dans ce secteur, Mecquenem signale un dépôt de monnaies d'Alexandre le Grand, des figurines grecques, un fragment de la « Charte de fondation du palais » de Darius (MDP XXV, p. 223-225). Mais, s'il y avait un quartier grec, c'est dans les fouilles du chantier A VII de la Ville Royale qu'il faut le chercher.

– Ville Royale, Chantier A : couche VII (cf. Ghirshman 1953 ; Gasche 1997, p. 172-173). La couche A VII émerge des vestiges chaotiques d'une couche VIII mal définie. Elle se distingue toutefois très nettement des couches inférieures par son plan d'urbanisme. Dans un espace qui ne couvre pas évidemment l'ensemble du tissu urbain, il n'est guère possible de reconnaître si l'on a affaire à un aménagement fonctionnel qui pourrait nous renseigner sur la nouvelle organisation sociale de Suse. Nous ne savons pas où se trouvaient les centres de la vie publique : marchés, temples, gymnases, théâtre, agora, « boulevartion » (siège du conseil) et autour desquels se groupaient les quartiers. Le relief irrégulier des tells de Suse se prêtait peu à un plan rationnel et synthétique, mais on ne pourrait pas en conclure qu'une partie de la population s'est transportée à cette époque sur la « Ville des Artisans », comme l'a écrit Ghirshman (1953, p. 233).

Le tracé orthogonal de A VII est visible malgré les dégâts causés par l'implantation des structures supérieures : rues et ruelles se croisent à angle droit, en parfait parallélisme avec le « Passage couvert » (dit Propylées de Darius), témoignant cependant d'une tradition architecturale déjà érodée par le temps. Les restes d'au moins deux bâtiments sont reconnus. Ils correspondent au niveau 6A (éventuellement début 5) du chantier VR Apadana (Propylées) et au niveau 5C d'Apadana-Est ; chronologiquement on se trouve dans le courant du III^e s. et une partie du second.

Ces deux bâtiments – des « villas » d'après la dénomination du fouilleur – ont tout l'air en effet, de demeures de personnages importants, sinon officiels, gréco-macédoniens ou susiens hellénisés. Parmi les ruines, de « menues trouvailles » manifestent la proximité de ces deux composantes d'une partie de la population : d'un côté, figurines de cavaliers, de déesse nue ou allaitant un enfant, de tradition orientale ; de l'autre, représentations de soldats grecs, Héraclès ou Hermès, musiciennes drapées, jouant de la harpe, de la lyre. Mais il faudrait se garder d'extrapoler ; ce quartier résidentiel n'est qu'un îlot dans la ville.

Sur la dernière phase de cette époque, dans les fondations de la ville A VI, le matériel est encore mêlé ; de nombreuses figurines ou de « véritables petits reliefs » nous montrent des guerriers gréco-macédoniens, des femmes « drapées dans un peplum », des représentations d'Héraclès (cf. Ghirshman 1952, p. 286-287).

– *Ville Royale, Chantier II* (cf. Miroshedji 1987, p. 35-43 [fouilles de 1975-1977]). Dans un secteur Sud de la Ville Royale, au nord du 2^e sondage de Mecquenem, la couche 3E a fait apparaître un mur en briques crues de 4 m d'épaisseur dont les fondations, sur une profondeur d'environ 3,50 m, empiètent sur des vestiges achéménides ; on n'en connaît malheureusement, ni les tenants ni les aboutissants et il n'est lié à aucune autre structure ou à un sol. Mais la céramique, qui se retrouve dans une fosse de la couche 3D, a des caractéristiques de la période séleucide : céramique très fine (*egg shell*), céramique orange ou à glaçure jaune, plat à poisson, de même que les figurines en terre cuite.

Le palais du Chaour

(cf. Labrousse et Boucharlat 1972 ; Boucharlat et Labrousse 1979)

Le palais extra muros d'Artaxerxès II a aussi été réoccupé partiellement à l'époque hellénistique. La présence grecque se signale dans la couche 3a où, par exemple, des tuiles plates, un couvre-joint et des antéfixes à palmette indiquent l'existence de toitures construites à la mode grecque. Des monnaies enfin – dont trois d'Antiochus III et peut-être deux de Séleucus IV, toutes émises, semble-t-il, entre 223 et 175 av. J.-C. (Boucharlat et Labrousse 1979, p. 72) – mais aussi quelques objets en métal, deux tessères en terre crue (avec un motif hellénistique), une petite trentaine de figurines et une céramique significative étaient recueillis dans la couche d'effondrement du palais et sur leurs dallages remaniés. La poterie fine et très fine, en particulier, se retrouve sur la plupart des autres chantiers de Suse, ainsi que les figurines : femmes nues les bras le long du corps, chevaux et taureaux. « L'examen des monnaies et de la céramique conduit à dater l'ensemble du mobilier du bâtiment II du III^e s. et de la première partie du II^e s. avant notre ère... La réutilisation du monument pourrait commencer peu après la chute de l'empire achéménide » (Boucharlat et Labrousse 1979, p. 78). Mais, une fois encore, il est impossible de reconnaître sur ce chantier les vestiges d'une structure consistante en relation avec l'administration ou les cultes de l'élément séleucide.

Il convient de rappeler que la céramique de cette couche 3(a) a été attribuée par Haerinck (1983, p. 12 et 19-37) à la phase parthe ancienne qu'il date, dans son schéma de périodisation, entre environ 250 et 150 avant notre ère. Mais à cette époque, les Parthes ne sont pas encore à Suse.

Ville des Artisans

(cf. Ghirshman 1952a et b, p. 12-15 ; 1952c, p. 286-287 ; 1954, p. 11 ; Unvala 1934 ; Guillaume 1982)

Occupé de la fin du VII^e au VI^e s. av. J.-C. par un clan iranien, en marge de la ville, le tell des Artisans n'a guère connu d'habitat organisé avant l'époque islamique.

Entre 1 m et 1,50 m sous les vestiges de cette dernière époque les sondages ont trouvé surtout des tombes sassanides et parthes. C'est au cours de cette dernière période que le tell deviendra une sorte de faubourg où s'installeront des ateliers de potiers, de coroplastes et peut-être de modelleurs de tessères qui proviennent à peu près toutes de la Ville des Artisans. L'étude des tessères, dont le répertoire appartient à l'époque hellénistique, a montré que les couches 5-6 du chantier 3 de Ghirshman (centre du tell), et la couche 2 du chantier 22 (en bordure SO), pourraient être séleucides (Guillaume 1982, p. 243).

Mais il est difficile d'adhérer à la position de Ghirshman (1976, p. 197) : la « Ville des Artisans » aurait été la « nouvelle » ville de Suse bâtie par les Gréco-Macédoniens après la conquête d'Alexandre.

L'Āyadana

(cf. Dieulafoy 1890-1892, p. 411-416 ; Schippmann 1971, p. 266-274, fig. 38 ; Ghirshman 1976, p. 197-200 ; Francfort 1977, p. 279-280 ; Boucharlat 1984, p. 126-130 et 1997, p. 62-63 ; Stronach 1985b, p. 619-622 ; Boyce et Grenet 1991, p. 38-39, n. 22 ; Lecuyot 1993, p. 41-42)

Il s'agit d'un bâtiment dégagé par M. Dieulafoy, fouilles de 1885-1886, à 4 km au nord-est de l'Apadana de Suse, mais son emplacement précis n'est pas connu. C'est une installation sur une terrasse d'environ 2 m de haut comprenant deux massifs juxtaposés : une cour (env. 18 x 18 m) d'une part, un petit vestibule hypostyle (2 colonnes) qui donne accès, par une pièce barlongue, à une salle également hypostyle (4 colonnes) d'autre part. Les deux espaces sont chacun entourés de couloirs sur 3 côtés. Les conclusions de Dieulafoy sur la date et la destination de cet édifice ne sont plus acceptées. Le terme *āyadana*, employé par le fouilleur, est emprunté à l'inscription de Darius, DB I, 64, qui est traduit identiquement dans les versions élamite (48) et accadienne (25) par « temple des dieux ». L'hypothèse d'un temple du feu n'est pas acceptée non plus, pas plus que celle d'un temple à la déesse Anāhita (Wikander 1946, p. 21-22 et 70-71).

Les matériaux de construction caractéristiques sont des emplois achéménides. Mais la technique des radiers de gravier – qui est attestée à Suse avec certitude à l'époque perse seulement – n'interdit pas de postuler que le bâtiment mis au jour est une reconstruction d'un monument plus ancien ; malheureusement, les fouilles de Dieulafoy ne permettent pas de préciser cette question.

D'aucuns s'accordent actuellement à voir dans cet édifice une sorte de résidence seigneuriale, sur un modèle plus ou moins proche de celui des maisons gréco-bactriennes ; d'autres y voient plutôt un temple, sans autre précision. La date est arrêtée, à peu près généralement, et selon la destination qu'on attribue à cette construction, à la fin du III^e ou au III^e s. av. J.-C. : c.-à-d. à la phase séleucide terminale ou au début de l'époque parthe.

Conclusion

Au total le contexte exclusivement archéologique de la présence grecque à Suse apparaît plutôt décevant : dispersé dans un espace dont le réseau nous échappe, écrasé sous les fondations des périodes plus récentes.

À part quelques beaux restes d'architecture dans la couche A VII, les témoins de l'art hellénistique à Suse sont inexistantes si on les compare aux découvertes d'Aï-Khanoum dans la lointaine Bactriane, ou d'Icaros / Faïlaka, petite île du golfe Persique. Dans l'aire iranienne même Néhavend, proche du site séleucide de Laodicée dans l'ancienne Médie, a livré une série de statuettes de bronze à l'image de Zeus, d'Apollon, d'Athéna, de Déméter ; à Denavar, dans la région de Kirmanshah, c'est une vasque ornée des bustes de silènes, compagnons de Dionysos.

Cependant on ne peut se contenter des figurines en terre cuite, produites en série, ou des statuettes ou fragments de statues signalés plus haut, lors des premières fouilles de Morgan. Il semble bien qu'il y a eu à Suse même des ateliers de sculpteurs et spécialement de bronziers, héritiers des métallurgistes de l'ancien Iran, s'il est vrai qu'on doit leur attribuer les restes imposants de statues mis au jour à Shami dans les montagnes des Bakhtiari. On a cru y reconnaître, à côté des représentations de Zeus et Dionysos, celles du séleucide Antiochus IV (Épiphané) et d'une femme (Stein 1940, Pl. 4 et 5 ; Ghirshman 1962, p. 21, fig. 26 et 27).

Le bilan est maigre et donne une image étriquée de l'hellénisme à Suse, image que corrigent heureusement les sources écrites : inscriptions, monnayage, auteurs anciens.

F.8.2. Le contexte historique

(cf. Diodore de Sicile XVIII-XIX ; Strabon XI ; Pline l'ancien VI ; Arrien, Anabase III, 17-30 ; VII, 1-7, Indica, 42 ; Quinte-Curce V ; Justin X, 12 [abrégé de Trogue-Pompée])

Les inscriptions grecques de Suse

Avant le *Corpus de F. Cumont en MDP xxii*

Quatre textes ont été recueillis sur le site plus anciennement (ici nos 1° à 4°) :

1° Il s'agit de la première inscription grecque mise au jour à Suse en 1852, sur une base de colonne achéménide : Loftus 1971, p. 403 ; Haussoullier 1902, p. 98 ; Cumont 1930, p. 209-210. Dédicace de Pythagoras en l'honneur d'Arrhénéidès stratège de la Susiane, cf. *SEG* VII, 7.

2° Sur une autre base achéménide : Loftus 1971, p. 404, texte fragmentaire : ΤΩΝ ΕΝ ΤΟΙΣ ΗΡΑ [...]. cf. *SEG* VII, 8.

3° L'« Osselet de Didyme » : Haussoullier 1903, p. 155-156, Pl. 29. Provenance : d'une tranchée de l'Acropole des fouilles de 1901 (sans autre précision). Vraisemblablement du butin de la ville ionienne de Milet, prise par Darius en 494 (Hérodote VI, 1-32). Datation ; second tiers du VI^e s. av. J.-C. ; cf. date donnée par *SEG* VII, 9. Voir aussi Pézard et Pottier 1913, p. 116, n° 236.

4° Deux anses d'amphores rhodiennes : Cumont 1927, p. 49-52, cf. *SEG* VII, 33-34.

Corpus de F. Cumont (MDP xxii)

1. Épitaphe du IV^e s. (MDP XX, p. 79-80 et Pl. 4 : 1). D'après l'éditeur : unique inscription « d'un des Grecs établis dans une des capitales des Achéménides ». Aucune indication de provenance, cf. *SEG* VII, 27.

2. Dédicace à Mâ (p. 80-81 et Pl. 4 : 2). Provenance : Apadana, 1922. Petite base de calcaire ; d'un Apollodoros fils de Kratéros, fin III^e siècle (Polybe V, LIV, 12 ?), cf. *SEG* VII, 10. Sur cet Apollodore, peut-être stratège de Suse, cf. Le Rider 1965, p. 273, 274 et n. 6, p. 283.

3. Décret de l'année 177/176 (p. 81-84 et Pl. 4 : 3). Haussoullier 1923, p. 189-193 ; Relecture de Robert (1936, p. 149-152) : probablement acte d'affranchissement, *SEG* VII, 2. Musée du Louvre.

4. Acte d'affranchissement (p. 84-88 ; transcription à la p. 85). Provenance : Apadana, fouilles de Morgan 1908 ; deux autres fragments en 1922 et 1927 (fouilles de Mecquenem). Pour une relecture et réinterprétation : Robert 1936, p. 137-149, (cf. *SEG* VII, 15). Musée du Louvre.

5. Fragment d'un acte (p. 88-89 ; transcription à la p. 88). Petit fragment de stèle en albâtre ; provenance Ville Royale (!) ; communiqué pour publication en 1926 (*SEG* VII, 16).

6. Hymne en l'honneur d'Apollon (p. 89-96 ; transcription à la p. 92). Époque parthe (*SEG* XIV). Musée du Louvre.

7. Tablette avec reste d'inscription (p. 97 et Pl. 4 : 4). Provenance : « Ville Royale », sud du tell (fouilles de 1928 de Mecquenem). Secteur du Donjon ? Cf. *MDP* XXV, p. 218-221 ; pour un croquis de situation, voir p. 178, fig. 1 (*SEG* VII, 28). Pour une probable même provenance, voir, ci-après, le n° 2 des Fouilles de R. Ghirshman.

8. Tesson avec inscription peinte (p. 97-98). Fouilles de 1928, apparemment même provenance que 7 (*SEG* VII, 29). Pour une probable même provenance, voir le n° 2 des Fouilles de Ghirshman.

Autres textes de F. Cumont, postérieurs aux MDP xxii.

1. Lettre d'Artaban II aux Susiens : Cumont 1932a. *SEG* VII, 1.

2. Nouveaux textes d'affranchissement : Cumont 1931, *passim* = *SEG* VII, 17-21 (à propos de *SEG* VII, 21, voir Robert 1936, p. 148). Cumont 1932, *passim* = *SEG* VII, 22-26. Au total 12 textes avec les n° 4 et 5 (?) ci-dessus (voir aussi *MDP* XX, p. 88).

3. Épigramme : Cumont 1932, p. 274-277, n° 2 ; relecture et corr. : Peek 1928, p. 248-249. *SEG* VII, 11.

4. Épigramme en l'honneur de Zamaspès : Cumont 1930, p. 211-220 ; 1931, p. 246. Restitution du premier vers par L. Robert, in Le Rider 1965, p. 417.

5. Autre épigramme pour le même : Cumont 1931, p. 238-250. *SEG* VII, 13.

6. Sur fragment de vase : Cumont 1931, p. 241-242, n° 7. *SEG* VII, 30.

7. *Idem* : Cumont 1932, p. 286, n° 6. *SEG* VII, 31. Musée du Louvre.

8. Sur vase en céramique : Cumont 1930, p. 209. *SEG* VII, 32.

Fouilles de R. Ghirshman (cf. Steve et al. 1980, p. 121)

1. A IX 70 (trouvé le 13 mars 1955). Petit fragment de tablette d'argile trouvé en démolissant, au cours de la 9^e campagne, une fondation du niveau A VII, intrusive en A VIII. Trois lignes, séparées par des interlignes de 1 à 1,5 cm ; hauteur des lettres : environ 6 mm.

2. A IX 73 (trouvé en mars 1956). Grand fragment de tablette de terre cuite (10,5 cm par 9 cm ; 18 lignes incomplètes) et deux fragments plus petits portant quelques lettres seulement (4,5 x 2,3 cm et 3 x 1,6 cm). Selon la fiche GS-4012 (archives Ghirshman), ces fragments ont été trouvés par des « bergers dans les déblais des fouilles de Mecquenem, sur la face Sud de la Ville Royale » (d'après le carnet de fouilles, p. 145, il s'agit probablement du 2^e sondage de Mecquenem (cf. *MDP* XXV, p. 218-221 ; pour un croquis de situation, voir p. 178, fig. 1). Pour même provenance probablement, voir les nos 7 et 8 du *Corpus de F. Cumont*.

Commentaire

Selon Le Rider (1965, p. 282-285), qui en a fait le décompte, les inscriptions grecques de Suse n'ont livré qu'une soixantaine de NP, du III^e s. au I^{er} s. av. J.-C., c.-à-d. jusqu'au début de la période parthe. Fonctionnaires royaux ou soldats de passage sont exclus de cette liste. Parmi les témoins des actes d'affranchissement, il n'est fait mention que de Grecs ; seule une femme porte un nom babylonien (*SEG* VII, 17). Il est évident qu'il ne s'agit que d'un échantillon de la population gréco-macédonienne de la ville. Les 4 000 hommes installés par Alexandre ont vu leur nombre s'agrandir et déborder largement en importance lorsque Suse, sous Séleucus I^{er}, devint une cité grecque de plein droit. Mais les documents officiels sont avariés de renseignements sur les relations entre les deux populations, la susienne et la grecque. Le même constat se dégage de l'étude du corpus des monnaies de Suse, à propos des dieux honorés dans la cité.

Le monnayage de Suse (cf. *MDP* XXXVIII)

Dans un ouvrage magistral, G. Le Rider (1965) a réussi, à partir de la circulation monétaire entre les divers ateliers de frappe du Moyen-Orient, à broser une histoire économique de Suse à l'époque hellénistique. Le va-et-vient de la monnaie et, de façon plus significative, l'absence ou la présence des pièces de bronze, expriment, à travers les aléas du commerce, l'état de prospérité de la ville et sa situation dans la nouvelle organisation politique. Suse, qui a été « le siège d'un atelier monétaire royal sous Alexandre et ses successeurs », apparaît au nœud du trafic com-

mercial qui part des rivages du golfe Persique vers la Mésopotamie et le nord de l'Iran.

Les monnaies de bronze, frappées par la cité, renvoient habituellement l'image des cultes locaux ; on pourrait tenir là des témoins de la pénétration de l'hellénisme dans le milieu oriental. Or, sauf une exception sous Antiochus IV Épiphane (175-164, av. J.-C.), « tous les dieux représentés sur les monnaies font partie du panthéon grec ».

Les plus fréquents sont Artémis et Apollon, les dieux de la dynastie séleucide, puis Athéna, les Dioscures, Zeus Ammon, Hermès, Héraclès. L'exception est l'introduction, sous Antiochus IV, d'une déesse au « polos », de tradition orientale, qu'on retrouve plus fréquemment dans d'autres villes du royaume durant cette période. Cette unique exception place Suse en dehors du courant, qui se dessine ailleurs, et surtout à l'époque parthe, où l'on adopte l'usage de types monétaires à l'image des dieux orientaux.

Données historiques

Inscriptions et monnaies pourraient nous conduire à cette conclusion que les colons et leurs descendants formaient une société fermée sur elle-même. Du côté indigène, « la population demeurait assez à l'écart de la culture et des mœurs des Grecs et des Macédoniens. Ceux-ci, inversement, paraissent non seulement avoir gardé leur rôle dirigeant, mais aussi avoir maintenu l'originalité de leur civilisation jusqu'à la conquête de la ville par les rois d'Elymaïde », vers 45 après J.-C. (Le Rider 1965, p. 286). En l'an 21 encore, la lettre écrite en grec du roi parthe Artaban II aux magistrats de Suse nous décrit une cité parfaitement conforme aux normes de la πόλις grecque (SEG VII, 1). On y trouve un « épistate », magistrat président à la fois le conseil (βουλή) et l'assemblée (ἐκκλησία) qui doit être un Grec, assisté alors d'un Parthe en charge des non-grecs ; les deux sont proposés par le conseil et élus par le peuple. Le trésorier est assujéti à des examens (δοκιμασία) minutieux, et c'est son élection pour un second mandat qui a motivé l'immixtion du roi Artaban II dans les affaires publiques de la cité. La vie de tous les jours y est également abordée : il est question d'un stade, d'un gymnase et de jeux. La datation se conformait au comput macédonien.

Cette politique n'a pas provoqué à Suse la même réaction violente que celle des Maccabées en Judée : les deux communautés ont longtemps coexisté sans apparente agressivité. Il n'y a pas eu, comme on l'a cru un moment, à propos des textes d'affranchissement d'esclaves, une sorte de rapprochement sur le plan religieux. Les colons sont restés grecs, les Séleucides n'ont jamais tenté d'imposer leurs croyances et, réciproquement, rien n'indique que les Susiens les ont adoptées. Si des gréco-macédoniens ont gravé sur les murs du temple de Nanaïa certains de leurs actes d'affranchissement c'est, d'une manière générale, parce qu'ils respectaient les cultes locaux et, dans ce cas précis, parce que Nanaïa était la déesse poliade de la ville ; mais ils le faisaient selon le droit grec (Robert 1936, p. 137-148). La déesse d'ailleurs n'a jamais figuré comme type monétaire sur les émissions séleucides. C'est sous les Parthes seulement qu'il y aura une assimilation à l'Artémis d'Éphèse.

Suse, la vieille capitale, n'était-elle donc plus qu'une πόλις à la grecque, comme l'entendait Pausanias (X, 4) ? L'irruption macédonienne et l'écroulement de l'empire perse n'ont pas créé un vide historique. Les publications récentes, qui souvent réactivent d'anciens textes, ont établi que les archives antérieures à Alexandre – époques néo-babylonienne, voire assyrienne, époque achéménide – nous font connaître des rapports socio-économiques, des

coutumes et usages qui ne seront pas oblitérés par l'hellénisme (cf. Stolper 1985 ; 1993 ; 1994 ; Joannès 1982 ; Giovinazzo 1987).

Séleucie de l'Eulaïos

Vers 305 av. J.-C., ayant fait des concessions importantes aux Mauryas de l'Indus, ayant mis hors de compétition les rivaux qui lui disputaient dans l'est de l'Iran et le nord de la Syrie une part de l'héritage d'Alexandre, Séleucus I^{er} quitte Antioche, désormais trop excentrée, et s'installe sur la rive droite du Tigre, à une soixantaine de kilomètres au nord de Babylone. Il fonde là sa capitale sous le nom de Séleucie du Tigre qui, augmentée de la ville jumelle de Ctésiphon, restera encore le centre du pouvoir sous les Parthes et les Sassanides. Déchue de son ancien titre de capitale, Suse perd aussi son nom : elle est re-fondée et devient Séleucie de l'Eulaïos. Re-fondation (epiktesis) et changement de nom (métonomiasie) constituent l'acte de naissance de la πόλις. Le nom du fleuve, distorsion de l'ancienne rivière de Suse l'Ulaï, devait rappeler aux colons leur Eulaïos de Macédoine.

Mais il ne s'agit pas d'un simple changement de nom, ou de l'octroi d'un titre honorifique. Les colons gréco-macédoniens ne demeurent pas cantonnés dans la citadelle ; ils seront un élément actif dans la vie de la cité renouvelée. La re-fondation est une autre fondation, une reconstruction de la ville endommagée ou détruite. Séleucus I^{er}, par ailleurs, a distribué aux colons des lots de terres (cléroi) – transmissibles à leurs descendants – qu'ils devaient cultiver, en même temps qu'ils étaient tenus à l'obligation du service militaire. La « polis » jouit d'une véritable autonomie, contrôlée seulement par l'« épistate », représentant du pouvoir royal. Elle a son territoire dont elle tire ses ressources qui proviennent du commerce, de l'artisanat, des bergers et des nomades. Malgré le silence des sources, se pose le problème d'une collaboration inévitable avec la population susienne indigène. Il est probable que l'ancienne classe dirigeante a conservé certaines de ses prérogatives : propriétés foncières, entretien des temples locaux, une certaine mainmise sur le commerce à longue distance, l'entretien des routes et des canaux, les relations avec les chefs nomades, entre autres, sans compter les travaux de défense de la cité.

Si Suse n'est plus une capitale d'empire, la Susiane est toujours une satrapie dont elle est la ville principale qui a, à sa tête, un satrape ou stratège et elle conserve un rôle économique important. À peu près à mi-chemin entre Séleucie du Tigre et le golfe Persique, Suse draine vers la capitale royale tous ces produits dont les Grecs ne peuvent plus se passer : épices, parfums, pierres précieuses et minerais. Le terroir lui-même de la Susiane, et des Ouxiens voisins, est riche : orge, blé, riz, palmiers et gisements d'asphalte dont les Élamites avaient depuis longtemps maîtrisé les techniques. Le plateau fournissait aux bronziers et aux sculpteurs la matière première de ces statues honorifiques que nous signalent certains textes un peu plus tardifs, d'époque parthe, comme les épigrammes en l'honneur d'un stratiarque-stratège de Suse, Zamaspès (iran. Djamasp). Ce magistrat susien est loué pour avoir effectué des travaux d'irrigation en faveur des terres des anciens colons gréco-macédoniens (SEG VII, 12 et 13). On a là un cas de collaboration active des deux éléments de la population. Une situation analogue devait prévaloir quelques décennies plus tôt.

La fin de l'hellénisme à Suse

Le régime politique de la πόλις – on l'a vu à propos de la lettre du Parthe Artaban II de l'an 21 ap. J.-C. – ne s'est

pas effondré soudainement. Plus tôt, Mithridate I^{er} (ca 171-138 av. J.-C.) avait fait preuve à Suse de la puissance parthe sans heurts ni discordances graves avec l'élément gréco-macédonien.

Les prodromes qui annoncent l'effacement progressif de l'hellénisme commencent avec ces faits, surprenants mais significatifs, qui voient les populations iraniennes prêter main forte, contre le pouvoir royal, aux dynastes du Nord-Est, Diodote de Bactriane et sans doute Andragoras de Parthyenne. En 238 environ av. J.-C. Arsace, chef de la tribu des Parnes, fonde le royaume parthe ; les Arsacides laissent croire qu'ils vont remplacer l'idéal hellénistique par un retour à la tradition achéménide. Lorsqu'en 42 av. J.-C., les Parthes assiègent la capitale de l'empire, Séleucide du Tigre, qui tombera six ans après, on peut dire alors que Suse a cessé d'être une πόλις grecque.

E.9. L'ÉPOQUE PARTHE À SUSE (CA 139 AV. J.-C. - 224 AP. J.-C.)

On ne trouve pas d'histoire parthe dans les sources anciennes, seulement des fragments d'histoire. Pour les sources iraniennes, voir Boyce (1983) ; pour les sources secondaires – grecques, latines, syriaques et bibliques – voir Widengren (1983, p. 1264-1266). Les notices les plus importantes se trouvent dans Isidore de Charax (Schoff 1976 ; Strabon XV, 1, 36 ; XVI, 1, 18-20) qui utilise les fragments perdus d'une « Histoire Parthe » d'Apollodore d'Artemita (III^e s. av. J.-C.) et Justin (abréviateur de Trogue-Pompée), le plus complet dans ses chapitres 38 et 36 et surtout 41 et 42. Allusions occasionnelles chez Polybe. Dion Cassius, Arrien (fragments de ses « Parthica »). Ammien Marcellin, Cicéron, Tacite, Fl. Joseph, I Maccabées et Orose.

Le monnayage de Suse apporte à ces textes des précisions chronologiques précieuses (cf. Le Rider 1965, p. 346-430).

Les documents parthes découverts à Nisā, dans le nord-est de l'Iran, à l'emplacement de l'ancienne capitale des Parnes, tribus d'origine des futurs Parthes, ont permis de fixer les débuts de l'histoire des Arsacides vers l'an 247 av. J.-C. (cf. Diakonoff *et al.* 1976-1979). Cette histoire a commencé alors par une double révolte : celle d'Andragoras de Parthyène contre la suzeraineté séleucide, suivie peu de temps après par celle d'Arsace et de son frère Tiridate contre Andragoras.

Arsace I (238-217 ?) et ses successeurs immédiats sont cependant engagés dans des luttes incessantes contre les derniers Séleucides, Antiochus III le Grand, Antiochus IV Épiphane et Démétrius II. Ceux-ci se maintiennent en Médie, à Écbatane, dont ils ne seront chassés qu'en 148 ou 147 par Mithridate I (171-138 ?), le véritable fondateur de l'empire parthe. Au début de 140 les Parthes sont maîtres de la Babylonie et vers 139 « l'atelier susien émet des monnaies parthes » (Le Rider 1965, p. 355 ; pour une mise au point, voir Le Rider 1978, p. 35).

Pour une vue d'ensemble sur la problématique parthe, voir maintenant Wieschöfer (1998).

Présence des Parthes à Suse

L'histoire de l'époque parthe à Suse est celle d'un lent retour à la tradition iranienne et plus précisément achéménide comme le prétendaient, à la suite de leurs succès, les véritables fondateurs de la dynastie arsacide Mithridate I et Mithridate II. Mais le reflux de l'hellénisme n'a pas été brutal. À Suse le régime gréco-macédonien de la « polis » s'est prolongé très avant dans le cours de cette nouvelle période, favorisé au départ par les difficultés de cet empire qui dut faire face à la conjonction des dissidences intérieures, des guerres contre les Romains et des incursions

incessantes des tribus du Nord-Est. Mais les Parthes ont résisté sur tous les fronts et sauvé la Perse à venir. En état de tension permanente, les Arsacides ont couvert le pays d'un réseau de points fortifiés qui contribuèrent à créer un climat de sécurité dont allaient profiter l'agriculture et le commerce. Presque paradoxalement Suse a connu à cette époque une prospérité qu'elle ne retrouvera plus par la suite.

E.9.1. Les données archéologiques

L'époque parthe, jusqu'à une date récente, faisait partie de ces couches « superficielles » dont on se débarrassait sans guère s'y attarder. C'étaient les « constructions de basse époque » de Morgan à la Ville Royale : séleucides, parthes, sassanides ou islamiques (cf. *MDP* 1 : Tranchée n° 1, p. 57-66 ; Tranchée n° 2, p. 66-68. Voir aussi les Tranchées 7 et 7α à l'Acropole, p. 100-110).

Les travaux de R. de Mecquenem

Fouilles de 1929 à 1933

Ce sont ces fouilles et sondages dans le sud de la Ville Royale et sur le tell de la Ville des Artisans qui commencèrent à révéler l'importance de l'occupation parthe à Suse.

Deux sondages en bordure du tell de la Ville Royale et l'amorce d'une fouille sur le « Donjon » livrent un matériel parthe : grandes jarres cylindriques à fond en pointe, figurines en terre cuite ou en os (cf. *MDP* xxv, p. 218-226 ; croquis topographique : p. 178, fig. 1).

Fouilles de 1933 à 1939

Plusieurs chantiers sont ouverts sur la Ville Royale et la Ville des Artisans (cf. *MDP* xxix, croquis topographique à la p. 4, fig. 1).

Ville Royale

– *Chantier I*. Vase émaillé avec drachmes d'argent dont la plus récente est de Mithridate I, 41 (= Trésor n° 5 de Le Rider 1965, p. 246-248). Figurines de cavaliers parthes (*MDP* xxix, p. 42, fig. 35 et 36 : 1-2 ; voir aussi Ghirshman 1962, p. 104, fig. 118).

– *Chantier III* (*MDP* xxix, p. 62). Reprise des fouilles de 1913-1914 : bordure Ouest du tell : « les étages parthes et sassanides font 4, 50 m de hauteur ».

– *Chantier IV* (cf. *MDP* xxix, p. 64-66, fig. 52-53, 55). À côté d'alignements de grandes jarres (parthes ou sassanides) trouvaille d'une tête d'homme en calcaire (Pl. 8), étudiée, en annexe, par Contreau (*MDP* xxix, p. 187-190). Remarquable exemple de sculpture parthe : modèle rugueux, barbe courte taillée en pointe, chevelure à agencement compliqué. On y reconnaît une influence iranienne, voire élymienne ; datée du I^{er} au III^e s. de notre ère (cf. Ghirshman 1962, p. 98, fig. 109 ; Amiet 1988c, p. 142, fig. 90).

– *Chantier de l'Isthme* (*MDP* xxix, p. 69-70). Sous la couche islamique, niveau parthe : vases émaillés, mais aussi figurines hellénistiques, fragment de poterie à graffito grec (Cumont 1928, p. 97-98, n° 8 ; *SEG* vii, 29). Monnaies des rois de Characène. La belle tête de femme en marbre blanc (Pl. 9), mise au jour en 1939, est une œuvre de pure tradition hellénistique (cf. l'étude de Cumont 1939 et Ghirshman 1962, p. 96, fig. 107B). Il n'est pas sûr qu'il s'agisse de la reine parthe Musa, femme de Phraate IV, qui serait à dater dans ce cas de la fin du I^{er} s. av. J.-C.

– *Donjon* (*MDP* xxix, p. 70-73). Mecquenem admettait comme probable qu'un « palais sassanide » avait été établi là sur des fondations parthes. Il est aussi probable que celles-ci succédaient à des installations plus anciennes d'époque hellénistique et achéménide. Mais des trois frag-

ments de statuette en marbre (non deux comme indiqué en *MDP* xxix, p. 70, cf. Martinez-Sève 1996b, p. 172) que le fouilleur attribuait à l'époque parthe ou séleucide, une au moins appartiendrait à une œuvre romaine de la fin du III^e ou du début du IV^e s. de notre ère (Martinez-Sève 1996b, p. 175-178). En revanche les inscriptions en langue grecque en provenance de ce même secteur nous sont plus utiles (cf. la liste ci-dessus : « Les inscriptions grecques de Suse »). Gravés sur dalles de marbre, bases de colonnes achéménides remployées, tablettes d'argile ou tessons de poterie, les dates et le contenu de ces textes nous livrent une documentation intéressante, bien que trop clairsemée, sur la vie de la communauté susienne. Actes d'affranchissement inscrits sur les murs du temple de la déesse Nanaïa, divinité poliade de Suse (une douzaine) ; actions de grâces à la déesse Mâ, à Apollon, hymne en l'honneur de ce dernier, protecteur des gréco-macédoniens ; hommages aux bienfaiteurs de la cité, enfin en 21 de notre ère, la lettre du roi Artaban II au Conseil.

Ces inscriptions témoignent ainsi de la symbiose progressive qui s'est opérée entre les deux éléments de la population du III^e s. avant au I^{er} s. après J.-C.

Ville des Artisans (MDP xxix, p. 137-138, fig. 104)

Une fosse en bordure du tell a livré, avec des monnaies élyméennes, des vases en terre cuite jaune émaillée en bleu foncé et décorés de figures en relief ; elle aurait servi à recueillir les débris d'un caveau voisin souterrain avec un matériel nombreux : vases en terre cuite souvent émaillée, bouteilles de verre, etc.

Plus au sud, caveau dit « parthe-sassanide » à escalier voûté, chambre funéraire avec sarcophages en terre cuite posés sur les banquettes des trois parois. Même matériel ; vases émaillés et lampes en terre cuite. C'est le type de tombeau que l'on retrouvera au cours des fouilles plus récentes de Ghirshman.

À 1 km au sud du Donjon (MDP xxix, p. 138-139, fig. 105)

Cimetière d'époque parthe : grandes jarres funéraires et sarcophages anthropoïdes. Pas de mobilier.

Les fouilles sous la direction R. Ghirshman

Ville Royale : chantier 18

Dès sa 2^e campagne de fouilles (1947-1948), au cours d'un sondage sur le versant oriental de la Ville Royale qui surplombe la « Porte Orientale », Ghirshman met au jour une stèle d'Artaban IV, le dernier souverain parthe (Ghirshman 1949 ; 1950 ; 1962, p. 56, fig. 70). Relecture et corrections de Henning (1952, p. 176) : « Ce monument serait probablement une stèle funéraire en l'honneur du satrape de Suse Khwāsak ». Daté de 215 ap. J.-C.

Ville Royale : chantier A

L'époque parthe y est représentée, selon Ghirshman, par les deux couches A V et A VI ; « Malheureusement seules les fondations étaient généralement conservées ; il est ainsi malaisé de distinguer avec précision ce qui appartenait à l'un ou l'autre des niveaux » en question (Gasche 1997, p. 173). Pourtant ces installations, auxquelles il faut ajouter maintenant celles trouvées dans la couche IV – fin de l'époque parthe et du début de celle des Sassanides – ont fourni, pour ces périodes, les seules constructions cohérentes d'une certaine importance ; les recherches et les études plus récentes pourront pallier, dans une certaine mesure, les insuffisances de l'imbroglio stratigraphique.

– *Couche A VI. 6^e campagne : 1951-1952* (cf. Ghirshman 1952). Les vestiges de cette couche, datée par le fouilleur

des débuts de l'époque parthe, sont profondément bouleversés par les constructions plus récentes. Les rues sont étroites, mais on peut distinguer le même tracé orthogonal que celui de la couche sous-jacente A VII. Parmi le matériel, nombre élevé de figurines : déesses nues et personnages à longue barbe ; petits bas-reliefs de terre cuite représentant des guerriers grecs ou macédoniens, des femmes drapées dans le peplum. De petits cavaliers modelés à la main portent une coiffure pointue (parthes) ou plate, la « causia » grecque. Nombreuses représentations d'Héraclès. La poterie est en grande partie émaillée. On aurait donc là un échantillon d'une population susienne mêlée, qui serait encore proche de la période hellénistique.

Comme dans la couche VII, hellénistique, on reconnaît au moins deux bâtiments dont le plan se lit plus facilement. À l'ouest, une cour centrale à péristyle est bordée sur trois côtés d'une ou deux rangées de chambres. Il semble que des niches et des pilastres rythmaient les façades dont certains murs, ainsi que les colonnes, portaient des traces de peinture. On y trouve également certaines commodités comme cette salle de bain, plusieurs fois remaniée et dont une mosaïque de pavement portait trois lettres grecques suivies d'une quatrième en forme de C latin – peut-être ΣΟΥC – que le fouilleur a voulu identifier avec le nom de Suse (Ghirshman 1952a et b, p. 10, fig. 11). La présence, parmi les décombres, de fragments de tuiles, d'antéfixes à palmette et d'une frise à méandres indiquent qu'il s'agissait d'une maison de style grec à toit en bâtière. Un témoin chronologique plus intéressant est une monnaie d'Orode II (ca 58-53 av. J.-C.) trouvée sur le sol avec la mosaïque ; ce témoin n'est pas en contradiction avec la poterie de A VI dont on a des parallèles avec le niveau 5d du chantier Apadana-Est. On peut donc, semble-t-il, attribuer A VI à la fin du deuxième et à tout le premier siècle avant notre ère.

– *Couche A V. 5^e campagne : 1950-1951* (cf. Ghirshman 1952a et b, p. 9-10). On a noté en « plusieurs endroits de fortes couches de cendres recouvrant les ruines », des boulets en pierre parmi les habitations. C'est sans doute ces indices qui ont fait écrire à Ghirshman que la « 5^e ville dégagée » scellait l'occupation parthe de Suse et qu'elle aurait été « le dernier bastion de la résistance d'Artaban IV ».

Mais la céramique recueillie en A V – non publiée – s'oriente vers l'horizon de « Apadana-Est, niv. 5c » ; la fin de A V devrait ainsi se situer aux alentours de 100 ap. J.-C., peut-être un peu plus tard. Et les « couches de cendres, boulets en pierre » sont alors à mettre en rapport, peut-être, avec l'un ou l'autre des événements liés à l'occupation de Suse par les Élyméens à partir du milieu du I^{er} s. de notre ère.

– *Couche A IV. Secteur Ouest : 4^e campagne (1949-1950) ; secteur Est : 5^e camp. (1950-1951)* (cf. Ghirshman 1952a et b, p. 9-10).

C'est dans le secteur Ouest que se trouvent les vestiges les plus importants et les plus cohérents. Ce quartier de Suse a connu, à la fin de l'époque parthe, une urbanisation qui diffère sensiblement du réseau serré reconnu dans les installations plus anciennes des couches V et VI, mais il est difficile d'évaluer le temps qui les sépare.

D'après le Journal des fouilles, la couche IV comportait au moins deux phases : IVb et IVa. Le matériel, sans distinction, est encore inédit, à l'exception d'un vase pansu à décor de barbotine (Ghirshman 1952a et b, p. 7, fig. 8), décrit sommairement. Par ailleurs, on signale de nombreuses céramiques communes et vernissées bleues, des vases en verre à reliefs, des objets en bronze et en fer. Près des remparts, un cheval de combat avait été enterré et à proximité deux têtes en bronze et fer, deux mors à frein,

une tête de lance à douille en fer, des fragments de lance, une large épée brisée, une grande boucle de ceinture (cf. Ghirshman 1952a et b, p. 9). Ces dernières trouvailles témoignent sans doute des derniers combats, de Suse avant l'abandon d'une partie de la ville. Le chantier de la Ville Royale A IV est alors recouvert d'une couche stérile, variant, selon les rapports, de 50 ou 80 cm à 2 m (Ghirshman 1947, p. 448 et Journal des fouilles).

— *A IVb*. L'édifice dégagé dans cette phase comprend une grande salle quadrilatère de 14 m de côté, bordée de « couloirs » sur trois côtés ; les trois portes de sa façade ouvraient sur une esplanade à pourtour dallé de briques cuites. Quelques bases de colonnes de remplissage dispersées à travers l'esplanade ont pu faire croire à un péristyle à colonnade. À l'intérieur du bâtiment, en revanche, six bases de colonnes disposées en ordre sur un sol en briques cuites partageaient la salle en trois travées. « Dans les décombres couvrant le sol... des fragments de fresques », provenant du mur de façade en partie effondré vers l'intérieur, représentaient une scène de chasse (Ghirshman 1962, p. 183, fig. 224). L'hypothèse, d'abord avancée par Ghirshman, qu'il s'agissait d'un *mithraeum*, n'a pas été retenue. Le plan et le décor mural évoquent bien plutôt ces résidences seigneuriales de type gréco-bactrien transmis par les Parthes. Mais le modèle parthe est dépassé : l'espace construit prend de l'ampleur, autour de la cour qui introduit dans une vaste salle à colonnes, les dépendances ne sont plus étriquées. L'ensemble de A IVb annonce l'architecture sassanide : le Palais II de Kiš, daté en dernier lieu des débuts du ^{ve} s., pourrait paraître, dans ses lignes essentielles, comme une réplique de la résidence susienne (cf. Kröger 1982, p. 190, fig. 119b et 193 ; Shepherd 1983, p. 1072).

— *A IVa*. Dans une phase suivante, le sol primitif est surhaussé et les fresques sont recouvertes par un enduit. C'est au cours de cette période que le fouilleur a noté les traces d'une destruction violente : les murs de la grande salle se sont écroulés ; à l'intérieur se trouvent de nombreuses sépultures : fosses couvertes de briques en bâtière ou dans des niches creusées dans les murs, auprès d'un cadavre une croix en argent, les enfants sont inhumés dans des jarres dont les parois sont parfois ornées d'une croix de Malte. Les monnaies cessent avec les émissions de Šapur II (309-379).

Dans le reste du chantier, mêmes constatations : « Des pans énormes de murs gisaient à côté de constructions ruinées, la ville était criblée de tombes d'enfants enterrés dans des jarres, d'adultes inhumés hâtivement en pleine terre » (Ghirshman 1952a et b, p. 7). Mais on ne peut accepter, en bloc, les conclusions de Ghirshman qui voit dans ce désastre la preuve d'une brutale répression de Šapur II contre les chrétiens de Suse entre 339 et 379. En effet, le matériel trouvé dans le contexte de cette résidence est trop ancien et s'apparente à celui trouvé dans les niveaux 3 du chantier « Ville Royale-Apadana » et 5a et b de « Apadana-Est » ; de plus, les tombes sont intrusives dans la couche A IV et, dans la majorité des cas, présentent un parallélisme qui reflète l'organisation d'un cimetière plutôt que des enterrements hâtifs effectués après une catastrophe. Raison pour laquelle il paraît raisonnable de situer la construction de cette demeure au cours du ⁱⁱ s. de notre ère et d'envisager qu'elle fut occupée, après au moins une réfection, jusque vers 300, voire un peu au-delà.

Ville des Artisans

De la VR, le fouilleur passe, en face, à la Ville des Artisans où il effectuera une dizaine de sondages d'inégale importance, de 1947 à 1952 : Chantiers 3, 4, 11 à 14, 16, 19, 21 et

22. Les résultats sont pratiquement identiques sur ces divers chantiers ; au-dessous des couches islamiques, nécropoles parthes dont les tombes traversent généralement des installations plus anciennes : grands caveaux collectifs à puits ou escaliers (cf. Ghirshman 1952a et b, p. 12-15 ; pour le matériel, voir aussi Ghirshman 1962, p. 102-104, analogue à celui découvert par Mecquenem), mais également des tombes en jarre et de nombreux sarcophages fermés avec des couvercles de forme anthropoïde. Le mobilier funéraire des grands caveaux est assez uniforme : vases communs ou émaillés, gourdes de pèlerins, cruches, cratères et écuelles ; comme objets de parure : colliers de perles (agate, cornaline, ambre, cristal de roche et pâte de verre), miroirs en bronze et fioles en verre. Nombreuses lampes à bec, en céramique, dont le combustible employé était la moelle des animaux.

Dans le chantier 14, à l'extrémité est du tell, sous les couches islamiques, se trouvait une installation artisanale de potiers, d'où provient l'émblema de terre cuite, aujourd'hui au Louvre (Sb 3800), représentant une déesse allaitant (Ghirshman 1952a et b, p. 15, fig. 19 ; 1962, p. 102, fig. 117 [à droite]) ; Martinez-Seve (1996a, II, p. 94-95) le décrit comme un petit bas-relief « fabriqué dans un moule simple » (haut. : 21,5 cm ; l. : 18 cm ; ép. : 4,5 cm) et dont les marques relevées au dos indiquent qu'il était destiné à être inséré comme décor dans une maçonnerie.

Les fouilles sous la direction de J. Perrot (1973-1977)

(cf. Boucharlat 1985, p. 76-77 ; 1987a, p. 159-238 ; Miroschedji 1987, p. 44-53 ; localisations CDAFI xv, p. 146-148, fig. 38-40)

Plusieurs chantiers : Ville Royale, frange Est de l'Apadana et, à l'extérieur des murs, le Palais du Chaour, confirment une occupation intense de Suse à l'époque parthe. Ces fouilles apportent des compléments notables à celles du chantier A, du point de vue stratigraphique et par l'abondance du matériel publié. La classification de la céramique de cette époque par Haerincq (1983) est également à prendre en compte si l'on ajuste certains passages aux résultats obtenus après sa parution.

Sur ces divers chantiers les fouilleurs ont relevé les traces de trois phases d'une présence parthe : ancienne, moyenne, récente ou finale.

La phase parthe ancienne

— *Chantier Apadana-Est (Ap. Est)*. Sur le versant oriental du tell de l'Apadana, au-dessus du bâtiment de la « Porte de Darius » : couche 5d. Les restes architecturaux de cette phase ancienne sont peu cohérents, mais la poterie à glaçure bleu-vert, qui se présente en masse, fournit une base à la classification (voir Boucharlat 1987a, p. 260-264, fig. 61 à 63 et Tableau 16 à la p. 186).

— *Chantier Ville Royale Apadana (VR. Ap.)*. Dégagement de la construction achéménide dite « les Propylées » (Boucharlat 1987a, p. 168-174). Sur les 7 couches d'occupation post-achéménides, la couche 4 semble appartenir à une phase ancienne. Analogies avec VR A VI.

— *Chantier Ville Royale II (VR II)*. Au centre Sud de la Ville Royale (localisation : CDAFI xv, fig. 38 ; cf. Miroschedji 1987 : vestiges parthes, époque ancienne, p. 13, 44 et 69, fig. 3).

La phase ancienne comprend les couches 3C (?) et 3B. La plus ancienne, 3C, est représentée par des murs aux puissantes fondations qui reposent sur un radier de tessons « exclusivement » séleucides. De la phase suivante, 3B, certains murs ont rasé le sommet de 3C. Le matériel (p. 104-105, fig. 22-23) comprend surtout de la poterie très fine, des coupelles, écuelles, parfois à glaçure bleuâtre ou verdâtre, que les fouilleurs comparent à des exemplaires inédits des fouilles du chantier VR A VI.

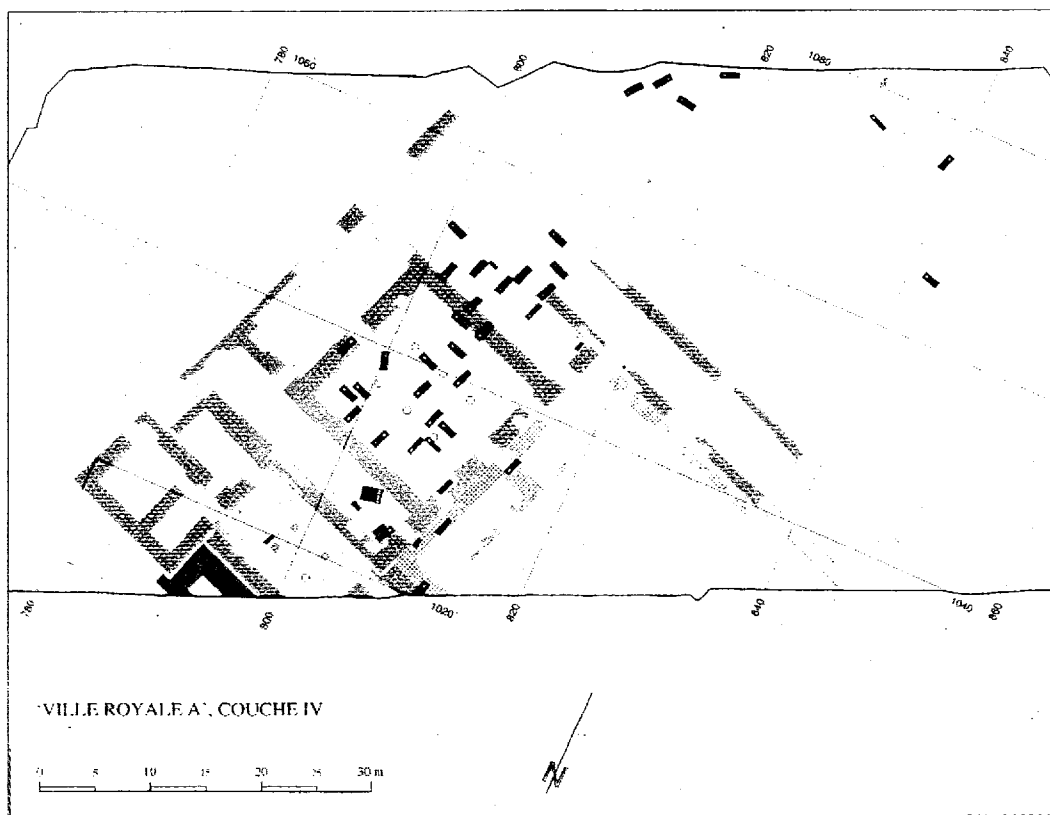


Fig. 8. Suse, chantier « Ville Royale A » de R. Ghirshman. Plan de la grande résidence construite vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère. (A IVb). Les autres structures ne sont pas dessinées ; les rectangles noirs indiquent les tombes intrusives dans les murs et débris de la couche IV.

La phase parthe moyenne

– Chantier Apadana-Est (Ap. Est), Couche 5c (Boucharlat 1987a, p. 160-162 ; p. 176, fig. 52 ; matériel : p. 266-277 et fig. 64 à 69). Structures architecturales importantes qui se superposent aux murs de 5d. Les sols sont à 0,50 m au-dessus des carrelages achéménides. À signaler : constructions à caractère domestique ou artisanal ; nombreuses sépultures d'enfants dans des jarres ; pour les adultes, le mobilier funéraire se réduit à un bol en céramique fine.

– Chantier Ville Royale Apadana, Couche 3 (Boucharlat 1987a, p. 170-171 et 178, fig. 54). « Trois plans de bâtiments » ont pu être repérés, sans relations stratigraphiques bien établies ; par suite le matériel céramique, abondant, apparaît peu homogène. Analogies avec VR A V.

– Chantier Ville Royale II, Couche 3A (Miroshedji 1987, p. 45 ; p. 70, fig. 4). Murs à fondations profondes qui entament les structures inférieures. Le matériel « peut servir de référence pour illustrer » la phase médiane de la poterie parthe (cf. p. 108-121, fig. 24-30).

– Palais du Chaour (Boucharlat et Labrousse 1979, p. 71). Hiatus ?

La phase parthe terminale

– Chantiers Apadana-Est et Apadana Ville Royale, Couches 5a-b (Boucharlat 1987a, p. 179-180). Constructions et matériel, en petit nombre, ont peut-être été oblitérés par les installations supérieures (sassanides). Céramique : p. 278-281, fig. 70-71 ; réf. à VR A V.

– Chantier Ville Royale Apadana, Couche 2 ? (Boucharlat 1987a, p. 170 et 179-180). Mêmes remarques.

– Chantier Ville Royale II, Couche 2 (Miroshedji 1987, p. 45-53 ; matériel, p. 126-129, fig. 33-34). Le matériel, surtout en provenance d'un puits scellé, a des références avec Ap. Est 5 a-b, mais aussi avec celui des périodes plus anciennes (Chaour 3, VR A VI).

Au Tépé du Chaour, la couche 2, d'abord assignée à la fin de l'époque parthe, après les recherches plus récentes, « doit être étendue à toute l'époque sassanide, et peut-être jusqu'aux premières décennies de l'ère islamique » (Boucharlat 1979, p. 71). Haerinck (1983, p. 12) attribue les tombes du Chaour à la phase récente, avec Ap. Est 5b-a et VR A V.

Conclusion

En fin de compte, cette brève synthèse fait apparaître des données archéologiques fluctuantes, tant au point de vue des relations stratigraphiques d'un chantier à l'autre que de la distribution du matériel. On peut trouver cependant dans les inscriptions, et surtout dans l'histoire du numéraire, qui déborde le cadre de Suse, des repères utiles pour structurer la masse hétérogène des renseignements apportés par les fouilles. Mais, une fois encore, l'histoire nous présente une situation instable, voire discontinue, qui doit expliquer la difficulté de la mise en ordre des données archéologiques.